

LA REVUE MODERNE

NOS ROMANS:

Roman canadien inédit:

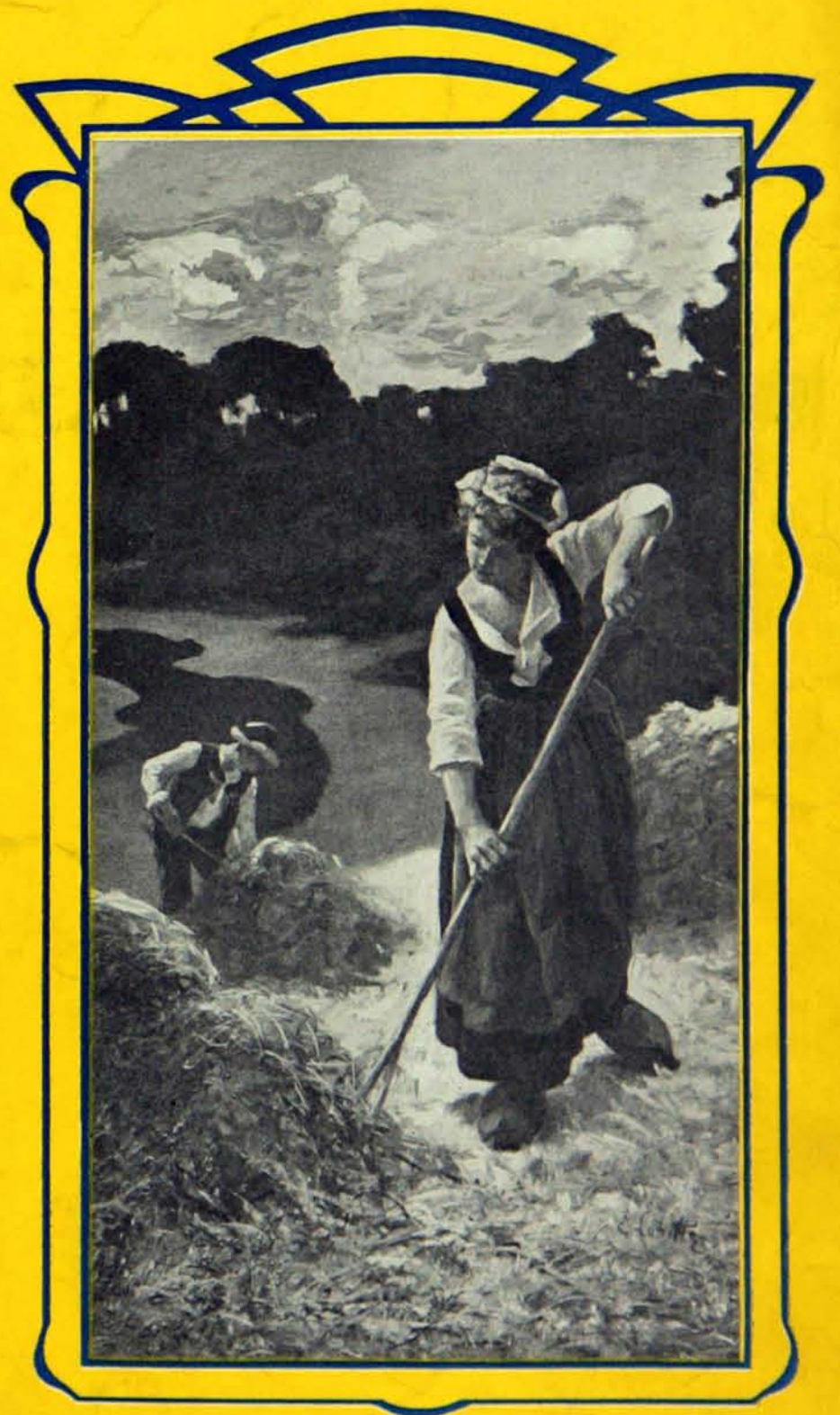
"ANNE MERIVAL"
par
Madeleine

Roman complet:

"LA PEUR DE VIVRE"
par
Henry Bordeaux

Roman à suivre:

"MALENCONTRE"
par
Guy de Chantepleure



8ème Année - No 12

MONTREAL, CANADA
OCTOBRE 1927

PRIX: 25 SOUS

DAWES
BLACK HORSE



*La plus pure
et la
meilleure*

**PLUS DE 100 ANS D'EXPERIENCE
DANS CHAQUE BOUTEILLE**



*Manteau en Phoque de l'Hudson avec garniture en Kolinski.
Modèle élégant et pratique.*

CHAS DESJARDINS & C^{IE}.
LIMITÉE

1170 rue Saint-Denis

*Justement
ce qu'il
me faut!*

DOW

Old Stock Ale

Mûrie à point



Prime par la Force et par la Qualité

La Revue Moderne

— Littéraire—Politique—Artistique —

Directrice: Madame HUGUENIN (Madeleine)

Rédigée en Collaboration

198 EST, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL, CANADA

TEL: MAIN 3272



Il n'est pas accepté d'abonnement pour moins d'une année. Toute année commencée est due en entier.

Tout chèque pour paiement d'abonnement doit être fait payable au pair à Montréal.

Chèques, mandats, bon de poste doivent être faits payable à l'ordre de la "Revue Moderne"

Prière d'adresser toute communication à

"LA REVUE MODERNE"
Montréal

8e Année No. 12

"S'Unir pour Grandir"

Octobre, 1927

Sommaire

| | Page |
|--|------|
| Le Siècle du Canada, Madeleine..... | 5 |
| Madame de LaFayette et Madame, Emile Henriot..... | 6 |
| Quelques Notes, Jacques Hardy..... | 8 |
| Concours Mensuel, Le Gérant..... | 10 |
| En Marge de l'Histoire, Fernande-Chouquette-Clerk..... | 11 |
| ROMANS: | |
| Roman Canadien Inédit: Anne MÉRIVAL (à suivre), Madeleine..... | 13 |
| Roman complet: La Peur de Vivre, Henry Bordeaux..... | 19 |
| Roman à suivre: "Malencontre", Guy de Chantepleure..... | 43 |
| FEMINA: | |
| Travaux Féminins, Madame Raoul Vennat | 40 |
| Travaux de Broderie..... | 41 |
| Manteaux et Robes..... | 42 |
| Études graphologiques, Pierre Lumen... | 47 |
| La Petite Poste..... | 48 |
| Le Courrier de Madeleine..... | 49 |
| Comment élever nos Enfants, Dr. Pironneau..... | 49 |
| Les Choses féminines, Soeur Marthe..... | 50 |
| LA REVUE MODERNE NE REPOUD PAS DES MANUSCRITS COMMUNIQUES | |

Le Siècle du Canada

Les paroles de Laurier: "le siècle que nous vivons sera celui du Canada" prennent de plus en plus une allure prophétique et que justifie le dernier succès que vient d'enregistrer notre pays, en s'élevant, au sein de la Société qui cause à Genève des graves intérêts des pays, au rang des nations. Nous prenons, de ce fait, la place d'un peuple qui seul répond pour lui-même, et élève la voix dans les délibérations internationales.

Le Canada est donc reconnu comme un trop grand pays pour rester vassal d'une puissance, autrement que de son propre consentement, mais nous ne désirons pas le dénouement des liens qui nous attachent à l'Angleterre, nous désirons par-dessus tout la création de l'esprit canadien. Longtemps, il y eut entre les deux races anglaise et française qui habitent notre immense pays, une barricade qu'il semblait impossible d'abattre, et à l'abri de laquelle, nous nous observions dans l'espoir de nous découvrir un sujet de bataille. De plus en plus, nos rapports s'adouçissent et combien nous devons à l'esprit conciliant et lumineux de politiques comme Cartier-MacDonald, Laurier et King, Taschereau et Ferguson, et tant d'autres qui ont servi et servent avec le plus grand sens du devoir canadien, la marche ascendante de l'esprit national vers les seules et magnifiques responsabilités que confère la grandeur du pays qui est le nôtre et qui ne s'appelle ni la France, ni l'Angleterre mais le Canada!

Il faudrait avoir la compréhension bien obscure pour ne pas se sentir éclairé par l'incident qui de Genève, nous investit de nos droits de nation, et il faut reconnaître qu'un homme entre les hommes qui nous ont noblement servis, voit de ce fait sa personnalité égaler les plus nobles et les plus hautes, de l'histoire canadienne. Nous avons nommé M. Raoul Dandurand. En effet l'acte de Genève, ne nous le dissimulons pas est son œuvre. Déjà la Société lui avait conféré la dignité d'être son chef; aujourd'hui elle l'honore plus encore, en inscrivant son pays au titre de ceux qui non-seulement sont les seuls juges de leurs destins, mais encore apportent leurs lumières, au secours de l'humanité tout entière!

Jamais, peut-être aucun Canadien n'a autant contribué au prestige de la race canadienne aucun, même Laurier. Car celui-ci nous a grandis par son talent, dans les propres conseils de la nation, tandis que la personnalité de M. Dandurand nous impose dans les conseils du monde entier, conquis à nous, grâce au rayonnement personnel d'un homme qui s'est élevé à la plus haute compréhension des destinées canadiennes!

Si nous l'étudions cet homme étonnant par son talent, sa constance au travail, son impeccable dignité, nous voyons que sa pensée dominante; celle qui dépasse tous ses enthousiasmes,—et Dieu sait s'il en a,— c'est le désir magnifique que nous sachions nous

maintenir à la hauteur des plus rudes tâches et que nous atteignons ainsi à la dignité des grands peuples.

Ceux qui ont travaillé à ses côtés, aux jours sinistres de la guerre, alors qu'il déployait un zèle insurpassable, sans cesse sur la brèche, se prodiguant au service de la cause française, vers laquelle ses affinités les plus profondes l'entraînaient, savent encore qu'il ne pratiquait nullement la haine anglaise, mais qu'il avait trouvé dans son esprit lumineux autant que sincère, la formule d'aimer et de comprendre les qualités des deux peuples, et d'en tirer pour son pays, comme pour sa race les plus merveilleuses conclusions. En ces temps tourmentés, personne ne l'a jamais vu cesser d'être serein, et pour comprendre toute l'ardeur qu'il apportait dans la poursuite de son idéal, il fallait entendre la lecture des mémoires qu'il envoyait en France, aux amis d'élite qu'il y compte, où il exposait la situation canadienne, dans cette langue sobre qu'illuminaient des arguments d'une force irrésistible. Il a contribué alors à mettre fin à la campagne hostile qui tentait de se manifester dans la presse française, capable de créer un mouvement d'opinion, qui aurait compromis nos relations futures avec la seule nation dont nous puissions souhaiter recevoir quelques lumières, et il a éclairé l'esprit français de la seule façon qui fut véridique et juste.

Le patriotisme, qui le domine, lui fait reporter à la nation, tous ses succès, même ceux qui lui sont tout-à-fait personnels, et qu'il obtient par les qualités exubérantes d'une nature supérieure auxquelles ne manquent jamais les secours d'un cœur qui s'incline devant les plus simples devoirs, comme devant les plus grands, et qui remplit les uns et les autres, avec un fier dévouement.

Il est peut-être parmi nos Canadiens, celui qui possède le plus large esprit public, et un devoir ne le trouve jamais récalcitrant. Il est à toutes les tâches et les responsabilités l'accablent, sans jamais lui faire négliger ce qui serait une faute contre le pays, les siens, la France qu'il adore, voire même les amis qui réclament le secours de sa force intelligente et de sa sympathie débordante.

Cet homme, dont l'on aime le type si français d'allure et de sentiment, devait conquérir les hommes illustres qui viennent de conférer à la patrie qu'il incarne, le droit de siéger au plus haut tribunal du monde. Et qu'il soit désigné ou non au rôle qu'il a créé, par sa propre valeur, il n'en restera pas moins aux yeux de tous ceux qui l'ont regardé conquérir à sa patrie, cet hommage magnifique, comme le seul digne d'occuper le siège du Canada à l'auguste Société qui, de Genève, entend diriger et sauver le monde!

Madeleine

Résultats du Concours

Mois de Septembre

Les personnes détenant les numéros suivants sont priées de réclamer leur prix sans délai, soit en se présentant à nos bureaux, soit en nous envoyant sous pli recommandé la copie de LA REVUE MODERNE qui portera le numéro gagnant. Voici la liste des numéros, ainsi que les prix que nous donnerons à qui de droit:

| | | |
|----------|-----------|---------|
| 1er Prix | No. 701 | \$10.00 |
| 2ième | No. 2003 | 5.00 |
| 3ième | No. 6 | 3.00 |
| 4ième | No. 4000 | 2.00 |
| 5ième | No. 270 | 1.00 |
| 6ième | No. 9009 | 1.00 |
| 7ième | No. 11015 | 1.00 |
| 8ième | No. 4600 | 1.00 |
| 9ième | No. 4 | 1.00 |
| 10ième | No. 3417 | 1.00 |

Madame de La Fayette et Madame

Par EMILE HENRIOT

Le petit chef-d'oeuvre de Mme de La Fayette, dont nous faisons en ce moment imprimer une nouvelle édition mériterait, si elles étaient conséquentes, de prendre place dans la bibliothèque des personnes qui se piquent d'aimer la *Princesse de Clèves* et les tragédies de Racine, sur le même rayon que ces très célèbres ouvrages. Par le sujet qui y est traité, l'*Histoire de Madame Henriette d'Angleterre* n'est pas, en effet, sans analogie avec l'histoire de Bérénice, et ce n'est pas d'aujourd'hui que des critiques avisés ont signalé, après MM. d'Haussonville et André Beaunier, le ton racinien de cet écrit, si convenable au portrait d'une princesse qu'Andromaque, la première, avait fait pleurer.

On peut le lire aussi comme un roman, ou, pour traduire au mieux notre pensée, comme le canevas d'un roman sur les jeunes années du règne de Louis XIV, dont l'auteur n'aurait pas encore affublé de noms de fantaisie les personnages, ainsi qu'il sied à qui s'avise de peindre des contemporains, et ainsi que Mme de La Fayette le fit dans sa nouvelle de *Mademoiselle de Montpensier*, où elle paraît bien avoir prêté les sentiments de Louis XIV, de Madame et de son mari à des héros imaginaires, empruntés à la vieille cour des Valois. Toutefois, et parce que nous préférons toujours la vérité non voilée et les récits les plus dénués d'ornementations romanesques, l'*Histoire de Madame Henriette* garde pour nous une saveur particulière, d'être un témoignage direct, et de l'un des observateurs le mieux placé, le plus désintéressé aussi des moeurs de la jeune cour de France dans les premiers temps du grand règne.

C'est, en effet, d'après les confidences et à la propre requête de l'héroïne que Mme de La Fayette a écrit les deux tiers de ce petit livre, où Madame elle-même a, en quelques endroits, mis la main. Quoiqu'elle fût de dix ans plus âgée que la princesse, Mme de La Fayette était devenue son amie, bien avant que les hasards de la politique eussent fait, de la petite-fille d'Henri IV, de la malheureuse fille de Charles Ier, par son mariage avec Monsieur, Philippe, duc d'Orléans, la conquérante belle-soeur du grand roi. Quand elle n'était encore qu'une petite princesse exilée, arrachée aux douceurs du trône par le malheur de sa famille et la dureté des révolutions, Henriette avait suivi sa mère, ci-devant reine d'Angleterre, au couvent des Visitandines de Chaillot, dont la supérieure se trouvait être la belle-soeur du futur auteur de la *Princesse de Clèves*. C'est là que Mme de La Fayette connut celle dont elle devait retracer la vie et recueillir, presque entre ses bras, prématurément, le dernier soupir.

"Cette connaissance, a-t-elle écrit, me donna l'honneur de sa familiarité; en sorte que quand elle fut mariée, j'eus toutes les entrées particulières chez elle, et qu'elle me témoigna jusqu'à sa mort beaucoup de bonté et eut beaucoup d'égards pour moi."

Dans la tristesse des années difficiles, comme, après son élévation, dans le tourbillon des années heureuses, c'est par son bonheur que Mme de La Fayette avait été agréable à la princesse: celle-ci lui savait gré de son mérite, fondé sur la plus ferme des raisons, et comme c'était, au dire de l'intéressée elle-même, "un mérite si sérieux en apparence qu'il ne semblait pas qu'il dût plaire à une princesse aussi jeune que Madame," la sympathie d'Henriette d'Angleterre pour Mme de La Fayette est à leur

honneur à toutes deux. Sans ambition ni légèreté dans une cour toute remplie par le plaisir et par l'intrigue, Mme de La Fayette ne paraît y avoir été placée au premier rang que pour y pouvoir exercer ses pénétrantes qualités d'observateur. Mais elle ne l'y fut et ne s'y maintint que par la faveur de Madame, et c'est l'éloge de celle-ci d'avoir, au milieu de tant de folies, rendu un si délicat hommage au mérite. Le trait est à retenir, et n'est pas unique, dans la vie de Mme Henriette. On sait le cas qu'elle faisait de Racine, de Molière et de La Fontaine, qui tous, l'ont célébrée avec une juste reconnaissance. Il est très certain que c'est elle, par son intelligente sympathie, qui assura aux jeunes lettres de 1660 une si décisive audience, et introduisit à la cour, par la finesse de son goût et le charme de son esprit, cette perfection de manières et de ton qui ne durèrent pas plus qu'elle. La Fare a remarqué, au moment même, qu'après sa disparition, le goût des choses de l'esprit commença de baisser beaucoup et qu'"en perdant cette princesse, la cour perdait la seule personne de son rang qui était capable d'aimer et de distinguer le mérite; et que ce n'a été, depuis sa mort, que jeu, confusion et impolitesse."

Et de fait, elle était charmante. Tous les contemporains s'accordent sur ce point. La voici, peinte par l'abbé de Choisy: "Elle avait les yeux noirs, vifs et pleins du feu contagieux que les hommes ne sauraient fixement observer sans en ressentir l'effet; ses yeux paraissaient eux-mêmes atteints du désir de ceux qui les regardaient. Jamais princesse ne fut si touchante, ni n'eut autant qu'elle l'air de vouloir bien que l'on fût charmé du plaisir de la voir." Daniel de Cosnac, évêque de Valence, cité par Sainte-Beuve, a finement noté ce trait, qui, par son gracieux mélange de faiblesse et de fierté, donne à cette royale figure une inflexion si adoucie et si humaine: "Elle avait une certaine hauteur d'âme qui se ressentait de son origine, et qui lui faisait envisager un devoir comme une bassesse... On eût dit qu'elle s'appropriait les coeurs au lieu de les laisser en commun, et c'est ce qui a aisément donné sujet de croire qu'elle était bien aise de plaire à tout le monde et d'engager toutes sortes de personnes." La Fontaine dit qu'elle avait reçu des Grâces le don de plaire; et quand il a trouvé le trait charmant: "Et la grâce plus belle encor que la beauté," il ne faut pas mettre en doute qu'il n'ait d'abord songé à l'agrément le plus particulier de Madame, qui, peut-être, n'était pas jolie. Louis XIV, avant de l'aimer, la jugeait trop maigre, étant jeune fille, et se défendait de se plaire auprès d'elle, disant qu'il n'avait pas de goût pour les os des Saints Innocents. Il est probable aussi que la réussite seyait à Madame et que le triomphe la fit épanouir. Jusqu'à la Princesse Palatine, qui pouvait être sujette à caution, puisqu'elle devint, après la mort de Madame, la seconde femme de Monsieur, lui est indulgente: "Femme Madame, dit-elle, a été extrêmement malheureuse. C'est qu'elle s'est trop fiée à des gens qui l'ont trahie, elle a eu plus de malheur que de tort, ayant eu affaire à des gens trop méchants... Jeune, gentille et pleine de grâce... entourée des plus grandes coquettes du monde, qui toutes étaient les maîtresses et ses plus grandes ennemies et ne cherchaient qu'à la précipiter dans le malheur et à la brouiller avec Monsieur..."

Mais, autant que Mme de La Fayette, c'est l'anonyme auteur de l'*Histoire galante de Madame*, si souvent cité, qui semble bien

avoir trouvé la touche la plus heureuse à rendre encore après deux siècles et demi, son portrait si délicieux: "Elle a, dit-il, un certain air languissant et quand elle parle à quelqu'un, comme elle est toute aimable, on dirait qu'elle demande le coeur, quelque indifférente chose qu'elle puisse dire du reste."

* * *

C'est la reine mère, Anne d'Autriche, qui eut l'idée de marier son second fils, Philippe, à Henriette, après la restauration de son frère Charles II sur le trône d'Angleterre. On ne pouvait trouver un homme moins propre à faire un mari. Beau, d'ailleurs, mais "d'une beauté et d'une taille plus convenable à une princesse qu'à un prince", "idolâtré de lui-même", l'air d'une fille, perché sur de hauts talons pour surélever sa petitesse, prenant plaisir à se farder et à se déguiser en femme, comme l'abbé d'Entragues ou Choisy, entouré de mauvais sujets dont il devait donner, pour son malheur, la périlleuse compagnie à la jeune Madame, on ne saurait dépeindre plus exactement Philippe d'Orléans et ses moeurs singulières que ne l'a fait, d'une touche voilée et qui dit tout, quoiqu'elle semble posée à peine, Mme de La Fayette en quelques mots: "le miracle d'enflammer le coeur de ce prince n'étant réservé à aucune femme du monde." Il est vrai qu'au début de son mariage, charmé d'un plaisir si nouveau, Monsieur "crut être en paradis". L'illusion ne dura pas. Afin de donner une diversion à ses ennuis, Madame, dont la vie avait été jusque-là morose, se livra toute aux agréments du monde. Le Palais-Royal, Versailles, Dampierre, Fontainebleau la virent briller dans sa fleur, et comme elle brillait au premier rang, chacun la trouva non pareille. Déjà, n'étant encore que fiancée, elle paraît bien avoir tourné la tête d'un ami de Monsieur, le comte de Guiche, fils du maréchal de Grammont, homme à bonnes fortunes de toutes sortes, cavalier séduisant, mais assez peu recommandable, et pour le moins fort peu discret, s'il faut en croire ce que dit de lui Primi Viscontini dans ses *Mémoires*. Monsieur ne voyait aucun mal à l'amitié de sa femme et de son ami favori; même, il prenait un plaisir ambigu à vanter sa beauté devant lui, et, par la suite, il dut sans doute être imprudent. On lit en effet dans les *Mémoires* de la Princesse Palatine, déjà citée: "Monsieur a été lui-même cause de l'intrigue que Madame a eue avec le comte de Guiche... Monsieur pria instamment Madame d'avoir de l'affection pour le comte de Guiche... Le comte mit tous ses soins à plaire à Madame et à s'en faire aimer..."

Cependant, Madame allait courir un plus pressant danger. Dans son délaissement, la seule affection sérieuse qu'elle rencontra fut celle du roi, son beau-frère, en qui, pour la première fois, peut-être, elle voyait un homme enfin. Au milieu des fêtes de la cour, si brillante à l'aube du règne, le jeune éclat de Louis XIV éblouit aisément cette jeune femme dont la pauvre jeunesse avait été si ennuyée lors de sa réclusion de Chaillot. Sur les débuts du tendre sentiment de Madame et du roi, Mme de La Fayette a écrit une page charmante, discrètement nuancée avec beaucoup de finesse et de grâce. "Elle ne pensa plus qu'à plaire au roi comme belle-soeur; je crois qu'elle lui plut d'une autre manière, je crois aussi qu'elle pensa qu'il ne lui plaisait que comme beau-frère, quoiqu'il lui plut peut-être davantage; mais enfin, comme ils étaient tous deux infiniment aimables, et tous deux nés avec des disposi-

Madame de La Fayette et Madame

tions galantes, qu'ils se voyaient tous les jours au milieu des plaisirs et des divertissements, il parut aux yeux de tout le monde qu'ils avaient l'un pour l'autre cet agrément qui précède d'ordinaire les grandes passions..." Mais Sainte-Beuve a observé que toutes ces grandes et demi-passions allumées autour de Madame par ses yeux trop beaux n'aboutissent pas. C'est, il est vrai, qu'à la cour, bien des ambitions travaillaient sourdement à l'encontre des désirs du roi — que beaucoup de belles eussent aimé séduire, cependant que la reine mère ne voyait pas d'un trop bon oeil l'empire que n'eût pas manqué de prendre sur lui la jeune soeur du roi d'Angleterre, si elle fût devenue sa maîtresse. Monsieur fut sans doute prévenu par sa mère de la trop grande intimité du roi son frère avec sa femme. Pour cacher leurs amours aux yeux d'un monde dont l'unique affaire, à la cour, était de tout comprendre afin de ne rien ignorer des choses qui pouvaient entr'ouvrir à l'espérance de chacun les voies qui donnent accès près du prince, Madame et le roi décidèrent de recourir au stratagème accoutumé: le roi ferait semblant d'aimer ailleurs, et son choix se porta sur une des filles d'honneur de Madame, Louise de La Vallière, qui devait leur servir de chandelier. Louis se brûla, comme il arrive, à la chandelle, et La Vallière fut promue au rang de favorite. Madame, qui s'en aperçut, en eut assurément beaucoup de peine. "Madame, écrit sa biographe, vit avec chagrin que le roi s'attachait véritablement à La Vallière. Ce n'est pas qu'elle en eût ce qu'on pourrait appeler de la jalousie; mais elle eût été bien aise qu'il n'eût pas eu de véritable passion, et qu'il eût conservé pour elle une sorte d'attachement qui, sans avoir la violence de l'amour, en eût la complaisance et l'agrément." C'est alors que Guiche entre en scène; Guiche, qui ayant été amoureux de La Vallière avant qu'elle ne fût devenue la maîtresse du roi, crut apercevoir le moment opportun d'offrir à la princesse délaissée des consolations qui le vengeaient; et qu'au milieu des méchancetés de la reine mère, des accès d'intempestive jalousie de Monsieur, des intrigues subalternes des filles d'honneur, des sournoiseries intéressées de la comtesse de Soissons et du marquis de Vardes, des calomnies du chevalier de Lorraine, et des arrière-pensées du roi, de qui la Palatine prétendait tenir qu'il favorisait les intrigues de Madame pour donner des occupations extra-politiques à Monsieur — commencent les malheurs d'Henriette.

* * *

Ce sont ces malheurs délicats que Mme de La Fayette a entrepris de nous dépeindre, à la demande même de Madame, désireuse de se justifier sans doute autant qu'elle avait de goût pour les histoires bien écrites; et, pour avoir lu probablement le seul livre qu'eût alors encore publié Mme de La Fayette, *l'Histoire de la princesse de Montpensier* (où elle avait déjà peut-être pu reconnaître quelques traits de son propre amour pour le roi, analogie déjà signalée par M. Beaunier) — elle savait que Mme de La Fayette écrivait bien.

L'Histoire de Madame Henriette n'est pas une apologie de cette princesse. Ce n'est pas non plus un portrait: Mme de La Fayette aurait eu garde de tout dire; mais son art est si fin qu'il laisse apercevoir entre les lignes bien des choses que sa sympathie tourne d'ailleurs complètement à l'avantage de Madame, sous les yeux de laquelle fut écrit ce petit roman. Elle l'écrivit en deux fois. Une première partie, en 1664, après que les manoeuvres de Vardes et les folies

de Guiche eurent contraint ce dernier, "qui ne trouvait rien de plus beau que de tout hasarder," à aller faire oublier ses imprudences, le temps d'une campagne chez les Moscovites, où d'ailleurs il se couvrit de gloire; la seconde, en 1669, pendant les couches de Madame, à Saint-Cloud. Ces circonstances éclairent bien les mélancoliques dessous de la grandeur; et voilà le jour sous lequel il convient de lire ces pages si simples, si aisées: en imaginant ces deux femmes amies malgré l'inégalité de leurs rangs, la jeune princesse de vingt ans rendue à sa solitude par l'exil de l'homme qu'elle aime ou par les fonctions naturelles de sa condition de femme, ouvrant son coeur charmant à sa confidente plus âgée, la seule qu'elle puisse aimer dans cette cour pleine d'embûches, la seule dont elle connaisse le désintéressement, la sagesse et le bon conseil, et dont elle estime la raison comme elle en a su discerner, dès la première page écrite, le talent; l'autre écoutant et faisant la lumière dans les ténèbres incertaines de ce coeur; telles qu'on aime enfin à se les représenter toutes deux, retirées dans la chambre de la princesse, celle-ci dans l'attitude habituelle à sa confiance, allongée par terre sur des coussins, la tête reposant sur les genoux de son amie, ainsi qu'elle sommeillait au jour de sa mort, quand elle fut saisie soudain du mal qui l'allait si rapidement enlever.

Cependant, si pleines d'enseignements sur les manèges de la cour, si pénétrantes qu'elles soient par la justesse du coup d'oeil; avec quelque subtilité d'esprit qu'elles distinguent, dans les intrigues incessantes des amoureuses et des ambitieux, les mobiles secrets de chacun; avec quelque naturelle aisance et bienséance qu'elles décrivent les noirceurs compliquées des comparses intéressés à la perte de Madame, ces deux premières parties du livre me semblent singulièrement dépassées en intérêt et en émotion par les trente dernières pages, où, quinze années après l'événement, Mme de La Fayette, reprenant son manuscrit interrompu, s'est donné pour pieuse mission, à l'égard de l'amie disparue, de le terminer en retraçant d'une plume qui tremblait encore, la pathétique mort de Madame, dans un récit d'une simplicité si forte qu'il passe en grandeur même les pages pourtant si belles, mais théâtrales, de Bossuet.

Il se peut que Madame ait été légère, et, par sa conduite, ait favorisé les incartades du comte de Guiche, que Monsieur manqua,

paraît-il, de surprendre chez elle un jour, si bien qu'on dut cacher dans une cheminée l'audacieux venu prendre congé de sa dame. Est-ce assez pour la croire coupable et souscrire au dur jugement de Brunetière, qui la dit frivole et perfide? Tout au plus devrait-on lui supposer l'étourderie de la jeunesse: au plus grave de son aventure avec Guiche, Mme de La Fayette dit qu'elle n'en voyait pas les conséquences, qu'elle y trouvait seulement de la plaisanterie de roman. Eût-elle été ce que croit ce juge si sévère, sa fin terrible, à vingt-six ans, telle que la décrit Mme de La Fayette, serait encore capable de faire verser quelques larmes. Au milieu de ses souffrances intolérables et des plaintes que la douleur arrache à sa faiblesse, malgré même la persuasion où elle est qu'elle meurt empoisonnée de la main de ses ennemis, Madame, qui aurait eu tant sujet de se plaindre de Monsieur, trouva la force merveilleuse de lui demander pardon, au moment de mourir, du mal qu'elle ne lui avait point fait. Et avec quelle mesure, quelle parfaite dignité, cette mourante prend-elle le soin de laisser d'elle une image sans tache à l'homme le moins fait pour la mériter! "Hélas! Monsieur, vous ne m'aimez plus il y a longtemps, mais cela est injuste, je ne vous ai jamais manqué." Au roi, qui pleurait en lui disant adieu, elle demanda de ne point pleurer, parce que cela l'attendrissait. Pendant que Bossuet, si troublé qu'on a pu le croire épris d'elle, l'exhortait à la mort chrétienne, se penchant sur sa femme de chambre, elle lui fit, en anglais ("afin que M. de Condom ne l'entendit pas, conservant jusqu'à la mort la politesse de son esprit") cette recommandation: "Donnez à M. de Condom, lorsque je serai morte, l'émeraude que j'avais fait faire pour lui..."

On sait gré à Mme de La Fayette de nous avoir conservé ces traits touchants de son amie; et de l'avoir fait d'un ton si juste, avec une simplicité si convaincante que peu d'ouvrages de ce temps nous font mieux apercevoir à quel point les moeurs n'y étaient si polies qu'en raison de la politesse des cours. Je ne vois, pour mettre en pendant à ces pages parfaites, d'une sensibilité si humaine dans l'expression contenue, que les vers incomparables de Racine, écrits eux aussi sous l'inspiration transparente de Madame, qui lui avait donné pour sujet la délicate histoire de Bérénice, où sans doute elle se retrouvait:

Nos Abonnements d'Étrennes

Les abonnements d'étrennes ont toujours été très populaires, et nul doute que cette année, plus nombreux encore seront ceux qui voudront offrir comme cadeau de Noël ou du Nouvel An, un abonnement de LA REVUE MODERNE aux amis et parents auxquels ils veulent offrir un cadeau d'ordre intellectuel.

Cette étrenne sera la bienvenue par toute la ville, comme à la campagne. Rien ne vaut un souvenir symbolisé par un livre. Or, LA REVUE MODERNE, c'est douze livres de lecture aimable, instructive, et ce qui ne gêne rien, essentiellement canadienne.

Chaque donateur ou donatrice d'un abonnement d'étrennes de LA REVUE MODERNE peut nous confier sa carte de visite, accompagnée de ses souhaits, et nous aurons le soin d'attacher cette carte à la Revue qui sera envoyée sous une enveloppe spécialement préparée à cette fin.

Faites-nous parvenir ces abonnements au plus tôt, afin d'éviter les erreurs qui peuvent surgir dans la hâte des derniers moments.

Madame de La Fayette et...

Pour jamais! Ah! Seigneur, songez-vous en
 Combien ce mot cruel est affreux quand on aime? [vous-même]
 Dans un mois, dans un an, comment [souffrirons-nous,
 Seigneur, que tant de mers me séparent de vous?
 Que le jour recommence et que le jour finisse
 Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
 Sans que de tout le jour je puisse voir Titus?

Madame Henriette était morte depuis trois mois quand la tragédie de Racine fut représentée pour la première fois, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, le 21 novembre 1670. Mais le poète avait dû sans doute lui lire ses vers auparavant. Il est permis d'imaginer qu'elle ne put entendre cette musique sans émotion.

EMILE HENRIOT.

Dans notre prochaine édition

A côté de la littérature variée et soignée que nous offrons chaque mois à notre classe intelligente de lecteurs, et des consultations littéraires de tous genres, nous présenterons un roman complet: "Le Prince Charmant," de Alphonse Croisière, courte et délicieuse histoire d'amour qui se termine comme toutes nos jeunes lectrices souhaitent terminer leur roman d'amour. Toutes celles qui rêvent du Prince Charmant aimeront cette jolie histoire de deux coeurs qui se cherchent, se trouvent, etc...

Nous donnerons également la deuxième série du roman canadien inédit; ANNE MERIVAL de notre directrice Madeleine, roman d'une psychologie très fine, qui s'éloigne des sentiers battus, et nous présente des êtres de confiance et d'amour qui, sans chercher à compliquer la vie, en recherchent néanmoins ce qu'elle a de meilleur; la sincérité des sentiments. Anne Mérial est le premier roman de ce genre qui se publie au Canada, et nous croyons que les lecteurs de la "Revue Moderne," qui se recrutent parmi l'élite, sauront gré à notre directrice d'avoir situé son oeuvre dans une époque moderne, et fait vivre ses héros de la vie, bien simple qui n'empêche pas l'héroïsme de s'exercer radieusement. Madeleine se meut à l'aise dans ce

roman qui ne ressemble à aucun autre, et que nous "sentons" écrit dans la belle plénitude d'une personnalité littéraire qui se possède complètement et n'a besoin d'emprunter à personne.

Nous présentons encore la deuxième série de "Malencontre" de Guy de Chantepleure, roman destiné au succès qui accueille toutes les oeuvres de cette femme de talent, auteur favori chez nos lecteurs.

Nos pages littéraires et nos courriers, tout aussi bien que nos illustrations seront choisis avec un soin absolu: celui que la "Revue Moderne" apporte sans cesse dans toute sa rédaction.

Une Primeur Littéraire

Depuis quelque temps, on chuchotait tout bas, bien bas, dans les cercles littéraires. Est-ce vrai?... un roman?... En êtes-vous sûr? Madeleine a si peu de temps... Enfin, pourquoi pas? Et voilà qui est fait, nous tenons le Roman. "ANNE MERIVAL" née dans l'imagination, mais surtout dans le coeur de Madeleine, fait son entrée dans le monde des Lettres canadiennes-françaises... Et cette entrée sera saluée avec enthousiasme par les nombreux admirateurs de cette femme de lettres. Nous en commençons, tout de suite la publication, ce mois-ci.

L'action du roman se déroule dans le cadre du journalisme, et nul ne songera à s'en étonner, l'auteur s'y trouvant tout à fait à l'aise et en famille. Les divers personnages, et Anne Mérial elle-même, ne visent aucune personnalité. Ce sont des personnages de fiction et de rêve; mais il est bien naturel que Madeleine les ait entourés d'un décor qui n'a guère de secrets pour elle.

L'auteur s'y révèle fin psychologue, et on lui découvre des qualités, qui avaient, moins de chance de s'affirmer dans la simple "Chronique". Quant à l'intrigue, et au style, comme toujours, Madeleine a trempé sa plume dans son coeur, et le coeur de Madeleine est une trop belle chose, pour que les sentiments de son livre ne répondent pas à notre attente. Une belle tranche de vie, pleine de sincérité, voilà tout le livre de Madeleine.

Il appartenait à la Secrétaire de la Rédaction à la "Revue Moderne" de présenter l'oeuvre de

la Directrice, et elle le fait avec toute la chaleur de son amitié pour l'auteur, et n'a que le regret de ne pouvoir le faire, avec des mots tout neufs...

Les lecteurs qui aiment les âmes pures et transparentes, les beaux romans tourmentés, sont ici admirablement servis; et nous devons savoir gré à Madeleine, d'avoir enfin réalisé le rêve de ceux qui l'aiment et l'admirent.

GEORGINE LEMAIRE.
 Secrétaire de la Rédaction.

Si nos abonnés le voulaient...

Ils nous offriraient comme cadeau d'anniversaire, un abonnement nouveau qui nous permettrait de doubler notre chiffre actuel de lecteurs. Pendant huit années complètes, nous avons servi La Revue Moderne à tous ceux qui l'encourageaient de leur sympathie, et ceux-là savent que notre service s'est fait avec régularité et honnêteté. Nous n'avons jamais interrompu d'un mois, notre publication, et si nous avons traversé des jours précaires, nous n'avons pas à en rougir, puisque nous avons su triompher des épreuves attachées naturellement à une entreprise de ce genre.

Donc, si nos abonnés voulaient nous prouver leur attachement, en dirigeant vers nous l'abonnement d'un de leurs amis, pour célébrer notre quatre-vingt dix-septième numéro, commençant notre neuvième année (notre fondation remonte à 1919) nous graverions leurs noms au tableau d'honneur de la seule revue de ce genre qui ait encore chez-nous, accusé autant d'années d'existence.

Franchement si La Revue Moderne avait dû mourir, nous l'aurions déjà enterrée, et c'est plus vivante que jamais, qu'elle sollicite l'aide effective de ses chers abonnés....

Nous adresserons un volume à tout abonné ancien qui nous adressera un abonné nouveau, à partir de cette date, et nous remercierons publiquement nos aimables zélés.

Nous comptons sur le dévouement de tous, et de toutes!
 MADELEINE



LA NOUVELLE GARE UNION DE TORONTO

Lors de la récente visite des princes anglais à Toronto, S. A. R. le prince de Galles a inauguré officiellement la nouvelle gare Union, dont la construction était déjà terminée depuis plusieurs années, mais qui n'avait pu cependant être ouverte au public à cause du retard apporté à la construction des viaducs devant y donner accès. Cette gare, où arrivent maintenant les trains du Pacifique Canadien et du Canadien National, fait l'orgueil de la "ville reine". (Cliché du Pacifique Canadien).

QUELQUES NOTES...

Jar JACQUES HARDY

La Presse de Province

Nous constatons avec plaisir qu'elle marque des progrès marqués. "Le Progrès du Saguenay", dont la rédaction excellente, est récemment devenu quotidien. "Le Nouvelliste" a publié il y a peu de temps un supplément industriel qui nous révèle le Trois-Rivières en pleine prospérité avec des usines qui produisent sans relâche. Enfin l'Abitibi est à l'honneur avec sa "Gazette du Nord" qui illustre fièrement les progrès de ce centre de colonisation et d'industrie minière. Il souffle dans toutes les feuilles locales que nous lisons une ardeur à la tâche, un souci de mieux faire qui nous donnent le plus bel espoir dans l'avenir de notre province. Le ton de la presse québécoise est d'une sereine dignité, et fidèlement, enrégistre l'effort du centre où elle rayonne et avec une confiance qui fait chaud au cœur.

"Le Patriotisme n'est pas une question..."

De langues dit "l'Opinion Publique," de Worcester, l'un des journaux les plus intéressants de la Nouvelle-Angleterre. Et il ajoute, avec Thiers: "La patrie n'est pas une question de races." — pour en arriver à défendre les droits des franco-américains, contre ceux qui là-bas prétendent qu'il est nécessaire pour le bien du pays de l'Oncle Sam que les races se fondent et que les langues étrangères s'effacent complètement devant l'anglais. Après avoir cité les cas de la France et de l'Allemagne, où l'on garde dans chaque région l'idiome ancestral, le rédacteur conclut:

"Sans doute, l'Américain doit parler l'anglais, comme l'Allemand doit parler l'allemand, comme le Français doit parler le français, mais sous quelques cieux que l'on habite, quelque soit le drapeau auquel on ait voué son unique et inaltérable allégeance, on peut être un très bon patriote sans renier les traditions, la religion et la langue de ses ancêtres. Nous irons même plus loin: nous dirons qu'un homme qui reste fidèle aux traditions, à la religion et à la langue de ses aïeux est un meilleur patriote que l'autre, puisqu'il a à un plus haut degré le sens de la fidélité base principale du patriotisme et de toutes les autres vertus civiques et morales.

Restons donc loyalement attachés, nous Franco-Américains, à tout ce qui nous rappelle nos origines glorieuses, et tout en s'appliquant à bien parler l'anglais et à bien servir l'idéal qu'incarne la bannière étoilée, n'oublions jamais la langue et la religion de nos aïeux."

Nous applaudissons fièrement à cette défense énergique et juste.

La Natalité Diminue...

En Allemagne, cette fois, et non pas en France, comme le proclament ses ennemis, avec une singulière complaisance. Le danger a été signalé par le Dr Albert Grotjahn, professeur d'hygiène sociale à l'Université de Berlin qui a déclaré dans un discours prononcé à la Conférence de la population mondiale: "qu'en Allemagne la natalité est tombée à tel point que sa population est stationnaire, et que dans les grands centres les décès sont plus nombreux que les naissances." Le Docteur ajoute que cette diminution ne ferait que s'accroître, et que l'aristocratie allemande s'éteignait peu à peu. "Serait-ce donc que les mères allemandes se refusent à fournir de la chair à canon, elles qui, au dire de leurs politiciens et de leurs écrivains, étaient enthousiastes d'immoler leurs fils, au service "de la force prime le droit"..."

Les Trouvailles Amusantes

Celle-ci nous semble assez amusante: Vers la fin du règne de Napoléon Ier mourait en Angleterre une certaine Jane Southcott, femme de chambre devenue voyante et prophétesse, qui disait avoir reçu du ciel la mission d'enfanter un nouveau Messie et avait réuni autour d'elle toute une communauté de croyants. A l'article de la mort, elle remit à ses fidèles toute une série de boîtes et cassettes soigneusement fermées et scellées, qui devaient être ouvertes en cas de "calamité nationale" et dont le contenu, affirmait-

elle, sauverait l'Angleterre de tout péril intérieur ou extérieur.

Les fidèles et les cassettes se dispersèrent dans le monde. Il y a vingt-cinq ans, un journaliste découvrit dans le Lancashire une de ces boîtes mystiques de Jane Southcott et l'ouvrit irrévérencieusement, sans s'arrêter à la prescription de la défunte qui voulait que ses messages ne fussent ouverts qu'en présence "de vingt-quatre évêques mitrés". La boîte contenait un manuscrit indiquant les signes auxquels serait reconnu le fils de Jane, futur sauveur du monde, lequel, dans l'intervalle n'y avait pas fait grand bruit; elle contenait, en outre, une douzaine de "passports pour le ciel", munis de la signature et du sceau de la voyante. Ces passeports devaient être remis aux ministres du cabinet de Saint James qui étaient en fonction vers 1814. Ils étaient donc largement périmés. Les ministres qui avaient combattu Napoléon avaient dû quitter cette vallée de larmes sans passeports et prendre en contrebande le chemin du ciel.

Pourquoi évoquer maintenant le souvenir de Jane Southcott? Parce que la prophétesse n'est pas encore oubliée. Une de ses cassettes fut retrouvée à Londres il y a quinze jours. Aussitôt travailla l'imagination de mainte personne pieuse. Peut-être trouverait-on dans la boîte mystérieuse un remède au déséquilibre du budget une solution du problème de la Chambre des Lords, une formule souveraine contre le péril communiste? Un évêque, à défaut de vingt-quatre prélats anglicans difficiles à rassembler, consentit à présider et à bénir l'opération, devant un millier de croyants et d'incrédules, journalistes compris, dans la grande salle des listes de Church House.

La boîte ouverte, l'évêque en tira un pistolet à pierre; un calendrier français de l'an 1793; une boucle d'oreille en argent; un billet de loterie; un roman intitulé "Les Surprises de l'amour"; plusieurs pièces de monnaie et enfin un bonnet de nuit en dentelle jaunée.

On ne dit pas si ce bonnet de nuit a été remis à M. Stanley Baldwin, pour qu'il s'en coiffe le jour où quelque grave affaire sera débattue au conseil des ministres. conclut plaisamment la gazette.

Notre expérience de M. Stanley Baldwin nous fait douter qu'il se coiffe du bonnet légué à la postérité par la femme prophétesse, puisque le distingué Premier-Ministre d'Angleterre nous a prouvé qu'il aime son confort, et qu'il juge bon de s'alléger de son gilet, au cours de banquet quand la chaleur l'incommode. A plus forte raison, enverrait-il promener le bonnet de nuit, assez haut par-dessus les moulins.

Honneur à une Femme

Toute la presse, unanimement, a rendu hommage au courage remarquable de cette mère de treize enfants, qui a quitté le village où elle avait vécu, pour tenter de trouver dans les contrées encore incultes de l'Abitibi de quoi nourrir une nichée dont elle devenait le seul soutien. Partie dans la grande pauvreté Madame Cordeau a conquis une large aisance pour elle et les siens, grâce à un travail persévérant, et à une énergie indomptable. Elle a vaincu le sort, et a apporté aux siens une situation digne d'envie. Nous nous unissons de tout cœur à l'éloge vibrant qui monte vers la femme courageuse, habile pionnière de la contrée toute neuve, où elle devait tracer un sillon merveilleux. L'exemple de Madame Cordeau n'est pas unique, car toutes les mères trouvent dans leur amour, la force d'accomplir l'action héroïque de sauver les enfants. Mais cette femme en plus d'être la femme de cœur, qui se dépense journellement au service de sa famille, a fait preuve encore d'un esprit d'initiative qui lui fait honneur, et qui indique largement que dans tous les domaines où elle voudra triompher la femme saura atteindre ses buts. Madame Cordeau, à la tête de l'une des fermes les plus prospères de l'Abitibi a conquis dans la glèbe même, le magnifique domaine qu'elle exploite avec ses enfants, de façon si progressive qu'il fait l'admiration de tous ceux qui le visi-

CIGARETTES

Player's

NAVY CUT

15
pour
25c

La première marque
de cigarettes du pays

tent. Nous applaudissons à la décoration que le gouvernement a placée sur la poitrine où bat ce noble cœur d'une vaillante.

O ces Enquêtes Royales...

Nous savons par une expérience soutenue qu'elle n'ont rien, jamais rien prouvé. La dernière dite du cinéma aboutit exactement au même résultat. L'on saura bientôt ce que nous coûte, d'apprendre par l'honorable Juge Boyer, ce que tout le monde savait déjà. N'empêche que M. Boyer a rendu un jugement bien sage, et qu'il a rempli tout son devoir d'honnête homme, et l'équitable magistrat, en ne chargeant pas les cinémas des crimes que l'on mettrait si volontiers à leur compte. Et nous devons lui en savoir un gré infini. Le cinéma est un amusement qui, bien compris, distrairait le peuple mieux que tout autre et dont il serait cruel de le priver aux jours mêmes qui lui est loisible d'en profiter. Le jugement recommande de confier les affiches, leur rédaction et leur moralité par conséquent, — aux censeurs qui sont chargés de rayer des spectacles, tout ce qui pourrait être dangereux. Et ces messieurs sont tellement hantés par de idées de morale qu'ils bifent les pièces de façon si peu compréhensible parfois que les spectateurs ont conscience qu'ils ont donné leur argent pour voir un spectacle annoncé à grand fracas, mais qui sous la censure devient une pauvre chose imbécile. Est-ce que ces affiches seront rédigées dans une langue correcte, ou si elles vont atteindre à la haute fantaisie que nous constatons dans la traduction française des explications de maintes pièces cinématographiques? Nous ne savons formellement pas de qui émanent ces horreurs. Nous serions portés à croire que plusieurs y participent, parce qu'il nous semble qu'il y a tout de même une gradation assez marquée entre l'idiotie de ces traductions; quelques-unes sont teintées de français, tandis que les autres sont remplies d'incohérences que les fautes de grammaire assaisonnent copieusement. Le gouvernement n'a-t-il pas là un devoir sacré à remplir. Et comme il n'hésite guère à se porter au secours de tous les abus, que n'intervient-il à la fin dans cette lamentable question contre laquelle maints journalistes ont violemment réclamé, sans que personne d'en haut ait daigné y prêter attention. Est-ce que cette sinistre farce d'utiliser le cinéma pour accréditer la légende que nous sommes la race d'ignorants qui croit savoir parler et écrire le français, va continuer longtemps, sans que ne s'émouvent les pouvoirs publics? Nous demandons à l'honorable M. Taschereau, comme au Secrétaire de la Province, qui ont tous deux un esprit si largement ouvert aux réformes nécessaires, de mettre en avant notre honneur et notre fierté, et de voir à ce qu'à l'avenir, nous soyons sauvés de la honte de laisser croire que nous professons l'ignorance de la langue française à ce point humiliant!

A propos de Traduction...

La compagnie de téléphone Bell a entrepris, comme nous le savons, d'enseigner par l'intermédiaire du cinéma l'utilisation de son appareil d'appel automatique, et pour que tout le monde comprenne, naturellement, elle a voulu

mettre une version française. Et la demoiselle, gentille, ma foi, qui se fait institutrice pour la circonstance, nous enseigne que si l'appareil ne "raisonne pas"... Vous voyez cet appareil qui est obligé de raisonner... quand il aurait été si facile à un traducteur intelligent d'écrire "résonner". La compagnie Bell ne peut-elle s'offrir le luxe d'un traducteur compétent? Il nous semblerait bien qu'aux taux chargés...

Fréquentez-vous la gare du Terminus?

Alors vous avez pu constater, si vous y passer aux heures, où il n'y a personne, quatre portes largement ouvertes qui vous permettent de circuler librement et avec vélocité. Seulement si vous y pénétrez à l'heure des grandes foules, vous constaterez encore que les portes ouvertes, quand il n'y a personne, sont soigneusement closes quand la foule s'écrase dans la gare, et qu'alors il n'y a que deux portes, pour vous permettre de mieux vous bousculer. Voilà une compagnie qui a trop pratiqué l'écrapouillage, pour y renoncer, même quand la chose lui est ordonnée par le simple bon sens. Et cela évidemment, sous prétexte du contrôle qui doit devenir plus rigoureux à l'heure où tout le monde se précipite vers son tram. Notez bien que le fait de donner nos billets à ces moments-là, n'améliore en rien le service, et que nous pourrions tout aussi bien les offrir au conducteur du tramway qu'au gardien de barrière. Alors la circulation est gênée, le service amoindri, les passagers meurtris, mais la chère compagnie est sereine et fière d'elle, puisqu'elle reste fidèle à la tradition d'incohérence qu'elle a toujours pratiquée, depuis sa fondation. Les choses faciles et pleines de bons sens, paraissent lui causer de l'éloignement; elle est tracassière d'instinct.

Voulez-vous gagner de l'argent?

Cette fois, cela devient la chose la plus facile au monde. Vous n'avez qu'à consulter les numéros inscrits dans chaque copie de la Revue Moderne, et d'attendre que la chance vous favorise. Je vous conseille de lire la page où sont consignés les détails sur le règlement de ce tirage mensuel, fort apprécié dans ses résultats et palpitant d'intérêt pour tous nos abonnés et acheteurs.

JACQUES HARDY.

NOTRE NOUVELLE PAGE DE COUVERTURE

Nous avons demandé à Mademoiselle Marguerite Desmarais, de nous composer une page de couverture qui se détacherait un peu de la formule ordinaire, et permettrait à la "Revue Moderne" de s'affirmer, une fois de plus, comme une oeuvre de bon goût, en se distinguant de tant d'autres par sa belle et artistique tenue. Et cette page nous la présentons aujourd'hui, avec le dernier numéro de notre huitième année d'existence, et notre quatre-vingt-seizième édition, dans l'espoir qu'elle saura rallier les suffrages de tous.

MADELEINE.

Concours Mensuel de La Revue Moderne

10 Prix en Argent

Tous peuvent participer à ce Concours.

La présente édition de la REVUE MODERNE porte un numéro. Conservez votre revue, car elle porte peut-être le numéro gagnant.

Surveillez la couverture de la Revue Moderne chaque mois

Lecteurs et Amis de La Revue Moderne:

Afin d'encourager les lecteurs de LA REVUE MODERNE à continuer de la lire régulièrement, et d'induire les personnes qui l'achètent de temps en temps seulement à la lire chaque mois, nous faisons un concours mensuel, où il est donné dix prix en argent.

Tout le monde peut participer à ce Concours, abonnés réguliers et ceux qui achètent LA REVUE MODERNE chez leur marchand de journaux. Chaque copie de LA REVUE MODERNE sera numérotée, et ces numéros seront tirés au sort par un personnage connu qui sera prié de choisir dix numéros qui seront publiés dans LA REVUE MODERNE du mois suivant. M. Léon Trépanier, Président de la Société Saint-Jean-Baptiste, et échevin de la Ville de Montréal, sera prié de choisir les numéros du mois d'octobre.

Les numéros gagnants de la ville de Montréal, pourront se présenter à nos bureaux avec LA REVUE MODERNE portant le numéro proclamé, afin de recevoir le montant attribué à ce numéro.

Les personnes en dehors de la ville, pourront nous envoyer sous pli recommandé le numéro de LA REVUE MODERNE qui portera le numéro gagnant et nous leur ferons parvenir sans retard le montant en argent auquel elles auront droit. Si le numéro retourné est détérioré, nous nous engageons à le remplacer.

Après réclamation des personnes qui auront gagné un prix, les noms de celles-ci seront publiés dans notre Revue.

Ne manquez pas de dire à vos parents et amis de retenir chez leur marchand de journaux, les copies de LA REVUE MODERNE chaque mois, ou d'envoyer immédiatement au bureau de LA REVUE MODERNE, le montant de \$2.00 pour une année, ou de \$5.00 pour trois ans d'abonnement. Etats-Unis: \$3.00 l'an, \$5.00 pour deux ans.

Ne manquez pas de vous procurer LA REVUE MODERNE chaque mois. Vous pouvez gagner un ou plusieurs prix.

Avis Important

Conservez précieusement les numéros de chaque mois, car dans son édition de novembre, LA REVUE MODERNE réserve une belle surprise à ses lecteurs et amis.

Résultats du Concours

Mois de Septembre

L'Honorable Monsieur Médéric Martin, Maire de la Ville de Montréal, ayant été prié de choisir les numéros gagnants du mois de septembre, a eu l'amabilité de se rendre à notre demande. Voici le résultat du Tirage:



Montréal, P. Qué.,

le 15 septembre, 1297.

Je, soussigné, déclare avoir choisi les numéros gagnants du Concours de LA REVUE MODERNE du mois de septembre.

| | | | | | |
|--------------|-------------|----------|---------------|------------|-----------|
| 1er Prix.... | \$10.00.... | No. 701 | 6ième " | \$1.00.... | No. 9009 |
| 2ième " | 5.00.... | No. 2003 | 7ième " | 1.00.... | No. 11015 |
| 3ième " | 3.00.... | No. 6 | 8ième " | 1.00.... | No. 4600 |
| 4ième " | 2.00.... | No. 4000 | 9ième " | 1.00.... | No. 4 |
| 5ième " | 1.00.... | No. 270 | 10ième " | 1.00.... | No. 3417 |

MEDERIC MARTIN,

Maire de Montréal.

LES PRIX

| | | | |
|---------------------|---------|--------------------|---------|
| Premier Prix..... | \$10.00 | Sixième Prix..... | \$ 1.00 |
| Deuxième Prix..... | 5.00 | Septième Prix..... | 1.00 |
| Troisième Prix..... | 3.00 | Huitième Prix..... | 1.00 |
| Quatrième Prix..... | 2.00 | Neuvième Prix..... | 1.00 |
| Cinquième Prix..... | 1.00 | Dixième Prix..... | 1.00 |

Les personnes qui ont gagné des prix sont priées de les réclamer sans retard.

Adressez toutes communications à

La Revue Moderne

198 rue Notre-Dame Est

Montréal, Qué.

En Marge de l'Histoire

Par FERNANDE CHOQUETTE-CLERK

J'AVAIS reçu une longue enveloppe de mon pays contenant comme d'habitude une épître, des photographies, des découpages de journaux et une couple de lettres de Paris. Lentement, j'ouvrais tout cela avec délices, prenant connaissance du tout à petites journées — afin de faire durer le bonheur — devant les yeux questionneurs de la bonne fille noire qui prend soin de mes mioches.

Autour de moi, elle passait et repassait sans bruit, roulant ses reins et désirait fort, je savais, voir ce qu'était ces gravures.

— "Loula, dis-je, en les lui tendant, regardez : voici la débâcle chez nous. Tout cela c'est la glace qui se désagrège sous le soleil du printemps; de grandes pièces qui se bousculent, s'écrasent, se dressent les unes devant les autres, s'entre-choquent avec un bruit d'avalanche, puis filent enfin, domptées par le courant, jusqu'à l'océan."

Elle examinait la photographie avec intérêt. Ces hautes choses blanches durent sans doute lui rappeler vaguement les parades mystérieuses vers Stone Mountain, la nuit, du clan des Ku Klux, dont les noirs ont si grand peur, car elle s'écria en levant ses deux mains :

— "Oh!... cela a l'air des esprits! — Où avez-vous dit qu'étaient ces rivières? dans les vieux pays?"

— "Mais non, chez nous, au Canada. Le pays plus au nord que celui-ci. Un grand pays magnifique je vous assure, avec des fermes superbes! Il n'y a pas de champs de coton dans nos terres mais des arpents d'avoine, de maïs, de foin... tout y pousse généreusement!"

Et je pensais en moi-même, quelle richesse mes compatriotes tireraient de toutes ces terres de Georgie abandonnées aux lianes et aux mousses d'Irlande — terres du sud de la Georgie, surtout, — où c'est péché de ne rien faire croître, sous ce beau soleil qui danse!...

— "Oui, la débâcle se fait ainsi chez nous, à chaque retour de printemps, sur toutes nos rivières. J'en ai été témoin bien souvent sur les rives du Saint-Laurent et du Richelieu — deux grands cours d'eau qui valent mieux, sans vous faire de peine, Loula, que votre Swanee River et votre Chattahoochie aux eaux rouges!"

— "Saint-Lawrence and Richelieu? C'est étrange mais je suis certaine d'avoir déjà entendu ces noms quelque part."

— "Quels noms? Canada, Saint-Laurent et Richelieu? Peut-être bien par des gens qui connaissent notre Québec?"

— "Québec, aussi, continua-t-elle pensivement..... Attendez un peu. Ah! je sais, c'est la vieille mammy qui raconte une histoire vraie, arrivée dans ces parages."

— "La "vieille mammy", votre grand-mère Loula?"

— "Yes, mam.".....

Le jour suivant elle apporta mes photographies à sa grand-mère qui les regarda longuement — questionna — se parla à elle-même à haute voix — en appela au Seigneur, puis.....

Un beau matin, savez-vous ce que je trouvais dans ma cuisine? "La vieille mammy!" Une vieille négresse de *before the war* — avec des cheveux courts et crépus et la tête prise dans un mouchoir rayé rouge et jaune à la façon des femmes noires de l'avant-

guerre alors qu'elles étaient encore les esclaves des blancs. Elle posa ses longues mains gauchement sur ses genoux, me regarda avec un bon sourire attendri et, avec ses yeux caressants et fins qui guettaient les mots que j'allais dire :

— "Madame, Loula m'a parlé de vous si souvent que j'ai pensé à venir vous voir."

— "Est-ce bien vrai que vous venez d'un village sur le Richelieu — en Canada — et que ce village s'appelle Saint-Hilaire?"

— "Oui, c'est bien cela."

— "Lady, the Lord a permis ceci!..... Il était écrit que je devais rencontrer quelqu'un de ce pays avant de mourir!" — elle marmotta, entre ses dents, un bout de prière — "puis... puisqu'il m'a conduite auprès de vous, c'est donc pour que je vous raconte ce que l'un des vôtres a fait pour mon ancien maître, en 1865 — après la guerre civile — car vous devez l'ignorer."

Ce fut mon tour d'être étonnée! Qu'est-ce que cette vieille femme de couleur pouvait bien avoir appris, en cette terre de Georgie, touchant ma vallée du Richelieu?

Elle se poussa plus au fond de sa chaise et glissa un doigt — pour le déplacer — sous le noeud serré de sa coiffure. Puis dans son dialecte enfantin qu'il m'est impossible de traduire — roucoulement plaintif qui efface tous les *r* et chante doucement avec ce charme d'expression des pays chauds, voici ce qu'elle me raconta :

— "C'était à la fin de notre guerre civile. Un temps d'horreur s'il en fut! J'ai vu des fils de la même maison se battre les uns contre les autres; j'ai aussi vu des pères tirer du fusil sur leurs garçons! Ah! quelles années! Le Seigneur dans son ciel devait se cacher la face!..."

"Et nous, les noirs, qui ne savions où donner la tête, nos maîtres nous faisaient creuser de grands trous dans les champs pour enterrer leurs argenteries et leurs bijoux de famille — "les Yankees" en étaient très friands!..."

"Partout, on trouvait des blessés qui râlaient. Tout était à demi brûlé et les *boll weevils* dévoraient le coton à notre nez... Nous étions tous pour crever de faim si la fin n'était pas venue! Mais elle vint."

"Durant la dernière année de guerre, mon maître — Mister Surratt — mourut subitement. Sa femme et leur fils John, décidèrent donc d'abandonner la Virginie pour monter vers le nord. Ils s'en allèrent à Washington où ils avaient des parents et plusieurs familles amies. Quoique la cause de l'esclavage fut passablement ébranlée, je me considérais encore le bien de mes maîtres et lorsqu'ils déménagèrent — sans songer à me consulter — on m'emporta avec les meubles, les argenteries et les porcelaines.

"A notre arrivée là-bas, il fallut nous débrouiller... Les gens du sud n'y était pas trop bien vus, vous pensez bien, et Mistress Surratt voulait à tout prix obtenir deux choses: des renseignements sur les agissements des Unionistes pour les transmettre aux Confédérés; puis un moyen quelconque de vivre. Après la mort de mon bon maître, la plantation ne donna presque plus; abandonnée ainsi aux mains des esclaves qui, à leur tour, sans personne pour les diriger, s'en désintéressèrent tout à fait..."

"On décida donc à Washington d'ouvrir la maison à des pensionnaires.

"J'étais assez bonne cuisinière et j'avais surtout la véritable manière de préparer nos plats du sud pour plaire aux blancs du nord: "barbecues, fried chicken, hot biscuits and sweet potatoe pies. Après quelques mois d'essais nous fîmes assez d'argent pour n'avoir plus de tracas de ce côté."

"Mistress Surratt — encore jeune et jolie avec ses cheveux courts et frisés — courait tous les meetings politiques au bras de son fils. Master John avait alors dix-huit ans. Tous deux devinrent des aides précieux pour le Sud et nous avions souvent, au sous-sol, des assemblées tapageuses. Un jour, enfin, après défaites sur défaites nous apprîmes avec désespoir que nous venions d'être battus à Richmond et que c'était la fois décisive."

"Le Nord était victorieux!"

"Les gens de Washington hurlaient leur joie autour de nous. Ce fut chez nous une journée de deuil, vous pensez bien. Dans la maison, c'était aussi silencieux et morne que lorsque mon maître était étendu, mort, dans la grande salle, in Virginia..."

"La journée se traîna tristement jusqu'au soir. Au souper personne ne parlait. Il n'y avait que Mister Booth, avec sa crinière rousse, qui criait et tempêtait en donnant de grands coups de poing sur la table et faisait danser les assiettes."

"Puis tout le monde s'en alla chez soi."

"Mistress Surratt était restée à sa place à table — les yeux fixés dans le lointain. Elle entendait le malheur qui venait! A neuf heures elle était encore là, tenant sa tasse de thé, qu'elle ne buvait pas... qu'elle n'a jamais bu *the poor dear lady!*"

"Tout à coup quelqu'un grimpa l'escalier du dehors en courant; on poussa une porte et une voix cria :

— "Sauve-toi, mère, Booth vient de tuer Abraham Lincoln et la police nous cherche!"

C'était Master John, le visage défait et les gestes précipités!

— "Pourquoi me sauver, *honey*... je n'ai rien fait de mal, moi... rien de mal!"

Puis, réalisant le danger que courait Master John, elle le poussa vers la porte.

— "*Beat it yourself, dear*, ils ne toucheront pas une femme! Celui qu'ils veulent, c'est toi. Vite... dehors!" Elle le jeta presque dans la rue... Et ils ne se sont jamais revus. Si ce n'est pas une pitié! eux qui s'aimaient si tendrement. Tout de suite elle me dit ce qu'elle venait d'apprendre du meurtre commis par ce fou de Booth, au théâtre Ford, pendant la représentation de *Our American Cousin*.

— "On entendait les officiers de police sur le trottoir..."

— "Vous aiderez Master John, se hâta-t-elle d'ajouter, dites-lui de rester loin d'ici et de n'y jamais revenir, jamais! On ne me gardera pas longtemps; qu'il ne s'inquiète donc pas. Cependant (s'il arrivait quelque chose), qu'il reste tout de même caché... il ne peut m'être utile d'aucune manière. Je mourrai de peine s'il ne m'obéit pas." La police était auprès d'elle lorsqu'elle acheva son dernier mot.

"On, l'amena."

"Le soir même la maison fut fouillée sans succès. Ma pauvre maîtresse fut questionnée, paraît-il, mais comme elle ne savait rien du crime — quoiqu'on assure que tout avait été comploté chez nous — elle ne dit

En Marge de l'Histoire

rien. On en conclut donc qu'elle protégeait ses amis, et, sans plus de preuves — le peuple était trop agité par ce meurtre brutal, quelqu'un devait en porter la responsabilité : ce fut elle — on la condamna à mort. Elle fut pendue avec deux autres hommes, le onze juillet.

"Pendant tout l'été la police chercha Master John. Chaque jour on visitait la maison, bousculant les meubles et renversant tout pour le trouver..."

"Finalement, il me fit parvenir un peu d'argent en me recommandant de retourner à la plantation. Je devais retourner à Dixie où il reviendrait me retrouver plus tard. Je fis tout de suite ce qu'il commandait. Les meubles et les belles choses de la maison furent distribuées aux parents et amis de Washington et j'abandonnai cette ville de malheur *for my dear old Virginia*.

"Mais avec quel cœur malade je retrouvai notre maison ! Je passais d'une chambre à l'autre en pleurant et demandant au ciel pourquoi il avait si durement frappé mes pauvres maîtres.

"Des semaines, des mois et puis des années s'écoulèrent avant le retour de Master John.

"Cinq ou six fois le coton — de peine et de misère — repoussa dans nos champs sans que le maître fit donner de ses nouvelles. Je ne savais ni lire ni écrire et personne ne semblait savoir où il était allé après la mort de sa malheureuse mère.....

"Cette vie n'était pas gaie, je vous assure !

"Un beau matin de printemps — au bout de l'avenue, entre nos deux vieux magnolias, fleuris à neuf — je vis un homme qui s'avavançait. Les voyageurs étaient rares alors chez nous ; je sortis donc sur la galerie pour regarder celui qui venait. Dès qu'il me vit dehors il se mit à courir de mon côté... c'était Master John !

"Ses mains se posèrent sur mes épaules mais ses lèvres tremblaient trop pour qu'il pût me parler... Ses pauvres mains, elles n'étaient plus ni blanches ni étroites ; il avait dû travailler et souffrir, cela se voyait à plus d'un signe !

"Après avoir pleuré tout son chagrin il parla plus clairement et me raconta ce que plus tard il m'a cent fois répété.

"Après l'exécution de sa mère il était allé chercher conseil chez un vieux prêtre catholique de Washington qui était l'ami de sa famille. Celui-ci, ainsi que Mistress Surratt l'avait demandé, le persuada de rester caché. Et il le garda chez lui. Lorsque tout fut complètement fini le vieux prêtre l'envoya à un de ses amis, prêtre aussi, qui demeurait à Montréal, en Canada. Celui-ci devait à son tour expédier John, loin des villes, à la campagne, pour y passer l'hiver. Il eut toutes les peines du monde à fuir, vous comprenez. Il avait laissé croître ses cheveux et sa barbe pour se déguiser, car les gares étaient encore surveillées à l'automne... Quel voyage il fit ! chaque bruit le faisait tressaillir... lui, cet enfant libre ! Il ne respira pour de bon, me disait-il, que lorsqu'il fut installé dans le paisible *rectory* de la campagne, au milieu du calme que donne la neige de vos hivers.

"Il arriva donc à Montréal. Un soir, un monsieur du Tilly, serviteur chez *Father Boucher* — curé de Saint-Hilaire en ce temps — vint en grand secret le chercher pour l'amener. C'était à la basse-automne. Il faisait déjà un froid sec. Master John et ce monsieur du Tilly marchèrent peureusement par les rues de Montréal ; ils arrivèrent vers le bord du fleuve Saint-Laurent où

les attendait une barque. John qui n'était pas habitué à ces moyens de transport n'était pas trop brave. Ils démarrèrent leur barque, l'éloignèrent de la rive avec les rames et les voilà en route.

"Tout à coup, l'homme de la barque s'écria : "Mille tonnerres ! Voilà la glace qui prend !"

"L'eau noire qui les entoure sournoisement s'épaissit à vue d'oeil. Cette glue s'empare des rames, se colle à l'embarcation et il n'est presque plus possible d'avancer.

"John perd un peu l'esprit. Il serre plus fort sur son cœur un bijou qui lui vient de sa chère mère et prie en lui-même... Peu à peu l'homme a fait dépasser cette zone gelée par la barque et ils atteignent enfin l'autre rive. On laisse là barque et rames et tous deux courent dans la nuit vers une voiture qui les attendait. A travers les bois par des chemins impossibles ils s'en vont vers la montagne de Saint-Hilaire...

"A l'arrivée, le sincère accueil du bon vieux prêtre et la chaude maison firent vite oublier à Master John son voyage mouvementé...

"Au calendrier de sa vie ce furent des jours presque heureux. On lui avait donné une grande chambre du côté de votre Richelieu. C'est de là — le printemps suivant — qu'il surveilla la débâcle qui l'avait tant impressionné... et que j'ai reconnue sur vos photographies, Madame.

Master John me dit maintes et maintes fois que le Père Boucher était un homme agréable. Renseigné et aimant à lire — car sa petite paroisse lui laissait des loisirs — il savait fort bien raconter. Master John et lui échangeaient amicalement leurs impressions sur toutes choses. L'un contait ses moeurs méridionales... les habitudes bizarres des noirs... la véritable haine du Sud pour le Nord... l'empire bienfaisant qu'aurait exercé le grand Lincoln après l'horrible guerre civile, etc.

"*Father Boucher* disait ce qu'il avait vu de votre guerre de 1837. Les *habits-rouges* qui avaient traîné leurs canons dans la boue du chemin qui longe votre rivière... les batailles entre eux et les patriotes armés de fourches et de faux derrière des retranchements de sapins et d'érables.....

"Mon maître apprit ainsi à parler le français et il pénétra dans la vie intime de quelques familles françaises de l'endroit.

"Vos grand'mères doivent encore se souvenir si elles cherchent bien... une d'elles, à laquelle il s'était particulièrement intéressé, lui avait donné, au temps de Pâques, une petite couronne faite de palme bénite — c'était une jeune demoiselle catholique. Lui, en retour, lui avait donné une boucle de ruban aux couleurs du Sud. Cette petite couronne de palme suivit mon maître de longues années...

"A Saint-Hilaire, il apprit encore à glisser en patins sur la glace dont il n'avait plus de craintes. Il conduisait des traînes-sauvages et il marchait en raquettes dans l'épaisseur ouatée de la neige dont l'éblouissante blancheur lui rappelait plus que tout, me disait-il, nos champs de coton en fleur !

"Mais à côté de lui, partout, marchera le triste et doux fantôme de sa mère. Et le soir de leur séparation restera vivant dans sa mémoire... Il ne riait jamais... C'est ce qui donnait lieu à cette légende de *prince exilé* dont les gens l'entouraient. Personne, sauf le bon prêtre, ne connaissait sa véritable histoire, mais tous sentaient bien qu'il fuyait quelque chose — vengeance ou prison.

(Ei moi qui écoutais, je savais quelle véritable sympathie on avait dû avoir pour lui

dans mon coin de pays où un quart de siècle auparavant on avait respiré la poudre agitée dans l'air par un vent de liberté.)

— "Mais tout se sait à la longue reprit la vieille mammy. Des fanatiques de Washington, après l'avoir traqué jusque là-bas, assassinèrent à sa place un pauvre jeune homme de la paroisse voisine... Les malheureux !

"Cela fit réaliser à Master John toute la générosité de *Father Boucher* qui risquait non seulement son repos mais sa vie.

"Et tout de suite, malgré les instances du bon prêtre il laissa cette jolie vallée du Richelieu où il avait vécu tant d'heures de paix. Il erra ensuite pendant plusieurs années avant d'oser revenir sur la plantation.

"*Father Boucher* continua longtemps à écrire à mon maître... puis un jour les lettres ne vinrent plus ; la mort avait sans doute arrêté la main et fermé les bons yeux du prêtre.

... "C'est à peu près tout ce dont je me souviens.

"Petit à petit nous avons oublié le mauvais passé, et toute cette histoire s'était sauvée de ma tête...

"Ce sont vos photographies, Madame, qui me l'ont remise en mémoire et j'ai tenu à raconter ceci à vous qui êtes catholique et qui venez de la vallée du Richelieu.....

* * *

Je donnai à la "vieille mammy" cinq doigts de *Virginia Dare* — un petit vin sans alcool que l'on fabrique dans le Sud — avec du pain d'épices. Puis elle s'en alla... avec ses bottines qui n'avaient plus de talons, en faisant balancer ses longs bras...

* * *

Et je fus contente de savoir que le geste que mon pays eut à faire pendant cette tragique aventure de la guerre civile, il le fit bien !

Tout ceci est-il vrai?... je ne sais...

Dans des paysages effacés on ne sait trop où finissent les silhouettes et où commencent les ciels...

FERNANDE CHOQUETTE-CLERK.

Sur un Collier

Hélas ! Je n'ai grosse finance
N'étant que modeste escolier,
Mais trop cher est la souvenance
Du don d'amour qu'on me dispense
Pour que mon cœur puisse oublier :
Aussi, t'ai-je voulu bailler
Pour marquer ton jour de naissance
La parure de ce collier
Qui ne coûta grosse finance...

Chaque perle qui le compose
Te soit symbole familier
D'un de nos jours marqués de rose,
Qu'ensemble ainsi je veux lier
Pour en faire, mieux qu'un collier,
Mais une rare apothéose
Où l'amour, divin joaillier,
Dans les perles fera briller
Tous nos beaux jours marqués de rose

Avec les rêves de jeunesse
Le Temps se plaît à balayer
Espoirs, désirs, bonheur, tristesse...
Quand l'âge nous viendra plier,
Qu'il épargne notre tendresse !
Et, chaque soir, sur l'oreiller,
En resserrant notre caresse,
Nous referons tendre collier
Avec nos rêves de jeunesse.

Louis MOREAU.

Roman inédit

Anne Mèrival

Par MADELEINE

ELLE sentit que l'on effleurait son bras, et violemment elle tressaillit comme au sortir d'une pensée trop absorbante dont il faut se détacher tout de suite, alors que notre âme engourdie proteste :

— Ce sera votre tour, dans quelques minutes.

Elle s'avança vers la coulisse, glissa un rapide coup d'œil sur la salle brillante remplie d'une foule élégante et aimable, d'une foule qui poliment, attendait le grand numéro de ce concert, sa conférence à elle, que l'on avait annoncée en termes enthousiastes, et qu'elle avait pourtant l'impression d'avoir conçue médiocrement pour l'assistance qu'elle contemplait en ce moment, et dont elle avait peur, une peur atroce qui la mordait au cœur, et l'empêchait presque de respirer. Elle porta la main à sa poitrine et murmura tout bas : "Jamais je ne pourrai parler..." Elle entendit vaguement qu'on l'encourageait, et remarqua une petite fille blonde, qui venait de chanter, et lui souriait, en écoutant encore les acclamations qui avaient salué son succès d'être jeune, jolie et bien douée—C'est votre tour, répétait-on autour d'elle.

Elle eut un soupir de détresse, et tourmenta, de ses mains fiévreuses, le manuscrit roulé, avec un soin attendri, presque respectueux, ce manuscrit qui ne lui inspirait plus aucune confiance, en ce moment où elle allait affronter la critique. Un grand monsieur distingué lui offrit le bras, elle le prit machinalement, et écouta la foule qui lui faisait fête. Puis elle entendit que le monsieur parlait, qu'il vantait son talent, son dévouement chaleureux à la classe malheureuse, son raffinement et sa délicatesse. Un brouhaha se fit, puis le silence, et dans ce silence, elle reprit la pleine possession de son *moi*, et commença de sa voix chaude et prenante...

On ne savait rien d'elle que le nom dont elle signait des articles pleins d'un sentiment généreux et tendre, et ce public, qui l'avait faite sienne, ne se préoccupait guère de deviner la personnalité qui lui restait étrangère. Ce soir, il se réjouissait de la trouver jeune, gracieuse, et presque jolie, à force d'expression et de vie. Elle aurait été vieille, laide et mal fichue qu'il l'aurait acceptée tout de même, avec moins de plaisir sans doute, mais avec l'indiscutable sympathie due à sa vie cérébrale, si fière et si consciencieuse qu'elle appelait tous les respects. Et de ce sentiment, Anne Mèrival était très heureuse; car elle en comprenait l'admirable valeur, et en appréciait l'enthousiaste témoignage. Elle éprouvait dans l'atmosphère de cette salle échauffée de sympathie l'émoi d'une popularité qui la touchait et l'émerveillait! Aussi elle n'aurait rien voulu dire, ni penser même, qui aurait diminué cette estime qui la flattait et l'aidait dans son œuvre, une œuvre de pensée et de bonté qu'elle exerçait, par dilettantisme peut-être, mais plus encore par patriotisme, ayant compris tout de suite le bien qu'elle pouvait opérer dans les âmes féminines qui s'abandonnaient à sa direction. Et toute sa conférence portait ce soir-là sur le rôle que la femme devait jouer dans la vie canadienne pour accomplir la tâche confiée à son intelligence et à son cœur. Elle parlait simplement, mais avec des mots qui élèvent et consolent; elle n'avait ni geste banal, ni phrase retentissante, et si ce n'avait été l'émotion qui vibrerait par instants dans sa voix, rien n'aurait traduit le trouble de sa nervosité, ni la joie de l'artiste communiant à l'intelligence d'une foule qui la comprenait, et plus encore, l'aimait. Elle se sentit bientôt si certaine de son ascendant sur cette salle sympathique qu'elle oublia de lire, et se laissa aller à traduire son rêve de philanthropie, son be-

soin de bonté et de dévouement, les yeux fixés sur tout ce monde qui l'écoutait et la regardait, heureux de la sentir émue et généreuse. Soudain, elle aperçut, fixés sur elle, des yeux déjà vus, mais dont l'expression lui avait jusqu'ici échappée, des yeux qui l'éblouirent fugitivement par leur douceur et leur éclat, des yeux qui fouillaient son âme et s'étonnaient peut-être de la trouver si sereine alors que de partout l'hommage montait vers elle, capiteux et bouleversant. Elle détourna son regard, mais pour revenir vers ces yeux qui l'étonnaient comme une trouvaille, qui la jetaient dans un trouble d'énigme, et la rendaient plus éloquente et plus sincère dans l'expression des idées de charité et de vie qu'elle exprimait, avec le désir intense, de soulager la misère humaine. Elle vit rapidement que l'homme aux yeux ardents était accompagné d'une femme, la sienne, celle qu'il avait choisie, elle le savait, et chèrement aimée pour ses qualités morales, son talent profond de musicienne. Et ce soir, dans l'atmosphère enthousiaste de cette assemblée, il subissait l'emprise de cette jeune fille qui possédait la grâce et le talent et se souciait peu, lui avait-on dit, des hommages qui montaient vers sa jeunesse charmante et pure. Il se demandait sans doute le secret qui habitait en ce cœur inexpérimenté et pourtant si confiant que la tendresse et même l'amour avaient dû hanter et meurtrir peut-être? Les yeux la tourmentaient de plus en plus et là Anne sentit qu'elle allait bafouiller; elle rassembla fébrilement ses pages, y retrouva les phrases et relia son discours avec un sang froid qui l'étonna elle-même. Puis elle eut fini, et alors la salle l'applaudit très sincèrement. Elle connut les joies du vrai triomphe, la petite Anne Mèrival; elle les connut dans toute leur ferveur, l'humble petite fille venue d'un lointain village vers la grande ville, sans autre intention de conquête, et qui, cependant avait séduit toute la foule par la puissance de son talent, mais plus encore par le charme de son humilité tendre. Dans la coulisse, elle retrouva des camarades qui la félicitèrent, heureux du succès de cette jeune compagne venue dans leur vie travailleuse, et qui, loin de gêner le cercle, y avait apporté sa discrète bonté et son attention fraternelle. Elle retrouva aussi l'amie, la seule en qui elle eut toute sa confiance, Henriette Mélines, presque sa sœur, venue avec elle du même village, une artiste qui prenait sa place dans le monde des musiciens et s'y taillait une réputation solide. Henriette ouvrit ses bras à Anne, et l'y retint embrassée.

— Que je suis fière de toi, ma petite Anne, tu as été superbe! — dit-elle avec des larmes dans la voix.

Anne ne répondit pas, car elle avait vu s'avancer un couple qui gênait son élan d'affection.

Elle les connaissait tous deux, un peu vaguement, et sans les aimer. Elle, surtout dont elle redoutait l'inimitié, et dont elle avait confusément senti la malveillance, et lui dont les yeux l'avaient si étrangement suivie toute cette soirée de leur ardeur étonnée et asservissante. Ils occupaient tous deux une situation qui appelait les égards. Lui dirigeait presque ce que l'on est convenu d'appeler l'élite intellectuelle, et on lui prêtait politiquement la plus grande influence; elle, jouissait d'un prestige indéniable, conquis facilement peut-être, mais dont l'on ne pouvait contester l'influence.

M. Paul Rambert s'inclina respectueusement, et exprima de fort jolis hommages que sa femme approuva en des termes mesurés et précieux dont Anne ne prit nul souci. Elle remercia simplement, tendit sa petite main gantée

de blanc, que la femme effleura à peine, le regard déjà loin, comme pour affirmer son indifférence mais que le mari retint captif, un tout petit moment, assez pourtant pour qu'Anne pût y discerner plus qu'une banale attention. Une fois encore leurs yeux se rencontrèrent et cette fois, Anne s'effara comme d'un danger. Elle retira vivement sa main, et dit, d'une voix neutre :

— Bonsoir, Monsieur. !

Puis, ils s'effacèrent devant les autres qui demandaient à saluer la conférencière. Ce fut pendant quelques minutes un retour d'ovation, et plus chaleureux et plus passionné que celui de la salle.

Anne Mèrival en avait le cœur émotionné. Quelle joie de se sentir forte dans sa faiblesse! Quelle fierté de se savoir ainsi comprise et aimée, sans une haine sérieuse, tout au plus quelques dépités qui s'affirmeraient plus tard, mais qu'elle n'appréhendait même pas ce soir. Puis quand tout le monde fut parti, Henriette se rapprocha d'elle et l'embrassa chaudement.

Elles s'en allèrent, seules toutes les deux, attendues par le vieux cocher qui les accompagnait souvent dans leurs courses du soir, seules, et si heureuses de leur indépendance, et de leur amitié que rien plus ne leur semblait désirable.

Dans la voiture, les fleurs embaumaient, rappelant le triomphe de ce soir... Anne n'y pensait plus, toute reprise par la pensée des devoirs de demain, et Henriette s'absorbait à son tour dans la préoccupation du concours à affronter.

— Allez doucement, et passez par la rue Sainte-Catherine, fit soudain Anne qui avait encore besoin de lumière et de vie autour d'elle. Et comme Henriette se tournait, surprise de ce souhait exprimé par Anne la sage, elle lui sourit doucement, en expliquant :

— Je crois que je suis un peu grise, ce soir, et il m'en coûtera de rentrer dans ma chambre sombre et froide, d'y rentrer seule. Me voilà déjà gâtée, ma pauvre Henriette par un tout petit succès... Je n'ai pas ta force de caractère, vois-tu, et l'encens, moi, cela m'enivre... et le plus fort, c'est que rien n'y paraît, et je suis sûre que personne ce soir ne s'est douté combien j'étais contente, oui, contente...

Toutes deux ne parlèrent plus, toutes à la joie de regarder la foule animée qui sortait des théâtres et des cinémas, se hâtait vers les grands cafés, et les maisons brillantes où l'on se sent attendu. Cette joie leur fit mal pourtant; personne ne les attendait les deux vaillantes, et elles allaient rentrer dans de petites chambres à peine arrangées, où rien ne vivait de leur vraie pensée, des petites chambres où elles n'arrivaient que le soir, brisées de fatigue et torturées de sommeil.

Soudain la grande clarté s'éteignit, la voiture filait maintenant dans une rue triste en profilant son ombre agrandie sur la neige grise. Anne était chez elle. Elle se pencha et embrassa Henriette sur la joue.

Et tandis que la voiture continuait dans la nuit, Anne Mèrival montait les deux étages de sa maison. Les corridors étaient sombres. A peine filtrait-il parfois un filet de lumière de quelques portes mal closes. Mais elle avait l'habitude de regagner ainsi sa chambre dans le noir, et elle ne s'effarait nullement de cette obscurité. A tâtons, elle trouva sa porte, et sentit en entrant qu'il n'y faisait pas chaud. Elle frotta une allumette, tourna le gaz, et une faible lumière éclaira une chambre assez grande, mais où rien d'élégant ne dominait. Prestement, elle enleva sa jolie robe rose, défit ses longs cheveux

Anne Mérival

blonds, et dans sa robe de nuit, elle apparut si mignonne et si fragile que s'apercevant dans la glace, elle eut presque pitié de cette petite créature qui rêvait pourtant de bien grandes choses.

— Mon Dieu que c'est laid ici! dit-elle tout haut pour se soulager. Puis comme elle frissonnait, elle tira de son lit, la couverture de laine, s'en enveloppa commodément, s'assit à sa petite table, et se mit à écrire:

"Vous auriez été content de moi, ce soir, je le crois, mon cher Jean, content de mon tout petit succès. Cela s'est bien passé. La salle était sympathique, et la conférence fut un peu applaudie... Mais je vois votre regard mauvais se détourner... Non,, vous n'aimez pas ce que je parle de ces choses, et rien de ce qui touche à ma vie laborieuse ne vous intéresse. Vous lui en voulez à cette vie-là de m'avoir sortie de l'ornière, où je végétais là-bas, et où pour rien au monde je ne voudrais retourner toute seule... Non, rien! Pourquoi ne voulez-vous pas revenir de vos théories surannées, qui interdisent aux femmes de chercher leur voie et de la suivre... L'idée est en marche, mon ami, et seriez-vous plusieurs qui comme vous, trouveriez indignes les pauvres petites ambitions de la femme, qu'elle ne songerait pas moins à les faire triompher... Et quand il s'agit de la femme que vous aimez, vous devenez tout simplement féroce, et rien ne peut vous faire pardonner la liberté que nous prenons d'avoir du talent. Et vos préventions ne se tournent que vers la littérature. Vous admettez qu'une femme soit artiste, mais vous n'admettez pas qu'elle acquiert une notoriété littéraire. Ce n'est pas très logique mais cela vous occupe en vérité fort peu. Dans le domaine de la pensée, vous voulez être seuls à régner. Et puis, vous alléguiez que votre amour s'énerve de voir la femme que vous aimez, livrer sa pensée, dévoiler son âme, et mettre à nu son cœur, devant la foule indifférente qui peut en prendre toute la part qui lui est ainsi abandonnée... Mais croyez-vous vraiment, mon ami, qu'une musicienne n'en donne pas tout autant? Vous direz non, parce que vous la comprenez moins, mais ceux qui entendent notre sublime Henriette vous diront bien que oui, s'ils veulent être sincères. Dans la littérature, nous nous manifestons plus entièrement peut-être, mais c'est ainsi que la joie devient plus profonde et plus entière... Autrement comment vivrions-nous. nous les pauvres femmes qui devons lutter jour par jour, pour arracher notre vie, si nous n'avions la joie complète de réaliser un idéal...? Et tout le bien qui se peut faire ainsi, par la seule magie d'un article ne l'imaginez-vous pas?... Je vous parlerais peut-être de la profonde émotion que je viens de vivre ce soir dans la douceur serene de mon rêve de prêchante patriotique, si je ne sentais vos yeux impatients et votre bouche prête aux mots méchants que j'ai déjà entendus...

"Mais néanmoins, je tiens à vous dire combien je suis fière de servir si faiblement que cela soit, la cause que j'aime pardessus tout, de notre toute humble littérature... Et si je persiste à vous dire ces choses, c'est que je considère comme une faiblesse indigne de vous, cette manie de boudier la tâche que j'ai acceptée avec tant d'enthousiasme, et par nécessité... Auriez-vous préféré me voir mesurer du ruban dans l'unique magasin de notre village, vendre de l'indienne à nos braves ménagères, choisir le tabac de nos excellents fumeurs, discuter sur les mérites du *weed* anglais, et sur la supériorité de l'étoffe du pays... Mais oui, vous auriez mieux aimé me voir croupir dans le milieu étroit et obscur où j'étouffais, plutôt que de me sentir prise par une popularité qui déroutait

"et horripile votre conception de la vie féminine. "Routinier, va! Mais c'est ce routinier-là que j'aime et depuis quand, vous en souvenez-vous, vous Monsieur le Grognon?... "Depuis toujours, je le crois... Depuis que nous sommes de petits êtres jetés dans le vaste espace, sur le même coin de planète... "Ce n'était pas joli chez nous, mais comme c'était bon tout de même d'être là-bas tous les deux, se promenant au bord de notre grand fleuve... En avons-nous jeté des cailloux qui faisaient rire la belle eau bleue?... "En avons-nous assez ramassé des coquillages... "J'ai toujours celui où vous avez écrit: "Anne ma petite femme". Etions-nous assez gentils tous les deux, nous aimant tant... Et nos courses folles tout le long des prairies qui sentaient bon, vous en rappelez-vous, Jean? Et les côtes que nous grimpons à travers champs, et que nous déboulions ensuite avec des cris joyeux... Et plus tard, nos promenades au clair de lune en raquettes, ou en traîneaux. Avons-nous assez rêvé, et nous sommes-nous assez aimés tout de même! Dans ce temps-là, nous ne discutions guère l'avenir, pauvres enfants que nous étions, nous ne croyions pas que le cercle familial se romprait si tôt, et il s'est rompu bien vite pour moi... J'ai été jetée à la côte comme une épave, toute seule ou à peu près... Si vous l'aviez pu, vous m'auriez emportée je le sais bien, et mise à l'abri, mais voilà vous n'étiez encore qu'un tout jeune homme... et il me fallait vivre... Plus tard, vous ne voudrez plus que j'écrive... Vous serez le tyran qui me fera pleurer... Mais c'est égal, Jean, et je crois que l'heure venue tous les sacrifices s'accompliront devant notre cher amour exaucé... Mais en attendant, souriez-moi un peu, même les soirs où j'ai connu la fièvre du succès!

"J'ai vu du beau monde... Et il y a des yeux,—voyez cette habitude de tout voir dire,—oui des yeux qui m'ont poursuivie étrangement, et que je ne saurais dire s'ils étaient sympathiques, fureteurs ou cruels, des yeux que vous ne connaissez pas et qui étaient peut-être tout bonnement distraits, mais qui m'ont quand même intriguée, parce que je ne les ai pas compris... C'est égal et vous savez jusqu'à quel point je suis restée superstitieuse, digne fille des Bretons, mes aïeux, j'ai l'impression que ces yeux-là jouent un rôle dans ma vie, car autrement pourquoi les aurai-je tant remarqués... Mais calmez-vous, mon cher jaloux, ces yeux-là sont mariés; ils accompagnent un personnage réfrigérant, bourru, et ils passent pour être des yeux fidèles... Et d'ailleurs vous savez que les miens, je vous les garde, purs, immensément! Et puis, bonsoir, mon cher et unique malcommode, bonsoir... Et demain en lisant les journaux, ne soyez pas trop furieux si l'on ne me renvoie pas tout droit à Clair Ruisseau..."

"Au réveil Anne Mérival ne pensait guère aux émotions de la veille. elle tourna ses yeux ensommeillés vers la fenêtre, et fut heureuse d'y voir briller le soleil sur le givre, en reflets diamantés. Les vitres rendues opaques par le froid, jetaient mille rayons, et la jeune fille comprit qu'il faisait froid et clair au dehors, et un léger frisson la saisit. Elle avait besoin de chaleur, la petite fille, et de se trouver dans cette grande pièce maussade et laide lui fit mal. Elle eut peur soudain d'une vie passée dans des meubles étrangers, au troisième étage d'une haute maison, avec pour compagnons, de vieilles filles rébarbatives et de tout jeunes gens, universitaires, employés de banque ou de commerce et quelques vieux barbons taquins et capricieux... Elle avait l'horreur de ces milieux mêlés où il lui fallait vivre sans rien livrer d'elle-même et elle savait que le mariage seul pourrait l'arracher à cette pension de famille où elle remontait chaque soir, le cœur las, infiniment....

Anne sourit aux petits feuillets tracés la veille, et qui attendaient sur la table à écrire. Elle s'en empara avec une joie jeune, et y mit un seul baiser, mais combien fervent... Le devinera-t-il? questionna-t-elle tout haut... Mais en son regard monta une angoisse... Que deviendrait-il pourtant son beau bonheur? Elle le sentait menacé, et ne songeait même plus à le défendre... Ne serait-ce pas contre elle-même, contre la volonté qu'elle sentait grandir en elle qu'elle devrait un jour, le garer... Elle eut peur de la pensée qui montait affolante, et vivement, à la course, elle termina sa toilette, ramassa toutes ses petites choses, se coiffa d'un toquet de velours d'où s'échappaient les cheveux fous qui frisaient aux tempes et encerclaient les oreilles petites et roses. Elle se regarda toute blanche et toute blonde et se sourit, contente de n'être ni laide, ni vieille et d'avoir quand même du talent et de la sagesse.

Elle descendit deux longs escaliers, et aboutit à l'étage sous terre, où l'on mangeait. Elle trouva tout le monde à table, et son arrivée fit sensation. Les jeunes gens la félicitaient. Ils avaient tous tenus à aller l'entendre, et ils étaient revenus sous le charme de son talent... Les vieilles filles elles-mêmes se dégelèrent. Elles n'avaient pas le courage de se montrer agressives et mordantes, et elles souriaient d'autant plus volontiers aux éloges des jeunes que ce succès marquait un triomphe pour leur sexe. Et toutes, féministes convaincues professaient à l'égard des hommes des principes presque sauvages... L'une d'elles, qui sténographiait du matin au soir, des textes nuageux chez un notaire de la rue Saint-Jacques, proféra: "Enfin, Mademoiselle Mérival, si peu féministe que vous vous prétendiez, vous avez tout de même prouvé hier soir, que les femmes avaient autant de talent que les hommes...—Et combien plus de grâce",—affirma la bouche pleine, un étudiant de Laval, enthousiaste et sincère que la jolie blonde d'Anne enchantait, et qui était disposé à lui accorder tous les mérites au mépris de la supériorité masculine. Tout le monde rit et Anne parce qu'elle était jeune et que tout hommage la troublait un peu, rougit délicieusement, ce qui fit penser à la vieille fille de la rue Saint-Jacques, que cette petite ne durerait pas... Son talent s'usait vite, parce qu'il n'était en somme que superficiel, que les compliments la troublaient étrangement.

Elle était pressée de partir. Très vite, elle remercia d'un sourire tous ces convives sympathiques, et s'empressa vers le devoir qui l'appelait. Quelques pas la séparaient du tramway, et sous la bise froide qui mordait ses joues et lui faisait fermer les yeux de douleur, elle courut presque. Sous ses pas, la neige criait et dans les poteaux de télégraphe, une musique vibrante étrangement. C'était la chanson de l'hiver canadien qui montait dans ce matin clair, et Anne qui en connaissait bien l'enchantement souriait du fond de la pelisse de fourrure qui la gardait jalousement. Autour d'elle tout le monde s'agitait. Les hommes renfonçaient leur casque d'un coup de poing, et vite rentraient leurs mains, dans les poches... Au coin de la rue, le tramway ne venait pas, et la foule qui avait peur de marcher dans ce froid intense se dandinait, pour garder la chaleur aux pieds. Bientôt, Anne fit comme ses voisins, et elle s'oublia à fredonner un air connu sans remarquer qu'on la regardait. Soudain une voix murmura tout près de son collet de fourrure qu'elle avait soigneusement relevé:

— Vous êtes bien gaie ce matin?

Elle se retourna brusquement, et vit Paul Rambert qui lui souriait. Elle eut envie de lui tourner les talons, par un sentiment qu'elle s'expliqua mal, mais sa gentillesse naturelle l'en empêcha et ce fut très doucement qu'elle répondit:

— Mais, oui, Monsieur, et pourquoi ne le serais-je pas; ne fait-il pas assez beau pour cela?

— En effet, fit-il sans plus la regarder, pour-

Anne Mérial

quoi ne le seriez-vous pas ? N'avez-vous pas tout pour être gaie, la jeunesse, la bonté et le talent et vous n'avez pas peur du froid vous !

— Le froid et moi, nous sommes de vieux amis, voyez-vous, Monsieur, nous avons passé notre enfance ensemble là-bas bien loin, dans un petit trou de village, où vous n'irez probablement jamais parce que ce n'est ni joli, ni amusant, ni fréquenté, mais que j'aime moi, voyez-vous parce que j'y suis née, et que longtemps, j'ai cru pouvoir y vivre toujours, heureuse et gâtée comme je le fus pendant les premières années de ma vie.

— Votre père n'était-il pas médecin ? demanda-t-il...

— Oui, eut-elle le temps de répondre, — et elle s'empressa vers le tramway, sans même remarquer s'il la suivait.

Elle trouva un petit coin qu'un monsieur complaisant voulut bien lui céder au prix d'un sourire. Alors, elle s'aperçut qu'elle était suivie.

— Je crois avoir déjà rencontré votre père à un banquet offert à Sir Wilfrid Laurier, après le grand triomphe de 1896 ?

— C'est bien possible, fit-elle, ne sachant vraiment pas ce que son père avait bien pu faire en 1896. Mais lui reprit :

— Ce soir-là, votre père avait prononcé l'un des plus beaux discours, des plus solides et des plus éloquents que j'aie entendus et je me rappelle encore que Sir Wilfrid l'en avait chaudement félicité.

Cette fois, elle leva franchement vers lui des yeux illuminés de la meilleure émotion, et elle sentit que s'il lui parlait encore ainsi de son père elle allait tout simplement pleurer comme une toute petite fille... Mais le regard qui répondait au sien était si compréhensif et si profond qu'elle y retrouva toute la flamme sympathique qui, la veille l'avait vaguement troublée, et elle s'en émut comme d'une menace.

Il terminait tout doucement :

— Je ne m'étonne maintenant plus que vous possédiez l'éloquence que vous avez manifestée hier soir... D'ailleurs vous lui ressemblez beaucoup, à votre père, et plus je vous regarde, plus je le retrouve... Mêmes yeux, même sourire, même façon de porter la tête... Savez-vous qu'hier, vous m'avez obsédé?... Tout le temps que vous parliez, je vous regardais obstinément, cherchant qui vous me rappeliez... Vous savez l'obsession... Et si je ne vous avais pas rencontrée ce matin, si à un certain mouvement de vos lèvres, je n'avais pas retrouvé le sourire de votre père, je le chercherais encore... Vous m'e pardonnez de vous avoir ainsi abordée et questionnée...

Anne avait levé la tête et ses beaux yeux limpides, souriaient... Et lui comprit qu'il avait aboli toute angoisse dans cette âme jeune et droite, un moment inquiète... Et pour rien au monde, il n'aurait voulu, il le sentait trop bien en ce moment, se voir refuser la lumière de ce regard qui souriait si discrètement. Était-il sincère ou s'il voulait la rassurer ? Anne ne s'en inquiéta guère, trop heureuse de ce qu'il avait dit de ce père, mort trop jeune, et qui aurait pu briller au premier rang, sans doute, si la vie ne l'avait condamné au rôle mercenaire de médecin de village. Elle le revoyait ce père à qui elle ressemblait étonnamment, rentrant au petit matin, trempé, épuisé, abruti, ou quittant le soir, le livre qu'il avait tant de joie à parcourir... Il avait été l'escalve de son métier, et son métier l'avait tué... Pourtant, elle qui avait de la personnalité et de l'ardeur, avait promis de retourner là où son père était mort, et de reprendre la vie qu'elle lui avait connue, en regardant s'acharner à ce labeur ingrat, ce Jean qu'elle aimait et qui serait tué, lui aussi, sans avoir connu la joie des ambitions comblées, et des espoirs réalisés...

Elle était arrivée, et déjà son compagnon de route l'avait quittée sans qu'elle eût presque

remarqué son adieu, toute à la pensée qui la tourmentait comme une tempête.

Anne grimpa rapidement le large escalier qui l'amenait à son cabinet de travail. Elle y retrouva des affections et des éloges. Elle tendit ses petites mains que l'on serrait à l'envie... Elle se sentait aimée fraternellement, et cela lui était bon... Elle s'habitua à cette vie de combat et de travail qui lui offrait des émotions sans cesse renouvelées. On lui parla de l'article... Elle verrait... On ne se gênerait pas, quoiqu'elle fut de la famille, pour dire ce que l'on pensait, et puis c'était *Chose du Salut* et *Machin du Bon Combat* qui feraient le compte-rendu, et elle pouvait être tranquille.

— D'ailleurs, termina le jeune Duvert, le plus jeune de la rédaction d'ailleurs tout le monde marchera à l'oeil, et il ferait beau voir que l'on osât vous critiquer... Pour sûr que l'on verrait alors que les rédacteurs du "Bon Droit" sont des *Canayens* tout pur... Pour sûr... Et Anne, avec tous ses camarades, sourit à cet enthousiasme juvénile et reconfortant.

La besogne quotidienne l'attendait. Elle enfila prestement les manchettes qui gardaient sa blouse blanche et se mit à écrire, toute à sa tâche, oubliant ce qu'elle avait fait, ce que l'on lui avait dit, ce qu'elle avait pensé, prise entièrement par le travail qui accaparait le meilleur de son âme et de son intelligence.

Un moment, cependant, elle s'arrêta, et sa pensée vagabonda... Que dirait Jean, là-bas?... Et puis cette idée qu'elle avait eue de s'emouvoir de certains yeux. Ne serait-elle par hasard qu'une petite fille romanesque, en quête d'émotions...

On heurta à sa porte, Elle cria : "Entrez", et vit venir l'une des femmes qu'elle aimait le mieux, et dont elle appréciait vivement les éminentes qualités. Elle s'empressa pour l'accueillir :

— Que vous m'avez fait plaisir hier soir, et comme il me tardait de vous le dire, et de vous en remercier... Vous nous faites honneur, savez-vous bien, et le jour où vous partagerez toutes nos idées, où vous serez définitivement conquise aux intérêts féminins, et à ceux là seulement, ce jour-là, ma petite, quels services vous rendrez à la cause des femmes...

Anne sourit à cet enthousiasme qu'elle connaissait bien, qu'elle ne partageait pas, mais qu'elle respectait tout de même quand elle le voyait servi par une intelligence comme celle de Claire Benjamin. Elle savait tout ce que contenait de pensée ardente ce cœur de femme, et elle admirait cette vie toute droite que le devoir avait rempli, et qui ne possédait qu'un rêve : celui d'adoucir la vie féminine et lui donner toute la splendeur qu'elle peut convoiter. Claire savait bien qu'Anne était encore loin de son idéal. Elle admirait sans réserve ce jeune talent poétique et charmant, mais elle sentait que c'était plutôt celui d'une artiste que d'une revendicatrice et elle s'attristait un peu de voir tant de bienfait perdu pour la cause qui la passionnait, elle, et rivait toutes ses énergies vers le seul but qui lui semblât digne d'occuper sa vie. Anne n'écouait que d'une oreille distraite les théories de Claire ; elle n'en subissait ni la logique, ni n'en acceptait la nécessité.

Elle trouvait raisonnable que le monde continuât ainsi et ne rêvait nullement d'y rien changer. Et c'était bien ainsi qu'elle plaisait, si ardemment féminine. Cependant, elle n'osait jamais railler Claire et ses idées dont l'exagération chez toute autre l'aurait outrée. C'est qu'elle savait que cette féministe était une convaincue, et que sa conviction était née de faits navrants. Alors que tout souriait à Anne et qu'elle n'avait qu'à se laisser vivre dans la douceur de son rôle bien compris, l'autre devait journellement

batailler pour obtenir une place chèrement acquise, par des labeurs étonnants, et une persistance merveilleuse, et que la loi même, s'obstinait à lui refuser. En effet Claire Benjamin, après une enfance de luxe et de beauté, échoua dans une étude d'avocat où son intelligence lui valut bientôt un large crédit. Petit à petit, on s'habitua tellement à lui confier la large part de la besogne qu'elle s'en étonna jusqu'au jour, où dans un soudain éclair, elle perçut que les fonctions qu'on lui abandonnait, elle avait le droit de les faire siennes entièrement, et de n'avoir plus jamais à dépendre de l'intelligence des autres. Alors fébrilement, elle s'était jetée à la tâche, passant toutes ses soirées à creuser des auteurs revêches, et qu'elle se condamnait à aimer parce que ces grimoires lui aideraient à se créer une vie d'indépendance et de fierté.

Anne la regardait tandis qu'elle expliquait ses plus chères théories de liberté et d'indépendance féminines, et en la trouvant si peu femme de traits, de taille et de ton, elle s'étonnait moins de cette prédication ardente qui glissait sur elle, sans la convertir, et qui lui semblait chose bien rude.

— Mais que gagnera la femme à se transporter dans une sphère absolument masculine ? N'avons-nous pas un domaine à surveiller aussi vaste que celui des hommes et bien autrement joli ? affirma-t-elle d'une voix grave.

— Ce que nous gagnerons, ma petite Anne, mais la fierté de nous-mêmes et la sauvegarde de nos talents... Vous n'avez pas éprouvé encore l'injustice d'être exploitée comme une machine, d'être contrainte à un travail asservissant, et de sans cesse peiner pour aplanir le chemin des autres. Et quels autres ? Ceux-là justement qui vous méprisent légèrement, et se réclament d'une supériorité qui est un mensonge un odieux menonge ! Pourquoi, s'ils sont sincères, s'ils nous croient des esprits vraiment inférieurs, ne nous laissent-ils pas libres d'avancer, de faire la chasse au succès, de prendre notre place au soleil ?... Non, voyez-vous, ma petite Anne, je suis peut-être un peu aigrie, mais c'est que j'ai beaucoup souffert, beaucoup lutté, beaucoup travaillé. Je pensais avoir prouvé le droit de la femme à exercer une profession que les hommes se réservent, dans ce coin de notre Québec, ce petit coin exclusif, où les idées qui ont cours dans tous les pays du monde sont impitoyablement refusées... Voyez, mon rêve m'échappe encore une fois... La législature vient de voter une brutale réponse qui condamne l'admission des femmes au barreau... Et me voilà, après avoir rêvé d'être quelqu'un, retombée sous une servitude plus étroite et plus lâche... Et j'ai ma vieille mère à aider, deux petites sœurs à élever. La vie est si rude, si rude que malgré soi, l'on est amené à s'armer pour la combattre... Et comme Anne se taisait, ne sachant que dire à cette douleur si sincère, Claire Benjamin eut vers elle, un regard navré :

— Je voudrais tant vous voir employer votre plume à défendre la femme, l'éternelle persécutée... Ne souriez pas ma petite car lorsque vous aurez souffert de l'injustice et de l'égoïsme des hommes, vous en arriverez à penser que j'ai raison. Mais je n'ose souhaiter une conversion au prix de si dures leçons...

— Mais, Claire, pouvez-vous de votre cas isolé, tirer une conclusion aussi générale ? Ce qui serait très bien pour vous qu'avez un cerveau admirable, pour vous qui avez renoncé à toute autre joie que d'élever vos sœurs, ne serait-il pas funeste à une intelligence moins pondérée, et passez-moi le mot, moins virile. Cette carrière que vous souhaitez voir s'ouvrir devant vous n'absorberait-elle pas bientôt des personnalités moins intéressantes que la vôtre, et ne verrions-nous pas une dérivation de nos forces féminines désertant d'autres rôles, mille fois plus beaux que celui d'avocate, et combien plus

Anne Merval

féminins et plus tendres. La famille, vous le savez bien, Claire, combien il faut la défendre contre toute atteinte et la garder jalousement, si nous voulons ici sauvegarder la race canadienne-française. Le jour où les femmes auront conquis leur indépendance, et trouvé la route qui mène à toutes les carrières, ne professeront-elles pas le dégoût des rôles effacés qu'elles ont si admirablement remplis jusqu'ici?... Je devine votre objection... Mais les femmes qui ne se marient pas?... Combien plus seraient tentées de fuir les responsabilités de la tâche si elles pouvaient se créer une vie libre, indépendante et prospère.... Regardez parmi les jeunes filles qui travaillent combien se montrent difficiles, exigeantes, dans le choix d'un mari.... Elles ne s'abandonnent pas facilement à l'idée d'être aimées et d'être heureuses.... Elles ont peur de renoncer à l'existence qu'elles ont su se créer et redoutent les lourds devoirs du demain. L'indépendance matérielle est peut-être le bien le plus apprécié de nos femmes, et se suffire à elles-mêmes devient une ambition fort digne, certes, mais qui n'en conduit pas moins à un danger sérieux.... je trouve très noble et très belle cette conception de la vie, mais à l'expresse condition qu'elle n'éloigne pas des devoirs mille fois plus sérieux et mille fois plus sacrés.

—Je suis une arriérée, ma bonne Claire, mais vous pouvez croire que rien au monde ne me serait plus doux que de voir votre rêve s'accomplir,.... Seulement il ne faut pas me demander d'écrire là-dessus....

—Enfin, fit Claire avec son beau sourire, puisque vous ne voulez pas, puisque vous êtes une affreuse petite fanatique, pas assez débarrassée de vos préjugés de village, je n'insiste pas. Mais vous y viendrez, vous y viendrez fatalement, et lorsque vous vous serez, à votre heure, hélas, ensanglantée aux ronces du chemin.... Mais je vous soupçonne bien ma petite de porter en votre cœur quelque grand talisman contre les idées que je tente de vous insuffler, et il doit exister de par le monde un homme heureux qui serait fort scandalisé de m'entendre ainsi parler à son idole....

Claire riait de ce bon rire qui sonnait franc comme son cœur même. Anne sérieuse voulut tout lui dire. Il lui semblait qu'il serait bon de se confier à l'amitié loyale de cette amie plus vieille que le chagrin avait déjà mûri profondément.

—Vous ne vous trompez pas Claire. Il existe en effet ce personnage dont vous auriez bien envie de vous moquer si vous l'entendiez ridiculiser la femme moderne. Et moi-même qui vous semble, à vous, si en arrière de mon temps, je lui parais à lui, un être de fantaisie, un peu absurde, mais à sa place, et qu'il voudrait bien arracher au public. Il déteste ma carrière, et rien de mon succès ne le touche. Tout est critique et fâcherie entre nous quand j'ose effleurer ce sujet.... Lorsqu'il fut décidé que je devrais gagner ma vie, il eut un grand désespoir de ma décision, et tenta de me dissuader par tous les arguments possibles. Je tins bon parce que, quoique vous semblez croire, Claire, je suis capable de décision, et de décision énergique.

—Il aurait préféré n'importe quoi au rôle que j'ambitionnais, et je sais que chaque ligne que j'écris lui est une torture.... Tout cela est déraisonnable et ridicule, je le sais bien, et j'ai résisté à toutes les tentatives qui voulaient me détourner de la carrière choisie,—et que j'aime, Claire, que j'aime à un point que vous ne pouvez soupçonner,—mais qu'il me faudra pourtant quitter le jour où il exigera que je tienne ma promesse....

Nous nous sommes aimés enfants, et toujours nous avons cru l'un à l'autre. Il était mon rêve, mon idéal, il est devenu mon amour.... Alors vous voyez, ma chère Claire, que bientôt, je retournerai vers mon ancienne vie, je reprendrai la tradition des femmes de ma famille. J'irai

vivre dans mon village, où je serai la femme du médecin, c'est-à-dire, un personnage....

Sans qu'elle en eut conscience, l'amertume avait noyé les dernières phrases, et la vieille fille qui la regardait eut pitié de cette jeunesse qui s'attristait, sans le vouloir.

—Mais, ma pauvre petite, vous ne pourrez jamais. Jamais vous m'entendez, vous ne sauriez renoncer à la vie brillante que vous avez vécue depuis deux ans, dans un perpétuel éblouissement. Avant de venir ici, vous vous ignoriez vous-même, n'est-ce pas, et osez me dire que vos idées, vos goûts, vos sentiments même n'ont pas varié avec les événements? Dites-moi plutôt que vous n'aviez jamais vécu auparavant. Je sais ce que c'est, chez vous, un petit coin de pays où la vie extérieure est ignorée.... et vous songeriez à rentrer là-bas? Je vous en défie. Même au bras de l'homme que vous aimez le plus au monde. Et tout à l'heure, Anne vous avez eu un mot involontaire, mais qui peint bien votre état d'âme "lorsqu'il exigera",—avez-vous dit,—que je tienne ma promesse". Il faudra qu'il exige, n'est-ce pas? Mais ma pauvre petite si loyale et si sincère que vous soyez, vous ne pourrez jamais, vous m'entendez bien, jamais tourner le dos à la lumière que vous avez aimée pour retourner dans l'ombre d'où vous êtes victorieusement sortie. Mais quel homme est-ce donc que celui-là qui veut vous contraindre à abdiquer votre personnalité rayonnante pour vous faire son esclave soumise?

—C'est l'homme qui m'aime! répondit Anne simplement, tandis que le cœur lui éclatait d'angoisse.

III

Québec, 1er février, 1914.

"Je vous écris, ma chère Anne, de l'Université, même, où j'ai pu trouver un petit coin pour échapper aux taquineries de mes confrères qui m'appellent "l'amoureux de la dame mystérieuse". La tristesse que je ne parvenais pas à dissimuler tous ces temps derniers faisait croire à une déception, et l'a-t-on assez raillé le pauvre diable qui avait une peine de cœur.... Et quelle peine pouvait plus être cruelle que la mienne.... La femme que j'aime, que je voudrais cacher à tous les regards, volontairement, dans un besoin de popularité avait méconnu mes scrupules les plus sacrés, et sans souci de me faire un mal horrible s'était révélée à un public qui l'avait de tous ses yeux possédée, pendant toute une soirée.... O ces gens qui vous ont aimée tandis que vous parliez de cette voix douce que je connais si bien, ces gens qui ont reçu le don de votre intelligence, le meilleur de votre âme, combien je les hais en ce moment, combien.... O Anne, Anne, qu'avez-vous fait là.... Que la vie vous a donc changée depuis ces derniers mois, et retrouverai-je jamais, l'âme timide et tendre que j'ai tant aimée....

"Vous me trouverez vieux-jeu, ma pauvre petite, et je gage que vous rougiriez de mes pauvres billets s'il vous fallait les montrer à vos brillantes amies, à cette Claire Benjamin surtout dont j'appréhende l'influence. Comment pouvez-vous, vous si féminine et si fine, vous plaire dans la compagnie d'une femme qui ne rêve que de se distinguer à la tribune, et d'ergoter avec des termes de loi. Ne sauriez-vous trouver d'autres amies que cette émancipée qui doit être une fameuse chipie? Mais quelles amies trouverez-vous, dans le milieu que vous avez volontairement choisi? Toutes doivent ressembler à celle-là, toutes doivent travailler à déformer votre sens, pourtant bien juste autrefois, de la vie, de la vie que je vous offrirai bientôt petite fille si chère, et qui

"sera simple, tranquille, lointaine de tous les vains bruits qui vous occupent en ce moment.

"J'ai peur du moment où je retournerai vers vous, peur de vous retrouver si différente de ce que vous étiez jadis. Je sens dans vos lettres un obscur besoin de vous évader de notre amour. Certes, cet amour est encore bien vibrant, vous n'avez pas encore pu l'oublier, parce qu'il est fait de trop de choses qui ont été toute notre existence à nous, là-bas, dans notre Clair Ruisseau que vous ne trouvez peut-être plus joli.... O Anne, ne dites jamais cela de notre petite patrie. Ne la profanez pas de votre dédain, même si ce dédain est fait de tendresse, la jolie paroisse où nous avons appris nos cœurs, nos pauvres cœurs de rêves et d'illusions.... S'il faut que tout cela meurt tragiquement, dans l'oubli, petite amie, ne lui donnez pas l'aumône de votre pitié. Faites mieux, n'en parlez jamais.... Vous n'y reviendrez pas avant l'été, n'est-ce pas, vos devoirs et, peut-être autant vos joies vous retiendront bien loin.... Et pourtant quel besoin j'aurais de vous retrouver dans le seul cadre où je puisse vous rejoindre, ma chérie, car il ne faut pas me demander d'aller là-bas, j'y souffrirais vraiment trop, et ma souffrance vous atteindrait vous-même dans votre juste fierté. Alors il vaut mieux que je regagne ma campagne, et que j'aie y rêver de la jolie fée d'amour qui bientôt viendra enchanter ma vie....

"Anne, pourtant si vous alliez ne plus m'aimer, un jour et peut-être bientôt.... Ne protestez pas, petite aimée, cela viendrait peut-être à votre insu, et sans que vous puissiez même vous en défendre. L'abîme se creuse entre nous.... Vous l'avez même franchi d'un bond l'autre jour, lorsque sans souci de mon chagrin, vous avez accepté de paraître en public.... Tiens, n'en parlons plus car je vous blesserais inutilement. Cependant si je vous demandais de renoncer à la conférence; si je vous priais là, à deux genoux, ô Anne, de rester dans l'ombre où vous rejoindront suffisamment d'hommages pour vous donner la juste idée de votre valeur; si je vous suppliais de me donner ce bonheur d'être celle qui fuit la lumière, la trop grande lumière, dites ma petite aimée que me répondriez-vous?

"Mais je n'ai pas le droit de rien vous demander, Anne, aucun, droit. Je devrais être fier de vos succès, m'en réjouir, les bénir. Et je suis honteux de ces sentiments mesquins qui vous humilient, je le sens, et dont vous préférez sourire, de crainte d'en pleurer.... J'ai tant souffert déjà de mon impuissance à vous garder là-bas, prisonnière de mon amour, prisonnière de mes préjugés, car c'est bien ainsi que vous appelez mes délicatesses, n'est-ce pas, du bout de vos lèvres roses, ô ma jolie.... Qu'importe si je pouvais vous rendre votre âme d'autrefois si limpide—et si peu ambitieuse. Vous ravois mon aimée, à moi, bien à moi, sans rien entre-nous qui gêne notre projet d'être heureux l'un par l'autre. Croyez-vous que ce soit encore possible?

"La nuit de votre succès, ma petite, je l'ai passée dehors, sous la neige qui tombait, harcelante, presque lourde. J'avais gagné la terrasse déserte, hantée de grands fantômes vaporeux. Je regardais Lévis enveloppée de neige voltigeante comme une tulle, et dont les lumières semblaient rire dans un lointain tout blanc. La nuit était douce et sentait bon. Aucun bruit ne troublait le sommeil de notre Québec, notre fier Québec si élégant et si français dans toute sa grâce surannée qui se rafraîchit parfois d'une note moderne qui ne lui enlève rien pourtant de son cachet vieillot.... Et j'évoquais une grande cité bourdonnante où rien ne s'apaise, où le sommeil n'atteint ja-

Anne Merval

"mais à cette détente absolue qui est le grand calme... Nos âmes à nous, Anne, ressemblent à ces deux villes; la vôtre, avide de bruit et de lumière; la mienne aspirant à la tranquillité et à l'effacement... Croyez-vous que nous puissions de ces deux contrastes, faire encore du bonheur? Du vrai bonheur, celui que nous avons rêvé depuis l'enfance, et que le sort brutal vint déjà renverser... Si le malheur qui vous a frappée, petite Anne, était survenu deux ans plus tard, rien de cela ne serait arrivé. Vous n'auriez pas songé à devenir une femme célèbre; vous seriez simplement contentée d'être ma femme à moi, la plus aimée de l'univers... Tandis que maintenant, saurez-vous être heureuse dans l'existence modeste et étroite, où je vous prierai d'entrer avec moi? Je tremblerai, Anne, oui, je tremblerai lorsque l'heure sera venue de vous le demander... Mais vous allez croire encore que je vous persécute, il n'en est rien petite fille, je me plains tout au plus parce que j'ai le cœur trop lourd et je ne suis ce soir, qu'un pauvre qui mendie... Tout à l'heure avant de vous écrire, j'ai longuement marché. J'ai trouvé l'église qui semblait m'appeler. J'y suis entré, dans un besoin de confier ma peine. Je me suis rappelé votre dévotion à la Vierge, et votre façon de lui parler. Je lui ai dit toute mon angoisse, Anne, toute ma peur de vous perdre, et j'ai prié pour qu'elle vous garde à jamais dans les plis de son manteau bleu, la douce Reine que tant vous aimez. La Basilique était déserte ou à peu près. Il ne s'y trouvait que des vieilles femmes qui priaient à voix presque haute. Leurs chuchotements m'agaçaient... et le traînement de leurs pieds tout le long des allées me faisait mal... Je n'aurais voulu entendre aucun bruit entre Dieu et moi... Ces églises des villes ont beau briller d'or, être des monuments admirables, elles ne vaudront jamais pour moi, les modestes sanctuaires de nos campagnes, celui de chez nous, petite fille, où nous avons dit si souvent le chapelet à voix haute... Puis la petite chapelle sous bois, dans le cap, où tout enfants, nous montions tous les soirs d'été, vous la rappelez-vous, Anne? Vous y chantiez quelquefois de doux refrains à Marie, et votre voix s'élevait si pure et si sereine, dans la beauté de ce paysage grandiose où le parfum des sapins nous grisait. Et puis nous redescendions doucement, votre bras sous le mien, par le sentier glissant, jonché de pommes de pins que nous écrasions sous nos pas heureux. Nous allions ensuite tout le long de la rive, où chante notre rivièrette, guère plus large qu'un ruisseau, et au fond de laquelle rien de petites roches brunes et coquettes. O quel bon temps c'était, et qui ne reviendra peut-être plus... Et l'hiver, Annette, l'hiver où tout était blanc, partout, sous nos pieds et sur nos têtes. De notre vallée, nous ne voyions plus qu'un coin du ciel, les montagnes semblaient rejoindre leurs têtes neigeuses, pour nous cacher à tous les yeux. Nous devenions des isolés, des perdus, des solitaires. Il semblait que rien ne pouvait atteindre à notre thébaïde. Alors dans les courses folles en traîneaux, nous descendions nos casques jusqu'aux mentons, nous tortillons de chauds nuages autour de nos cous, et nous dévalions comme des fous, du haut des cimes, jusque dans les ravins en bas tout en bas. Et nous nous lancions ainsi dans l'infini, serrés l'un contre l'autre, vous, les yeux clos, pour ne pas voir où nous allions, moi, attentif à diriger le traîneau, pour que vous n'avez jamais mal, ô ma chérie... Puis nos ascensions à la raquette jusque dans les bois hauts, là où il y a des loups, paraît-il. Mais je n'ai jamais eu peur de ces loups-là, ma petite... tandis que maintenant, j'ai peur que le loup vienne

"et emporte ma mie, si loin, que jamais plus ne la retrouvera le pauvre berger.

"Déjà des yeux l'ont cherchée la jolie fille toute blonde, et l'ont même inquiétée... Anne, vous allez me traiter encore de vilain, et de jaloux, mais c'est plus fort que moi, je ne voudrais plus que personne ne vous regarde ainsi... Je souffre de vous savoir là-bas toute seule, exposée à toutes les méprises qui atteignent si souvent la femme vaillante et probe... Et si pour répondre à votre raillerie qui était de la mauvaise humeur, je ne voudrais pas vous voir dans l'unique magasin de notre village, mesurant de l'indienne, ou choisissant le tabac de nos vieux fumeurs, je voudrais bien vous savoir auprès de Maman qui vous a tant priée de m'attendre auprès d'elle... Elle n'a pas de fille; elle aurait été si heureuse d'être votre mère... Vous aviez soif d'indépendance, petite Anne, et vous n'avez pas voulu. Enfin, vous avez désiré faire votre vie, vous avez réclamé votre droit à la liberté, et nous ne pouvions rien pour arrêter votre élan... Vous semblez heureuse, n'est-ce pas l'essentiel toujours, et ce que je désire le plus au monde, en dépit de toutes mes plaintes, de mes grogneries, de mes jalousies, de tout. Souriez Anne, et je serai heureux, moi-même! Mais voilà le cri égoïste qui jaillit malgré moi; ne me faites pas trop souffrir! Je vous aime tant."

JEAN.

IV

Montréal, le 20 février 1914.

"Mon âme timide et tendre, dites-vous... Jean, ai-je jamais eu cette âme-là... le croyez-vous sincèrement... N'étais-je pas plutôt l'eau dormante, sous laquelle s'agite un rêve tourmenté?... Je ne sais plus bien moi-même, ce que j'étais, alors que petite fille, et petit garçon, nous allions la main dans la main, dans nos sentiers fleurant le sapinage, alors que vous cherchiez toujours à m'entraîner du côté de la petite rivière, tandis que moi, je tirais fortement pour aller jusqu'au bout de la route où s'apercevait la baie merveilleuse qui nous ouvre le Saint-Laurent... J'étouffais au fond de notre petite vallée, et j'avais cette crainte insensée des grosses montagnes qui descendaient et m'écrasaient tout au fond du val, d'où jamais plus je ne pourrais sortir... Je subissais déjà l'attraction des grands horizons, j'avais déjà, mon pauvre Jean, cette âme qui vole vers les espaces, et réclame de l'air et de la lumière... Et tandis que je me grisais de la brise qui fouettait mes cheveux, et que les yeux affamés d'horizons, je voulais voir si loin, si loin, vous, petit Jeannot rêveur et mystique, vous tourniez le dos au grand fleuve, et vous contempiez la ligne bleue-fachée que tracent les montagnes de chez nous en touchant au ciel... Et lorsque je vous parlais des palais magnifiques qu'une fée pouvait bien me bâtir, vous n'osiez pas rire, parce que toujours vous fûtes respectueux de mes songeries, mais je sentais que mes contes vous endormaient, et que vous n'aimiez ni les châteaux, ni les fées... Voilà, Jean, et je les aime toujours, moi, les fées et les châteaux... N'en doutez pas, l'on ne change pas d'âme.

"Oui, je vous trouve vieux-jeu, et je détecte cette façon mesquine dont vous jugez ma vie, ma carrière, et même mes amies. Cette Claire Benjamin, entre autres que vous abîmez, et qui est bien l'âme la plus droite et la plus sincère qui soit. Elle n'a pas vos idées, certes, et pourquoi souhaiterait-elle être une femme asservie, alors qu'elle se sent des ressources d'intelligence et d'énergie incalculables. La route est ouverte, pour quoi n'y marcherait-elle pas, elle qui a charge d'âme, et qui veut vivre sa vie. Voilà le grand mot lâché, n'est-ce pas: vivre sa vie...

"Et pourquoi pas? Toutes les femmes ne peuvent être des épouses et des mères. Quelques-unes sont condamnées au rôle ingrat du célibat. Pourquoi vouloir les retenir dans les besognes infimes et déprimantes quand elles aussi ont du talent et de l'avenir? Mais si vous saviez combien peu j'envie le rôle dont rêve en effet cette pauvre et vaillante Claire. Instinctivement, voyez-vous, je la plains... Alors, c'est bien que je ne l'envie pas. Oh! pas, à un point que vous ne pouvez imaginer. J'aurais l'horreur d'être seule dans la vie, de n'avoir ni bras pour m'appuyer, ni cœur pour me recevoir. J'ai un tel besoin de tendresse! Vous le savez bien, que je suis une toute petite fille qui a besoin d'être aimée, dorlotée, choyée... Le féminisme, oui! je m'en moque pour moi, mais je ne veux pas que l'on raille ou méprise le courage et l'intelligence de la femme. Je trouve le procédé mesquin, indigne même. Seulement, je serais désolée de voir les projets de Claire Benjamin se développer, et détourner de leur vraie voie, des vocations meilleures et plus simples, plus féminines enfin. Et je ne voudrais pas écrire un seul mot qui soit une invitation à cette vie libre, indépendante si l'on veut, mais privée des joies qui sont toute notre vie, à nous: un foyer un mari, des enfants... Allez, je reste encore bien modeste dans mes prétentions, et je ne suis pas féministe pour deux sous. Seulement le sort a voulu me contraindre à la lutte, et dans cette lutte, je veux user des armes les meilleures pour triompher. Voilà tout, mon ami, et vous êtes cruel quand vous me reprochez, avec des larmes dans la voix, je le sais bien, de me révéler à un public. Il ne faut plus que reviennent ces discussions qui me peinent, mais n'entament nullement mon énergie, Jean, nullement. Vous me pardonnerez de vous le dire ainsi, mais j'ai pris vis-à-vis de vous depuis trop longtemps des habitudes de franchise, pour y manquer aujourd'hui. Et je sens absolument, que si par faiblesse, je vous promettais le contraire, je faillirais à ma parole... J'aime que vous priiez pour moi, Jean, et que vous évoquiez les heures, où ensemble nous montions vers la petite chapelle... Quels doux moments, nous avons vécus là dans le soir expirant... Et nous y retournerons à la petite chapelle du Cap, nous y retournerons, Jean, porter notre joie et notre dévotion...

"Les grands temples ne vous plaisent pas? C'est curieux! Moi, lorsqu'au sortir de mon travail, je vais prier la Vierge de Notre-Dame, je sens une émotion indéfinissable m'êtreindre. Quelle grandeur dans le style de cette belle église, quelle majesté dans cette nef si vaste, quelle émotion mystique plane sur tout ce sanctuaire, immense et sombre, où tout est harmonie et splendeur... Non, je ne puis alors regretter notre petite église avec ses statues tout autour, ses cadres naïfs, ses dorures criardes, non! Mon pauvre Jean, voilà encore que nous ne pensons pas ensemble, mais qu'importe tout cela si nous nous aimons. L'amour n'est-il pas supérieur à toutes les opinions, à toutes les impressions, à toutes les ambitions... Laissons passer les jours, mon ami, demain vous aurez gagné votre place au soleil, et lorsque vous connaîtrez cette joie ineffable du labeur productif, peut-être comprendrez-vous alors de quelle satisfaction une âme de femme peut être soudain inondée... J'aurai connu avant vous cette fierté incomparable d'être le maître de sa vie, ne soyez pas jaloux de cette avance, Jean. Bientôt vous aurez pour me juger, un esprit tout autre que celui qui vous anime en ce moment, et vous rend sensible maladivement... Et puis, il est une chose que je ne veux pas qui se détruise, Jean, une chose sacrée, ma confiance, et si vous ne cessez de vous

Anne Merval

faire du chagrin de tout ce que je vous avoue, insensiblement, je glisserai à la cachotterie, et vous n'apprendrez plus que ce que je voudrai bien dire. Mes lettres cesseront d'être le reflet de mes pensées et de mes actes, elles deviendront hypocrites, et peut-être mensongères, tant le besoin de ne pas envenimer votre angoisse dominera toutes mes impressions. Et j'en arriverai à vous en vouloir d'avoir détruit le lien si sincère qui a jusqu'ici joint nos deux pensées, et les a fait se confondre, en dépit de nos façons si diverses pourtant de comprendre et de vouloir la vie...

"Je n'oublie rien de ce qui a fait notre enfance riieuse et douce, nos courses partout dans la neige, dans les foins, sur les grèves et tout en haut des énormes falaises... Je n'oublie pas plus les légendes de notre village... Celles du Clair-Ruisseau et de la petite roche blanche que l'on y jette le premier jour de mai, et qui doit faire rire l'eau follette, autant de fois qu'il y a de lettres dans le nom du futur..."

"Vous rappelez-vous d'avoir boudé tout un jour, parce que ma petite roche n'avait pas opéré la réponse que vous en attendiez... Et moi qui pour vous faire enrager, riait, riait... C'est que je savais bien qu'il racontait, moi, le petit caillou blanc, et que je ne croyais guère à ce qu'il racontait... Et le moulin qui bat son grain à l'heure tragique de minuit... Vous rappelez-vous le soir qu'il fallut passer devant, à l'heure fatidique, après s'être attardés, comme des jeunes fous à la soirée des Norient. Le cœur me battait dans la poitrine, et je croyais mourir sous ses grands coups. Vous me disiez bien: "N'ai pas peur, Annette," mais votre grosse voix tremblait malgré vous. Par malheur, la nuit était noire, et nous avions tout le long chemin à passer sans une maison où brillait une lumière. Le trottoir était étroit et tortueux par places, nous trébuchâmes plus d'une fois. Dans le noir nous voyions déjà les *Buttes* dont les têtes crépues mettaient une tache plus sombre encore dans toute cette obscurité. C'était là l'endroit redoutable... Je sentais qu'au bruit du moulin, j'allais m'évanouir, et je priais tout bas la bonne Vierge de nous protéger. Nous passâmes en courant, tous les deux, affolés, et le moulin n'avait pas bronché.

"Mais nous ne pouvons penser au passé toujours et sans cesse. Il y a l'avenir, et il y a bien aussi le présent, celui que vous aimez le moins, et que j'aime, moi, de toute ma joie d'exister. Le présent avec ses fièvres, ses combats, ses travaux, ses espoirs, Mais tout cela est grand et remplit le cœur, ami, et pourquoi toujours soupiner après ce qui est fini. N'avons-nous rien de mieux à espérer? Vous tremblez en songeant à l'instant qui viendra, et où vous me demanderez de tenir ma promesse, d'être la compagne de toute votre vie... Vous avez peur de ce que sera ma réponse?... Est-ce que l'on peut connaître les détours du cœur, et ne marche-t-on pas sans cesse dans l'inconnu... Pourquoi ce demain ne serait-il pas tel que nous l'avons voulu?... En tout cas, vous savez trop bien comment je vous ai aimé, depuis ma petite enfance, et si jamais mon sentiment devait mourir, je ne permettrais à personne autre que vous, de le mettre au tombeau... Je vous le remettrais, Jean, comme une pauvre petite chose flétrie, sous mes soins, et que rien ne peut ranimer, je vous le remettrais en pleurant, mais trop loyale, pour tenter de vous faire croire à vous, que je vous aime encore, pour me faire croire à moi, que je pourrais être heureuse ainsi, sans vous aimer... Et alors, nous irons chacun de notre côté, gardant de notre jeunesse morte, tous les parfums grisants du passé... J'ai revu les yeux qui vous ont inquié-

"té, Jean, et si vous saviez combien peu, ils ont pensé à nous émouvoir... C'est ainsi que j'ai su que si l'on m'avait un peu trop regardée, c'était par pure distraction, en pensant à mon père... Et j'ai appris qu'en 1896, papa avait prononcé un discours remarquable, lors d'un banquet politique. Vous savez combien j'ai admiré Papa, et quel souvenir je lui garde, alors vous imaginez facilement combien je me sentis fière de lui. Quel dommage qu'il n'ait pu la vivre sa vie, celui-là, dans un autre centre que celui que sa modestie lui avait fait choisir... Et vous, Jean, qui avez tout l'avenir devant vous, pour quoi vouloir vous ensevelir à Clair-Ruisseau, quand les grands centres absorberaient si bien votre activité intelligente... Mais je sais que je touche là au grand rêve de votre vie, vivre et mourir où ont vécu et sont morts les nôtres, où vous attend votre mère... Vous êtes toujours le Jeannot rêveur, et je suis toujours la petite fille affamée d'horizons... Je ne serai là-bas qu'en juillet, pour ma quinzaine de vacances. Vous savez bien, mon ami, qu'il me sera impossible d'y être plus tôt. J'ai accepté des devoirs, et je n'ai nulle intention de les esquiver. Il est donc inutile de me tourmenter avec cela. Et vous qui serez libre, bien avant moi, puisque vos examens viennent après Pâques, vous ne voudrez pas venir vers moi, rien que parce qu'il vous déplaît de me voir dans le cadre où se vivent actuellement tous mes jours, parce que vos instincts d'aristocrate s'offensent de voir la femme que vous aimez, à son travail... Ne protestez pas, le voilà le fond de votre pensée. Vous en êtes encore à mépriser la femme qui travaille, et sans peut-être vous l'avouer à vous-même. Vous faites une énorme concession à vos préjugés, en ne renonçant pas à moi, parce que, à votre avis, j'ai dérogé, en acceptant de descendre dans l'arène où lutte la femme; mais afin de ne pas trop souffrir, dans ce que vous appelez si volontiers, votre sensibilité, et que je nomme, moi, sans faiblesse, votre orgueil, vous vous détournez... Vous ne voulez pas regarder, et vous ne voudriez même pas entendre ce qui peut se dire autour de moi... J'ai accepté qu'il en soit ainsi, car j'ai tout de suite deviné ce qui se passait en vous, et loin de me sentir humiliée de votre gêne, j'en fus plutôt amusée... Alors, ne venez pas, Jean, mais travaillez ferme, soyez heureux dans vos examens, donnez à votre mère, cette joie magnifique de voir votre succès...

"J'entends Henriette qui monte en tourbillon, mes trois étages... Elle m'emmène à un concert où elle joue, et je me fais une fête de l'entendre. Son talent se développe prodigieusement. Elle aura sûrement le prix d'Europe, d'ici peu. Avec cela si simple, si digne et si douce toujours. En voilà une qui regrette Clair-Ruisseau, et je la trouve heureuse de n'avoir pas d'ambition... Elle est là, qui réclame le départ, j'obéis.

"Bonsoir Jean, j'aurais voulu vous murmurer beaucoup de choses tendres, pour vous faire oublier les petites duretés que je vous ai dites en passant... Mais il faut toujours regarder en nos deux âmes, loyalement, et ne jamais se dissimuler nos pensées. Bonsoir, mon Jean. Moi aussi, je vous veux heureux, et vous n'imaginez pas combien!"

ANNE"

V

Madame Paul Rambert,

Recevra le mercredi, vingt-cinq mars,

de

Neuf heures à minuit.

Anne avait trouvé ce petit carton dans son courrier, et le regardait pensivement. Elle ne

songeait même pas à accepter. Pourquoi irait-elle dans le monde? Elle n'en avait ni le désir, ni le besoin. Pour faire de la psychologie mondaine? Cela ne l'intéressait guère. Et puis à quoi bon nouer des relations qui devaient si peu servir. Dans quelques mois, elle s'en irait, et personne n'entendrait plus parler d'elle. Elle avait peur de tout, depuis quelque temps, peur d'elle surtout, du rêve qui l'emportait, comme du rêve qui la quittait. Elle ne savait plus bien ce qu'elle, dirait la pauvre petite Anne, desespérée, craintive devant l'avenir qui s'ouvrirait demain... Demain, ce serait Jean médecin, lui demandant de tenir sa promesse. Alors, elle s'en irait. Elle dirait adieu à son petit bureau clair et joyeux: elle n'entendrait plus le sourd grondement des machines qui faisaient vibrer tout le lourd édifice de leur force agissante: elle n'assisterait plus aux discussions des camarades, n'entendrait plus leurs confidences fraternelles... Elle avait pourtant trouvé cette vie agitée et utile bien agréable, et il lui faudrait s'en aller, briser sa plume, éteindre son talent, et oublier même cette page brillante de sa vie, afin de ne pas trop pleurer dans sa solitude. Le pourrait-elle jamais? Anne songeait, ce matin-là, combien il est difficile d'être sincère avec soi-même.

Le travail la sollicitait, elle s'arracha à ses pensées tristes, et sitôt qu'elle eût touché sa plume, rien ne subsista plus pour elle que l'article à écrire. Elle connaissait cette joie superbe de s'anéantir dans la tâche, de se confondre avec les personnages qu'elle imaginait, et de si étroite façon qu'elle vivait vraiment les pages qu'elle écrivait, toute à la joie de créer des êtres heureux, elle qui ne savait même plus où était le bonheur. Ce matin-là, elle préparait une nouvelle pascalle, et il avait beau neiger au dehors, Anne l'oubliait dans l'allégresse de parler du printemps qui ressusciterait... Le printemps, que lui apporterait-il? Elle s'arrêta d'écrire, pour penser à Jean dont ce serait bientôt l'examen final. Encore quelques semaines, et il serait peut-être médecin. Peut-être? Anne s'attarda à ce mot, puis soudain, rougit comme si sa pensée lui faisait honte... Pourtant, si Jean bloquait l'épreuve suprême? Mais comment ce fier garçon, travailleur et consciencieux, irait-il stupidement échouer dans un examen. Cela se voyait, il est vrai, pour les plus vaillants et les plus studieux... Et c'est curieux, mais voilà maintenant que l'idée d'un insuccès hante l'esprit d'Anne, et lui fait presque plaisir. Elle a honte de ce sentiment qui la gagne, et l'obsède. "Après tout, songe-t-elle, je vivrai un peu plus longtemps la vie que j'aime, et je serai toujours assez jeune pour m'enterrer à Clair-Ruisseau. Jean y gagnera à devenir plus sérieux, et moins intranquille, sans doute. L'épreuve le trempera, et lui donnera peut-être un peu de cette indulgence que j'aimerais tant chez lui, et qui lui garantirait un avenir plus serein et plus clair..." Mais soudain, la sincérité de la jeune fille s'alarme. N'était-elle pas à se mentir à elle-même? Cet obscur désir qui montait en elle, d'un échec dans la carrière de son fiancé, n'était-ce pas le reniement de tout son passé, le détachement de son amour, la trahison à sa promesse. Pourrait-elle plus tard, renoncer à cette existence qu'il lui plaisait de vivre dans un milieu pensant et agissant, pour retourner vers le village qu'elle n'aimait plus, et dont tout la détachait. Saurait-elle se plier aux mesquins intérêts de son voisinage, s'intéresser aux menus faits de la vie rurale, reprendre contact avec son terroir, et trouver aux plaisirs de jadis les mêmes joies et les mêmes émotions? Anne eut un frisson d'angoisse.

— Mon Dieu! Mon Dieu! fit-elle, prête à pleurer sur son pauvre Jean.

(A suivre)

ROMAN
COMPLET

La Peur de Vivre

Par
HENRY
BORDEAUX

PREMIERE PARTIE

Le retour de Marcel Guibert

I

Prête à partir, tenant d'une main son parapluie malgré le beau temps et le baromètre, et de l'autre écartant un peu de sa figure le grand voile de crêpe qui tombait de la coiffe, Mme Guibert attendait dans le salon du Maupas. Elle s'assessait un instant, s'efforçait de prendre patience, et, après avoir considéré à diverses reprises la pendule que surmontait un menaçant Vercingétorix de bronze, elle se levait, parcourait la chambre de son pas traînant et las.

Déjà âgée, Mme Guibert était petite et forte, et respirait avec lenteur. Son visage montrait un mélange de douceur et de fermeté. Les yeux bleu clair, au regard infiniment tendre et si triste qu'il paraissait troublé de larmes, révélèrent une nature timide et aimante que la vie extérieure devait vite effrayer, tandis que le menton carré, la tournure ramassée et solide donnaient une impression d'énergie, de résistance. Les joues, demeurées fraîches en dépit des années, indiquaient le cours d'un sang généreux, la conservation d'un vigoureux organisme.

Après quelques hésitations, elle se décida à entr'ouvrir une porte, et appela : — Paule, viens-tu ? C'est le moment de partir.

Une voix nette et pure objecta :

— Oh ! mère, nous avons bien le temps. Je mets mon chapeau et je vous rejoins. Résignée, Mme Guibert se rassit. Ses yeux firent le tour du petit salon de campagne dont les doubles rideaux blancs, nouvellement lavés et repassés, tamisaient la lumière de ce soir d'été qu'atténuait déjà le feuillage des grands arbres voisins. L'ameublement était harmonieux dans sa modestie. Aucun objet de luxe ne le déparait.

Mme Guibert ne distinguait plus ces choses trop familières. Mais elle aperçut un vase de fleurs qui n'était pas à sa place ; accoutumée à l'ordre, elle ne put supporter cette erreur, et se dépêcha de la réparer. Ce vase était l'offrande qu'elle déposait durant la saison des roses, en présence de ses chères images, raisons de ses joies et de ses douleurs. Elle honorait ainsi quotidiennement son autel domestique. De leurs cadres sans dorure, la photographie agrandie de son mari, le docteur Maurice Guibert, mort, au commencement de l'année précédente, victime de son dévouement pendant une épidémie de fièvre typhoïde, et celle de sa fille Thérèse, rappelée à Dieu à l'âge de douze ans, ne lui souriaient-elles pas aujourd'hui, jour de fête pour la maison en deuil ?

Son second fils, Marcel, rentrait en France, ayant pris part à l'expédition de Madagascar et à la répression des Faha-valos. Capitaine à vingt-huit ans et décoré de la Légion d'honneur, il revenait sain et sauf après trois ans d'absence. Un télégramme adressé le matin de Marseille, lu et relu, ouvert encore sur la table du salon, annonçait son arrivée à Chambéry par le train de sept heures trente du soir. Et c'est pourquoi Mme Guibert s'était préparée deux heures trop tôt afin de descendre de la campagne en ville à la rencontre de son voyageur.

Cependant elle prévoyait une entrevue émouvante qui réclamerait tout son courage. Là-bas, au bord de la Betsiboka malsaine, Marcel avait appris le décès de son père. Quand la mort frappe à distance ceux que nous aimons, de quelle amertume, de quelle cruauté n'aggrave-t-elle pas ses coups !

A cet instant Paule entra. De beaux cheveux dont le noir luisait encadraient

sa figure ronde au teint mat. Sa robe noire l'amincissait. Mais elle ne semblait point fragile. De sa tenue fière, de son regard décidé, émanait la résolution, la vaillance. L'éclat de la jeunesse donnait à ce regard sombre une lumière comparable à la trace que les feux des vaisseaux laissent sur la mer.

— Tu n'es pas prête encore ? C'est insensé.

Elle ne put se tenir de protester contre l'impatience de sa mère, après avoir jeté un coup d'œil sur la veille pendule qui se riait des horloges et gardait, à travers toutes les réparations, son humeur indépendante.

— Nous attendrons près d'une heure à la gare.

— Je ne voudrais pas être en retard, assura Mme Guibert.

Elle se hissa péniblement sur le char de campagne qui s'était rangé devant le perron.

Une fois installée, elle tenta de sourire à sa fille, et ce sourire inachevé restitua un instant à sa figure la suavité qui avait été la grâce de sa jeunesse. Paule monta, légère, à côté d'elle.

— En route, Trélaz. Et un peu vite. Mais ne frappez pas votre bête, et soyez prudent à la descente.

— On arrive toujours, répliqua philosophiquement le paysan.

Et la voiture s'ébranla. C'était un char antique dont la façon est perdue. Sur les bancs en longueur, les voyageurs s'y tiennent dos à dos, les pieds dans un cadre de bois. A cause de sa bizarrerie, on n'y prenait jamais place sans plaisanter.

Comme il approchait de Chambéry, le char de Trélaz fut distancé par un break attelé de deux bons trotteurs.

— C'est la voiture des Dulaurens, fit Paule. Ils vont à Aix. Ils ne nous ont pas salués.

— Ils ne nous auront pas reconnues. — Oh ! si. Mais, depuis que nous avons perdu notre fortune pour sauver mon oncle, on nous salue beaucoup moins.

Elle faisait allusion à un malheur de famille qui avait précédé de peu de temps la mort de son père. Mme Guibert prit la main de sa fille :

— Cela n'est rien, petite. Songe que, dans quelques instants, nous verrons Marcel.

Mais, après un court silence, Paule demanda :

— N'est-ce pas mon père qui a soigné et guéri Alice Dulaurens, lors de cette épidémie de fièvre typhoïde à Cognin, dont il fut la dernière victime ?

— Oui, murmura la vieille femme qui perdait sa joie à ce souvenir.

Et ce fut elle qui reprit doucement, sans se plaindre :

— Et même ils ont omis de régler la note d'honoraires. C'est assez l'habitude des riches. Ils ne savent pas comment on gagne sa vie.

— C'est qu'ils ne s'entendent qu'à se divertir.

Mme Guibert vit un pli d'amertume sur le visage de sa fille dont elle connaissait toutes les expressions.

— Écoute, dit-elle. Il ne faut pas les envier. En se divertissant ils oublient la vie. Ils ignorent ce qui nous remplit le cœur.

De sa petite main dégantée, Paule serra la main toute gercée et ridée de sa mère.

Les trois kilomètres qui séparent le Maupas de Chambéry étaient franchis enfin. Trélaz déposa ces dames à la gare et alla ranger sa carriole à l'écart, dans un coin de la place, loin des omnibus d'hôtels, des fiacres et des équipages. Mais les chevaux alignés envierent sa jument devant laquelle il plaça un sac de foin bien garni.

Paule ne manqua pas de regarder l'hor-

loge, et constata avec surprise qu'elle marquait sept heures dix. Sa mère avait vu son geste :

— Je te disais bien que nous arriverions en retard.

La jeune fille sourit :

— En retard, parce que nous n'attendrons que vingt minutes ?

Elles gagnèrent le salon d'attente. Dès qu'elle eut ouvert la porte, Mme Guibert recula. Mais Paule la pressa doucement d'avancer. La salle était remplie d'un monde en grande toilette. C'était la haute société de Chambéry qui attendait le train d'Aix-les-Bains, le train du théâtre. Ces dames reconnurent les Dulaurens.

Génée, Mme Guibert fit mine de se retirer, et chuchota à l'oreille de Paule :

— Allons dans la salle des troisièmes classes. Nous serons mieux.

— Pourquoi ? dit la jeune fille.

A ce moment, un jeune homme de belle mine se détacha d'un groupe de femmes et vint à elles. Elles reconnurent le lieutenant Jean Berlier, un ami de Marcel. Il les salua avec cette courtoisie qui le rendait aussitôt sympathique.

— Vous venez attendre le capitaine, n'est-ce pas madame ?

— Je pourrai serrer la main de Marcel avant de partir.

— Vous viendrez le voir à la maison, Vous partez ?

— Pour un soir. Nous allons à Aix. C'est la première de la Vie de Bohème, Mais les théâtres ne vous intéressent pas.

Toujours franche, Mme Guibert répliqua :

— Je n'y suis jamais allée. A dire vrai, je n'en ai pas de regret.

Bien qu'elle parlât à mi-voix, deux jeunes filles en toilette claire avaient pu l'entendre, et l'une d'elles, une brune aux regards hardis, éclata de rire. Un lieutenant de dragons qui leur parlait avait peut-être provoqué cet éclat. Paule la toisa avec mépris de ses yeux sombres dont l'iris étincela comme un rapide éclair.

— Ne restez pas ainsi debout, dit encore Jean.

La vieille femme s'assit dans un coin d'ombre, sur une chaise qui était placée à côté d'un fauteuil vacant, à la manière des personnes humbles ou timides.

— Mais prenez donc le fauteuil, mère, fit un peu brusquement Paule qui venait d'échanger un salut, sec de sa part, aimable de la part de l'autre, avec celle des jeunes filles qui, au lieu de rire, avait rougi.

Après l'échange de quelques mots, le jeune homme les laissa et rejoignit la société qu'il avait quittée. Paule, qui le suivit du regard, l'entendit qui renseignait Mme Dulaurens.

— Oui, c'est Mme Guibert, Elle attend son fils qui revient de Madagascar.

— Lequel ? Elle en a tant.

— Mais l'officier, Marcel.

— Quel grade ?

— Capitaine, décoré, illustre, dit précipitamment Jean Berlier, un peu impatient de cet interrogatoire, car la jeune fille brune l'appela.

Mme Dulaurens ne lâcha pas prise.

— Illustre ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Vous ignorez donc le combat d'Andriba, où le mouvement de sa compagnie détermina la victoire ?

— Vous êtes sûr ?

— Sûr et certain. Le nom de Marcel Guibert est connu de toute la France.

Mme Dulaurens, impressionnée, s'approcha aussitôt de Mme Guibert. Cette veuve devenait intéressante jusque dans sa ruine, puisque son fils jouissait d'une telle réputation.

— Le capitaine arrive ce soir, madame. Tous nos cœurs l'ont suivi là-bas pendant cette terrible campagne où il honorait sa patrie. Les journaux nous ont

apporté le récit de ses exploits à la bataille d'Andriba.

Derrière sa femme, M. Dulaurens, petit homme docile et cérémonieux, secouait la tête en signe d'approbation, tandis que le jeune Clément, adolescent gras et réjoui de dix-huit ans, qui avait écouté parler sa mère avec stupeur, tirait la manche de Jean Berlier et chuchotait :

— Elle a de l'aplomb, maman. Elle ne lit que la chronique mondaine du Gaulois. Comment a-t-elle retenu un nom malgache ?

Ainsi entourée, Mme Guibert était dans une pénible contrainte. Tout le groupe s'était rapproché, la complimentait. Après celles de Mme Dulaurens, elle recevait les félicitations de Mme Oriandi, vieille comtesse italienne, retirée à Chambéry, dont le docteur avait soigné les nombreuses maladies de nerfs. M. de Marthenay, lieutenant de dragons, la fixait avec son monocle, non sans une curiosité presque insolente. Elle répondait simplement, intimidée, le sang aux joues, et sa fille, qui s'en rendait compte, l'assistait avec plus d'aisance, et même un peu de raideur malgré l'amabilité que lui montraient les deux jeunes filles, la brune Isabelle Oriandi, dont les phrases étaient affectées comme les attitudes, et surtout l'autre qui était blonde et naturellement gracieuse, Alice Dulaurens. Celle-ci accablait Paule de prévenances et de gentillesses. Elle avait une jolie voix qui gazouillait et grasseyait, atténuant les syllabes dures, noyant tous les mots dans une même douceur agréable.

— Votre frère arrive ? Vous êtes contente ? Il y a des années que je ne l'ai vu. Vous souvenez-vous du temps où nous partagions les mêmes jeux au Maupas ou à la Chênaie ?

— Oui, dit Paule, maintenant nous ne jouons plus. Le jardin du Maupas est inculte, et celui de la Chênaie trop cultivé.

— Pourquoi n'y venez-vous plus ? Il faut y venir.

Le bruit de l'express de Lyon qui arrivait rompit brutalement ces colloques. Toute la société se précipita hors de la salle d'attente. Les Dulaurens et leur cortège cherchèrent les premières classes du train du théâtre qui se formait au bord du trottoir ; déjà, par le passage que le train coupé à dessein laissait libre, les voyageurs se hâtaient vers la sortie.

Le premier de tous était un grand jeune homme maigre, très droit, qui portait la tête en arrière avec un air de fierté. Dès qu'il aperçut Mme Guibert, il courut à elle et fut bientôt dans ses bras.

— Mon fils ! dit-elle, et, malgré sa résolution de courage, elle éclata en sanglots.

Lui-même, redressé après l'étreinte, contempla avec une tendre émotion cette vieille femme qui portait la trace de l'épreuve. Sa figure bronzée, presque dure, s'altéra. Un nom qu'ils n'eurent pas besoin de prononcer fit frémir leurs lèvres, et le même pieux souvenir agita leurs cœurs. La joie du retour restituait à leur douleur ancienne une saisissante nouveauté.

De ses regards adoucis Paule contemplait le groupe de son grand frère et de sa mère. Devant le marchepied de leur wagon, Alice Dulaurens et Isabelle Oriandi, qui s'étaient retournées, regardaient aussi ces effusions.

Jean Berlier, à l'écart, attendait respectueusement.

Il se rapprocha de Paule :

— Comme ils sont heureux !

Et non sans mélancolie, il ajouta :

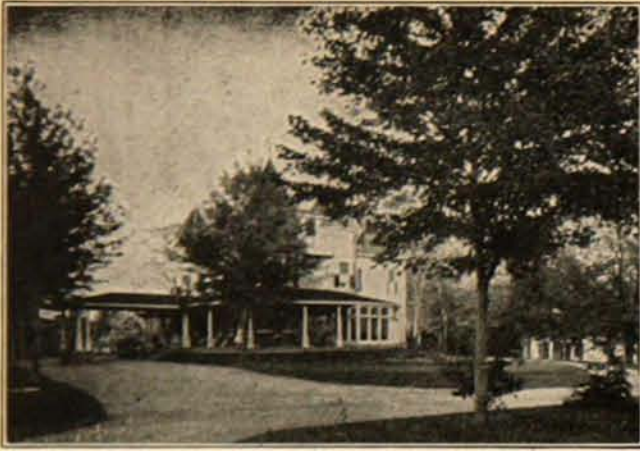
— Quand je reviens d'Algérie, personne ne m'attend.

Déjà Marcel embrassait sa jeune sœur, Gaïement, Jean s'avança :

— Moi aussi, je veux ma part.

— Ah ! Jean, dit Marcel.

Et avec une grande amitié les deux hommes se donnèrent l'accolade. Jean,



Sanatorium PRÉVOST, Inc.

Institution unique située à
CARTIERVILLE, P.Q.
(à quelques minutes de Montréal)

Maladies Nerveuses, Cure de Repos, de Régime et de Désintoxication, Maladies de la Nutrition, Convalescence.

Institution fondée par feu le
Docteur ALBERT PREVOST

ex-médecin légiste de l'Université de Paris et ex-professeur
de Neurologie de l'Université de Montréal.

Médecin en charge :

Docteur EDGAR LANGLOIS

Spécialiste des Maladies Nerveuses, assistant à la clinique de
Neurologie de l'Hôpital Notre-Dame.

Médecin-adjoint : Ecole de garde-malades
dirigée par
Dr. CHAS. A. LANGLOIS Mlle CHARLOTTE TASSE
Radiologiste. Garde-malade en chef.

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES

Téléphone : Atlantic 7200 Ecrivez pour prospectus

Un remède souverain pour les maladies des femmes Gratuit. — Un traitement de 10 jours.

Orange Lily est un remède certain pour les maladies féminines. On l'applique sur la partie douloureuse et les tissus malades l'absorbent. L'obstruction disparaît et le soulagement est non seulement physique, mais aussi mental; les vaisseaux sanguins et les nerfs se fortifient et la circulation devient normale. Ce traitement est basé entièrement sur les procédés scientifiques modernes et agit directement sur la cause du trouble; il est souverain dans tous les troubles féminins, y compris règles douloureuses ou retardataires, leucorrhée, descentes, etc. Prix \$2.00 la boîte, suffisante pour un traitement d'un mois. Gratuit; Un traitement d'essai de 10 jours, valeur \$c., sera envoyé à toute



jeune souffrante m'envoyant son adresse. Envoyez 3 timbres et adressez Mme LYDIA W. LADD, Dept. 64, Windsor, Ontario. En vente dans toutes les meilleures pharmacies.

REPRESENTANTS

Il nous faut un représentant dans chaque ville et village du Canada. Réservez votre territoire aujourd'hui en écrivant au Gérant de Circulation,

LA REVUE MODERNE

198, rue Notre-Dame, Est.

Montréal, Qué.

La peur de vivre

attendri un instant, reprit son clair sourire:

— A bientôt. Je me sauve, mon train part.

— Où vas-tu?

Le jeune homme, qui s'éloignait, se retourna à demi pour dire joyeusement:

— Nous allons faire les polichinelles à Aix.

Et son doigt semblait désigner au hasard les divers groupes qui assiégeaient le train du théâtre.

Marcel Guibert jeta un regard pressé sur cette fuite de mannequins en toilette de cérémonie. Mais Paule, qui se retourna, vit Alice qui se penchait à la portière de son compartiment et lui disait adieu.

Quand il aperçut l'équipage de Trélaz, Marcel s'écria:

— Ah! notre vieux carrosse!

— C'est la seule voiture que nous ayons gardée, expliqua Mme Guibert, comme pour s'excuser.

Ils traversèrent Chambéry, capitale ensoleillée de la Savoie, que décorait, comme un panache militaire, son château historique, fier et léger sur le fond du ciel. Marcel respirait avec volupté l'air natal.

Lorsque la voiture abandonna la route nationale pour s'engager, après le passage à niveau qui coupe la voie ferrée de Saint-André-le-Gaz, sur le chemin de Vimines, à pente raide, qui s'enfonçait dans les bois et passe devant la grille ouverte du Maupas, Marcel descendit afin d'alléger le cheval. Le premier, il parvint à la maison rustique qui disparaissait, comme autrefois, sous la glycine, le jasmin et les roses.

Sur le seuil il attendit sa mère et l'aida à monter les marches du perron. Et quand ils furent entrés, il serra sur son cœur la pauvre femme en larmes. Paule enfin, trop contrainte, se livra à son émotion. Le chef de famille manqua, et sur le pas de la porte son fils venait d'évoquer sa silhouette énergique, son bon sourire, sa confiance. En se retrouvant, ces trois êtres connaissaient, dans un mélange de joie et de douleur, toute la saveur de la vie humaine...

II

Le frère et la sœur.

L'amitié qui s'exerce de frère à sœur revêt une douceur aisée et simple qui la met à part de tout autre sentiment.

Assis sur des fauteuils de paille, dans le jardin de Maupas, Marcel et Paule Guibert, goûtaient sans confidences inutiles la joie de constater que, pendant leur séparation, la vie les avait à de si grandes distances pareillement mûris et façonnés. Ils sentaient autrement que naguère, mais ils sentaient encore ensemble.

C'était un de ces calmes après-midi d'été à la campagne où il semble qu'on entend la vibration de la lumière.

Sur la rustique table ronde, taillée dans une seule ardoise, s'éparpillaient des journaux et des lettres. Paule se décida à déplier ce courrier que négligeait son frère:

— Encore des articles sur toi: le *Clairon des Alpes*, la *Savoie républicaine*. Veux-tu les lire?

— Il est convenu que nous n'en parlons pas, petite sœur.

— Mais tout le monde en parle. La mode, aujourd'hui, c'est la gloire.

Marcel demeura sans parler. Il se laissait envahir par tous les souvenirs répandus sur cette terre qui était celle de ses ancêtres. Les enfants des familles nombreuses sont seuls à connaître cette heureuse exaltation de la sensibilité qui naît de l'existence dans un milieu de fraîcheur, de gaieté et de franchise. Et ce bonheur qui change l'enfance en une féerie facile, qui illuminera l'âge mûr et jusqu'à la vieillesse, est la récompense de ceux qui eurent le courage de vivre et de propager la vie. Ainsi Marcel souriait à un autre Marcel tout petit qu'il apercevait distinctement courant dans les prés voisins avec toute une bande joyeuse de frères et de sœurs. Et il entama avec Paule la série des: *Tu te souviens*. Il fouillait jusque dans ses années lointaines où l'âme est encore mystérieuse, et il finit par dire:

— Tu te souviens? Mais, non, tu n'étais pas née. Nous étions là couchés dans l'herbe. C'étaient nos premières vacances. Je crois. Mon père nous racontait l'*Illiade* et l'*Odyssée*. Et nous met-

tions ensuite ces poèmes en action. Je fus tour à tour Hector et l'ingénieux Ulysse. Mais en ce temps je préférais Hector, qui est généreux et d'un courage mélangé, bien capable d'impressionner un cœur d'enfant. Plus tard, j'ai lu Homère comme on visite un ami. Qui sait si je ne dois pas à ces influences mon goût des aventures?

— Mais tu ne vas pas repartir? demanda Paule inquiète. Notre mère a vieilli: n'as-tu pas trouvé?

— Oui, elle s'est un peu courbée, et ses joues sont pâles quelquefois. C'est toi qui la gardes pour nous. Tu es notre sécurité, Paule, à nous tous qui courons le monde.

La jeune fille ne répondit pas. Et il regretta sa réflexion dont il sentit l'égoïsme. De tous les enfants du docteur Guibert, Paule avait subi le plus direct contre-coup du désastre financier où le malheur d'un oncle avait entraîné toute la famille. Elle y avait perdu sa dot, et par là bien des chances de mariage. Ses frères comptaient sur son dévouement pour soulager la vieillesse de leur mère, comme si elle devait toujours oublier sa vie personnelle et sentir vainement son jeune cœur se gonfler de tendresse.

Lentement, se tenant à la rampe de fer du perron, et posant tour à tour ses deux pieds sur chaque marche, Mme Guibert descendit vers ses enfants. Comme une fleur d'automne décore un jardin désert, un faible sourire éclairait sa figure depuis l'arrivée de Marcel. Celui-ci vint à sa rencontre, et l'installa lui-même dans une retraite oubliée du soleil.

— Etes-vous bien maintenant, mère?

Le sourire de la vieille femme s'épanouit tout à fait:

— Cher grand fils! Tu lui ressembles.

Le visage du jeune homme devint grave:

Voici dix-huit mois qu'il nous a quittés. Ah! cette soirée à Ambato! Jamais elle ne sortira de ma mémoire. J'étais autour du camp, je l'appelais, je vous appelais tous. Je sentais la mort qui marchait après moi...

Après un instant de lourd silence, Mme Guibert, reprit:

— Dix-huit mois! Est-ce possible?

Je les ai vécus pourtant. Je le dois à celle-ci. Tant que j'aurai un souffle de vie, je remercierai Dieu qui m'a donné un mari, des fils et des filles tels que les miens.

Elle essuya ses yeux mouillés, et commença le récit douloureux que son fils attendait:

— Le malheur de ton oncle Marc a été le signal de toutes nos tristesses. Nous étions trop heureux, Marcel. Ton père, c'était la force, la confiance, le travail. Après les plus pénibles journées, il rentrait joyeux. Et vous réussissiez tous dans vos carrières.

— On vous jalousait, dit Paule.

Et son frère, orgueilleux comme elle, ajouta:

— Mieux vaut l'envie que la pitié.

— La banque de ton oncle à Ancey prospérait. Un commis qui avait toute sa confiance disparut, emportant des titres, des dépôts. Incapable de tenir tête à l'orage passager que cette fuite provoqua, Marc s'est suicidé dans le premier moment de la stupeur. Dieu veuille qu'il ait eu le temps de se repentir! Ton père est parti aussitôt. Il a tiré au net la situation. Tout a été payé, en capital et intérêts. Mais nous avons dû sacrifier la plus grande part de notre fortune. Cependant nous avons gardé le Maupas qui est un domaine de famille.

— Avant d'aliéner ses biens, reprit Mme Guibert, ton père vous demanda à tous votre consentement.

— Paule aussi fut consultée.

— Il y avait le nom, dit Paule, et l'honneur.

— Il y avait ta dot, mon enfant...

De cette fin tragique de son frère, votre père avait été très affecté. Sa gaieté disparue ne revint pas. Mais il redoubla d'énergie, de puissance, de travail. Lorsque l'épidémie éclata à Cognin, il se ménagea pas assez. Le mal l'a pris le dernier, et quand il était épuisé d'efforts et de fatigues. Dès le commencement il s'est senti perdu. Pourtant il n'en laissait rien voir. Je l'ai compris dans la suite. Il suivait lui-même la marche de la maladie. Un jour il me dit: "Ne t'inquiète pas, Dieu t'aidera." Et j'ai recité: "Oui, il nous aidera." Il n'a pas répondu. Il pensait sans crainte à la

La peur de vivre

mort qui venait. Il s'est éteint dans nos bras, en pleine connaissance.

— Moi seul, dit Marcel, je n'étais pas là. — Il y avait autour de son lit Etienne, revenu du Tonkin, François, Paule et aussi la fiancée d'Etienne, Louise Sautet. Il continua d'interroger.

— Etienne est reparti peu après pour le Tonkin ?

— Oui, dit Mme Guibert. Tu te rappelles le premier voyage qu'il fit avec la mission de la Compagnie lyonnaise d'exploration et d'études. Il avait constaté la richesse des mines, celle du sol, et même il nous parlait de la beauté de ces côtes sauvages. Il s'est installé avec sa femme sur la baie d'Along. C'est bien ce nom, Paule ?

La jeune fille approuva, et sa mère reprit :

— Il dirige l'exploitation de mines de houille. En même temps, il a toute une entreprise agricole, des rizières, des plantations de tomates. François l'a rejoint, et aussi votre cousin Charles, le fils de Marc. Ils réussissent : Dieu les bénit. Etienne nous aide à vivre.

— Et sa femme est partie sans peine ?

— Louise est brave autant qu'elle est calme. Ils se sont embarqués huit jours après leur mariage. Maintenant ils ont un fils. Je ne le connais pas, et je l'aime.

Paule ajouta :

— Quand Louise s'est mariée, ce fut un scandale à Chambéry. Toutes ces dames plaignaient sa mère. "Comment pouvez-vous laisser partir votre fille ?" Elles lui attribuaient une impardonnable sécheresse de cœur. Mme Sautet voyait Louise heureuse, et ce bonheur lui suffisait. Les autres ne songeaient qu'à elles-mêmes et à leur tranquillité. Comme dit M. Dulaurens, il faut avant tout être tranquille.

Un nom jeté au hasard d'une conversation semble attirer la présence de celui qui le porte. De ces coïncidences toutes fortuites, on a même tiré un proverbe. Une voiture s'engageait par la grille ouverte dans l'avenue des marronniers, et Paule reconnut l'équipage des Dulaurens.

— Ils avaient cessé de nous voir, observa Mme Guibert dont le visage s'empourpra. Courageuse devant la vie, elle demeurait timide devant le monde.

— C'est à cause du héros dit Paule en plaisantant son frère.

Cependant ils se levèrent tous trois et s'avancèrent à la rencontre des visiteurs. Déjà la voiture quittant l'avenue écrasait le sable de la cour. Mme Dulaurens descendit la première, et faisant de suite allusion au capitaine, elle salua Mme Guibert avec ces paroles :

— Ah ! madame, que vous devez être fière d'un tel fils !

Dissimulé derrière elle, M. Dulaurens s'inclinait inutilement. Il était vêtu de gris, des pieds à la tête, des souliers au chapeau. D'instinct il avait découvert sa couleur qui était effacée. Il vivait dans une admiration craintive de sa femme, qui l'avait épousé, malgré la roture, à cause d'une fortune considérable, mais qui lui donnait sans cesse à comprendre par son attitude l'étendue de son sacrifice. Ce mariage dont il tirait sa vanité et ses opinions politiques lui commandait un profond respect de la noblesse qu'il symbolisait en cette belle personne, grande et massive, aux traits accentués et impérieux, à la voix autoritaire et même, bourrue.

La dernière, Alice descendit. Elle portait une robe bleu pâle dont la nuance convenait à son visage. Elle s'avança avec cette grâce languissante qui inspirait pour sa beauté une crainte de fragilité. Aussitôt Marcel ne vit plus que la jeune fille. Il répondait sans plaisir aux compliments dont on l'accablait, et que sa modestie et son sentiment de l'honneur militaire lui rendaient insupportables.

Incontestablement cette visite lui était destinée. Il en était la cause et le but.

Mme Dulaurens, née de Vélincourt, affectait de se tourner sans cesse du côté de Marcel, comme si elle voulait s'emparer de cette jeune gloire et l'emporter dans son carrosse.

— Eh bien, jeune homme, finit-elle par dire avec rondeur, vous êtes arrivé depuis plusieurs jours, et l'on ne vous voit nulle part. On dirait que vous vous cachez. Ce n'est pas votre habitude. L'ennemi en sait quelque chose.

L'ennemi était un terme vague et commode pour désigner ces peuplades

lointaines, dont elle ne s'embarassait point de retenir les noms compliqués.

Mme Dulaurens continuait : — Tous nos amis désirent vous connaître. Ma maison est la vôtre, si vous voulez bien y venir.

Et comme si elle s'apercevait tout à coup de la présence de Paule :

— Avec votre sœur, naturellement.

On subirait la sœur. Ce petit arrêt le marquait.

Ce fut la jeune fille qui répondit :

— Nous vous remercions, madame, mais nous sommes encore en deuil.

— En demi-deuil tout au plus. Après dix-huit mois !

Et de nouveau tournée vers l'officier : — Nous allons dimanche à la bataille de fleurs, à Aix. Venez avec nous. C'est un but de promenade. Et le soir nous dinons au Cercle avec quelques amis, tout à fait dans l'intimité. Vous y retrouverez des camarades, le comte de Marthenay qui est lieutenant de dragons, le lieutenant Berlier qui est votre ami, je crois. Vous savez qu'on annonce son mariage avec Isabelle Orlandi, une beauté.

Elle répandait cette fausse annonce qu'elle imaginait à l'instant pour atteindre cette Paule orgeueilleuse qui se jetait en travers de ses projets. Les femmes pressentent on ne sait comment, par un art de divination que donnent pareillement le désir de plaire et celui de nuire. Ainsi, encore, le mal qui se dit dans le monde témoigne d'une rare intuition et d'une merveilleuse analyse : la plupart du temps, il ne repose sur aucune preuve positive, et néanmoins il présente tous les caractères de la vérité, il fixe les personnages au naturel, avec cruauté certes, toujours avec vraisemblance.

Mme Dulaurens en fut pour ses frais d'invention. La jeune fille ne sourcilla pas, soit qu'elle eût appris de bonne heure à se dominer, soit que cette nouvelle lui fût indifférente en effet.

— Nous pouvons compter sur vous ? insista la première, en affectant d'attendre la réponse de la seule bouche de Marcel.

Alice regardait avec douceur le jeune officier, de ses yeux dont la couleur ressemblait au ciel pâle de Savoie. Paule aussi le fixait, et son regard était sombre. Il avait compris que Mme Dulaurens prétendait le séparer de sa sœur, et, guidé par cet esprit de famille que le docteur Guibert avait inculqué à chacun de ses enfants, il refusa :

— Je vous remercie, madame. Mon retour ici rapproche encore des souvenirs récents. Je désire ne pas quitter le Maupas.

Un éclair de joie resplendit dans les yeux noirs, tandis que de longs cils palpitants ombrageaient les yeux bleus à demi clos.

— Il a besoin de repos, ajouta Mme Guibert.

Alice, qui continuait de regarder le sable de la cour, dit en rougissant un peu :

— C'est votre père, monsieur, qui m'a guérie. Autrefois, vous veniez souvent à la Chênaie. Paule était mon amie la plus chère. Il ne faut pas nous abandonner.

Quand elle releva enfin ses yeux célestes, elle rencontra le regard de Marcel et sourit. Puis sa joue se colora de nouveau : le cours de son sang rapide suivait les mouvements secrets de son cœur.

— Ils iront certainement vous rendre visite, mademoiselle, dit Mme Guibert, un peu surprise du mutisme de Paule.

— Oh ! mademoiselle ? Vous m'appeliez Alice.

— Il y a longtemps. Vous étiez petite.

— Je le suis encore, ou presque.

Cependant Mme Dulaurens supportait mal l'échec de ses négociations. Elle songeait à la publicité de ses matinées.

— Je ne veux pas croire à votre abstention, dit-elle au jeune homme en donnant le signal du départ. Nous vous attendrons à Aix dimanche.

Et retrouvant machinalement sa première phrase pour saluer Mme Guibert, elle ajouta d'un ton mielleux qui contrastait avec sa nature :

— Toutes les mères, vous envient madame !

Alice mit une grâce particulière dans ses adieux à Paule qui garda sa froideur.

La voiture avait franchi la grille, et Marcel regardait encore vers le portail désert. Absorbé, il ne remarqua point que sa sœur le considérait avec une tristesse affectueuse.

— A quoi penses-tu ? demanda-t-elle. Il se tourna de son côté et eut un sourire un peu mélancolique, comme s'il sentait sa faiblesse :

— Nous irons les voir, n'est-ce pas ?

Il fut surpris de l'effet de sa question, car le visage de Paule s'assombrit et ses yeux se voilèrent.

— Déjà nous ne te suffisons plus, murmura-t-elle.

Tout de suite elle se domina, et déclara d'une voix plus ferme :

— Moi, je n'irai pas. On ne m'a pas invitée.

— Mais si, dit Marcel.

— Oh ! par-dessus le marché ! Mme Dulaurens me l'a bien fait sentir.

— Paule, petite Paule, tu sais que je n'irai qu'avec toi.

— Alors n'y allons pas, veux-tu ? Restons ici. Mère et moi, nous t'aimons tant. Nous sommes si heureuses de t'avoir à nous, de te garder. Reste avec nous. Depuis tant de jours la maison était silencieuse et comme à l'ombre. Mais tu es venu et tu l'as remise au soleil.

— Oui, mon enfant, répéta Mme Guibert. Reste avec nous.

Le front de Marcel se rembrunit. Il n'aimait pas qu'on pesât sur son indépendance, et le supportait malaisément des personnes même les plus chères à son cœur.

Malgré ces douces sollicitations, il garda le silence. Paule ne supporta pas longtemps de voir son frère attristé.

— Ecoute, dit-elle tu iras, toi, à la Chênaie. Moi, je ne puis t'accompagner : je n'ai pas de toilettes.

Trop précipitamment il répondit, et cette réponse révélait la persistance de son désir :

— Je t'en commanderai, petite sœur. Il me reste quelques économies.

— Tu nous as aidées cependant, observa Mme Guibert en regardant tendrement son fils, comme si elle ne s'était pas encore accoutumée à le voir si près d'elle.

A la fin de la soirée, pendant que Mme Guibert faisait de son pas lent sa ronde quotidienne et s'assurait que la maison était bien fermée, Paule, demeurée au salon avec Marcel, le vit s'absorber de nouveau en des pensées étrangères, et, s'approchant de lui, posa doucement la main sur son épaule :

— Tu rêves à la belle Alice ?

Elle avait dit ces mots si gentiment qu'il sourit :

— Non, répondit-il, niant sa faiblesse. Mais aussitôt il l'avoua en ajoutant :

— Elle est belle, c'est vrai. Elle est ton amie ?

— Nous avons été élevées ensemble au Sacré-Cœur. Elle est de mon âge, un peu moins âgée peut-être. Au couvent, elle me témoignait une affection de sœur cadette. Car elle est douce, soumise, craintive, et préfère à son initiative celle des autres.

— Cela est bien pour une femme, approuva-t-il. Il admettait sans hésitation la supériorité de son sexe.

Paule caressa de son doigt le front de son frère :

— Alice n'est pas la femme qu'il te faut.

Il protesta brusquement :

— Je n'ai jamais songé à l'épouser. Mais la jeune fille suivit son idée :

— Elle manque de courage. Et puis, elle n'est pas de notre monde.

— Comment, pas de notre monde ? Parce que les Dulaurens ont plus de fortune que nous ? En France, Dieu merci, ce n'est pas encore la richesse qui crée le rang social.

Paule regrettait d'avoir provoqué cette colère :

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Ces gens dont nous parlons comprennent la vie autrement que nous.

— Vas-tu me prêcher sur le monde ? Avant même de l'avoir vu, tu prétends le juger !

Froissée par le ton blessant de sa voix, Paule se détourna, et répandant enfin l'amertume de son cœur :

— Crois-tu donc que je ne sache pas encore distinguer la grimace du sourire et le mensonge des lèvres ? Oui, ces gens-là nous détestent et voudraient nous dédaigner. Ils t'attirent, toi, pour flatter leur vanité, et ils nous écartent mère et moi, qui ne sommes que des pauvres femmes. Alice est destinée à un comte de Marthenay, et non pas à toi.

Sans la dernière phrase, ce discours

indigné eût produit son effet. Ce que disait Paule si nettement. Marcel l'avait compris déjà, bien que d'une façon moins précise. Sa fierté et la tendresse qu'il éprouvait pour sa mère et sa sœur l'eussent retenu. Mais la fin effaça tout le reste. La seule pensée de cet officier de salon qu'on jetait inopinément dans sa vie comme un rival sûr de le vaincre, réveilla ses instincts de lutte, de conquête, de domination. Il fut jaloux avant d'aimer.

III

Bataille de fleurs

— Les voici ! les voici ! dit Jean Berlier en montrant du doigt l'extrémité du champ de courses.

Le champ de courses de Marhoz est à deux ou trois kilomètres d'Aix-les-Bains, sur la route de Chambéry. Des tribunes qui occupent l'un des côtés et font face au mont Revard, le coup d'œil est précis et pittoresque : après un premier plan de vertes prairies, coupées çà et là par de fins rideaux de peupliers, le regard se heurte brusquement aux escarpements rocheux de cette chaîne régulière, semblable à quelque ancien rempart, dépourvue, le jour, de grâce et de beauté, mais qui, le soir, tire un éclat incomparable des reflets du soleil couchant.

— Les voici, répéta Isabelle Orlandi en battant des mains.

Les voitures fleuries arrivaient en effet du bout de la pelouse pour défilier devant les tribunes qu'une foule brillante garnissait. En les apercevant, les spectateurs trépanèrent d'enthousiasme.

Dans la clarté du jour sans nuages, le cortège de féerie s'avancé en miroitant. De loin on ne distinguait encore qu'une suite de taches lumineuses, et par intervalles les rapides éclairs blancs que lançaient les harnais polis des chevaux ou les roues luisantes des voitures à chaque rencontre des rayons du soleil. Il grossissait, et, se découpant sur l'horizon poudre d'or, évoquait, par son éclat et sa richesse, quelque cavalcade orientale, le cortège des Rois Mages peint par un maître vénitien passionné de la couleur.

Au premier rang de la grande tribune, les Dulaurens et leurs invités avaient pris place, Jean Berlier à côté d'Isabelle, Marcel Guibert entre Mme Dulaurens et Alice. Paule avait refusé d'accompagner son frère, et celui-ci, taciturne, au lieu du spectacle chatoyant qui se déroulait devant ses yeux, voyait deux visages de femmes attristées, regrettait la paix et la douceur du Maupas, et commençait de connaître les humiliations intérieures qui accompagnent l'amour.

L'orchestre attaqua des airs de danse. A leur rythme léger qu'obscurcissaient les exclamations et les rires, la bataille commença. Avides d'y prendre part, les retardataires traversèrent en courant le champ de courses, et ce fut sur la pelouse une farandole éperdue de robes et d'ombrelles claires.

Avec l'effort élégant de la vitesse contenue, les voitures qui suivaient vinrent lentement et tour à tour s'offrir à la lutte courtoise. Elles portaient la grâce même de la terre : la beauté des femmes et le parfum des fleurs. L'âme des jardins saccagés habitait encore ces jardins en mouvement. Charrettes anglaises, tilburys, victorias, phaétons, landaus, mails, disparaissaient sous des jonchées aux mille nuances heureuses.

A demi-étendues parmi ces dépouilles somptueuses des parterres livrées au pillage, les jeunes femmes du cortège souriaient avec confiance. Elles comptaient sur la volupté qui émanait de leurs formes irréprochables pour ériger leur succès sur le luxe de la terre. Car elles connaissaient qu'elles étaient les fleurs souveraines, plus séduisantes et capiteuses que toutes les autres, elles qui ajoutent aux charmes inconscients et immobiles de la nature l'harmonie du mouvement et le prestige de la vie intelligente.

L'effervescence populaire grandit lorsque les spectateurs aperçurent l'allégorie de l'Été. Sur un char aux roues dorées que traînaient des chevaux blancs, les épis s'amoncelaient en gerbes dont l'or était rehaussé par le rouge et le bleu des coquelicots et des bleuets, rubis et saphirs des champs. Des jeunes filles dont les robes flottantes étaient de la couleur de la paille, et dont les cheveux dénoués ruisselaient en flots blonds, semblables

La peur de vivre



Vitalité!

Reconstituez vos forces physiques avec le **TONIQUE PULMO!**

Ce remède célèbre du Dr Hervey pour les anémies est recommandé dans le cas de Faiblesse, de Surmenage, de Nervosité, d'Épuisement général, de Poumons délicats et pour tous les désordres de l'organisme.

Achetez-en une bouteille de votre fournisseur, ou de votre pharmacien.

THE HERVEY CHEMICAL CO.,
of Canada, Limited

489, rue St-Paul Ouest.

Tél. Main 3190. Montréal

Tonique Pulmo

POUR TOUTE PERSONNE FAIBLE



Lait riche—Extrait de grains. Préparez-le à la maison, pour toute la famille: délayez vivement la poudre dans de l'eau chaude ou froide, sans cuisson. A toute heure il soulage la faiblesse ou la faim. Une tasse de "Horlicks" chaud au coucher provoque un sommeil reposant. 3-25

ces vierges flexibles, primevères que cueillit Botticelli, symbolisaient comme ce froment mûr pour la prospérité et le bonheur.

— Bravo! publia la foule qui désigna le char d'or au jury pour la bannière principale.

Isabelle Orlandi et Jean Berlier dilapidaient leurs corbeilles avec une joyeuse vivacité. La jeune fille portait une toilette de drap blanc, et son corsage qu'un boléro recouvrait à demi était garni d'un satin plissé aux reflets de nacre. Le plaisir la grisait, et sa joue brune en se colorant indiquait le cours plus rapide de son sang.

A côté d'Alice Dulaurens, dont une robe mauve ornée de dentelles blanches accentuait la grâce vaporeuse, Marcel Guibert sentait peu à peu sa volonté se fondre et fuir sa mélancolie. Tant de couleurs et de parfums l'enveloppaient, l'alanguissaient. Il ne voyait que des fleurs sur la route nouvelle de sa vie. Il contempla, non sans cette tristesse qui accompagne le désir naissant, la nuque lumineuse de la jeune fille qui se penchait en avant pour mieux suivre le jeu de ses bouquets maladroits, et il admira l'éclat de cette chair pâle.

Alice se retourna vers son compagnon dont le silence l'affligeait, et un seul regard de ses yeux célestes purifia la pensée du jeune homme. Elle montra de sa petite main dégantée le panier qui commençait à se vider:

— Voici des fleurs. Vous n'en lancez pas?

Elle prononça en rougissant ces simples paroles, et cette excessive pudeur l'embellissait.

Le char allégorique de l'Été s'éloignait en cet instant, et, après une voiture couronnée de verveines et de roses, s'avancait le break du régiment de dragons en garnison à Chambéry, artistiquement décoré de brillants tournesols et de grands nœuds jonquille. Parmi les officiers en uniforme, le lieutenant de Marthenay, de cette élégance un peu massive qui annonce le déclin de la jeunesse, se tenait seul debout. Sa main balançait un bouquet d'orchidées rares et magnifiques. Visiblement il cherchait quelqu'un dans les tribunes. Lorsqu'il aperçut Mlle Dulaurens, il sourit, s'inclina, et commença d'esquisser lentement le geste moelleux qui devait porter les fleurs jusqu'à elle. Cette audace singulière, qui désignait la jeune fille au public, choqua Marcel Guibert qui puisa vivement dans la corbeille d'Alice et, avec une promptitude efficace, engagea, le premier, la lutte avec ce rival. Le but fut calculé, mais non pas la vigueur. Il atteignit le dragon en plein visage, en plein sourire. Celui-ci, décontenancé, laissa choir les précieuses orchidées sur le sol où les vint recueillir aussitôt un fleuriste attentif. Rempli de colère à cette vue, il interrogea la tribune du regard, et ce fut pour apercevoir Isabelle Orlandi qui battait des mains et criait:

— Bien touché! Vivent les tirailliers! Jean Berlier l'approuvait, s'amusant de cette exubérance. Cependant M. de Marthenay ne s'arrêta pas à leurs moqueries. Il apercevait enfin, à côté d'Alice un peu en arrière, le visage autoritaire et dédaigneux de Marcel Guibert. Comme il s'exaltait dans la fureur et le dépit, le char des dragons s'éloigna.

A chaque tour qui le ramena en face du groupe des Dulaurens, il vit Alice oubliant la bataille en causant avec son rival, une Alice transfigurée, absorbée et épanouie. Et chaque fois, Isabelle et son

flirt se firent un malin plaisir d'interrompre ses observations en le bombardant avec adresse. Ils avaient l'avantage de la position, et ils s'étaient exercés tout l'après-midi.

Déjà le soir descendait sur la plaine de Marlioz. Des teintes délicates, mélange de rose, de violet, de mauve et d'or, estompaient l'horizon comme une poudre impalpable. Et retenant pour eux seuls tout l'éclat du soleil disparu, les rochers du mont Revard se couvrirent d'un rouge ardent, d'un tel reflet de vie qu'ils semblaient tressaillir d'aise dans ce bain de lumière.

Comme il allait quitter la tribune à la suite d'Alice, Marcel suspendit son mouvement quand il vit cette exaltation de la nature. La jeune fille se retourna pour l'appeler et fut surprise de l'expression de bonheur que livrait son visage. Il avait reconnu en lui-même une pareille surexcitation de toutes les forces vitales.

Les Dulaurens et leurs invités montèrent dans le mail qui les attendait sur la route et regagnèrent Aix-les-Bains.

Le soir de la fête des fleurs, il est d'usage de dîner en plein air, au Cercle ou à la Villa, quand la douceur de la température le permet. Les restaurants envahissent les jardins, et sur les pelouses écrasées se dresse une multitude de petites tables dont les lampes aux abat-jour multicolores brillent parmi les arbres comme d'énormes vers luisants.

Armand de Marthenay, prié à dîner par Mme Dulaurens, rejoignit la société dans le grand hall du Cercle. On avait retenu l'une des tables les plus recherchées et aussi les mieux abritées, tout au bord de la terrasse, à cause d'Alice frioleuse et de l'air frais qui vient le soir de la montagne. Le lieutenant de cavalerie était de méchante humeur. Il digérait mal son insuccès de l'après-midi. Dès qu'il aperçut Marcel Guibert, il vint à lui sans réfléchir.

— Vous confondez, monsieur, le jeu et la bataille.

Marcel se redressa de toute sa hauteur. Beaucoup plus grand que Marthenay, il le toisa avec impertinence et répliqua:

— Vous aviez confondu le respect et la galanterie.

Au ton du dialogue, Mme Dulaurens, craignant l'orage, se rapprocha. Le titre de l'un et la réputation de l'autre se balançaient dans son esprit: sa vanité s'accommodait de la présence des deux officiers.

Marthenay, ne pouvant se plaindre d'une incorrection, cherchait un prétexte à querelle, quand Isabelle Orlandi accourut en tourbillon et sauva la situation compromise.

— Jean, venez vite, Voici le dragon.

Et avec sa fantaisie jamais réprimée d'enfant gâtée et mal élevée, elle ajouta directement:

— Montrez votre figure, voulez-vous?

— Mais, mademoiselle... protesta le lieutenant qui blêmissait.

— Une petite minute, rien qu'une petite minute.

Elle parut inspecter son visage, et comme si elle le présentait au public:

— C'est étonnant: il n'a rien.

Il n'y a rien de plus difficile pour un homme que de sortir avec esprit de l'embarras où peuvent jeter ces boutades qu'une jolie femme lance impunément. Le lieutenant de Marthenay n'était point spirituel. Il voulut encore se retourner contre Marcel Guibert:

— Les jeunes filles vous protègent, monsieur.

Isabelle Orlandi ne lâcha pas prise. Ce fut elle qui répondit:

— Oh! il n'a pas besoin de protection pour avancer.

Mme Dulaurens intervint:

— Isabelle, voyons, vous n'êtes pas raisonnable.

La jeune fille leva les bras au ciel d'une façon comique:

— Il ne faut pas frapper un officier de dragons, même avec des fleurs.

Pendant cette scène, Alice effarouchée avait gardé le silence.

On se mit à table, et bientôt ce léger incident fut oublié dans la cordialité générale qui suit volontiers les journées de grand air et d'excitation physique. Isabelle, moins agressive, sut divertir jusqu'à son ennemi. Alice, placée entre Marcel Guibert et Armand de Marthenay, s'efforçait avec bonté de leur être agréable, tout en gardant sa réserve habituelle.

Comme on se levait, elle oublia à côté de son verre le bouquet de cyclamens que, l'après-midi, elle avait porté au corsage. Marcel s'en empara, et la jeune fille aperçut son geste.

— Vous me le donnez, mademoiselle? demanda-t-il, mais sa voix se prêtait mal au ton de la prière.

Puis il ajouta:

— Vous y teniez si peu que vous l'avez laissé. Et les fleurs en sont déjà fanées.

Elle ne répondit pas, mais sourit en rougissant, et dans ce sourire il vit un indice de préférence...

IV

Une matinée à la Chênaie.

— Je viens vous enlever vos enfants, dit Jean Berlier à Mme Guibert après l'avoir saluée.

Celle-ci réclama doucement:

— Laissez-les-moi, je vous en prie.

Elle souriait d'un sourire délicat et fragile. Le jeune homme l'avait surprise comme elle travaillait, assise à l'ombre des marronniers, presque en face de la vieille maison de campagne, elle appela Marcel et Paule qui se promenaient à quelque distance dans le jardin.

Ils débouchèrent vite dans l'avenue. Jean leur exposa qu'ils étaient attendus à la Chênaie.

— D'ailleurs, dit-il à Marcel, ne dois-tu pas une visite à Mme Dulaurens, depuis la bataille des fleurs? C'est une occasion de t'acquitter, en jouant au croquet.

— C'est vrai, approuva le capitaine.

— Vous venez avec nous, mademoiselle Paule?

Mais Paule refusa, alléguant son humeur sauvage.

Marcel la regarda avec tristesse, et Jean avec une curiosité sympathique. Ce dernier se souvenait d'avoir joué autrefois, dans cette cour même, avec une enfant d'une gaieté exubérante, plus vive et leste qu'un garçon; il retrouvait à la place une jeune fille réservée et fière, même avec ses camarades de jeux, et ne pouvait se tenir pourtant d'admirer sa grâce élancée et mince, mais vigoureuse, et ses yeux sombres d'où la lumière semblait jaillir. Il eût voulu reconquérir l'amitié de sa petite Paule, et devant cette Paule si belle et d'un abord si froid, il éprouvait de la gêne et comme un grave ennui qu'il évitait d'approfondir.

— Laissez-moi vous faire un reproche, Jean, dit tout à coup Mme Guibert.

— Oh! non, je vous en prie, ne me faites pas de reproches! répliqua le jeune homme en imitant la moue des personnes fâchées.

FONDEE EN 1895

La Société Coopérative de Frais Funéraires

Téléphone Est 1235 Bureau Général

" " 0513 Bureau du Gérant

" " 2447 Chambres mortuaires

W. A. WAYLAND, Gérant

Assurances funéraires et entrepreneurs de pompes funèbres. La maison la plus considérable au Canada. Prospectus envoyé sur demande.

242 EST, RUE S.-CATHERINE

CAPITAL - - - - - \$100,000.00

ACTIF au 31 déc. 1925 - - - 429,079.63

RESERVE au 31 déc. 1925 - 356,203.83

La peur de vivre

Sa bonne humeur était proverbiale, et, dès qu'on l'apercevait, tous les visages s'éclairaient.

— Pourtant nous sommes vos amis les plus anciens, et nous apprenons par Mme Dulaurens le grand événement de votre vie.

— Quel grand événement ? fit Jean qui simula la stupeur.

A ce moment, Paule se leva et se dirigea vers la maison comme si elle avait quelque important devoir à remplir.

— Votre mariage.

— Mon mariage ! Et avec qui, juste ciel ?

— Avec mademoiselle Isabelle Orlandi.

Mme Guibert, qui parlait toujours sérieusement, avait cru au propos de Mme Dulaurens, Jean Berlier se mit à rire.

— Mon flirt ! Elle a voulu dire mon flirt. Mais je gage que vous ne savez pas la définition de ce mot anglais.

Paule montait lentement l'escalier. Elle avait touché sa poitrine comme si elle respirait avec peine, et puis avait repris sa marche plus légèrement. En passant devant la glace du salon, elle s'arrêta, surprise de sa beauté. La lumière favorable du jour lui renvoyait une image plus charmante qu'elle ne s'attendait à la voir. Elle se sourit avec tristesse, et ce sourire signifiait : "A quoi bon ?"

Jean avait pris l'air grave d'un savant qui résout un théorème.

— Le flirt est précisément la cour que l'on fait aux jeunes filles qu'on n'épouse pas.

— Cela s'appelle en français conter fleurette, dit Mme Guibert. Jean, vous avez tort. Je suis une vieille femme : écoutez-moi. La partie n'est jamais égale. Les jeunes filles attendent toujours un mari. Vous trompez leur espoir qui est légitime, et vous troublez vainement, pour votre plaisir, la paix de leur cœur et la droiture de leurs sentiments.

Le jeune homme écouta cette petite morale avec un sourire respectueux.

— J'aime beaucoup vous entendre parler ainsi. Mais je vois que les jeunes filles modernes vous sont étrangères.

— A moi aussi, dit Marcel. Tu vas souvent à la Chênaie ?

— Oui, je suis trop remuant pour passer mes journées à la villa des Roses. Mon oncle craint toujours que je n'écrase ses plates-bandes. Le personnel de la Chênaie est si intéressant.

— Vraiment ? demanda Marcel en s'efforçant assez mal de prendre un air détaché.

— Il trouve mille combinaisons ingénieuses pour tuer le temps qui est son plus redoutable ennemi. Et, malgré tout, il connaît parfois l'ennui de ne rien faire. Madame Dulaurens s'agite, s'irrite, invite et rédige des menus ou des comptes rendus de ses matinées pour les journaux mondains. Monsieur, cérémonieux et méticuleux, range sa bibliothèque, salue les invités de sa femme, approuve les moindres paroles de sa femme, et par son attitude prosternée demande sans cesse pardon de sa roture à une personne aussi foncièrement aristocratique. Le jeune Clément, sur son automobile, écrase des chiens ; fort heureusement, il s'en est tenu là jusqu'ici.

— Et Alice ? questionna ingénument Mme Guibert.

Le jeune homme répliqua avec prudence : — Mademoiselle Alice attend les événements. Ils ne peuvent manquer de lui être agréables.

— Mais ne cherches-tu que les Dulaurens, à la Chênaie ? dit le capitaine.

— Il y a aussi leurs invités. Madame Orlandi, par exemple. Du temps qu'elle était belle, elle habitait Florence. Après la fuite de sa jeunesse, elle a quitté le monde et l'Italie. Elle a retiré de son appartement toutes les glaces ; elles se sont réfugiées, assure-t-on, dans la chambre de sa fille. Elle n'emploie que des bonnes fraîches et jolies, et se pare de bijoux comme une chasse.

— Mademoiselle Isabelle est charmante. Elle sait qu'elle doit à sa beauté d'épouser un mari millionnaire. Elle ne faillira pas à cette obligation. Sa mère et moi, nous l'encourageons.

— Oh ! protesta Mme Guibert, qui s'arrêta de travailler.

— Elle n'a pas besoin d'encouragements, continua le jeune homme. Ces Italiennes sont très pratiques. Enfin,

mademoiselle de Songeon, dont le maigre profil de vieille fille noble décore sans cesse la Chênaie, n'est pas la moins curieuse de connaître.

— Je la connais, interrompit Mme Guibert. Celle-là est une sainte.

— Dites plutôt qu'elle aime le mouvement et le gouvernement. Elle dirige et se déplace, et prétend servir la religion quand elle s'en sert pour satisfaire sa passion qui est double. La légende veut qu'elle pressure ses débiteurs comme un juif afin de pouvoir rendre à Dieu de plus fréquentes visites dans les sanctuaires à la mode.

Mme Guibert voulut l'arrêter :

— Jean, mon cher Jean, que nous racontez-vous ? Vous allez nous faire croire que vous êtes méchant.

— Ce ne sont que des médisances, dit le jeune homme. Excusez-moi. J'ai parlé librement, comme je ferais dans ma famille, si j'en avais une.

Et, pour ne pas s'attarder au regret que contenait cette fin de phrase, il ajouta :

— Ici, je me sens à l'aise. J'y suis venu tout enfant. Mais ne me parlez pas de mademoiselle de Songeon. Elle, une sainte ? Ah ! non, Vous, madame, oui.

Mme Guibert, malgré l'âge, ne s'entendait point louer sans rougir. Sa vaillance n'était qu'intérieure.

— Jean, que dites-vous là ? Dieu m'a gâtée. Voilà tout.

Le jeune homme regarda avec surprise cette vieille femme en deuil au visage flétri par la douleur, aux yeux sans cesse troublés de larmes, qui remerciait le Ciel de ses épreuves. Elle remarquait cette expression.

— Oui, Dieu m'a comblée de ses faveurs avant de me les retirer. Et maintenant encore, si je tremble pour mes enfants dispersés, pour celui-ci (elle montra Marcel) qui a tant couru de dangers, comment ne serais-je pas fière de leur courage, de leurs travaux ? Leur vie n'est-elle pas ma vie ?

Jean, ému, se leva, prit la main de Mme Guibert et la baisa avec respect.

— Vous êtes une sainte, je vous le disais bien. Quand je vous vois, je deviens meilleur, je n'ai plus envie de jeter mes jours aux quatre vents, je désire imiter vos fils. Mais je n'ai pas de mère, moi.

Il vit Paule qui redescendait l'escalier. Elle avait son chapeau sur la tête, et sur le visage une expression de fraîcheur nouvelle.

— Ah ! mademoiselle Paule vous vous êtes décidée.

— Oui, dit-elle. Il fait si beau. Et Marcel est fâché quand je reste.

Elle embrassa sa mère, et partit pour la Chênaie entre les deux jeunes gens, dont elle adopta sans difficulté le pas rapide.

Lorsque Paule arriva, accompagnée de son frère et de Jean Berlier, la partie de croquet était suspendue et l'on faisait cercle autour d'Isabelle Orlandi qui parlait à voix basse et gesticulait :

— Enfin, il s'appelle Landeau, acheva-t-elle.

— Qui donc ? demanda Jean, se mêlant aussitôt au groupe des auditeurs.

— Mon fiancé.

Et la jeune fille éclata d'un rire strident, énérvé, presque déchirant. Elle tendit la main au jeune homme :

— Jean, bonjour.

Elle l'appela par son prénom sous prétexte qu'elle l'avait vu une fois tout petit.

— Voici un maillet rouge. Laissons cette partie à laquelle personne ne s'intéressait, et recommençons. Je vous prends dans mon camp.

Elle réorganisa le croquet à son goût, et parut un instant se passionner pour le jeu. La boule de Jean vint en aide à la sienne qu'un maillet habile avait envoyée dans l'herbe, loin des arceaux. Ils mirent à profit cet isolement qu'ils avaient cherché.

— Oui, dit-elle, tandis qu'il remarquait sa pâleur, je vous annonce mon mariage avec un industriel lyonnais. Un mariage d'affaires.

— Mes compliments.

— Merci. Plusieurs millions, des fabriques prospères. Il a promis à mon notaire un bon contrat. Dès lors, vous comprenez, il importe peu qu'il soit laid, quadragénaire et affublé d'un nom ridicule.

— Evidemment.

— N'est-ce pas ?

Cependant, on les appelait pour leur reprocher leur retard. Vainement leurs partenaires tentèrent de ranimer leur zèle. Par leur faute leur camp perdit la partie.

Comme on rentrait au salon afin de prendre des rafraîchissements, ils devancèrent les divers groupes qui remontaient la pelouse lentement et par échelons, et contournerent la villa. Ainsi ils arrivèrent les derniers. Tandis qu'ils opéraient ce mouvement, elle demanda à brûle-pourpoint à son compagnon :

— Comprenez-vous, Jean, qu'on se marie avec un amour au cœur ?

— Pour son mari ?

— Vous plaisantez.

Il plaisantait en effet, ne voulant pas comprendre. Mais comme il regardait à cet instant une vilaine limace qui se traînait sur une rose de la cour, il éprouva pour la beauté sacrifiée d'Isabelle un sentiment trop tendre de pitié et de regret.

— Mieux vaut aimer ailleurs avant qu'après, finit-il par dire.

— Oh ! si l'on aime avant, on aime après.

Tout à coup, avec cette spontanéité qui était son plus grand charme et la livrait à des transports inattendus, elle se mit à pleurer. Et comme il s'étonnait avant de s'affliger avec elle :

— Pourquoi ne m'épousez-vous pas, vous ?

Interloqué, il répondit néanmoins assez vite :

— Je ne peux pas vous emmener en Afrique.

— Vous entreriez dans le commerce. On y gagne beaucoup d'argent. M. Landeau vous aiderait.

Et, à la pensée du rôle singulier qu'elle assignait à M. Landeau, elle fut prise d'un fou rire qui gagna le jeune homme. Comme ils traversaient l'avenue des platanes, elle profita de l'ombre d'un arbre pour tendre sa joue.

— Embrassez-moi pour me consoler.

Et la vertu de cette joue fraîche opérait encore sur Jean, quand la jeune fille reprit enfin son parti.

— C'est dommage. Mais pourquoi n'êtes-vous pas millionnaire ?

— Je me le demande, confessa Jean Berlier.

Mme Dulaurens, après que Jean et Isabelle eurent distancé le premier groupe qu'elle conduisait au salon, désigna la jeune fille qui s'éloignait :

— Loin de la blâmer, je l'approuve. Son mariage est la preuve d'une grande fermeté de caractère. En définitive, elle n'a pas de fortune.

Le chœur des amies opulentes applaudit à cette conclusion. Encouragée, elle continua, non sans avoir jeté en arrière un coup d'œil qui la rassura :

— Voyez au contraire Paule Guibert. Ce n'est pas elle qui épouserait M. Landeau. Pas le sou, et une morgue ! Comment voulez-vous qu'elle se marie ?

— Cependant, fit observer une dame, son père a sacrifié ses biens pour sauver un frère. C'est très beau.

— Pour sauver le nom des Guibert ! il eût mieux fait de garder son argent. Qui se souvient aujourd'hui de ce sacrifice ?

Un monsieur sentencieux prononça :

— L'oubli va plus vite que la mort.

A quelques pas plus loin, Mme Orlandi, appesantie par l'embonpoint, avançait lentement sous l'œil sévère de Mlle de Songeon. Elle soufflait en s'embarassant dans des explications avantageuses :

— Ma fille a eu beaucoup de peine à se décider. Mais ce jeune homme a des principes, et, ce qui ne gêne rien, une grande fortune.

Mais la vieille fille marmotta sèchement :

— De mon temps, on n'eût pas épousé, dans notre monde, un homme occupé.

Jean Berlier et Isabelle Orlandi, qui avaient achevé le tour de la villa, émergèrent d'un bosquet. Le jeune homme prenait plaisir à pousser à bout Mlle de Songeon. Cette phrase provoqua aussitôt son intervention.

— Tout est changé, mademoiselle. C'est le malheur des temps. Autrefois, la noblesse consistait à ne rien faire ; aujourd'hui, elle vient du travail, qui est une obligation morale plus encore qu'une nécessité physique. Le monde est renversé : ce sont les vilains qui ne travaillent pas.

Mais la présidente honoraire de la Croix-Blanche de Savoie, du Pain de saint Antoine et de quelques ouvriers, le toisa avec impertinence, et répliqua non sans verveur :

— Ceux qui ont gardé les cochons sur la terre les garderont aussi dans le ciel.

— Est-ce une parole de l'Évangile ? demanda, Jean, railleur.

Alice était demeurée en arrière avec Paule et Marcel Guibert. Comme elle marchait avec lassitude :

— Vous êtes fatiguée ? lui demanda le jeune homme. Voici un banc : reposez-vous.

— Non, merci. Je n'ai rien. Rentrons.

Et avec son joli sourire de malade imaginaire, elle ajouta :

— C'est le poids de ces longs jours d'été. Ne trouvez-vous pas qu'ils sont bien lourds ?

Marcel s'étonna.

— Je n'y ai jamais pensé. J'aime le soleil qui donne le signal de la vie. J'aime les jours longs : il semble qu'ils augmentent notre durée.

Paule, taciturne et distraite, regardait vers la maison. Elle reconnut un visiteur qui sonnait à la grande porte :

— M. de Marthenay, dit-elle.

Les yeux clairs d'Alice s'obscurcirent, et le rose disparut de ses joues. Elle s'assit sur le banc qu'elle avait refusé et invita Paule à faire comme elle.

— Restons encore, je vous en prie.

Et se tournant vers Marcel avec une grâce adorable :

— Il n'y a pas de place pour vous. Mais je suis sûre que vous n'êtes pas fatigué.

— En effet, dit-il, et après une pause :

— Connaissez-vous cet absurde proverbe arabe : **Mieux vaut être assis que debout, couché qu'assis, et mort que couché ?**

— Je ne le connaissais pas, mais il me plaît.

Un profond abattement, anormal comme un désespoir d'enfant, se lisait sur ses traits si jeunes, si charmants et doux. Elle se pencha vers Paule silencieuse :

— Je vous envie, Paule. Vous êtes forte et vaillante, vous. Moi, je suis si faible. Si vous saviez comme je suis faible Je n'ai point de courage.

Et de ses beaux yeux désolés elle fixait Marcel, comme si elle parlait pour lui et lui demandait secours.

Pourquoi se plaignait-elle ainsi ? Et pourquoi fuyait-elle la présence de M. de Marthenay ?

— A votre âge, dit-il, comment ne pas croire au bonheur ?

Au lieu de ces paroles banales, il désirait la reconforter de sa propre force. Et Paule, qui connaissait à cette heure le doute et l'amertume, se faisait toujours, dans l'étonnement dédaigneux d'être envinée par cette amie que la vie avait épargnée et qui pouvait à son gré préparer son sort.

— Alice, appela Mme Dulaurens, il ne faut pas rester dehors à la fraîcheur.

Un peu plus tard, Marcel et Paule prirent congé. Ils regagnèrent le Maupas par un sentier à demi caché sous les herbes qui longe le ravin du Forezan et traverse un bois de hêtres et de bouleaux avant de rejoindre la route de Vimines. A travers le feuillage des arbres, ils apercevaient par intervalles un ciel rose et mauve, un ciel d'heureux présage. Cependant ils s'absorbaient dans leurs pensées et se taisaient.

— Tu ne t'es pas ennuyée, petite sœur ? demanda-t-il enfin.

— Moi, non. J'allais à la Chênaie pour te plaisir. Es-tu content ?

Il ne répondit pas de suite. Sans regarder Paule dont il n'avait pas remarqué la tristesse à cause de sa préoccupation personnelle, il livra son secret dans l'ombre du bois :

— Si je la demandais en mariage, que dirais-tu ?

Elle s'attendait à cette confidence, et pourtant elle tressaillit. Ses yeux sombres fixaient le sentier maintenant jonché des feuilles mortes des années précédentes qui recevaient du soir un éclat violet.

Presque durement elle dit :

— Ses parents refuseront.

— Pourquoi ? demanda-t-il, et l'orgueil l'agita après l'amour.

— Parce que tu n'es pas titré.

— Eux non plus. Et puis, qu'est-ce que cela veut dire aujourd'hui ?

— Oh ! leur monde vit de préjugés.

— Mais si elle veut, elle ?

— Elle n'a pas de volonté.

— Et si elle m'aime ?

— Elle pleurera.

Son propre désespoir que nul ne devait connaître, qu'elle étouffait dans le silence.

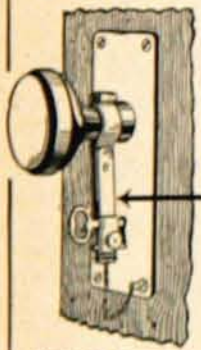
NEURALGIES



Soulage rapidement toutes les douleurs, sans affecter le cœur. Migraines, Névralgies, Maux de Tête, Maux de Dents, Fièvres, Courbatures, Fatigue, etc. : :

Kalmine
 .10 et .35
 Chez tous les Pharmaciens

CONTRE LE VOL!



Plus de Clefs
 Perdues
 Plus de retards
 Les cambrioleurs n'entrent pas chez vous si vos portes sont équipées de notre "Reliant-Clef". Avec ce merveilleux dispositif, il est impossible de tourner ou pousser la clef de l'extérieur. Indispensable pour tout foyer. Procurez-vous en un Aujourd'hui! Si votre quincaillier local ne les a pas en stock, écrivez directement à
 Brevets demandés
 HERBROOKE NOVELTY MFG. CO.
 Sherbrooke, Qué.
 Prix, port payé, chacun, 50c.

La Revue Moderne

est éditée par La Revue Moderne, Imprimeurs et Editeurs, Limitée, et imprimée par la Compagnie d'Imprimerie des Marchands Limitée, 198 est, rue Notre-Dame, à Montréal.

CLINIQUE PRIVÉE DU Dr PREVOST

Des hôpitaux de Paris - Londres - New-York

Voies Génito-Urinaires

Maladies des reins, de la vessie et des organes génitaux

34 rue Hutchison

Maladies vénériennes et maladies de la peau

Tél. Plateau 6347

La peur de vivre

et le mystère, lui inspirait ces farouches réponses. Marcel, blessé et replié sur lui-même, allongea le pas en redressant encore à la montée sa taille droite comme un jeune chêne. S'oublant enfin, elle le rejoignit, lui prit la main pour l'arrêter, et tout émue:

— Ecoute, j'ai mal parlé tout à l'heure. J'étais de mauvaise humeur: pardonne-moi, je dois me tromper. Oui, je me trompe sûrement. J'ai bien vu cet après-midi que tu lui plaisais. Et sa mère te prodigue les grâces et les faveurs.

Il l'écoutait, et la tristesse ne quittait point son visage. Paule continua:

— Vois-tu, depuis la mort de notre père, j'ai assisté à tant de changements à notre égard que mon caractère s'est aigri sans doute. Je supporte mal un monde qui rapetisse ce que nous admirons et se moque de nos enthousiasmes. Tu as entendu cette Isabelle Orlandi? Mais si Alice devenait ta femme, comme elle se transformerait vite! Elle est si bonne, si douce et délicate. Et puis elle est si belle.

— Oui, dit-il avec mélancolie, elle est belle.

Comme ils arrivaient en vue du Maupas, il s'arrêta brusquement:

— Non, tu ne te trompes pas. Cependant, parle à Alice. Explique-lui mon passé, mon avenir, ce qui fait ma fierté, ce qui est ma fortune à moi. Je l'emmènerais à Alger, qui est une ville enchantée.

Elle comprit, et regarda son frère avec tendresse, avec émotion.

— Ah! si tu l'aimes, c'est différent. Je ferai ta volonté.

Il insista:

— Parle-lui demain. Nous déjeunons à la Chênaie, avec le fiancé de mademoiselle Orlandi.

— Déjà demain, dit-elle simplement.

L'invitation ne lui avait pas été adressée à elle-même. Mais elle ne songea pas à cette incorrection et ajouta:

— Ne voudrait-il pas mieux parler à ses parents?

— Non, répondit-il avec énergie je ne veux pas que notre mère coure le risque d'une démarche inutile.

Comme ils franchissaient le portail, elle murmura:

— Je voudrais tant que tu sois heureux!

Il sourit sans confiance:

— Ne dis rien encore à notre mère. Elle t'aime pas ce monde. Moi non plus.

Et avouant enfin sa défaite:

— Mais je l'aime, elle.

V

Le secret d'Alice.

Un roturier et une femme de la noblesse ne font point encore en province une union bien assortie. On les appelle les **demisang**, et ils ne sauraient prétendre à plus de race. Le ridicule les atteint, lorsque l'un supporte que l'autre, pour dissimuler sa déchéance, rappelle sans cesse ses origines, et parfois jusque sur ses cartes de visite.

M. Dulaurens avait appris dans son intérieur à connaître la force du préjugé aristocratique, son attitude déferente ne consolait pas entièrement Mme Dulaurens de sa mésalliance.

Comme elle gouvernait son mari et sa maison, elle gouvernait ses enfants, et spécialement Alice. Elle était au nombre de ces mères qui confondent le bonheur de leur fille avec leur propre bonheur, et croient sincèrement assurer le premier quand elles s'occupent du second en réalité.

Ce matin-là elle organisait avec sollicitude l'avenir d'Alice à qui elle venait de transmettre, pour la forme, la demande

de M. de Marthenay. Mais préoccupée avant tout du déjeuner qu'elle offrait à l'occasion des fiançailles d'Isabelle Orlandi, elle omettait d'observer la jeune fille comme aussi de réclamer son consentement. Ainsi elle agissait à la façon des conquérants qui n'imaginaient pas d'obstacles à leurs desseins. Elle récapitula tous les avantages de cette alliance:

— Une très ancienne noblesse, et très authentique. De belles relations. Une fortune médiocre, il est vrai, mais nos gentils-hommes ne sont pas commerçants. Enfin Armand est fort joli garçon.

— Et puis, ma chérie, je te garde près de moi. Tu comprends que j'ai insisté sur ce point. J'en ai fait la condition essentielle de ton acceptation. Armand m'a promis de ne pas quitter Chambéry. S'il était un jour nommé ailleurs, il démissionnerait, et voilà tout: c'est entendu. Ainsi nous ne vivrons pas séparées. Nous ne pouvons pas nous séparer.

Elle regarda enfin sa fille dont le silence commençait à l'étonner. Alice était d'une pâleur mortelle et baissait les yeux à terre. Quand elle les releva, elle rencontra le regard maternel et, n'y tenant plus, elle éclata en sanglots. Mme Dulaurens la prit dans ses bras:

— Ma chérie, quel mal as-tu?

— Je ne sais pas. Pourquoi voulez-vous me marier déjà? Je suis heureuse ici. Gardez-moi encore, petite maman.

Sa mère lui caressa la joue et les cheveux comme du temps de son enfance:

— Mais je ne te perds pas, mignonne. Ne t'ai-je pas expliqué que tu ne me quittes pas?

Et, vaguement inquiète cependant, elle ajouta d'un sourire:

— Quelle jolie comtesse de Marthenay vous allez faire, mademoiselle! Et le comte vous plaît-il?

— Oh! je ne sais pas.

C'était sa craintive manière de refuser. Mme Dulaurens en eut le pressentiment:

— Nous fixerons le mariage à la date que tu choisiras.

A cette phrase qui donnait à l'événement redouté une réalité immédiate, Alice frissonna toute et d'une voix déchirante elle protesta:

— Non, non, je ne veux pas! Maman, maman!

Stupéfaite, Mme Dulaurens souffrit à la fois dans son affection et dans sa volonté. Mais, en femme du monde qui a souci du présent, elle estima que le moment d'une explication était mal choisi.

— Chérie, calme-toi. Je comprends ton émotion. Tout s'arrangera. L'heure du déjeuner est proche, Nos amis vont arriver. Sèche vite tes larmes, je t'en prie. Aie confiance dans ta mère.

Et comme la jeune fille s'apaisait, on vint avertir que Mme et Mlle Orlandi attendaient au salon.

Tandis qu'elle descendait la première pour recevoir ses invités, Mme Dulaurens réfléchissait. Elle ne se préoccupait pas outre mesure du refus singulier d'Alice, et n'y voyait qu'un de ces caprices de fillette prompts à naître et prompts à mourir. Mais elle en pressentait la cause et s'accusait elle-même.

— J'ai attiré ici le capitaine Guibert, pensait-elle. C'est ma faute. Et quelle idée encore de le prier à déjeuner aujourd'hui!

Et dans sa colère contre le jeune homme en qui elle voyait déjà l'adversaire de ses projets, elle n'était pas éloignée de se considérer comme sa bienfaitrice et de lui découvrir de l'ingratitude, car elle attachait à ses invitations un grand pouvoir de publicité.

Après le déjeuner, Mme Dulaurens ne put se défendre d'une nouvelle inquiétude lorsque, cherchant Alice des yeux comme elle faisait sans cesse, elle l'aperçut par la croisée du salon qui se dirigeait vers le bois des chênes au bras de Paule Guibert. Tout en distribuant ses grâces et ses sourires à Mme Orlandi et à Mlle de Songeon qui l'entouraient étroitement, elle se disait à elle-même:

— Elle subit, j'en suis certaine, l'influence de cette petite enjôleuse qui la pousse vers son frère.

Et se tournant vers le capitaine qui conversait avec M. Dulaurens et avec M. Landeau, elle surprit son regard qui suivait les deux jeunes filles:

— Je ne me trompe pas. Le danger est là.

Peu accoutumée à réfléchir, et rebelle à toute discussion qui risquait d'affaiblir

son autorité, elle ne se demanda point si elle pouvait confier à cet homme d'honneur l'avenir d'Alice, et si même elle ne le devait pas dans le cas où le cœur de son enfant serait involontairement engagé. Elle comprenait sans se l'avouer qu'une comparaison ne pouvait être que défavorable à M. de Marthenay dont le bruit public lui avait jadis révélé une dégradante liaison, et qui suivait une carrière militaire sans éclat et sans avenir. D'instinct elle écarta la pensée de cette rivalité possible, qui troublait au dernier moment un arrangement dont elle avait pris l'irrévocable décision et qui flattait ensemble sa vanité inconsciente encore. Comme elle choisissait pour sa fille ce qu'elle eût choisi pour elle-même, elle ne mettait point en doute sa sagesse et son désintéressement.

Cependant Isabelle Orlandi, arrêtant au passage Jean Berlier qui rejoignait le groupe des hommes, lui glissa à l'oreille:

— Comment le trouvez-vous?

— Qui?

— Monsieur Landeau.

— Ni bien ni mal.

— Il parle peu, mais il dit tout ce qu'il pense.

Elle rit, montrant ses dents blanches qui renvoyait la lumière, et pour la seconde fois Jean devina que ce rire sonnait faux. Il songea à ces chants qu'on entend la nuit à la campagne et qui dénoncent quelque promeneur attardé, effrayé de la solitude.

Immobile et silencieux, M. Landeau buvait des yeux sa fiancée. Visiblement il éprouvait pour elle une de ces passions que le déclin de la jeunesse fortifie au lieu d'amoindrir quand elles ravagent tout à coup des cœurs jusqu'alors étrangers à l'amour. C'était un homme déjà mûr dont la carrure épaisse manquait de distinction. Il avait peu d'usage, et se laissait facilement décontenancer par ces grâces légères et aisées qui sont toute la force du monde et tout son agrément. Les vingt-cinq ans fringants et élégants de Jean Berlier accentuaient encore son âge et sa lourdeur. De loin, il contemplait Isabelle, resplendissante de beauté dans sa toilette blanche, comme une idole qu'il n'osait approcher. Et la jeune fille paraissait oublier jusqu'à la présence déplaisante de cet esclave millionnaire.

A travers les branches des chênes, les rayons du soleil glissaient dans le bois jusqu'au sol que brunissaient les feuilles des saisons passées. Les deux jeunes filles suivaient lentement le sentier. Alice aux cheveux blonds était vêtue de rose; la chevelure noire de Paule et sa robe de deuil faisaient ressortir la blancheur de son teint. Le beau temps les égayait:

Chacune portait un grand secret. Alice qui se croyait très courageuse depuis la scène du matin, brûlait de mériter par une confiance l'estime et l'encouragement de sa compagne. Paule, émue, songeait à son frère dont elle venait annoncer la tendresse.

— Vous souvenez-vous, Paule, de nos conversations au Sacré-Cœur?

— Oh! je n'y pense guère.

— Un jour, nous parlions mariage. Raymonde Ortaire, qui était de la classe supérieure, recherchait toujours ce sujet.

Elle avait déclaré: "Moi, je n'épouserai qu'un homme riche et noble." A tour de rôle nous avons formulé notre idéal. J'ai murmuré: "Je ne sais pas." Vous, Paule, je vois encore vos yeux sombres, vos beaux yeux qui brillent surtout dans la nuit ou dans la peine; vous avez dit, comme si vous méprisiez toutes nos paroles: "Se marier, c'est aimer, et pas autre chose." Raymonde a ri, mais nous avions envie de la battre.

— Vous aussi? fit Paule avec une ironie affectueuse.

— Mais oui, moi aussi. Cela vous étonne? Si vous m'aviez entendue ce matin, vous ne seriez plus étonnée.

— Ce matin? interrogea-t-elle.

— Ce matin même, reprit Alice gravement, j'ai refusé de me marier.

Elle n'en dit pas davantage, afin de jouir un instant de son effet. Une pensée plus délicate la poussa à ajouter:

— Vous me promettez le secret? Et même je ne trahirai point son nom.

Paule, qui avait déjà deviné, sourit, un peu inquiète.

— Suis-je indiscrete en vous demandant pourquoi vous avez refusé?

Alice s'arrêta.

La peur de vivre

— **Se marier, c'est aimer, et pas autre chose!**

— Vous n'aimez donc pas ?

— Non.

— Personne ? hasarda Paule.

— Personne.

Mais la jeune fille rougit soudain d'avoir altéré la vérité ?

Paule vint à elle et d'un bras entoura sa taille mince. Puis de tout près, dans l'ombre calme du bois, elle murmura enfin rapidement, presque sans courage, étonnée elle-même de ce qu'elle osait dire :

— Vous ne savez pas que Marcel vous aime. Il vous a donné tout son cœur. Consentez-vous, Alice, à être sa femme ? Il n'attend le bonheur que de vous.

Elles étaient aussi émues l'une que l'autre, et baissaient les yeux à terre vers les feuilles mortes qu'elles ne voyaient pas. Elles les relevèrent en même temps, rougirent et, par un mouvement plein de grâce, s'embrassèrent en versant des larmes.

Paule se remit la première. Elle considérait avec un sentiment nouveau cette exquise créature qui s'appuyait à son épaule et qui, sans une parole, était devenue sa sœur. Cependant Alice, délicieusement émue, s'effrayait de cette émotion trop forte qu'elle brûlait de ressentir toujours; elle redoutait de se rendre coupable en s'y abandonnant, et pourtant s'y abandonnait.

— Vous voulez bien ? demanda Paule avec douceur.

Et d'une voix faible comme un souffle, Alice répondit enfin :

— Oui.

— Vous êtes ma sœur, dit Paule. Je vous aime bien. Marcel mérite tant d'être heureux ! Il a été si bon pour nous. Je ne puis vous le dire assez. Après la mort de mon père, nous avons traversé des heures cruelles. Mais mon frère nous aidait de sa force lointaine, de ses ressources.

Alice entendait avec un plaisir mêlé ces éloges dont la fin évoquait une atmosphère de gêne. Elle ne tenait point à la richesse et ignorait son importance. Mais elle n'imaginait pas un roman d'amour sans un cadre approprié. Ignorante de la vie, elle en concevait faussement la grandeur. Et comment l'eût-elle envisagée dans sa vérité ?

C'étaient là des impressions ténues et fugitives. Son consentement n'en fut pas amoindri. Marcel l'aimait, et cette chère Paule lui parlait avec tant de gentillesse. Comme elle avait besoin d'étayer son courage, elle interrogea son amie, sur l'avenir :

— Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Ma mère viendra à la Chênaie demander votre main. Il faut pressentir vos parents. Votre mère, qui vous adore, ne désire sûrement que votre bonheur. Et M. Dulaurens écoute volontiers votre mère.

Alice était devenue soucieuse: elle sortait de son lumineux rêve d'amour pour entrer dans la réalité, dont elle redoutait instinctivement les approches. Elle demanda :

— Devrai-je partir avec... avec Marcel ?

Petite, elle appelait par son prénom le jeune homme, et fiancée, elle n'osait plus prononcer des deux syllabes qui brûlaient ses lèvres.

— Puisque vous serez sa femme, répondit Paule étonnée.

— Oui, oui, c'est bien sûr. Mais ira-t-il loin ?

— En Algérie.

— Oh ! c'est bien loin. Ma mère ne consentira jamais.

Ses beaux yeux se troublèrent. Déjà elle voyait son bonheur en fuite.

— Peut-être pour vous plaire renoncera-t-il à l'Algérie momentanément. Mais ne le détournes pas de sa carrière, Alice. Il me semble que c'est dangereux, et la sienne est pleine d'espérances.

— Oh ! vous savez, Paule chérie, je ne suis pas héroïque, moi. Je ne serai jamais une Guibert. Mais, lui, n'a-t-il pas été suffisamment courageux ?

Paule ne put s'empêcher de rire ? :

— On ne l'est jamais assez. Nous qui n'avons pas de vie extérieure, Alice, nous qui gardons le foyer, nous pouvons du moins fortifier nos frères, nos maris, nos fils, par notre tendresse vigoureuse et intelligente. Montrons nos préférences pour ceux qui sont des hommes vaillants et utiles.

— Il cesserait d'être utile à son pays, je l'aimerais tout autant.

— Ah ! dit Paule, et à mi-voix, comme si elle ne parlait que pour elle-même :

— Moi, je n'oserai pas rétrécir la vie de mon mari.

Sa compagne entendit à peine; elle suivait sa propre pensée :

— Puisqu'il m'aime, ne peut-il rester avec moi près de sa mère, de mes parents ? Nous serions si heureux ! Notre fortune nous suffirait.

— Il n'acceptera pas, répliqua Paule. Et dédaigneuse, oubliant dans un sentiment de fierté sa mission pacifique, elle ajouta :

— Alors, vous ne le suivez pas ?

Alice comprit ce dédain et avec chaleur protesta :

— Oh ! si. Je le suivrai partout. Puisque je l'aime, vous comprenez. Moi, je veux bien, Mais...

Elle hésita une seconde, et avec une grande douceur triste, elle murmura :

— C'est ma mère.

— Votre mère vous chérit et veut avant tout votre bonheur.

— Sans doute. Mais elle désire que je le goûte près d'elle afin d'en jouir aussi. N'est-ce pas naturel ?

Paule songeait à sa propre mère qui avait connu tant de séparations et n'avait jamais détourné ses enfants de leur voie. Elle garda le silence, et ses yeux sombres ne brillèrent plus. Alice lui prit la main, puis l'abandonnant, elle se mit à pleurer.

— Paule, j'ai peur. Oh ! j'ai peur. Mais je vous aime bien.

A travers son amie, ces mots d'amour s'adressaient à Marcel. Comme une sœur aînée, Paule berça cette crainte de cadette.

— On vient, dit-elle tout à coup en entendant un bruit de feuilles. Prenons garde.

Au tournant du sentier apparut Isabelle Orlandi, accompagnée de Jean Berlier. Elle parlait avec une animation presque fébrile.

— Regardez, dit-elle, aux deux jeunes filles qu'elle rejoignait.

Elle leur montrait sa main gauche où étincelaient un rubis et une émeraude :

— Deux bagues de fiançailles ? répéta Alice amusée.

— Oui, Monsieur Landeau est grandiose et magnanime. Que ne puis-je vous montrer ses bijoux ! Ils remplissent un grand coffret. Je devais choisir une parure ; mais, comme j'hésitais entre les plus belles, mon généreux fiancé, avec un geste plein de noblesse, a dit simplement : "Gardez tout."

Pendant qu'elle débitait son boniment, Mme Dulaurens, escortée du capitaine Guibert et de M. Landeau, s'approcha à son tour.

Inquiète de l'absence prolongée de sa fille, elle avait proposé à ses invités cette promenade dans le bois de chênes. Elle respira enfin quand elle fut auprès d'Alice. Cependant elle remarqua la rougeur de celle-ci et dans son attitude un léger trouble.

— Il est temps, pensa-t-elle, d'éloigner notre héros.

Derrière elle, Marcel considérait aussi la jeune fille. Il la regardait avec l'avidité de l'amour qui doute encore. Mais son regard s'abaissa bien vite, et, quand il s'abaissa, il contenait la paix de l'amour qui ne doute plus.

Mme Orlandi et Mlle de Songeon, qui guidait M. Dulaurens, se mêlèrent au groupe déjà nombreux. Par l'avenue de platanes, la société reconduisit jusqu'à la grille Paule et Marcel qui prenaient congé.

Alice embrassa Paule en lui faisant ses adieux, et Marcel, comme elle se penchait, admira cette beauté lasse qui était répandue sur son corps et lui communiquait une grâce fluide. A son amour se mêlait un désir de protection. Il eût voulu donner sa force à cette enfant languissante dont la fragilité lui communiquait une émotion presque religieuse.

Demeurée seule avec son frère sur le chemin, Paule s'arrêtant, sourit à son frère :

— Tu ne me demandes pas de nouvelles ? Tu lui as parlé ?

— Non, j'ai compris. Elle accepte, n'est-ce pas ?

— Oui, Ce matin, elle a refusé monsieur de Marthenay : c'est un secret. Elle t'aime. Elle est exquise. Et dans la vie tu seras brave pour deux.

Il ne releva pas ces dernières paroles. Et même le frère et la sœur n'échangèrent pas d'autres confidences.

Ils éprouvaient pour leurs sentiments intimes la même pudeur. Comme ils franchissaient le portail, au jour tombant Marcel dit encore à Paule :

— Il faut avertir notre mère. Toi qui es ma petite providence, dis-le-lui.

— Oui, répliqua Paule, je l'avertirai tout à l'heure.

Plus tard, dans la soirée, Mme Guibert, ayant écouté sa fille, demeura longtemps silencieuse.

— Est-ce un bonheur qui nous arrive ? murmura-t-elle enfin.

— Elle est gentille, dit Paule.

Et la vieille femme ajouta :

— Puisse-t-elle le rendre heureux ! Je l'aurais préférée moins fortunée et plus courageuse. Mais puisqu'il l'aime, nous l'aimerons. Prions pour eux.

Elle n'imaginait pas que la demande de son fils pût être refusée.

VI

Monsieur et Madame Dulaurens

Alice Dulaurens se promettait chaque matin d'employer sa journée à incliner ses parents vers l'union dont le seul désir la comblait de joie, et chaque soir, n'ayant point parlé, elle comptait sur le lendemain. Mais elle fut bientôt réduite au plus court délai : son amie Paule l'informa du jour de la demande.

A la veille de la venue de Mme Guibert, elle n'avait rien dit encore. Anxieuse, elle s'endormit tard, et se leva de bonne heure, croyant gagner du temps. Elle guettait tantôt son père et tantôt sa mère, afin de le les entretenir séparément et, comme les timides, ne trouvait jamais l'occasion assez favorable.

— "Maman est seule dans sa chambre." Elle y courait, et vite en sortait doucement, car Mme Dulaurens écrivait.

— "Ce sera mieux de revenir tout à l'heure. Un peu de sang aux joues, elle se mettait aussitôt à la recherche de M. Dulaurens.

— "Père fait son tour de jardin."

— Mais il causait avec le jardinier. Ainsi elle découvrait cent raisons mauvaises pour retarder ses confidences. Enfin elle se rassura en se promettant de parler après le déjeuner :

Malheureusement pour ses projets, Mme Orlandi s'invita.

Aussitôt après le déjeuner, M. Dulaurens, prenant un air affairé et important qui répandait un comique léger sur son visage placide, salua ces dames et gagna son cabinet de travail où l'attendait un de ses fermiers. Il s'agissait de régler des comptes en retard.

Comme le fermier sortait, Alice entra dans le cabinet. Elle portait une tasse de café préparé selon le goût paternel. Elle comptait sur l'action favorable du breuvage parfumé que M. Dulaurens accueillait avec un sourire de contentement béat, et dont il savoura immédiatement l'arôme que la chaleur exaltait. Tandis que son père buvait à petites gorgées satisfaites, elle s'asseyait, se levait, ne tenait pas en place.

Confuse, intimidée, elle tremblait tout en prononçant ces simples paroles :

— Père, vous aurez tout à l'heure une visite.

— Bien, petite. Ta mère est au salon. Et qui sera-ce ?

— Madame Guibert, répondit une voix étouffée qui aurait suffi à révéler le secret de la jeune fille à M. Dulaurens, si celui-ci n'avait abdiqué dès longtemps ses privilèges de chef de famille et négligé de connaître ses propres enfants.

— Madame Guibert ? Elle ne voyait plus personne depuis son veuvage. C'est un honneur que nous apprécierons.

Et redressant sa petite taille pour formuler son appréciation, avec un grand air de supériorité il ajouta :

— Elle a peu l'usage du monde, mais c'est une bonne femme, et ses fils ont bien réussi.

Alice trouva cet éloge insuffisant et murmura :

— Son mari m'a sauvé la vie, père. Vous vous souvenez de ma fièvre typhoïde ?

— Oui, oui, fit-il rapidement.

Et tout bas elle dit encore :

— Madame Guibert vient à cause de moi.

M. Dulaurens, qui tournait à pas menus

dans son cabinet pour mieux digérer, — cette pièce aux bibliothèques toujours closes lui servait plus spécialement à ce petit exercice d'hygiène, — s'arrêta net et comprit enfin qu'il se passait dans sa maison quelque chose d'anormal.

— A cause de toi ? répéta-t-il avec inquiétude.

Avec la brusque rapidité des indécis, la jeune fille brûla ses vaisseaux :

— Ne voulez-vous pas mon bonheur, père ?

— Mais si ! mais si ! nous le voulons absolument.

Et déjà il entrevoyait toutes sortes de difficultés capables de compliquer sa vie paisible dans l'avenir et jusqu'à sa digestion présente. Cependant il aimait cette jolie Alice dont la douceur convenait à son propre caractère, et même il l'eût adorée et gâtée avec joie et faiblesse s'il n'eût été retenu par la crainte de sa femme et une vaine imitation, hors de la présence de celle-ci, de gestes et de procédés autoritaires. Partagé entre tant de sentiments dont la complexité l'effrayait et durcissait son visage bénin, il provoqua une explication.

— Tu me parles de madame Guibert, et puis de ton bonheur. Je ne comprends pas.

Alice n'hésita plus, et son trouble même l'empêchait de deviner les pensées de son père :

— Elle vous demandera ma main pour son fils.

— Pour le capitaine ?

— Oui.

Plus faiblement elle ajouta, et le fragile souhait qu'exprimèrent ses paroles contenait toute la force de son amour :

— Père, je vous en prie, il faut la lui donner, et décider maman.

M. Dulaurens se fût attendu sans cette fin de phrase. Il saisissait les choses par le détail, et les derniers mots retenaient toujours plus volontiers son attention.

— Décider maman ! Toujours ta mère ! fit-il avec aigreur en reprenant sa promenade.

Il s'assura que la porte était bien fermée, s'arrêta pour tendre l'oreille, et, raffermi par la cloison et le silence, il se lança avec audace :

— Ta mère ! Ne sais-tu pas, enfant, que mon consentement a plus d'importance ? La loi le proclame. Et cette loi est juste. Il faut une autorité unique dans une maison, et cette autorité est dévolue au chef de famille. **Pater familias!**

Rapidement il jeta un coup d'œil dans la glace afin d'apercevoir son air omnipotent. Il semblait avoir oublié le grave sujet de cet entretien, que la tremblante Alice redoutait de rappeler. Devait-elle prononcer encore le nom brûlant de Marcel Guibert ? Mais, redescendu à la réalité, M. Dulaurens lui épargna du moins ce nouvel acte de courage; il répéta mot pour mot une phrase de sa femme :

— Ce jeune homme est un héros. L'héroïsme le fait nôtre.

Et sa femme entendait par là qu'on pouvait sans crainte recevoir Marcel Guibert dans un salon aussi distingué que celui de la Chênaie.

Désireux de ne point s'engager, il se hâta de soulever quelques objections :

— Mais tu veux être tranquille, je suppose, petite Alice. Il ne te faut pas un mari qui s'en aille conquérir le monde. Tu as une nature calme et paisible. Le capitaine restera à Chambéry ?

— Père, dit la jeune fille, qui se souvenait des vaillantes leçons de Paule, une femme doit aider son mari, et non pas entraver sa carrière.

— Sa carrière ? Eh bien, il la suivra près de nous. Chambéry est une garnison recherchée. Il permutera : rien n'est plus facile, et nous avons des relations au ministère de la guerre. Ou même il démissionnera. Mais il n'a point de fortune.

Alice se taisait, et son père qui s'approcha vit ses larmes. Emu, il retrouva le fond véritable de sa nature que le snobisme et la dépendance avaient altérée. De la main il caressa doucement la joue de la jeune fille :

— Ne pleure pas, petite. Je veux que tu sois heureuse.

Mais ces velléités d'énergie s'envolèrent aussitôt comme des oiseaux devant le chasseur, car la porte s'ouvrit, et Mme Dulaurens, débarrassée enfin de Mme Orlandi et inquiète d'Alice qui ne revenait point, entra à son tour dans le cabinet de travail. Il ne retrouva plus le petit air impé-

La peur de vivre

rieux dont il avait orné son visage devant sa fille, et son attendrissement final fut dissipé.

— Je vous laisse notre fille, chère amie. Elle désire se marier, et vous confiera son désir.

Se tournant vers Alice, il ajouta : — Voici ta mère. Arrange-toi avec elle. Ce qu'elle fait est bien fait.

Et il s'éclipsa, soucieux avant tout de conserver la paix avec tout le monde.

Quand la porte se fut refermée sur son mari, Mme Dulaurens, triomphant de son impression pénible, et déjà en garde contre un péril qu'elle devinait, vint à sa fille, et l'entourant de ses bras, lui prit à demi sa chaise :

— Petite comtesse de Marthenay! lui dit-elle à l'oreille en l'embrassant.

Mais la jeune fille se taisait toujours, et ses larmes continuaient de couler.

— Tu désires l'épouser, n'est-ce pas? Et tu le confiais à ton père. Rien ne pouvait m'être plus agréable. Nous ne nous quitterons jamais. J'ai la promesse d'Armand.

Ne voulant pas douter encore de la réalisation de ses projets, elle reprit après un instant :

— Il avancera sur place. S'il ne peut l'obtenir, eh bien! il démissionnera. Votre fortune sera suffisante pour mener une vie oisive, et d'ailleurs cette existence mondaine est si occupée.

Les pleurs et le silence persistant d'Alice l'avertirent enfin du malheur qu'elle redoutait :

— Je me suis trompée, mon enfant chérie? Tu refuses d'être sa femme? Il n'a pas su te plaire?

Oui, c'était bien cela. Alice fit un signe affirmatif, et Mme Dulaurens connut avec certitude que le cœur de sa fille s'était donné à Marcel Guibert. Elle fut assez maîtresse d'elle-même pour dissimuler son dépit, et clairvoyante, elle se ressaisit et reprit d'une voix câline :

— Ne suis-je plus ta meilleure amie, ta confidente? As-tu des secrets pour moi? Chérie, je ne l'ai pas mérité. Si tu n'aimes pas M. de Marthenay, si tu en aimes un autre, il faut me le dire. Et nous préparerons ton avenir ensemble.

Une espérance nouvelle gonfla la poitrine de la jeune fille, qui soupira enfin :

— Oui, maman.

— Et qui? demanda Mme Dulaurens en lui donnant des baisers. Qui m'a pris le cœur de ma chérie? J'ai mon oreille près de tes lèvres: dis-moi son nom.

Alice ne résistait pas à la douceur. Elle essuya ses yeux mouillés, et put dire avec ces secousses de tout le corps qui suivent une crise de sanglots :

— Madame Guibert va venir tout à l'heure... Elle vous parlera de moi... pour son fils...

— Pour le capitaine?

— Oui.

— O ma chérie, quelle peine tu me fais!

— Pourquoi avez-vous de la peine, maman?

Mme Dulaurens releva lentement la tête, et, avec une profonde expression de tristesse, elle répondit :

— Parce que je vois bien que tu veux me quitter. M. Guibert t'emmènera très loin de nous, dans quelque ville perdue de France, ou même en Algérie. Ces conquérants affamés de gloire et de danger, l'amour ne les retient pas longtemps. Comment, toi si douce et casanière, as-tu pu l'aimer?

— Oh! maman, je ne sais pas. Peut-être parce que je suis faible... et qu'il est fort?

— Je comprends qu'il ait eu, lui, l'idée de t'épouser. Les Guibert sont aux trois quarts ruinés depuis que le docteur s'est fait le terre-neuve du banquier d'Anney. Et puis, cette campagne de Madagascar, Oh! je conviens que le capitaine s'est bien comporté. C'est indiscutable, et je l'ai assez fait savoir. Cette expédition, dans un pays malsain, a été terrible. Tous nos soldats y ont contracté les fièvres. Je ne voudrais pourtant pas que tu aies un mari malade. Oh! je ne désire que ton bonheur. Vois-tu: les petites filles comme toi ignorent la vie.

A petites phrases incisives, elle détruisait et réduisait à néant le bonheur d'Alice qu'elle croyait assurer. Peu à peu la jeune fille avait reculé jusqu'à la fenêtre; dans l'embrasure qui la dissimulait à demi, elle recommençait de pleurer en silence, et se tordait les mains de désespoir. Relevée tout à fait sur son fauteuil, les yeux secs, Mme Dulaurens prit l'offensive :

— Moi, j'avais pensé que M. de Marthenay te plaisait. N'a-t-il pas toutes les séductions? Un beau nom, un joli physique, de la fortune. Il est officier de cavalerie, et il monte divinement à cheval. Il danse à la perfection. Je l'avais choisi entre tous. Enfin tu restais avec nous. Nous avions notre part de ton bonheur. Cette part, tu veux donc absolument nous l'enlever?

— Maman, protesta Alice.

— Les enfants sont bien ingrats. Toi que j'ai soignée durant ta frêle enfance, pendant ta fièvre typhoïde encore, voici que déjà tu penses à m'abandonner.

Et pour affaiblir l'égoïsme de cette plainte, elle ajouta aussitôt :

— Ah! si j'étais sûre que ton bonheur soit là! Mais ne plus pouvoir veiller sur ta santé, redouter chaque jour d'apprendre que tu es malade au loin, dans quelque garnison dépourvue de médecin, craindre sans cesse pour la paix et la douceur de ton foyer que je ne vérifierai point de mes yeux, ne pas même être là, peut-être, pour recevoir tes enfants si Dieu t'en envoie... Ce sera ma triste vie désormais?...

Alice, émue à cette évocation des caresses et du dévouement maternels, tendit les bras :

— Maman, maman! je ne vous quitterai pas.

Mme Dulaurens se précipita vers elle, et la mère et la fille s'enlacèrent en pleurant.

— Je ne me marierai jamais. Je resterai avec vous.

— Petite Alice, petite Alice adorée, je te retrouve! dit-elle en serrant son enfant sur son cœur. Je t'aime tant. Tu ne sais pas encore combien je t'aime. Je crois que je t'aime trop. Ah! je veux que tu sois heureuse!

Ses paroles lui venaient naturellement aux lèvres, à l'heure même où elle brisait le cœur de sa fille.

Cependant Alice, appuyée sur l'épaule maternelle, vit, par la croisée ouverte, une femme en deuil qui suivait l'allée des platanes et s'avançait vers la maison. Lente et courbée, Mme Guibert venait avec confiance demander sa main pour Marcel. A cette vue, la jeune fille frissonnante se dégagea de l'étreinte.

— Elle n'est pas prévenue, pensa-t-elle. Il est trop tard. O mon Dieu! la pauvre femme!

Et Mme Dulaurens, étonnée et de nouveau inquiète, songeait :

— Qu'a-t-elle encore? Va-t-elle changer une seconde fois?

Alice avait quitté la fenêtre pour fuir ce douloureux spectacle qu'elle ne pouvait supporter.

— Comme elle va souffrir! Je ne veux pas! Je ne veux pas!" se disait-elle, en s'abandonnant au désespoir et en se traînant d'un meuble à l'autre.

La pitié dominait en elle jusqu'à son amour meurtri. Pour retarder le malheur inévitable suspendu sur cette vieille femme déjà voûtée sous le poids de la destinée, elle n'avertit pas sa mère de qui le fatal refus devait venir. Elle la retint près d'elle par de vaines paroles. Sans doute son père attermoierait, ne donnerait pas de réponse définitive. Comme les faibles qui se contentent des plus légers résultats, elle ne tentait plus que d'épargner à Mme Guibert une peine trop prompte, et ne s'avouait pas qu'elle se connaissait déjà incapable de lui éviter cette peine elle-même dont elle avait pleuré la première et dont elle pleurerait toujours.

Après quelques minutes d'anxieuse attente, on vint prévenir Mme Dulaurens que Mme Guibert était au salon.

— J'y vais, dit-elle.

Et, embrassant sa fille qu'elle sacrifiait, elle gagna le corridor. A peine eut-elle refermé la porte qu'Alice se précipita et de sa main qui tremblait ne parvint pas à ouvrir.

— Maman, cria-t-elle à travers la cloison, Je l'aime! je l'aime! Dites oui, je vous en supplie!

Elle ouvrit enfin. Mais le corridor était vide. Mme Dulaurens s'était éloignée.

Se voyant seule, Alice fut atterrée. Elle demeura immobile, hatelante, secouée de frissons, prête à défaillir. Tout à coup elle se prit la tête dans les mains, descendit en hâte l'escalier, et, trouvant une issue ouverte sur le parc, elle s'enfuit hors de la maison. Elle courut cacher sa douleur à l'ombre des chênes, là même où elle avait reçu de la bouche de Paule l'aveu d'amour de Marcel. Sur les feuilles mortes elle s'assit, et même elle désira se coucher sur la terre douce, rester là sans mouvement comme une chose inerte et abandonnée.

Elle ne sut jamais le temps qu'elle passa dans le bois. Elle y pleura toutes les larmes de son corps. Elle se promit d'être fidèle au souvenir de son fiancé, et que, ne pouvant être à lui, elle ne serait à personne. Mais elle ne se dit pas que cette promesse même contenait une renonciation: ainsi elle se jugeait elle-même incapable de l'amour actif qui lutte et qui triomphe.

VII

La demande en mariage

De son pas lent et traînant, Mme Guibert suivait l'avenue des platanes. Elle avait revêtu pour cette démarche officielle sa plus neuve robe noire, et Paule avait disposé avec un soin particulier sa coiffure et les plis de son voile de veuve.

Elle avait voulu descendre devant la grille de la Chênaie afin qu'on ne vit pas le luxe inusité de son équipage, qui lui causait une sorte de gêne semblable à celle qu'engendre le mensonge dans les âmes loyales.

— Vous pouvez me laisser là, avait-elle dit au cocher, je remonterai à pied.

Elle avançait dans la grande allée, s'appuyant sur son ombrelle noire. Le cœur lui battait très fort. Malgré son courage dans la vie, elle était demeurée timide, et le monde l'effarouchait.

Avant de sonner, elle s'arrêta pour laisser se calmer les palpitations de son cœur et pour reprendre son souffle. Elle ne leva pas les yeux vers la fenêtre où pleurerait Alice, qui l'avait vue venir et la regardait, éperdue et découragée.

Elle fut reçue au salon par M. Dulaurens et vit là un heureux présage. Ce petit homme insignifiant ne pouvait raisonnablement l'impressionner, et même il lui donnerait le loisir de se remettre tout à fait. Après quelques phrases de politesse que celui-ci tenta d'allonger, elle dit, incapable de dissimuler plus longtemps le but de sa visite :

— Vous avez déjà deviné, monsieur, pourquoi je venais à la Chênaie.

Et elle sourit doucement, de ce joli sourire frais qu'elle avait gardé dans la vieillesse et qui reflétait son âme demeurée pure et presque candide.

— Mais non, madame, je l'ignore absolument. Nous sommes très flattés, croyez-le, de cette visite. Je regrette que madame Dulaurens ne soit pas là.

Gêné, redoutant d'assumer quelque responsabilité inquiétante, le malheureux homme ne tenait pas en place. Il tira vivement le cordon de sonnette. La femme de chambre parut.

— Avez-vous prévenu madame?

— Je la cherche, monsieur. Madame n'est pas dans sa chambre; madame est peut-être avec mademoiselle dans le cabinet de monsieur.

— C'est cela, courez la prévenir.

Et se tournant vers Mme Guibert, il

FEMME QUI POUVAIT A PEINE MARCHER

Mme Jameson raconte comment elle a recouvré sa santé par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham

Hamilton, Ont. — "J'ai pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et ne voudrais plus m'en passer.

Je souffrais tant de maladie féminine que je pouvais à peine marcher, et j'étais épuisée, pouvant à peine faire mon travail domestique. Je restais au lit trois ou quatre jours à la fois. Une amie me dit d'essayer votre Composé Végétal.

Après en avoir pris deux bouteilles, je commençai à vaquer à mes devoirs. J'en ai pris dix bouteilles en tout, et je suis maintenant en parfaite santé et fais tout mon ouvrage. J'ai aussi employé le "Sanative Wash" de Lydia E. Pinkham, et je le trouve excellent. Mais je dois ma santé au Composé Végétal. Même si le prix était plus élevé, je ne m'en passerais pas." — Mme Nellie Jameson, 805 East Cannon St., Hamilton, Ont.

Vous sentez-vous quelquefois épuisée, nerveuse et faible? Prenez alors le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, il est excellent pour cela. Il soulage toujours, et si vous le prenez régulièrement et avec constance, il fera disparaître cet état!



BANQUE PROVINCIALE

DU CANADA

Capital autorisé..... \$5,000,000.00
Capital payé et surplus... 5,776,000.00

131 succursales dans les provinces de Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick et de l'Île du Prince-Édouard.

Président: L'Hon. SIR H. LAPORTE, C.P.
Vice-Président: M. Tancredi BIENVENU.
Vice-Président: M. S.-J. B. ROLLAND.

EXTRAIT DES RÈGLEMENTS APPROUVÉS PAR LES ACTIONNAIRES

Aucun prêt ne sera fait par la Banque à ses Directeurs ni à aucun d'eux.

Un montant égal à au moins cinquante pour cent (50%) de tous les dépôts d'Épargne, tel que constaté par le dernier rapport au Gouvernement Fédéral, sera tenu continuellement en espèces, en prêts garantis par actions ou obligations, et autres valeurs facilement négociables.

Bureau de contrôle pour le département d'Épargne (Commissaires-Censeurs)

Président: L'Hon. N. PERODEAU, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.
Vice-Président: L'Hon. E.-L. PATENAUBE, C.P., M.P.P.
M. SAMUEL CASAVANT.

La peur de vivre

répétait avec inquiétude pour gagner du temps :

— C'est regrettable. C'est très regrettable. Mais vous voyez, on la cherche, on court la prévenir. Elle ne peut tarder : je suis désolé de vous faire attendre

— Ce que j'ai à dire monsieur vous intéresse autant que madame Dulaurens, reprit Mme Guibert qui, pénétrée de sa mission, regardait le plancher et ne songeait point à observer les petits manèges de son interlocuteur.

— Mais elle va venir, je vous assure, dit-il avec précipitation. Attendez un instant, madame, je vous en prie. Madame Dulaurens aurait trop de peine si elle manquait votre bonne visite. Et vous vous entendrez certainement mieux avec elle. Evidemment, évidemment.

Comme il passait la tête dans le corridor, Mme Guibert leva enfin les yeux et le surprit dans cette attitude anxieuse et pitoyable encore qu'un homme nul.

Et par un obscur pressentiment elle commença de perdre sa belle confiance.

Enfin Mme Dulaurens entra en coup de vent.

En phrases nombreuses et flatteuses elle s'excusa de son retard auprès de Mme Guibert. Celle-ci, en la voyant, avait déjà perdu presque toute sa modeste assurance. Que pouvait-elle attendre de favorable de cette femme encore belle et élégante, dont la voix trop haute avait des inflexions protectrices et dures, dont la politesse trop affectée ne dissimulait qu'à peine l'orgueil et la sécheresse ?

Pendant Mme Dulaurens continuait à entourer la visiteuse des prévenances et de compliments, et de cette timidité qu'elle soupçonnait s'appêtait à tirer avantage. Comme elle entamait l'éloge facile des familles nombreuses, Mme Guibert y vit l'occasion de présenter sa requête.

— Comme vous êtes bonne, madame de parler ainsi. Oui, mes fils ont bien travaillé. Et je viens vous voir au sujet de l'un d'eux, au sujet de Marcel.

Elle ne se douta même pas qu'elle donnait ainsi à entendre qu'elle ne serait point venue en visite sans une obligation. Elle sut louer Alice avec une grâce touchante. Son cœur l'inspirait.

— Marcel n'a pu la voir sans être charmé. Il se souvient que toute petite elle lui disait dans les jeux : "Je suis bien avec toi, je veux rester avec toi." Il m'a chargé de vous demander la main de votre chère fille. Il vous promet de lui donner le bonheur. Quant au sien, vous l'aurez assuré pour toujours.

Vous savez que nous n'avons pas de fortune. Mon fils n'y a point songé, parce qu'il aime. Mon mari a laissé à ses enfants plus d'honneur que de richesse. Mais, quoique bien jeune, Marcel a déjà un passé brillant qui répond pour son avenir.

Et dignement elle ajouta :

— C'est une fortune aussi.

— Nous sommes très flattés, dit enfin M. Dulaurens, qui luttait depuis un moment entre la crainte de peiner cette bonne Mme Guibert et celle de déplaire à sa femme.

D'un regard celle-ci le fit taire, De quoi se mêlait-il ?

— Certainement, nous sommes très flattés, reprit-elle avec une lenteur calculée. Cet honneur nous surprend. Nous n'y étions point préparés.

Et Mme Guibert étonnée se demandait :

"Alice ne les a-t-elle vraiment pas avertis ? . . . ou bien se joue-t-on de moi ?

— L'éloge de votre famille n'est plus à faire, continuait tranquillement Mme Dulaurens. Nous savons, en effet, madame, que Monsieur Guibert s'est ruiné pour sauver son frère d'Annecy. . . Malheureusement il n'a pu empêcher le suicide et la. . . la liquidation.

Le mot **liquidation** ainsi prononcé signifiait **faillite**. Mme Guibert comprit la méchanceté de ce propos. Elle apportait des paroles de paix et d'amour et voici qu'on la recevait en ennemie ; tant d'injustice fit monter le sang à son visage et ses yeux clairs, si doux, se troublèrent. Dès lors, sans se l'expliquer, elle considéra la partie comme perdue. Cependant elle protesta :

— Oh ! il n'y a pas eu de liquidation. Tout a été réglé en capital et intérêts. Aucun doute n'est possible à cet égard.

Notre réputation est égale à Annecy et à Chambéry.

Elle n'était pas au bout de son calvaire. Mme Dulaurens avec cette aisance que donne la vie mondaine, reprenait froidement, le sourire sur les lèvres :

— Le capitaine a rempli une carrière magnifique. Décoré si jeune ! Vous savez que nul plus que moi ne rend hommage à ses mérites. Comme vous avez dû souffrir durant cette longue campagne de Madagascar ! Et dites-moi, il est bien remis de ses affreuses fièvres qui sont si lentes à guérir ?

La mesure était comble. Mme Guibert ne put répondre. Si elle avait tenté de parler, elle eût éclaté en sanglots. On touchait à la place sacrée de son cœur, à ses enfants. Sacrifiez votre fortune pour sauver l'honneur du nom, donnez vos fils à la patrie, exposez-les à la mort, pour que des allusions perfides et mensongères s'en viennent ensuite discréditer le désintéressement et l'héroïsme, et les ravalent à la face de cette coterie qu'on appelle le **monde** !

Pendant Mme Dulaurens continuait :

— Je ne puis rien vous dire de décisif, madame, ni dans un sens, ni dans un autre. Je transmettrai fidèlement votre demande à ma fille et vous connaîtrez bientôt sa réponse. La mode est aujourd'hui de consulter les jeunes filles sur leurs penchants.

— Alice est par nature indécise. Elle est si jeune encore. Une enfant. D'autres demandes, madame, ont précédé la vôtre. Tout ceci entre nous, n'est-ce pas ? Elles ont cet avantage de ne pas nous enlever notre fille. C'est un grand point aux yeux d'Alice. Noblesse, fortune, tout y est. Ah ! si le capitaine consentait à ne pas quitter Chambéry, à démissionner au besoin pour y demeurer près de nous, près de vous aussi ! N'est-il pas rassasié de gloire ?

Mme Guibert s'était levée. Elle dit simplement :

— Je ne sais pas, madame ; je vous remercie.

Elle remerciait son ennemie de l'avoir tourmentée avec cette cruauté inutile ! jamais elle ne s'était sentie aussi faible et désemparée.

Pendant Mme Dulaurens, en la reconduisant, eut pitié d'elle, et, satisfaite de sa victoire, elle l'accabla de bonnes paroles sur sa santé, sur ses enfants qui reconstituaient une France lointaine au Tonkin, sur Paule, d'une beauté si distinguée, qui ne venait pas assez souvent voir Alice. Elle gardait sa fille : donc elle pouvait être généreuse. Et sur le pas de sa porte, elle paraissait de la meilleure grâce du monde accompagner sa meilleure amie. Derrière elle, M. Dulaurens trotta et se confondait en petites révérences surannées. . .

Quand, de nouveau seule, elle remonta la grande allée de platanes, Mme Guibert respira comme si elle venait d'échapper à un grand danger.

Mais la solitude ne lui fut pas un soulagement durable. Ne fallait-il pas maintenant revenir au Maupas, annoncer la triste nouvelle à son fils ? La pensée de cette peine qu'elle ne pouvait lui épargner dont elle était la messagère, lui arracha enfin les larmes qu'elle tentait depuis si longtemps de retenir. Le soleil, dont les rayons traversaient de haut le lourd feuillage des arbres, inclinait lentement sa course vers la montagne. Pour la première fois, elle souffrit de rentrer dans la vieille demeure, où elle savait qu'on l'attendait avec confiance et impatience.

De son pas fatigué qui traînait d'avance, elle avançait avec une lenteur découragée. Elle sentait le poids du jour, plus lourd que celui de soixante années. En marchant, elle s'adressait des reproches. Elle n'avait pas été, se disait-elle, à la hauteur de sa tâche. Comment n'avait-elle pas trouvé des paroles plus séduisantes et plus adroites pour soutenir la cause de Marcel ? Mais non, elle n'était qu'une pauvre femme incapable de flatterie dans une démarche aussi grave.

Elle s'exaltait dans le désespoir. Sa détresse et sa lassitude augmentaient. Parvenue au bout de l'allée de platanes, elle se demanda si elle aurait assez de forces pour continuer sa route. Le souffle lui manqua : elle dut s'arrêter.

"Je ne veux pas être malade chez eux", se dit-elle. Elle n'avait plus que ce désir, et, pour le réaliser, elle fit un suprême appel à son énergie.



La Mère Dit— "La Prochaine Fois ... Serviettes Sanitaires Kotex"

Tous les médecins recommandent
ces serviettes sanitaires

NE jouez pas avec votre santé. Conservez-la pendant les importantes périodes menstruelles. Servez-vous de Kotex, tel que le conseillent des milliers de médecins de tous les pays.

Les serviettes sanitaires faites chez soi sont dangereuses. Plusieurs maladies en dérivent. Kotex est scientifiquement ce qu'il faut. Confortable, s'adaptant bien, n'irritant pas.

En paquets à l'épreuve des microbes ; déodorise tout en agissant. Pas d'embarras par crainte d'offusquer le plus subtil odorat.

Jetez Kotex, après emploi, comme vous jetteriez un morceau de papier de toilette.

Pourtant toutes ces commodités coûtent guère plus cher que les dangereux moyens que l'on emploie chez soi.

Achetez Kotex à toute pharmacie et tout magasin de nouveautés.

KOTEX

Serviettes Sanitaires



GRATIS Echantillon de KOTEX
Fabrication canadienne

Kotex Company of Canada, Ltd.,
330 Bay Street, Toronto 2, Ontario.

Veillez m'envoyer un échantillon de Kotex et votre brochure sur "L'Hygiène Intime", sous enveloppe blanche.

Nom.....

Adresse au long.....

Kotex Régulier: 75c la douzaine.
Kotex-Super: 90c la douzaine

Véritable



ASPIRIN

Reconnue comme infaillible par des millions et prescrite par les médecins pour les

Rhumes, Maux de tête, Névralgie, Lumbago
Douleurs, Maux de dents, Névritisme, Rhumatisme

N'AFECTE PAS LE COEUR

Sûre

N'acceptez qu'une boîte de "Bayer"
Qui contient la manière de s'en servir.
Boîtes de 12 tablettes très commodes.
Aussi en bouteilles de 24 et 100, chez les pharmaciens.

L'Aspirine est la marque de commerce (enregistrée au Canada) de la Monoacétate de Salicylic Acid (Acetyl Salicylic Acid "A.S.A."). Quoiqu'il soit bien connu que l'Aspirine est manufacturée par Bayer, afin de protéger le public contre les imitations, les tablettes de cette Compagnie porteront, en même temps que leur marque de commerce générale, la croix de Bayer.

La peur de vivre

Elle put enfin reprendre la route du Maupas. Elle marchait lentement, s'arrêtant parfois afin d'éponger son front en sueur, triste à mourir à cause de la nouvelle qu'elle apportait. Elle ne sut pas le temps qu'elle mit pour aller de Cognin à la montée qui traverse le bois des chênes. Ce dut être bien long, car elle y parvint comme le soleil touchait la montagne de Lépine et lançait contre le bouclier des feuilles ses dernières flèches. Elle crut cent fois ne pas arriver. Sous les arbres, elle trouva la fraîcheur de l'ombre et sentit la maison prochaine. Semblable à ces bêtes blessées qui mesurent leur salut à la distance de leur terrier, elle fit un dernier effort.

Marcel, accoudé au portail, regardait le chemin. Il vit s'avancer péniblement la pauvre femme, le visage rouge, le dos courbé, toute vieillie. Il courut à elle, et quand il fut là, elle éclata en sanglots :

— Mon enfant ! mon cher enfant !

Il dut la soutenir, et simplement il demanda :

— Pourquoi n'avez-vous pas gardé la voiture ? Vous êtes fatiguée, vous avez chaud. Mère, ce n'est pas sage. Appuyez-vous fort sur mon bras. Nous irons doucement.

Il l'aïda jusqu'à ce qu'elle fût assise au salon, et les épaules couvertes d'un châle que Paule alla chercher. Aucune autre parole n'avait été prononcée, et déjà tout était dit. Le front orange, les yeux durs, Marcel se taisait. Il avait compris du premier regard et, bien que ce coup fût inattendu, trop fier pour se plaindre, il ne réclamait aucune explication.

Sa mère s'essuya le visage où se mêlaient la sueur et les larmes. Toute tremblante, elle murmura :

— Ne regrette rien. Ce n'est pas la peine.

— Comment ? fit Paule surprise.

— Ils ne veulent pas se séparer de leur fille, et croient ainsi l'aimer davantage.

La sœur de Marcel demanda :

— Et Alice ?

— Je ne l'ai pas vue. Elle se cache, ou bien on la cache. Ses parents n'étaient pas prévenus de ma visite. Ils ont été étonnés. Il faudrait leur promettre de rester à Chambéry, de démissionner au besoin. J'ai compris qu'un Marthenay leur convenait mieux.

— Ah ! dit le jeune homme dont les yeux étincelèrent.

Mme Guibert allait raconter l'humiliant interrogatoire qu'on lui avait fait subir ; rendu ingrat par la douleur qu'il ressentait et refusait d'avouer, Marcel ne lui en laissa pas le temps :

— Vous n'avez pas su leur parler, j'en suis sûr. Ils vous déplaisent, et vous ne le cachez pas. Vous détestez le monde, et vous l'ignorez.

Il avait pris son grand air dédaigneux. L'orgueil élargissait sa blessure. Elle répondit avec une douceur et une tristesse profondes :

— Ton père ne m'a jamais fait ce reproche. Pourtant je le mérite, c'est vrai. Mais je suis bien vieille pour changer, et ces gens m'ont traitée sans égards.

Marcel, farouche et honteux de lui-même, sortit sans atténuer la dureté de ses paroles.

Paule, qui pendant cette scène était demeurée immobile et toute pâle, se jeta dans les bras de sa mère affligée et l'embrassa passionnément :

— Mère, ne pleurez pas. Oh ! comme je les méprise ! Et Marcel est injuste. C'est abominable, ce qu'il a dit là.

Ses yeux brillaient d'un feu sombre. Mme Guibert retint ses larmes et put dire :

— Non, Paule, ne méprisons personne. Et avec ton frère, sois patiente. Ne vois-tu pas qu'il souffre ? Va le chercher...

VIII

Les complices

Dans le jardin du Maupas dont les roses se fanaient, à l'ombre des marronniers dont les feuilles commençaient à jaunir, Marcel Guibert et Jean Berlier regardaient une carte d'Afrique étalée sur la table d'ardoise.

— Voici le chemin que nous devons parcourir, disait le capitaine, et il montrait une série de petites croix rouges qui jalonnaient le désert du Sahara.

Avec un enthousiasme juvénile Jean demanda :

— L'expédition est bien décidée cette fois ?

— Oui. Elle durera deux ans, autant qu'on peut préjuger d'une traversée aussi longue et aussi périlleuse. J'ai vu à Paris le commandant Jamy qui m'a présenté à M. Moureau. Nous ferons tous deux partie de la mission avec cent ou deux cents tirailleurs : c'est entendu. Elle s'organise avec méthode. Le ministre de la guerre s'y intéresse. Mais je crains que nous ne partions pas avant l'année prochaine.

De sa voix grave aux articulations nettes, Marcel parla longuement de la cause, du but et de la composition de la petite expédition qui se préparait et qui devait reprendre la tentative tragique du colonel Flatters.

Le visage de Jean qui l'écoutait prenait une expression attentive et virile. Ce jeune homme aux mouvements souples, aux traits fins et jolis, qui souriait et railait sans cesse, qui plaisait aux femmes, et qu'on eût, au premier coup d'œil, imaginé dans un salon en flagrant délit de flirt et de galanterie en croyant lui restituer son cadre naturel, révélait, sous l'empire d'une préoccupation sérieuse, son vrai caractère, mâle, ferme, audacieux.

Mme Guibert parut sur le perron.

— Silence ! fit le capitaine qui toucha rapidement ses lèvres du doigt.

— Elle ne sait pas ? murmura Jean à voix basse.

— Non. Elle saura toujours trop tôt.

Elle regarda le jardin, mais ne vit pas les deux jeunes gens. Se croyant seule, elle retira ses lunettes qu'elle avait mises pour travailler à quelque ouvrage de femme, prit son mouchoir et lentement le passa sur ses yeux. Lasse, elle s'appuyait à la balustrade de bois qu'enlaidissait une triste parure, les branches défeuillées du jasmin et de la glycine. Elle laissait flotter sur le paysage familier sa rêverie mélancolique.

La chute d'un marron à ses pieds fit tressaillir Marcel Guibert. Il comprit tout à coup la détresse de ce décor dont il n'avait distingué que l'enveloppante grâce. Il respira l'automne et la fin du jour. Et comme il contemplait la vieille femme, chère entre toutes, qui s'accoudait au balcon et rassemblait dans sa pensée le troupeau de ses enfants éparés, il mesura la force de sa tendresse filiale et connut en même temps cette crainte superstitieuse et poignante que nous inspire parfois le sort fragile de ceux que nous aimons.

Jean vit les ombres qui descendaient sur le front de son ami. Il lui montra l'attelage qui fécondait patiemment le sol, comme pour l'inviter à se confier à la vie.

Une blonde image de jeune fille vint occuper sa mémoire. A la suite du refus, il n'avait pas revu Alice Dulaurens.

Allait-il partir ainsi ? Dans quelques jours, l'expiration de son congé, dont il avait refusé de demander la prolongation, le rappelait en Algérie, à Oran, où Jean Berlier, nommé au premier régiment de tirailleurs, devait le précéder. Il se heurtait à cent projets impossibles, et ruminait sa servitude comme un jeune cheval rongé son mors.

Tandis qu'il cherchait le moyen d'arriver jusqu'à celle qu'il considérait comme sa fiancée avec la résolution obstinée des hommes d'action, son ami Jean se leva.

— Je voudrais, dit-il, saluer ta mère avant de partir.

— Attends, répliqua Marcel qui se leva à son tour.

Et, se décidant brusquement à parler, il ajouta presque bas :

— Ecoute, il faut que je voie mademoiselle Dulaurens. Tu peux m'y aider. Le veux-tu ?

— Ne peux-tu venir à la Chênaie ? Il n'y a rien de plus simple.

Marcel fixa de son regard pénétrant et vif :

— Tu sais bien que non.

Après un instant de silence, il reprit :

— Cependant je veux la voir.

— Pour l'enlever ? dit Jean avec son fin sourire, comme s'il tentait une dernière fois de donner à la conversation un tour de badinage. Mais il n'obtint qu'une réponse dédaigneuse :

— Regarde-la bien, et tu ne parleras plus ainsi... Il faut absolument que je la revvoie avant de partir pour plusieurs années peut-être. Il y va de son bonheur et du mien. Si le mien seul était en cause, je pourrais m'éloigner sans regarder en



Meilleure Lumière

Les avantages de la nouvelle LAMPE LACO MAZDA, dépolie à l'intérieur, sont multiples et évidents. Les femmes surtout, ne sont pas lentes à les apprécier. Lisse à l'extérieur, cette lampe est facile à nettoyer ; le volume de lumière qu'elle répand est le même que celui des lampes en verre transparent—il est plus considérable que celui des anciennes lampes dépolies à l'extérieur.

Demandez à votre fournisseur de vous la faire voir.

LAMPES LACO
Dépolies à l'Intérieur **MAZDA**

La peur de vivre

arrière, avec ma peine. Elle a besoin d'être rassurée sur son avenir, de connaître avec certitude que cet avenir appartient aux tenaces. Elle sera ma femme, si elle le veut. Je ne lui demande que le courage d'attendre.

— C'est le plus grand, fit Jean qui n'avait pas d'illusion sur le caractère d'Alice.

— C'est le plus facile.

— Oui, pour toi que les obstacles et les dangers occuperont. Mais pour elle ?

— Et si elle aime ? dit Marcel simplement, et avec une réserve de ton qui chassait de cette parole le moindre soupçon de fatuité.

— Ah ! murmura Jean, et il pensait : "Elle ne sait pas aimer. Isabelle Orlandi épouse son monsieur Landeau par amour du luxe. Alice Dulaurens épousera M. de Marthenay par faiblesse, et parce que sa mère veut avoir sous la main un gendre titré. Les jeunes filles, aujourd'hui, ne connaissent plus les fortes tendresses, et personne ne les leur apprend."

— Tu tiens absolument à cette entrevue ?

— Absolument !

Jean n'objecta plus rien. Comme il méditait sur ce projet, Marcel reprit :

— Tu es reçu chez les Dulaurens en intime. Il t'est facile de parler de ma part à mademoiselle Dulaurens. Je ne te demanderais pas cette démarche si elle contenait quoi que soit d'équivoque. Je l'aurais demandée à ma sœur si Paule pouvait encore retourner à la Chênaie après... après le refus.

Il dut vaincre sa fierté pour prononcer ces derniers mots. Relevant la tête, avec un grand air de dédain il acheva :

— Paule a rencontré son amie à l'église ; elle n'a pu l'aborder, mais l'a vue sans couleur, languissante et désespérée. Il faut que je lui parle. Il n'y a là aucune déloyauté, aucune atteinte au respect que je lui dois. Il importe que tu saches avant de de me répondre.

— C'est bien, dit Jean.

Et après avoir réfléchi une seconde ou deux, il ajouta :

— Je te répète tes paroles. Souviens-toi de son visage, de ses yeux clairs, Marcel. Elle n'acceptera pas de rendez-vous.

Marcel resta songeur quelques instants : — Tu as raison, fit-il. N'y pensons plus. Je partirai donc sans la revoir.

Il n'eut pas d'autre plainte. Mais dans leur simplicité ces paroles émuèrent son ami, et bien qu'il pensât : "Il vaudrait mieux, en effet, partir sans l'avoir revue". Jean le sentit si malheureux qu'il chercha le moyen de l'aider.

— Écoute. Laisse-moi faire, je t'avertirai à temps, et tu la reverras.

Déjà il caressait un projet dont l'exécution était simple et facile.

— Tu veux voir ma mère ? dit Marcel Rentrans à la maison.

Les deux jeunes gens montèrent l'escalier, et trouvèrent au salon Mme Guibert et Paule qui travaillaient à la lumière du soir. Le visage de la première s'éclaira quand la porte s'ouvrit sur son fils ; mais celui de la jeune fille demeura obstinément penché sur la petite couverture qu'elle brodait pour son neveu lointain.

— Je viens vous faire mes adieux, dit Jean.

— Vous n'attendez pas votre ami ? Vous partez déjà ? lui demanda Mme Guibert avec une réelle expression de regret, car elle aimait sa vive jeunesse et son aimable gaieté et ne le confondait pas avec sa réputation.

— Je m'embarque à Marseille dans trois jours, madame. Mon congé expire avant celui de votre fils.

Paule leva enfin la tête, Jean, qui la fixait à ce moment, lut dans ses yeux sombres un reproche. Mais nous pouvons toujours douter d'un regard. Ce sont ces expressions rapides et fugitives, dont l'interprétation est mystérieuse, et que nous refusons volontiers d'interpréter si elles nous sont défavorables ou si elles nous occasionnent seulement une gêne. Cette jeune fille au visage grave, aux mouvements harmonieux, dont la grâce un peu farouche laissait deviner l'ardeur concentrée, l'attirait et le déconcertait ensemble. Il se fit réjouir de l'entendre parler amicalement, et sa réserve le paralysait. Tant de vies s'écoulaient dans l'équivoque, et sans

approfondir le secret de ces affinités qui les eussent modifiées et dont la force pressentie effraie la plupart des hommes ! Mme Guibert voulut raccompagner le jeune homme jusqu'à la cour. Au bas des marches elle lui dit très vite à voix basse, comme il était près d'elle :

— Occupez-vous beaucoup de lui cet hiver. Je vous le demande, Jean.

Il regarda la vieille femme avec douceur. Cette confiance le touchait :

— Je vous le promets, madame. Il est mon frère aîné.

Comme il se retournait, il vit et admira sur le perron le profil fier, la silhouette aux lignes pures de Paule en deuil. Mais elle regardait droit devant elle, et les roses du ciel d'automne se fanaient sur la montagne.

Le soir même, Jean Berlier dinait à la Chênaie où l'attendait, comme chez elle, Isabelle Orlandi. Jamais celle-ci, qui était à la veille de son mariage, n'avait montré d'aussi belles audaces dans sa façon de fleureter, et une telle perfection dans son mépris des convenances.

Dans la soirée, Isabelle s'isola avec le jeune officier sur un canapé que dissimulait une abondante végétation de palmiers et de fougères.

Jean avait besoin d'un complice féminin pour réaliser son projet dont la simplicité était extrême. Ce projet consistait à conduire Alice sous un prétexte de promenade et à une heure convenue jusqu'au petit bois de chênes où elle se trouverait tout à coup en présence de Marcel Guibert venu par la route de Chaloux. Mais il ne pouvait inviter seul la jeune fille à goûter la fraîcheur des arbres. Il lui fallait donc une alliée dont la discrétion fût certaine.

"Celle-ci, peut-être, pensait-il en regardant Isabelle. Mais est-elle sûre ?"

Comme il était malaisé de mieux choisir, il se décida pour cette alliance suspecte.

— Comment trouvez-vous le dragon ? demanda-t-il à sa jolie partenaire en désignant à travers les plantes vertes le vicomte de Marthenay qui paraissait devant Mme Dulaurens, tandis que la malheureuse Alice, pour ne pas le voir, s'absorbait dans la contemplation d'un livre d'images dont elle oubliait de tourner les feuillets.

Elle se mit à rire.

— Le dragon ? C'est le M. Landeau d'Alice Dulaurens. Chacune a le sien.

— Voulez-vous m'aider à lui jouer un méchant tour ?

— Mais certainement. Cela nous rappellera la bataille de fleurs.

— Eh bien, venez ici demain dans l'après-midi vers quatre heures, j'y serai.

— Puisque vous y serez, je viendrai. C'est l'évidence même.

— Vous direz à votre blonde amie dont les joues sont pâles depuis quelques jours : "Il faut vous distraire, respirer le bon air de la campagne. Vous demeurez trop enfermée."

— Je dirai à ma blonde amie : "Il faut vous distraire, etc."

— Et nous l'emmènerons dans le bois de chênes.

— Dans le bois de chênes nous l'emmènerons.

— Sur un signe de moi nous la laisserons.

— C'est une ballade ?

— Nous la laisserons seule. Et si vous voyez ou comprenez quelque chose, vous me jurez de garder le secret ?

— Mais je n'y comprends goutte.

— C'est un secret qui ne m'appartient pas. En le trahissant vous me rendrez traître.

Elle fixa le jeune homme de ses beaux yeux noirs chargés de desirs :

— Jean, mon cher Jean, je vaudrais peu de chose et vous m'estimez moins encore. Pour vous plaire, je braverai les dangers... et même les convenances.

— Surtout les convenances, si vous voulez bien.

— Mais je veux bien. Ah ! si vous le vouliez, je vous suivrais au bout du monde.

Il se taisait, mais sur ce visage tendu elle lisait son pouvoir. Elle osa lui prendre la main, et lui dit en italien pour dissimuler à demi son audace :

— Io vi amo.

Jean ne songeait plus au rendez-vous de Marcel. Mais sa belle humeur et ses allures conquérantes donnaient le change sur sa nature qui était délicate, loyale et



SALADA est synonyme des meilleurs thés. Mélangé avec art, de feuilles sélectionnées et fraîches ; et vendu seulement en paquets d'aluminium. Il donne au consommateur la suprême saveur, la force et la pureté. Toute tasse préparée avec soin est un nectar.

Le Mélange Parfait

"SALADA"

presque réservée. Et c'est ainsi qu'amoureux momentanément il ne prononça point les paroles qu'Isabelle attendait :

Derrière les plantes vertes ils virent Alice se lever. La jeune fille traversa le salon, les yeux fixes comme une somnambule. Elle portait une robe de lin blanc qui seyait à son teint de blonde. Isabelle détailla sa toilette d'un coup d'œil sec comme un inventaire.

Le cœur allégé, il reprit le projet :

— Alors vous garderez le secret que vous devinez demain ?

— Si je le livre, je consens à aimer M. Landeau.

— Parlons sérieusement, voulez-vous ?

— Je parle très sérieusement. Mon fiancé est la comparaison la plus sérieuse du monde. Eh bien, tenez, si je livre votre secret, c'est que vous aurez cessé de me plaire.

— Ah ! non, je puis cesser d'une minute à l'autre.

— Ingrat !

Elle le montra du geste, comme si elle le présentait à une galerie imaginaire

— C'est joli comme un cœur, et ça n'en sait rien.

Elle leva la main :

— Je le jure. Là, êtes-vous content ? Cette fois, parlez.

Il hésita encore, puis se décida :

— Mon ami Marcel Guibert a quelque chose à dire à Mlle Dulaurens. Il l'attendra demain dans le bois des chênes.

— Ah ! fit Isabelle intéressée. Mais ils n'ont pas besoin de nous pour cela.

— Attendez, Mlle Alice n'en sait rien. Si elle le savait, elle n'irait pas.

— La sotte ! Mais vous avez raison. De sa part rien ne m'étonne plus. Elle est capable de toutes les bêtises.

— De toutes les timidités plutôt. Elle a une jolie âme timide.

— Scrupuleuse plutôt. Mais elle est riche. Elle peut choisir son mari. Par le temps qui court, c'est un luxe rare. Comment ne préfère-t-elle pas le capitaine Guibert à ce fade et prétentieux Marthenay ? Il me plaît beaucoup, le capitaine.

Mme Dulaurens, qui depuis un instant s'agitait, s'approcha de leur retraite, estimant que ce tête-à-tête avait suffisamment duré. Elle demanda :

— Alice n'est pas avec vous ?

— Elle sort du salon, madame. Et tenez, la voici qui rentre.

Quand elle se fut éloignée, Jean reprit très vite, pour terminer l'entretien :

— Mme Dulaurens ne veut pas se séparer de sa fille. Vous comprenez.

— Ah ! dit Isabelle. Alors la pauvre Alice épousera M. de Marthenay. Elle n'a pas plus de volonté qu'une poule sous un déluge.

Et avec une exaltation comique elle ajouta :

— Favorisons les amours illégitimes. Que me donnerez-vous en récompense de ma complicité ?

— Demandez et vous recevrez.

Elle le regarda sournoisement, comme pour le provoquer :

— Un baiser de vos lèvres, cher monsieur.

Revenu de sa naïveté, il répliqua du tac au tac :

— Sur les vôtres, mademoiselle.

Ce fut elle qui rougit. Ils rirent avec cette gêne légère qui accompagne la promesse du plaisir, et, quittant leur cachette, ils vinrent se mêler à la conversation générale.

IX

L'adieu

Le lendemain, les choses se passèrent comme il était prévu. Isabelle Orlandi et Jean Berlier conduisirent dans le parc Alice Dulaurens jusqu'au bois de chênes où Marcel averti attendait. Au détour d'un sentier ils les laissèrent face à face, tandis qu'ils continuaient leur promenade sous les feuillages mouillés par l'automne.

Alice effarouchée mit la main sur son cœur. Son premier mouvement fut de s'enfuir, mais elle se sentait les jambes molles et la poitrine sans souffle.

— Restez, je vous en prie ! lui dit Marcel d'une voix grave et pressante qu'elle ne lui connaissait pas. Pardonnez mon audace. Je vais partir pour l'Algérie, et et je n'ai pas eu le courage de m'éloigner sans vous revoir.

— Ah ! fit-elle toute pâle et frémissante. Que dira ma mère ?

— Alice, j'ai à vous dire que je vous aime. Paule m'a dit que vous m'aimez. Est-ce vrai ? Je veux le savoir de votre bouche.

Il la vit trembler et porter les deux mains à sa gorge comme si elle étouffait. Ses joues étaient sans couleur, et ses yeux regardaient sans les voir les feuilles mortes qui jonchaient le chemin.

Comme une plainte infiniment tendre elle murmura :

— Je ne puis vous le dire.

C'était déjà son aveu, le seul qu'elle se crût permis.

Emu jusqu'au cœur, il contempla avec des yeux nouveaux l'enfant craintive qui, debout à quelques pas de lui, et les épaules couvertes d'un châle blanc, se détachait comme une apparition sous la voûte de l'allée. Sur ses yeux célestes elle abaissait à demi ses longs cils. Derrière elle, dans l'intervalle des branches, il voyait le soleil descendre, comparable à un grand incendie sur lequel se découpaient les troncs noirs des chênes. Et les teintes des feuilles étaient ardentes et cruelles, d'or et de sang.

— Alice, reprit-il, si vous m'aimez comme je vous aime, promettez-moi d'être ma femme.

Elle regarda enfin le visage fier du jeune homme.

Elle comprit qu'il avait souffert à cause d'elle, et ses yeux s'humectèrent.

— Je ne puis pas... Marcel... Mes parents...

Elle n'en put dire davantage, ses larmes parlaient pour elle.

Il s'approcha et lui prit la main. Elle ne la retira pas.

La peur de vivre

D'une voix ferme, persuasive, il continua :

— Ne vous inquiétez pas, Alice. Vous obtiendrez leur consentement. Ayez la volonté et le courage d'attendre. Le temps nous aidera. Je ne vous demande que d'être patiente, moi, je veux accomplir de grandes choses pour vous, je partirai en expédition au centre de l'Afrique. Je saurai vous conquérir, ma fiancée.

Alarmée, elle supplia et ses craintes livraient son amour :

— Non, non, je ne veux pas. Je ne veux pas que vous exposiez votre vie. Ah! si vous... m'aimez, vous n'irez pas.

— J'irai parce que je vous aime, Alice. — Vous ne me connaissez pas. J'ai peur. J'ai peur de tout. Je suis une pauvre petite femme.

— Comme mon cœur est lourd! murmura-t-elle à voix basse.

— Alice, ne craignez rien! dit-il avec passion. Je vous aime. Je vous protégerai.

S'inclinant, il effleura de ses lèvres cette petite main tremblante qu'il avait gardée. Ce baiser la fit toute tressaillir. Elle soupira :

— Rentrons. C'est mal. — Oh! non. Je vous aime tant. Ne suis-je pas votre fiancé?

Elle répéta : — C'est mal.

Ils se regardèrent de tout près.

Les couleurs du soir pâlisssent. Une vapeur bleue palpitait dans le parc, sous les arbres et sur les pelouses. C'était l'heure mystérieuse où les choses s'attendrissent dans la peur de mourir. Le jour demeurait encore, mais un jour délicat atténué, d'une grâce langoureuse.

Dans les yeux de la jeune fille il vit le reflet du couchant. Toute la mélancolie de la nature mourante tenait dans ce miroir animé.

Jamais il n'avait senti pareillement la fragilité de l'objet de son amour. Jamais elle n'avait pareillement ressenti le chaste désir de s'appuyer à cette force. Cependant, comme il l'attirait à lui et se penchait pour l'embrasser, de ses frêles mains elle le repoussa doucement, et murmura pour la troisième fois :

— Oh! non, c'est mal.

Cette vertu frémissante qui dissimulait si peu la tendresse le remplissait de respect et d'émotion.

— Alice, Alice. Je vais partir. Pour plusieurs années peut-être. Mais qu'est-ce que deux ou trois ans quand on aime? Quand on aime, c'est pour toujours. Je voudrais emporter votre promesse, Alice, je vous aime plus que ma vie. Ou plutôt je n'aime pas la vie sans vous. Jurez-moi de me garder pendant l'absence votre cœur, et cette petite main que vous m'avez donnée, et que je tiens là toute glacée dans la mienne.

Interdite, elle restait immobile et muette.

Il la contemplait toute pâle et faible, avec une infinie bonté, avec l'unique désir de la protéger contre les atteintes du sort. Mais comme elle se taisait toujours, il insista :

— Alice, je vous aime. Le soir tombe; il vous faut rentrer. L'air d'automne est déjà froid. Me laisserez-vous partir sans un mot, sans une parole d'espoir?

C'était l'heure émouvante où les choses se recueillent, avant de se mêler dans l'ombre, avant de mourir. Cependant les dernières lueurs du couchant éclairaient encore ce pur visage, ces cheveux d'or. Et le châle blanc faisait une tâche claire sous les arbres. Elle demeurait muette et immobile, comme une morte. Elle entrevoyait à la fois la lutte impossible avec sa mère et le mariage impossible avec M. de Marthenay. L'amour lui ouvrait toutes grandes les portes de la vie. Effarouchée, elle avait peur. Ainsi paralysée par la crainte elle ne pouvait choisir.

Que ne parlait-il de sa douleur? Elle était si bouleversée qu'elle se fût attendrie et promise. S'il eût tenté de l'attirer à lui comme tout à l'heure, elle ne l'eût point repoussé; elle eût enfin reposé sa tête sur un cœur courageux.

Mais il la voulait recevoir d'elle-même. Il attendait, et, à mesure que cette attente se prolongeait, il considérait avec plus de pitié cette pauvre enfant dont l'amour était si précaire. Ni la pudeur, ni la timidité, ni la réserve naturelle n'expliquaient son silence. Les circonstances qu'ils traversaient étaient déjà trop graves pour qu'elle hésitât à parler si elle en éprouvait le désir. Les obstacles qui les séparaient n'étaient que des barrières de vanité et d'égoïsme, peu difficiles à vaincre. Elle aimait, et cependant elle se taisait.

Il connut que leurs voies étaient différentes. Il redressa sa haute taille dans une pensée de commisération dédaigneuse. Pour lui dire adieu il triompha pourtant de son orgueil, et il lui dit avec indulgence :

— Non, Alice, ne promettez rien. Je vous rends la parole que vous aviez donnée à Paule pour moi. Vous n'avez pas la force d'aimer.

Et de sa voix précise et ferme il ajouta en laissant tomber la petite main froide qui ne résista pas :

— Adieu, mademoiselle, nous ne nous reverrons jamais.

Elle le vit s'enfuir dans l'allée où commençaient d'errer les ombres qui accompagnent la chute du jour. Il ne se retourna pas. Il avait déjà disparu, et des yeux elle le cherchait encore. Le bois frissonnait aux souffles du soir. Une feuille se détacha d'un arbre, et dans sa chute effleura les cheveux d'Alice. A ce présage de l'hiver, elle sentit la mort autour d'elle, en elle.

Comme deux fantômes joyeux et légers, Isabelle et Jean apparurent sous les chênes. Ils la trouvèrent immobile à la place même où Marcel l'avait laissée. Quand ils voulurent lui parler, elle s'échappa sans un mot, et courut vers la maison pour cacher sa misère. Elle ne pensa pas à confier sa peine à Jean Berlier qui pouvait encore la sauver du désastre. Elle gagna sa chambre, se cacha le visage dans ses mains, et pleura. Mais dans sa douleur même elle ne songeait pas à la lutte, et s'abandonnait au sort qu'elle considérait comme inévitable.

Après la fuite d'Alice, Isabelle et Jean se regardèrent, étonnés.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Je comprends, dit-elle. Encore une qui a peur! Nous sommes toutes pareilles aujourd'hui. Nous voulons des rentes, et pas de risques. Je n'en connais qu'une capable d'aller par amour au bout du monde dans une robe de quatre sous.

— Qui?

— Paule Guibert.

Avant même que le nom eût été prononcé, il avait revu brusquement le profil, la silhouette de Paule en deuil, Isabelle eut l'intuition de ce qui se passait en lui,

Jalouse, elle s'approcha, et de sa voix la plus câline :

— Et ma commission? L'avez-vous oubliée?

Elle tendait ses lèvres. Il se souvint, et comme les teintes du couchant se brouillaient il lui donna sous les arbres la commission promise.

Marcel ne regarda en arrière qu'à la montée du Maupas. Là il se retourna, et vit la Chênaie dans l'ombre, tandis que les montagnes resplendissaient encore dans la lumière.

Il trouva, devant le portail du Maupas, sa sœur inquiète qui venait à sa rencontre.

Paule connut, à le voir, le résultat de l'entrevue :

— Ah! fit-elle simplement.

D'un mot il la renseigna :

— Nous ne sommes pas de la même race.

Elle lui prit le bras, et se penchait déjà pour l'embrasser quand elle s'arrêta :

— Ecoute.

— Ce sont les chouettes. Le bois en est rempli.

— Allons-nous en d'ici. Elles me bouleversent. Les paysans disent qu'elles annoncent la mort.

Il fit un grand geste d'indifférence...

X

Le départ

Le repas de famille qui précède un départ ressemble par sa tristesse au premier repas que l'on prend en commun après la disparition définitive de l'un des convives accoutumés. S'il n'y manque personne encore, déjà pourtant la joie en est bannie. Chacun tâche inutilement de l'égayeur, et de cet effort touchant et stérile naît une mélancolie plus profonde.

Ainsi la salle à manger du Maupas, malgré le soleil d'octobre qui la visitait, était silencieuse et morne. Marcel devait partir à la tombée de la nuit, dans le char de Trélaz, pour prendre à la gare le train de six heures. Quand la conversation mourait, personne ne songeait à la reprendre. Sur des mots insignifiants, prononcés sans entrain, elle renaissait, à peine viable, pour s'éteindre de nouveau. Marie la vieille domestique, avait préparé les plats que préférait le capitaine; en les rapportant presque tout entiers à la cuisine, elle murmurait sur un ton bourru qui exprimait son propre chagrin :

— Si c'est permis! si c'est permis! ils veulent donc se périr?

Après le déjeuner, Marcel emmena sa sœur.

— Je désire revoir, lui dit-il nos vieilles promenades.

Ils assistèrent à la descente du soir sur la campagne. Ils virent le sentier qu'ils avaient suivi et les feuilles mortes du bois devenir roses et mauves. Deux bœufs tirant un chariot chargé de litière passèrent devant eux, et, comme ils traversaient une zone de soleil, de leurs naseaux sortait une buée lumineuse que leur respiration renouvelait. La paix envahit la terre qui aspirait, par toute la tristesse de ses prés dégarnis et de ses bois dépouillés, au grand repos hivernal.

Marcel prit la main de sa sœur, qui, brusquement, sous cette pression, éclata en sanglots. Ils avaient accumulé trop de sensations dans leurs cœurs au moment de se dire adieu. Lui songeait à la faiblesse d'Alice, et Paule songeait à lui. Un moment il respecta ces larmes qu'il faisait répandre.

— Ecoute, dit-il enfin. Tu veilleras sur notre mère. Moi je vais partir pour longtemps peut-être.

Inquiète, elle pressentit quelque nouveau malheur. Aussitôt elle domina sa peine :

— Tu reviendras d'Algérie l'an prochain, n'est-ce pas?

Il la regarda avec tendresse :

— Je ne sais pas, petite Paule; je ferai partie d'une mission qui se prépare pour traverser le Sahara.

— Ah! dit-elle, j'en étais sûre. Tu demandes trop à notre courage, Marcel. Notre mère est âgée et bien lasse. Elle sent nos peines autant que nous. Il faut la ménager.

Il contempla le calme des champs et songea qu'il serait doux de rester ici près de sa mère et de sa sœur. Mais ce fut un regret éphémère et il reprit :

— N'es-tu pas là, toi, notre sœur de

charité? Il faut que j'aie très loin... et que j'oublie. N'en parle pas encore. La mission Moureau n'est pas prête. Elle ne partira pas avant une année peut-être. Je te le dis, à toi qui connais tous mes secrets. Notre mère les connaîtra toujours assez tôt.

Elle demanda simplement :

— Sera-t-elle longue, cette expédition?

— On ne peut le déterminer avec exactitude. Probablement dix-huit mois.

Elle essaya de dominer son chagrin et, vaincue, elle pleura.

— Tu ne sais pas comme nous t'aimons, mère et moi. Ah! si nous avions pu donner notre cœur à celle-là qui n'a pas osé vouloir, elle aurait pu du moins ce que nous ne pouvons pas, te retenir.

— Laissons cela, petite sœur. Ce mariage m'eût amoindri. Une femme n'a pas le droit de rétrécir la vie de son mari! Qu'est-ce qu'un amour qui n'est pas assez fort pour supporter la séparation, la douleur, pour accepter le sacrifice? Tu resteras, toi, auprès de notre mère. Tant pis! Ma destinée était de courir le monde.

Il la sentit se raidir.

— Oh! moi! fit-elle, et ce seul mot exprimait une révolte intérieure qu'il devina et comprit.

Il la savait de même nature que lui, peu disposée à se livrer et à s'attendrir sur elle-même. Il tenta seulement de la distraire et lui parla avec une grande affection :

— Paule, ne t'inquiète pas. Tu seras heureuse un jour. C'est moi qui te le dis.

Mais elle détourna la conversation :

— Ton voyage à Paris, c'était au sujet de cette mission sans doute. Tu me l'as caché.

— Pas bien longtemps, Paule, pas bien longtemps. J'ai dû lutter contre des intrigues et des compétitions nombreuses. Enfin, j'ai obtenu, pour Jean Berlier et pour moi, la faveur d'être enrôlés.

— Ah! M. Berlier part aussi?

— Oui. Il en reviendra capitaine et décoré. Surtout il en reviendra mûri. Comme la mer, le désert élargit le cœur et le cerveau. Mais pourquoi as-tu cessé de l'appeler Jean?

Elle ne répondit pas. Il la regarda et, se levant, il l'appela :

— Rentrons. Le soir tombe. Il ne faut pas priver notre mère de notre présence plus longtemps.

Mme Guibert les attendait, assise devant la porte.

Quand elle aperçut Paule et Marcel, elle leur sourit. Mais, tandis qu'ils montaient l'escalier, elle retira vite ses lunettes afin de s'essuyer les yeux.

— Enfin! dit-elle.

Son fils l'embrassa.

— Nous nous sommes attardés au bois de Montcharvin. Mais nous voici, mère. Vous ne craignez pas la fraîcheur? Il se fait tard pour demeurer dehors.

Au salon, il s'assit à côté de sa mère, sur un siège plus bas, s'appuya à son épaule et lui prit la main.

— Je suis bien ainsi, dit-il d'une voix câline qui contrastait avec son mâle visage.

Pour la première fois il remarqua cette main qu'il gardait dans la sienne, une pauvre main usée et gercée, aux doigts gonflés et sans bagues, qui révélait une vie de travail et la vieillesse. Mme Guibert comprit où le regard de son fils allait.

— J'ai dû quitter mon alliance, expliqua-t-elle. Elle me faisait mal. J'ai porté quelque temps celle de ton père. Mais l'or s'en était aminci. Un jour, elle s'est brisée comme du verre.

Elle ajouta comme pour elle-même :

— Cela n'est rien. Nos sentiments seuls importent. Et ceux-là, la mort même ne les brise pas.

Alors il se pencha, et sur la main flétrie il posa ses lèvres.

Par la mémoire il revit sur le chemin la vieille femme fatiguée et humiliée qui revenait de la Chênaie après le refus, et il se rappela de quelles paroles mauvaises il l'avait accueillie. Avec cette grâce un peu hautaine qui donnait tant de prix à ses paroles de tendresse, il dit :

— Ma chère mère, je vous ai quelquefois parlé brusquement.

Elle retira doucement sa main et lui caressa la joue. Elle souriait de ce sourire lumineux et triste qui résumait son âme épurée par la souffrance.

— Tais-toi, murmura-t-elle émue; je te défends de t'adresser des reproches. Tous

RENARDS

J'ai attrapé de 45 à 60 renards en quatre à cinq semaines de temps. Peut apprendre à tout lecteur de cette revue comment les prendre. Ecrivez pour détails à :

W. A. HADLEY,

Boîte F. Stanstead, Qué.

Comment Réduire les Veines Varices

Frottez gentiment en remontant vers le cœur, car le sang des veines coïlle dans ce sens.

Bien des gens se sont découragés parce que on leur a fait croire qu'il n'y avait pas de remède pour réduire l'enflure des veines et des varices.

Si vous voulez prendre une bouteille originale de deux onces d'Hulle Emeraude de Moone (Moone's Emerald Oil) (pleine force), à toute pharmacie de première classe et vous en frotter soir et matin tel qu'indiqué, vous remarquerez rapidement une amélioration qui se continuera jusqu'à ce que les veines et varices soient réduites à leur état normal.

L'Hulle Emeraude de Moone est inoffensive, quoiqu'elle soit un puissant germicide et, deux onces durent très longtemps. L'Hulle Emeraude est vraiment si puissante, que les plaies et ulcères chroniques et anciens sont souvent entièrement guéris et, quiconque est désappointé de son usage peut se faire rembourser son argent. Toute pharmacie peut vous en fournir.

La peur de vivre

les jours je remercie Dieu des enfants qu'il m'a donnés.

Ils se turent. Le silence les enveloppa. Les minutes passaient rapides, inévitables. Déjà la séparation prochaine les séparait. Ils goûtaient éperdument, jusqu'à l'angoisse, le plaisir menacé d'être ensemble.

Le fermier Trélaz vint avertir que la voiture était prête. On chargea les bagages. Il faisait déjà nuit lorsque l'antique véhicule s'ébranla.

A Chambéry, Paule aperçut sous une arcade Mme Dulaurens et sa fille. Elle eut le temps de voir Alice devenir mortellement pâle; mais, se retournant vers son frère, elle fut surprise de son impassibilité. Il paraissait indifférent. Cependant elle avait l'intuition, que, lui aussi il avait vu.

A la gare, les trois voyageurs durent longtemps attendre. Dans le salon banal ils purent s'isoler encore. Mme Guibert ne se lassait pas de regarder son fils qui allait partir.

Tout à coup elle lui dit :

— C'est toi qui de tous ressembles le plus à ton père.

— Je n'ai pas sa foi dans la vie, fit Marcel. Lui, je ne l'ai jamais vu découragé. Quand il éprouvait quelque insuccès, il relevait la tête et riait avec ces paroles : "Tant qu'on n'est pas mort, il n'y a rien de perdu."

— Depuis qu'il est mort, reprit la vieille femme, j'ai perdu ma force.

— Il revit en vous, mère. Pour nous il dure.

— Par vous aussi. Et moi, il m'attend. Marcel l'embrassa :

— Non, mère, nous avons besoin de vous.

Ils cessèrent d'être seuls, et, peu après, à l'appel d'un employé, ils sortirent sur le quai. Là, ils aperçurent dans l'obscurité les deux lanternes au regard fixe de l'express qui courait à eux. C'était le moment des adieux. Jamais encore Mme Guibert n'avait montré tant d'émotion. Elle répétait :

— Mon fils! mon cher fils! en étreignant le jeune homme qui souriait pour la rassurer.

Sa dernière parole fut une prière ;

— Que Dieu te garde!

Courbée, penchée vers la terre qui l'attirait, elle regagna au bras de Paule le char de Trélaz.

Le retour fut silencieux. Au Maupas, durant la soirée, Mme Guibert eut tout à coup une crise de larmes.

— J'ai peur de ne pas le revoir, murmura-t-elle quand elle put confier sa peine.

— Mais il ne risque rien! assura Paule surprise et alarmée de ce pressentiment étrange d'un danger qu'elle était seule à connaître.

Je ne sais pas. Je suis triste comme l'année où mourut ton père.

DEUXIEME PARTIE

I

Treize à table.

— Nous pourrions peut-être nous mettre à table, hasarda timidement M. Dulaurens.

Sous le regard que lui asséna sa femme, il abandonna aussitôt le voisinage immédiat de la cheminée, où flambait d'énormes bûches de chêne, et gagna en fufitif une chaise à l'écart. Se retournant vers ses invités, Mme Dulaurens sourit en leur montrant un calendrier qui portait en gros caractères cette date : 25 février. Mlle de Songeon, desséchée et vieillie, s'approcha, et l'on crut qu'elle s'intéressait spécialement à la fuite des jours. Mais elle ne songeait qu'à s'emparer du coin du feu. Elle revenait de Rome : l'hiver elle n'attachait d'importance qu'aux sanctuaires du Midi; pour accomplir ce dernier pèlerinage elle avait dû hâtivement faire saisir et vendre le bétail d'un fermier retardataire. En chauffant ses grands pieds, elle considéra les éphémérides :

— Mais c'est le 25 février 1898! dit-elle après avoir lu. Et nous sommes au 25 février 1901. Vous retardez de trois ans avec exactitude.

Ces dames sauf Alice, se levèrent pour constater le phénomène. Le calendrier passa de main en main. Mme Orlandi s'exclama, étonnée et fière d'avoir compris.

— Ah! j'y suis! Vous avez conservé la date du mariage de votre fille. Aujourd'hui c'est le troisième anniversaire.

— Je gage, maman, dit Isabelle devenue Mme Landeau, que vous ne vous rappelez pas le jour de mes nocés.

— Oh! cette Isabelle! Elle a toujours le mot pour rire.

Voyant tout son monde occupé, Mme Dulaurens jeta un coup d'œil rapide sur la pendule qui marquait huit heures moins un quart. Le dîner était commandé pour sept heures, et la province n'a pas l'habitude de l'irrégularité.

— Petite comtesse, tu n'as pas vu Clément cet après-midi? demanda-t-elle doucement à sa fille distraite et taciturne.

— Non, maman, répondit la jeune femme à voix basse.

Quatre ou cinq mois après le départ de Marcel Guibert, Alice, désespérée, vaincue, soumise, avait épousé, sous la savante influence maternelle, le comte Armand de Marthenay, alors lieutenant au 4e dragons à Chambéry. Pour la troisième fois on fêtait son "bonheur". Sa langueur de jeune fille et sa flexible sveltesse étaient devenues de l'accablement et de la maigreur. Elle portait sur le visage les signes d'une peine qui occupait tous les instants de sa vie et dont, à coup sûr, son mari ne se doutait point. Il suffisait, pour s'en convaincre, de regarder derrière elle cette figure sans pensées d'homme usé prématurément.

Préoccupée, Mme Dulaurens s'éloigna de sa fille, et, soulevant le rideau de la fenêtre, inspecta la place. Les becs de gaz qui tremblaient au froid vif la lui montrèrent déserte. Elle laissa retomber le store et contempla, indécise, le groupe de ses invités. La conversation lui parut assez animée pour la déterminer à attendre quelques instants encore.

Autour de la cheminée, ces dames écoutaient Mlle de Songeon qui décrivait les catacombes de Rome avec une dévotion de catéchumène. Mme Orlandi, ingénument dépourvue de moralité et inapte au jeu des comparaisons, avouait leur préférer les ruines de Pompéi à cause de leurs peintures divertissantes. Mmes de Lavernay et d'Ambelard, personnes mûres et solennelles, n'avaient pas d'opinion. Leur noblesse était agréable à Mme Dulaurens, qui affichait volontiers ses origines. Elles étaient de bonne compagnie et estimaient l'existence selon le nombre et l'importance des invitations qu'elles s'étaient ménagées.

Excellents parasites, leurs maris gardaient de l'ancien régime un ton distingué, des préjugés commodes, une ignorance sincère de la vie moderne, et le goût invétéré du plaisir. Le baron d'Ambelard, haut en couleur, aimait la bonne chère, et le marquis de Lavernay, jeune sous ses cheveux blancs, réservait ses politesses à la beauté des femmes.

M. d'Ambelard, étouffant un bâillement, commença de s'impatienter.

— Je crains que le dîner ne soit manqué; il a trop attendu, confia-t-il au marquis de Lavernay qui, sans répondre, se hâta d'aller prendre un fauteuil inoccupé à côté de Mme Landeau. On le vit agiter, pour plaire, sa longue tête chevaline.

Armand de Marthenay, immobile et muet jusque-là, avait entendu. Il sortit de la torpeur où il s'était plongé :

— C'est la faute de Clément. Il aura défoncé son automobile.

Comme il avait parlé à voix haute, toute la société se tourna vers lui. Aussi bien la contrainte qu'avait imposée une attente trop prolongée devenait insupportable. Les aiguilles de l'horloge indiquaient huit heures.

Mme Dulaurens tenta une fois encore de dissimuler ses angoisses :

— Clément est très prudent. Mais, la nuit, ces machines sont dangereuses. On peut heurter un obstacle qu'on aperçoit trop tard.

— Où donc est-il allé? interrogèrent ces dames.

— C'est précisément ce qui m'inquiète. Il est parti à cinq heures pour la Chênaie. Dix minutes de parcours à peine; trois kilomètres. Et il ne revient plus.

Avide de tranquillité, M. Dulaurens affirma :

— Il ne lui est jamais arrivé d'accident.

Marthenay, sarcastique, intervint sans pitié :

— A lui, jamais. C'est un malin. Par exemple, il écrase beaucoup. Des poules, des chiens. Et l'autre jour une vieille femme.

— Nous l'avons payée! protesta Mme

THES DE HAUTE QUALITE

CHASE & SANBORN



Orange Pekoe "Seal Brand"
— pour qui désire le Meilleur Thé sans égard au prix.



"Superior Brand"—pour qui désire un Thé de Qualité et de Réputation à un prix modique.

EN PAQUETS HERMETIQUEMENT CACHETES DE 1/4 LB., 1/2 LB. ET 1 LB

Dulaurens avec indignation. Et même assez cher.

— Elle boîte pour votre argent.

Galamment et sans ironie, M. de Lavernay expliqua à son hôtesse que des malheureux se précipitaient devant les automobiles afin d'en tirer des avantages pécuniaires. Sauf Mlle de Songeon, rebelle au progrès, tout le monde était d'accord pour défendre le sport à la mode, quand le jeune Clément, jovial et la peau rose, fit son entrée, la fourrure couverte de givre qui resplendissait aux lumières. Mme Dulaurens se précipita sur lui, et le gourmanda au lieu de contenter son envie de l'embrasser. Depuis le mariage de sa fille, elle intervenait davantage dans la vie de son fils. Lui ne cherchait point à s'excuser, il riait, et fondait comme un glaçon.

— Eh bien, oui! nous sommes restés en panne à Cognin. La belle affaire!

Il disparut, et reparut en smoking comme on servait le filet de bœuf aux champignons. Avec le sans-gêne des générations nouvelles, il réclama à voix haute le potage et la sole normande, et ne se pressa nullement de rattraper son retard.

Comme les services se succédaient harmonieusement, la joie des convives s'épanouit. La conversation était générale et abondante. Le jeune Clément, ayant calmé son appétit, brûla d'y prendre part et d'accaparer l'attention. Il guetta un intervalle, et jeta à travers la table :

— J'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

— Quelle nouvelle? réclama-t-on de toutes parts.

— Je l'ai apprise à Cognin. Je la tiens de mon chauffeur qui la tient de l'instituteur.

— Une nouvelle de Cognin? fit Isabelle ironique. Voilà qui doit intéresser toute la France!

Clément fredonna sur l'air de Malbrough :

— Aux nouvelles que j'apporte, vos beaux yeux vont pleurer.

Ah! ah!

— Riez, madame, ma nouvelle intéresse toute la France, en effet.

— Mais dites-la-nous donc, insistèrent plusieurs voix.

— Eh bien? dit Mme Dulaurens parlant au nom de tous.

Clément ne pouvait plus se dérober. Il avait pris le temps de comprendre sa maladresse, mais il prononça avec tout son aplomb :

— Eh bien! le commandant Guibert est mort.

Cette nouvelle, lancée au milieu d'un festin aussi proche de la perfection, parmi la chaleur, la lumière, le charme des fleurs, l'éclat des bijoux, le luxe des toilettes et la joie de tous, parut presque une inconvenance. Il fallait être cet impoli de Clément, que les sports avaient alourdi, pour se rendre coupable d'une pareille audace. L'évocation de la mort n'impliquait-elle pas que le plaisir de cette soirée ne serait pas éternel, et tout l'art de jouir du présent ne consiste-t-il pas à le supposer durable? Encore s'il s'était agi d'un décès inconnu qu'on aurait pu négliger! Mais le commandant Guibert ne pouvait être expédié avec rapidité: son origine, sa personne et sa brillante carrière l'imposaient inévitablement à la conversation.

Il y eut une sorte de stupeur dans l'assistance.

Isabelle, la première, prit la parole, et

ce fut pour mettre en doute l'événement.

— Allons donc! L'an dernier, on vous aurait cru. Il faisait partie de la mission Moureau en Afrique. Il traversait des pays ignorés et dangereux. Mais il en est revenu sain et sauf en même temps qu'illustre. Le voici commandant et officier de la Légion d'honneur, à trente-deux ans. C'est notre grand homme. Vous êtes jaloux tous de lui; alors vous trouvez commode de le supprimer.

Elle s'exprimait avec animation et s'agitait sur sa chaise, se tournant de droite et de gauche, comme si elle appelait tous les convives à contempler le spectacle de sa colère. Instinctivement à la phrase malheureuse de Clément Dulaurens, elle avait regardé Alice et vu le sang se retirer de son visage comme si la vie l'abandonnait, et cette pâleur mortelle s'étendait jusqu'aux mains prises d'un tremblement nerveux, à peine distinctes de la nappe blanche. Aussitôt elle avait détourné l'attention sur elle-même avec des mots hâtifs.

Clément fit un geste léger :

— Que voulez-vous? Il est mort. Je l'admire comme vous, mais il est mort.

Il répétait sans délicatesse ce mot qui devrait être banni des salles à manger.

— Oh! mon Dieu! taisez-vous, murmurait Mme Orlandi qui venait de s'apercevoir avec effroi qu'on était treize à table, en reprenant sa comptabilité dans l'espoir de se tromper.

Solennelle, Mlle de Songeon proclama :

— Que Dieu ait son âme!

— Il est décédé en France? interrogea M. Dulaurens. Car la mission est rentrée depuis un mois ou deux.

M. d'Ambelard, indifférent, savourait une truffe qu'il avait réservée sur son assiette pour en garder le goût, et M. de Lavernay plongeait son regard dans le corsage d'Isabelle qui se penchait en avant. Ces dames compatissaient à l'infortune.

M. de Marthenay posa son verre qu'il vidait fréquemment.

— J'ai rencontré le commandant il y a vingt jours à peine. Il débarquait à la gare. Je me suis avancé vers lui. Mais il n'a pas eu l'air de me reconnaître.

— C'est qu'il n'y tenait pas, probablement, ne put s'empêcher de dire Isabelle. Elle détestait le mari d'Alice qui lui faisait une cour assidue lorsqu'il avait perdu au jeu et que les cartes ne l'absorbaient plus. Pour écarter toute allusion, elle ajouta :

— Sans doute il dédaigne les officiers démissionnaires.

M. de Marthenay avait quitté l'armée l'année précédente.

— Il dédaignait, reprit Clément avec cruauté.

Car il n'entendait pas qu'on lui volât son mort. Et quand il eut reconquis l'attention, il donna quelques détails :

— Mon beau-frère ne se trompe pas. Le commandant Guibert est venu en Savoie le mois dernier. Il a passé deux jours avec sa mère et sa sœur au Maupas, et il est retourné à sa garnison, à Timmimoun, au sud de l'Algérie.

— A l'entrée du Touat, compléta l'ex-lieutenant de dragons qui, devenu civil, se prenait par accès d'un beau zèle pour les questions militaires. Mais le général Lervières a dépassé Timmimoun aujourd'hui; les Berabers et les Doui Menia auraient donc attaqué ses derrières.

Insolemment le jeune Dulaurens mit son monocle pour considérer Marthenay :

— Armand, je ne vous reconnais plus. Seriez-vous devenu stratège?

Après un nouveau regard sur le visage

La peur de vivre

exsangue de son amie, Isabelle intervint encore :

— Je ne comprends pas. Il rentrait à peine de cette traversée du Sahara qui a duré dix-huit mois ou deux ans, je ne sais plus. Après ces missions, on obtient d'habitude de longs congés. Il ne s'est donc pas reposé ? Il est reparti de suite en expédition ? Car, s'il est mort, c'est à la bataille.

Elevant le sourcil, Clément laissa tomber son carreau de verre :

— Quand on est un héros, ce n'est pas à demi. Lui-même a réclamé son poste à cause du danger.

Alice avait pris son bouquet d'orchidées et en le respirant cachait à demi sa paupière. Isabelle donna enfin libre cours à l'inquiétude qui depuis un instant la tourmentait :

— Et le capitaine Berlier ? Il revenait lui aussi du Sahara. Il appartenait au même régiment de tirailleurs que le commandant Guibert. L'avait-il accompagné encore à Timmimoun ?

Clément Dulaurens devina-t-il au timbre de sa voix son anxiété ? Trop soulevé il avait pâti des sarcasmes de la jeune femme qui n'épargnait personne, pour ne pas goûter un plaisir cruel à la tourmenter un peu :

— Au fait, c'est vrai, Jean Berlier devait être aussi à Timmimoun.

— Mais, enfin, que savez-vous exactement ? réclama Isabelle impérieuse et violente.

— Dis-nous ce que tu as appris, ajouta Mme Dulaurens qui, débordée par cette conversation, renonçait à opérer une diversion et se décidait à subir l'incident.

— Voilà, voilà ! Tandis qu'on réparait mon automobile à Cognin, je suis entré au Café National. Il n'y avait dans la salle que le maire, l'instituteur et trois ou quatre conseillers municipaux. Ils prirent en me voyant un air mystérieux. — Tiens, leur dis-je, vous tenez séance. — Nous causons, fit le maire. — Nous en restâmes à cet échange de vues.

— Après ! après !

— C'est tout, en ce qui me concerne. Je sors, j'envoie mon chauffeur boire un verre à son tour, et je l'engage à demander ce qui se passe. Il est très lié avec l'instituteur. Ils sont tous les deux anarchistes.

— Anarchistes ! répéta Mlle de Songeon suffoquée.

— Mais oui. Tout le monde l'est, aujourd'hui. Affaire de mode. Mon chauffeur revient. — Je sais, me dit-il. Ils ont reçu une dépêche du ministre rapport au décès en Afrique du commandant Guibert.

— Vous êtes sûr ? — Sûr. Il a été tué par des sauvages en défendant une ville qui s'appelle Timou. — Timmimoun ? — C'est ça. Alors, vous comprenez, il faut

apprendre la nouvelle aux parents. Ils sont ennuyés. Ils ont envoyé le garde champêtre.

— Le garde champêtre ? observa M. Dulaurens attaché au protocole. Mais c'est le maire en personne qui devait porter le fatal télégramme.

— Les Guibert sont des réactionnaires, dit M. de Lavernay. Ces républicains n'ont pas à se gêner.

— Mais les Guibert ne s'occupent pas de politique.

— Le grand-père fut conseiller général conservateur, et le père fut maire de Cognin. Il suffit.

Mme Dulaurens regardait vainement du côté de sa fille dont elle était séparée par un candélabre. Les orchidées d'Alice se penchaient sous la chaude rosée de ses larmes. Dans le trouble général, nul ne la vit pleurer.

— Comment est-il mort ? interrogea l'une de ces dames.

— A la tête de ses hommes, après la victoire, d'une balle au front. Je cite le télégramme que mon chauffeur a lu.

Correct, M. Dulaurens tira la conclusion :

— C'est une grande perte pour le pays.

— Oui, ajouta sa femme dans un noble mouvement d'éloquence. Nous honorons cette glorieuse mémoire. Nous organiserons un service funèbre dont la

pompe étonnera Chambéry. C'est à notre caste qu'il appartient de montrer à la France comment le vrai mérite doit être reconnu et récompensé, dans un temps où la médiocrité envahit la nation, où l'envieuse égalité la fait descendre au plus bas niveau.

Alice, surprise d'entendre ces paroles, songeait dans sa douleur : "Pourquoi donc avoir refusé de me donner à lui ?" Et silencieuse, Isabelle pensait à Jean Berlier dont le sort était incertain.

Mme Orlandi s'attendrit sur Mme Guibert :

— Sa mère le sait-elle ?

Sur sa propre phrase elle demeura interdite, comme si elle se sentait coupable d'un scandale. Tous les regards se tournèrent vers Clément Dulaurens. Le jeune homme répondit avec une désinvolture de mauvais ton qui tenait plus à son âge qu'à son insensibilité :

— Maintenant elle doit tout savoir. Comme je revenais, je l'ai rencontrée qui remontait au Maupas dans son vieux char. Elle passait sous un bec de gaz : je l'ai bien reconnue. Avec ma machine détériorée j'avais l'air lentement.

Ces paroles causèrent à chaque convive une sensation matérielle. Il sembla que l'air froid du dehors eût tout à coup glacé cette salle à manger si confortable. Un frisson parcourut l'assistance qu'une vision commune occupait. Et c'était l'image d'une vieille femme déjà bien éprouvée par la vie, qui par les chemins de neige rentrait, confiante et tranquille à son foyer où la mort l'attendait.

Devant ces mines de funérailles, Clément qui aimait la gaieté à table comprit enfin son inconséquence.

— Tous nos regrets n'y changeront rien, et nous pourrions fort bien parler de quelque sujet moins désolant.

Le marquis de Lavernay approuva, et le mort fut enseveli. Le champagne emplissait les coupes d'un or vivant. Les fleurs parfumaient la table ornée de corbeilles de fruits glacés. Les bijoux des femmes étincelaient aux lumières. On retrouva non sans plaisir l'ancienne atmosphère de luxe et de bien-être qu'une malencontreuse nouvelle avait troublée.

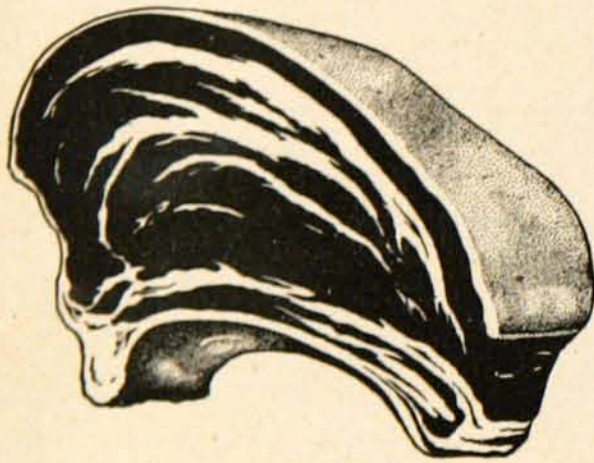
Cependant Alice et Isabelle s'isolaient dans leur détresse.

On but au jeune couple de Marthenay dont l'anniversaire était la cause du gala, et l'on passa au salon.

Alice, n'y tenant plus, s'échappa et se réfugia dans la chambre de sa mère. Elle demeura dans l'obscurité à s'enivrer de sa douleur. Elle avait eu le courage de sourire au toast qu'on lui portait et qui faisait allusion à son "bonheur envié". Son bonheur ! elle le cherchait vainement dans le présent et dans le passé, et comment l'attendrait-elle de l'avenir ? Avec la lucidité que donnent ces grandes secousses du destin où l'on pense s'anéantir, elle revécut dans son désespoir les dernières années de sa vie. Comme une suite d'images nettes et rapides, elle vit défiler devant elle ses tristes jours...

Elle ne voulait pas être la femme d'Armand de Marthenay : une suggestion de tous les instants avait triomphé de ses résistances. Les premiers temps de son mariage, une sorte de torpeur bien-faisante s'était abattue sur elle, elle oubliait de sentir son cœur. Son mari gardait une belle humeur d'homme occupé ; il montait à cheval, il remplissait ponctuellement ses devoirs militaires, il recevait des camarades, il organisait des parties. Elle se laissait distraire par le nouveau souci de tenir sa maison, et par les obligations multiples de la parade mondaine. A défaut du mari de son rêve, elle avait auprès d'elle un compagnon flatté de sa fortune et de son visage, sans grande délicatesse à vrai dire, sans intelligence élevée et même sans finesse, mais d'un estomac facile et d'une fatuité qui lui permettait de s'admirer sans cesse à travers la vie. A la naissance de sa fille, elle crut enfin rencontrer l'oubli que par moments elle cherchait encore.

De cette période supportable de son existence, sa pensée vint à la nouvelle qui durait toujours. A la suite d'incidents imprévus, le régiment de Chambéry avait été désigné pour une lointaine garnison de l'Est. En vain, M. de Marthenay tenta de permuter. Il fallait partir, quitter la Savoie, ou briser sa carrière. Devant la perspective de cet éloignement Mme Dulaurens avait manifesté un s bruyant chagrin que la jeune femme com



BOVRIL

signifie

BOEUF

LES plus grands peuples du monde, les peuples les plus puissants, les plus énergiques et les plus avancés font une grande consommation de Boeuf.

Sous une forme concentrée, le BOVRIL contient toutes les vertus nutritives du meilleur boeuf, et la science a établi que le Bovril augmente la vitalité, stimule la circulation et vous donne ce surcroît de vigueur et d'énergie qui permet de jouir de la vie.

Une Tasse, par Jour, de

BOVRIL

VOUS donne la Force du BOEUF

Remarquez le nom sur la bouteille et refusez tout succédané.



La peur de vivre

mit l'imprudence de rappeler à son mari la promesse que, du temps de leurs fiançailles, il avait faite solennellement. En homme d'honneur, le lieutenant de dragons s'exécuta : dans les vingt-quatre heures il envoya sa démission. Il se livra avec plaisir à ses instincts de paresse que la vie militaire dérangeait. Et dès lors ce fut une chute progressive et profonde.

Il commença par fréquenter les cafés assidûment. Il commença de jouer au baccara et gagna. Il eut des liaisons avilissantes qui furent répandues par les habitués de la ville d'eaux. Alice connut un jour ces basses trahisons. Elle s'isola désormais et s'enveloppa dans un douloureux silence qui, sans être résigné, convenait à sa nature passive.

Quand elle eut récapitulé toute cette existence misérable, Alice se souvint du jour où Paule Guibert, dans le bois de chênes, avait agité son cœur d'un désir inconnu. Elle revit les lumières sanglantes du couchant à travers les arbres, et l'émouvante descente du ciel dans son âme transportée, et Marcel qui penchait vers elle sa haute taille et lui parlait d'amour. Et puis... et puis elle le vit étendu là-bas, sur une terre lointaine et brûlée du soleil, le front ouvert, pâle et sinistre, qui la regardait fixement avec des yeux de reproche. Oh! ces yeux d'agonie! comme elle connaissait bien leur regard! ils la fixaient ainsi, quand elle garda ce silence coupable qui ruina leur bonheur. Et dans cette chambre obscure elle se cachait vainement le visage pour ne plus les voir.

Egarée et tremblante, elle adressa au mort des supplications amoureuses : "Marcel, pardonnez-moi. Ne me regardez plus ainsi! Je ne savais pas, j'étais une enfant. C'est mon excuse. Oui, j'ai été lâche, j'ai eu peur de lutter pour vous, de défendre ma tendresse; j'ai eu peur d'attendre, d'aimer, de souffrir, de vivre. Mais Dieu m'a punie! Ah! si cruellement Fermez vos yeux, pardonnez-moi!..."

La porte de la chambre s'ouvrit et Mme Dulaurens, inquiète de l'absence prolongée de sa fille, interrogea les ténèbres et demanda :

— Alice, es-tu là? Réponds-moi.

— Oui. Que me voulez-vous?

Surprise de cette dureté inattendue, Mme Dulaurens regagna le corridor éclairé et revint avec de la lumière. Elle trouva sa fille immobile et pâle, et reconnut la trace des larmes sur les joues mal essuyées. Aussitôt elle s'assit à côté d'elle, et voulut la prendre dans ses bras. Mais Alice se déroba à son étreinte. Ce cœur qui n'était que maternel se serra.

— Ma chérie, tu souffres! Dis-moi ton chagrin. Je suis ta mère. Qu'as-tu donc ce soir?

— Rien, fit Alice d'une voix ferme que sa mère ne lui connaissait pas.

Celle-ci, devant la gravité de cette douleur de femme, hésita, partagée entre deux questions qu'elle brûlait de poser.

— Il s'agit de ton mari? demanda-t-elle enfin, quand elle avait deviné que la mort du commandant Guibert n'était pas étrangère à ces larmes. Mais elle n'osa pas toucher à ce secret que jadis elle avait si légèrement traité.

— Oui, murmura Alice retrouvant sa faiblesse.

Elles acceptèrent toutes deux ce mensonge qui leur épargnait l'inéluctable reproche du passé. Elles pensaient à Marcel Guibert, et elles s'entretenaient de M. de Marthenay.

Quand elles rentrèrent au salon, quelques instants plus tard, calmes, appuyées l'une à l'autre, nul n'aurait soupçonné le drame intime qui venait de les séparer.

Isabelle dirigeait la conversation, parlait fort, avec insolence, faisait des mots d'esprit montrait ses dents blanches. Et de temps à autre elle jetait sur tout son entourage, sur son mari, sur ses adorateurs, M. de Marthenay, M. de Lavernay et spécialement sur Clément Dulaurens, un regard chargé de haine et de mépris. Elle les détestait tous, parce qu'ils ne pouvaient pas lui assurer que Jean Berlier était vivant.

Elle vit qu'Alice avait pleuré et envia la sincérité de sa douleur.

Au moment de partir, comme son amie l'accompagnait au vestiaire et l'aidait à passer sa fourrure, elle profita de leur isolement pour lui jeter ses bras autour du cou, et, s'abandonnant enfin à l'émotion que toute la soirée elle avait contenue,

elle murmura ces paroles étranges qui furent aussitôt comprises :

— Ma pauvre Alice! Comme nous avons été lâches! Ah! que ne pouvons-nous ce soir pleurer librement nos morts. Notre vie leur appartenait, et nous l'avons refusée. Pleurons sur nous et sur notre obscure existence qui aurait pu être lumineuse!

— Oui, dit Alice, la douleur même est plus enviable que notre destinée...

II

La mission du garde.

Maire Cognin près Chambéry. Prévenez de suite famille Guibert du décès du commandant Guibert, tué en défendant la casbah de Timmimoun (Algérie) d'une balle au front après avoir repoussé l'assaut.

Ayant pris connaissance du télégramme, le maire balança sa tête rouge.

— Il n'y a pas à dire non. Ces Guibert c'est de la bonne graine. Je vais passer ma levée et monter au Maupas.

Il avait fait la campagne de 1870 dans un corps de mobilisés qui ne s'était pas battu. De l'année terrible il avait rapporté la crainte de la guerre et l'admiration du courage. Flatté de recevoir une dépêche officielle, il participait en outre à l'héroïsme de son lointain administré. Et il appela ses filles pour leur communiquer le secret. Puis ennuyé d'avoir à remplir cette triste mission, il se fit remplacer par le garde-champêtre.

Je rentrerai à la nuit tombante, avait dit Mme Guibert à sa fille en montant dans le char de Trélaz.

Elle se rendit à Chambéry pour les affaires de la famille à qui l'aide d'Etienne et de François, heureux dans leurs entreprises au Tonkin, et celle même de Marcel pendant la mission du Sahara, permettaient de garder la propriété du Maupas.

Au soleil couchant, Paule vint une première fois s'accouder à la rampe du perron. Elle tendit l'oreille, cherchant à surprendre le bruit de la voiture gravissant la pente. Mais, dans le calme et le silence, elle écoutait en vain. Comme le froid était vif, elle courut s'envelopper dans un châle et attendit.

La campagne couverte de neige devenait rose au soir. Une sorte de pudeur virginale la paraît toute entière. Les treilles de vignes et les haies portaient une fine dentelle de givre qui resplendissait aux derniers feux du jour. Les bois dépouillés n'avaient plus de secrets, et leurs branches aux milles brindilles se découpaient dans l'air pur comme de légères graminées.

Paule, qui tenait à ce coin de terre par toutes les fibres de sa sensibilité, admira la féerie de l'hiver. Le froid la fit tressaillir. Comme elle repassait le seuil, un corbeau traversa l'horizon en croissant. Ses ailes noires tâchaient le ciel pâle.

— Oiseau de malheur! murmura la jeune fille négligemment et sans y attacher aucun sens de présage.

Comme elle était agenouillée, elle entendit ouvrir la porte du salon.

— Maman est là? cria-t-elle, en se levant, à la vieille Marie qui se montrait sur le pas de la porte.

— Non, mademoiselle. C'est un homme qui demande à parler à madame.

— Qui?

— Il dit comme ça qu'il est garde champêtre et qu'il est envoyé par le maire.

— Le garde champêtre? Qu'est-ce qu'il nous veut?

Et, rassemblant en un faisceau tous les mauvais présages de cette soirée, la jeune fille frissonna en donnant l'ordre d'introduire le visiteur officiel. Mais elle se domina, et reçut l'envoyé du maire avec les apparences du plus grand calme.

Faroux, le garde champêtre, était un de ces paysans taciturnes et indifférents qui se donnent entièrement à leur besogne sans jamais y réfléchir. Cependant, quand il se trouva en présence de Paule Guibert, il lui fut impossible de ne pas comprendre enfin l'importance de sa mission. Le long du chemin il n'y avait pas songé. Tant d'hommes marchent ainsi distraits aux buts les plus graves et les plus sacrés!

Debout en face de lui, la jeune fille lui disait :

— Ma mère est absente, monsieur. Mais ne puis-je vous répondre à sa place?

Il demeurait muet, hébété, et ce silence

augmentait l'angoisse intime de Paule. Il balbutia :

— Mademoiselle, c'est pour... c'est pour vous dire...

Elle lut, sur son visage que la lampe éclairait, tant de gêne et de trouble, qu'elle se livra sans défense aux plus noirs pressentiments. D'une voix rapide, elle secoua de sa torpeur le pauvre homme effaré.

— Parlez. Mais parlez donc! Y a-t-il un malheur? Ma mère... sur la route...

Elle n'acheva pas.

— Non! fit l'homme. Je n'ai pas rencontré la dame.

Et il rentra dans son mutisme.

— Alors, pourquoi êtes-vous venu? Si vous avez quelque chose à dire, dites-le. Dépêchez-vous.

Droite et fière, elle parlait de ce ton de commandement qu'elle savait prendre à ses heures, comme Marcel. La raideur de son attitude acheva de décontenancer le garde. Interdit, il tira de sa poche le télégramme, et de sa grosse main tremblante, il le tendit à la jeune fille, puis voulut le retirer. Déjà Paule tenait le papier bleu. Avant même de l'ouvrir, elle pensait à son frère. Elle y jeta les yeux, fit : "Ah! froissa la dépêche, et devint d'une pâleur mortelle. Mais d'un effort suprême elle resta debout et ne pleura pas. A cet homme qu'elle croyait insensible, elle ne donna pas le spectacle de sa faiblesse. Cependant elle dut s'appuyer à la table. Ce geste et sa pâleur furent son seul aveu.

Un silence effrayant les enveloppa. Enfin elle dit sans tressaillir :

— C'est bien. Allez. Je vous remercie.

Comme il sortait, elle se rappela les lois de l'hospitalité paysanne, et ajouta :

— Demandez à boire à Marie, je vous prie.

Mais le garde traversa la cuisine en courant et s'enfuit comme s'il avait assassiné...

— Ah! mon Dieu! soupira Paule quand personne ne put l'entendre. Elle se traîna vers la cheminée, s'y retint un instant des deux mains, voulut demeurer un instant debout, et dut se laisser tomber dans un fauteuil. Tout son corps tremblait. Elle passa la main devant ses yeux égarés qui ne pleuraient pas, pour fuir l'horrible vision dont ils étaient pleins. Elle voyait devant elle, là, sur le tapis de la chambre, son frère couché, le front ouvert, et par la blessure coulait le sang généreux, coulaient la vie. Oh! ce visage grave, mélancolique et fier, conscient de sa destinée, qu'elle lui avait toujours vu depuis le refus d'Alice qu'elle revoyait maintenant sans regard, immobile et glacé, beau et calme dans la mort.

"Marcel! Marcel!" et se cacha la tête dans les mains. Les larmes se refusaient à sa souffrance. Son frère adoré, dont elle avait l'orgueil, était mort. Mort! elle répétait dix fois, vingt fois ce mot, pour en extraire toute l'horreur. Mort, le héros d'Andriba, le vainqueur de Rabah et du désert! A trente-deux ans, cette vie de vaillance, d'audace et de sacrifice était fauchée. Ah! il y tenait si peu, à cette vie! Il la méprisait dès longtemps déjà.

"Oui, songeait-elle, tu reposes en paix. Notre tendresse n'avait pas suffi à tes jours. Nous t'aimions tant, Marcel. Tu n'as pas su comme je t'aimais. Moi, je ne sais pas parler; mais mon cœur était plein de toi. Pourquoi n'ai-je pas été choisie à ta place? Ne suis-je pas inutile?"

Une autre inquiétude, qu'elle ne voulait pas s'avouer à cette heure funèbre, achevait le désarroi de son esprit. Marcel n'était pas seul à Timmimoun...

Elle se redressa tout à coup :

"Maman! maman qui va revenir!"

Ce dernier coup n'allait-il pas briser cette vieille vie accablée de tant d'épreuves? Vainement, dans sa pensée, Paule cherchait du secours. Elle sentait autour d'elle la tristesse d'un cimetière. Ah! puisqu'il le fallait, elle saurait être courageuse et soutenir de force cette pauvre femme chancelante.

Elle essuya ses larmes et se lava le visage

"Pas maintenant! Pas tout de suite! se répétait-elle en songeant à sa mère. Qu'elle ait le temps de se réchauffer, de se reposer. Je lui dirai ce soir qu'il est malade. Elle n'a pas dormi la nuit dernière. Que du moins elle dorme cette nuit encore! Demain son cœur sera brisé. Au jour, la souffrance est plus supportable

que dans l'horreur de la nuit pareille à la tombe. Ce soir, je me tairai...

Elle écartait pour sa mère la coupe d'amertume. De la terre lointaine où il était couché, son grand frère à l'âme apaisée lui criait : "Épargne-la ce soir! Elle a déjà tant souffert."

Elle entendit un bruit de pas. Elle se hâta de cacher le télégramme qui portait la mort. Marie, la servante, entra au salon :

— Madame arrive. On entend le char dans l'avenue.

III

Niobé

— Bonsoir, maman.

Elle l'appelait **maman** quand elle voulait lui témoigner plus d'enfantine tendresse.

Mme Guibert entra, un peu courbée, pliée dans un vieux manteau dont la fourrure était usée. Le capuchon baissé de la lampe l'empêcha de remarquer la pâleur de sa fille quand elle l'embrassa. Elle s'approcha du feu.

— Ah! qu'il fait bon rentrer chez soi! Et comme on s'attache à ses anciennes maisons! Te souviens-tu, Paule, de notre tristesse quand nous devions quitter le Maupas?

Elle chauffait à la flamme du foyer ses mains ridées. Paule vint par derrière lui enlever son chapeau.

— Gardez votre manteau, mère, quelques instants. Vous avez eu bien froid, n'est-ce pas?

Mme Guibert se retourna pour regarder sa fille.

— Chère petite, ta vue me réchauffe plus que ces bûches que tu as mises au feu pour moi.

La jeune fille, presque agenouillée, s'emparait de la bouilloire.

— Vous allez vite prendre un grog bouillant.

Comme elle se relevait, sa mère eut le temps de remarquer à la lumière son teint de cire.

— Mais c'est toi qu'il faut soigner, Paule. Tu es toute blanche. Tu es malade et tu ne me disais rien.

— Oh! ce n'est pas grave, maman. Ne vous inquiétez pas. J'ai pris froid peut-être en vous attendant sur le perron. J'irai me coucher tout de suite après souper.

Et pour calmer les appréhensions maternelles, elle eut le courage de répéter en riant :

— Ce n'est rien mère, je vous assure.

— Si nous mangions la soupe ici, devant le feu! La chambre est meilleure.

— Je veux bien, petite. Tu es glacée, et dans le char découvert de Trélaz on est exposé à toute la rigueur de la température.

Comme sa fille s'éloignait après avoir versé quelques cuillerées de rhum dans le verre, elle ajouta :

— Dis à Marie de descendre à la ferme une ou deux bouteilles de vin. Trélaz l'a bien mérité.

Selon l'usage antique de Savoie, la famille du fermier habitait le rez-de-chaussée de la maison.

Paule achevait de desservir la table de la salle à manger quand la servante remonta, la figure bouleversée.

— Mademoiselle! Pauvre mademoiselle! Qu'est-ce que j'apprends!

La jeune fille la regarda en face.

— Monsieur Marcel!

— Ah! dit Paule d'une voix rauque, tais-toi! Nous le dirons demain à ma mère. C'est assez tôt.

La vieille Marie s'arrêta de pleurer.

On le sait au village. Faut pas le dire à madame. Ça lui donnerait un coup, Faut la préparer.

Et admirant l'énergie de sa jeune maîtresse :

— Vous êtes brave, vous. Vous lui ressemblez.

D'une main mal assurée elle fit son service, et abrita ses yeux rouges derrière ses lunettes.

— Notre Marie prend exemple sur moi, remarqua Mme Guibert. Elle devient vieille.

Vainement elle tentait d'animer la conversation.

— Tu n'as rien mangé, Paule. Tu es malade. Va te coucher. Je bassinerai ton lit, et je te préparerai du thé. A mon tour je veux te soigner.

— Non, merci; je n'ai pas besoin de rien,

La peur de vivre

vraiment. Vous aussi, couchez-vous de bonne heure. Bonsoir, maman. Chère maman chérie!

Elle embrassa sa mère avec passion et disparut dans sa chambre. Elle était à bout de forces et de courage. Elle arracha ses vêtements défilés d'un seul coup ses longs cheveux, éteignit son bougeoir, et roulée dans ses couvertures elle s'abandonna furieusement à sa douleur qu'elle avait trop longtemps comprimée. Elle connut tour à tour dans les ténèbres l'accablement, la révolte, et enfin la soumission et la pitié.

Elle pleura sur son frère, sur sa mère, sur elle-même. Tournée contre la muraille et perdue dans sa peine, le visage enfoui dans son mouchoir, elle oublia le temps qui marchait, et n'entendit pas que sa mère venait se coucher à son tour.

Mme Guibert occupait la chambre voisine. Elle ouvrit doucement la porte de communication afin de ne pas réveiller sa fille et de pouvoir l'entendre, au cours de la nuit, si elle était fatiguée.

Quand elle fut au lit, elle crut entendre un faible soupir. Elle écouta vainement, et se rassura.

"Paule dort, songea-t-elle. Elle était pâle ce soir. Chère petite! que Dieu la garde et lui donne le bonheur!... La vieille Marie aussi a dû prendre froid. Elle avait les yeux rouges et les mains tremblantes. Je lui ai dit de boire du thé ce soir, avec un peu de rhum. C'est le rhum qu'elle préfère."

Tout à coup elle se dressa. Cette fois, elle ne s'était pas trompée. Ce sanglot étouffé venait du lit de Paule. Et, l'oreille attentive, elle perçut enfin le bruit des larmes et du désespoir. La poitrine étreinte d'une horrible angoisse, elle se leva. Déjà elle n'était plus inquiète de la santé de sa fille. Elle s'expliquait maintenant cette tristesse qu'elle avait sentie au Maupas toute la soirée. Un malheur était entré avant elle dans la maison, un malheur que tous savaient et qu'elle ne savait pas, et qui était bien redoutable puisqu'on le lui cachait. Elle devina la présence obscure et détestée de sa vieille connaissance, la mort: qui avait-elle frappé? quelle victime encore lui réclamait-elle? Tandis que pieds nus elle marchait à tâtons dans les ténèbres, elle comptait les absents, Marguerite, Etienne, François, Marcel. Marcel: c'était Marcel!

Elle poussa la porte entr'ouverte, elle toucha le lit de Paule, et se penchant vers celle-ci, elle appela:
— Paule, réponds-moi, qu'as-tu?
La jeune fille, éveillée en sursaut de sa douleur, laissa échapper un cri de détresse qui révélait son secret:
— Marcel, n'est-ce pas? reprit Mme Guibert haletante. Tu as de mauvaises nouvelles de Marcel.

— Mère, mère! murmura Paule.
— Il est malade, bien malade?
— Oui, mère, il est malade.

Et Paule, relevée à demi, entourée de ses bras le cou de sa mère. Doucement, mais fermement, celle-ci la repoussa:
— Il est mort?

— Ah! s'écria la jeune fille. Attendons demain, maman. Nous aurons des nouvelles. Soyez forte, maman. Nous ne savons pas.

— Tu as reçu quelque chose, une lettre, un télégramme. Montre-les-moi. Je veux les voir.

— Mon Dieu! mon Dieu! ne vous tourmentez pas ainsi, supplia Paule d'une voix brisée qui était un aveu.

— Il est mort! il est mort! reprit Mme Guibert comme un refrain funèbre.

Assise sur le bord du lit, toute glacée, elle sentait de son cœur ouvert fuir l'espoir et la vie. Vainement elle se tournait vers Dieu, son refuge suprême aux heures de deuil. Plus effrayante sans larmes que si elle avait pleuré, elle se plaignait à voix haute:

— Ah! cette fois, c'est trop. Je ne peux pas. Non, je ne suis pas résignée. Je me suis toujours soumise à vos lois, mon Dieu! L'âme broyée, je vous ai béni. Maintenant mes forces déclinent. Je suis une pauvre femme bien vieille et bien faible, et j'ai déjà plus souffert qu'il n'était nécessaire pour m'éprouver. Je ne peux plus, je ne peux plus, Marcel, mon Marcel!

— Maman! maman! répétait Paule qui l'étreignait.

Elle sentit les frissons du froid sur le corps de sa mère qui demeurait immobile dans l'obscurité comme un arbre foudroyé dans la nuit. Aussitôt elle se leva, frotta

une allumette, et enlaçant la malheureuse femme sans courage qui se lamentait, la soutenant, elle la conduisit dans sa chambre. Là, elle voulut l'aider à se coucher. Mais Mme Guibert qui jusqu'alors s'était laissé faire sans résistance, se redressa.

— Oh! non, je veux rester debout.

Paule dut l'habiller en hâte, avant de s'habiller elle-même. Puis elle l'emmena au salon où elle parvint à rallumer les cendres éteintes. Elle fit un grand feu, et sur les braises posa de nouveau la bouilloire. Silencieuse et désolée, elle allait et venait à travers la pièce.

Elle avait installé sa mère près du foyer, dans un fauteuil, une couverture sur les genoux. Touchée aux sources sacrées de sa vie maternelle, celle-ci demeurait inerte, sans un mouvement, sans un geste, sans une larme, dans un état de prostration plus inquiétant que le désespoir.

Patiente, Paule attendait que les larmes accumulées rompissent enfin cet horrible silence, comme un torrent contenu emporte soudain la digue qui s'opposait à son passage. Mais l'immobilité et le mutisme de sa mère se prolongeaient. Elle s'approcha et tenta vainement de lui offrir à boire. Elle s'agenouilla devant elle, lui prit les mains, et l'appela:
— Maman, Maman! parlez-moi de Marcel. Parlez-moi, je vous en supplie.

Elle ne reçut aucune réponse. Alors elle eut peur. Elle se sentit dans une solitude de mort. Eperdue, elle sanglota:

— Maman! Ne suis-je pas votre fille, votre dernier enfant, votre petite Paule?

Mme Guibert sembla sortir d'une léthargie. Elle vit ce visage douloureux qui se tendait vers elle avec angoisse. Un long frémissement la secoua toute. Vaincue, elle tendit les bras à sa fille, et appuyée contre elle, elle pleura.

Les jours suivants, les grands journaux retracèrent dans ses moindres détails le drame de Timmimoun, et, sans distinction de partis, rendirent hommage à la mémoire du commandant Guibert dont la courte carrière touchait tous les cœurs.

Renchérissant encore sur ces justes éloges, les feuilles de Savoie se disputèrent sa biographie et son portrait. Dans leur solitude du Maupas, ces dames, accablées de douleur, recevaient avec douceur et résignation les innombrables témoignages de sympathie qui leur venaient de toute la France, de l'État, des camarades de Marcel, des connus et inconnus. Elles s'appuyaient l'une à l'autre pour mieux approfondir et supporter leur malheur et ne trouvaient de consolation que dans la prière et dans leur mutuelle tendresse. Seules, les visites de Mme Saudet, mère de Mme Etienne Guibert, leur apportaient un peu de réconfort; celle-ci savait les mots qu'il faut dire à ceux qui souffrent des séparations.

Par un brusque retour, l'opinion du monde, qui n'avait pas suivi les Guibert dans leur ruine honorable, se décida à favoriser le mouvement public. Mme Dulaurens ne pouvait demeurer inactive en cette occasion. Elle décida Mlle de Songeon, présidente honoraire de la Croix-Blanche de Savoie, à prendre l'initiative de l'organisation d'un service funèbre qui serait célébré en grande pompe dans la cathédrale de Chambéry. Il importait, en effet, d'accaparer l'illustre défunt et de rappeler d'une façon éclatante ses origines sociales. Les autorités seraient convoquées à la cérémonie. Leur présence en rehaussant le prestige, ou leur absence alimenterait la campagne des journaux de l'opposition. Rien n'était donc à redouter.

Quand tout fut préparé, — les quêtes faites, le service commandé, les invitations libellées, — Mlle de Songeon et Mme Dulaurens, officiellement déléguées, montèrent au Maupas pour demander l'autorisation de la famille. Mme de Marthenay accompagnait sa mère. Elle désirait présenter ses condoléances à Mme Guibert et à Paule, et n'avait point osé accomplir toute seule ce pèlerinage.

On était aux premiers jours de mars. La neige fondait par les champs mornes et boueux, par les chemins défoncés. Sous le ciel bas, entourée d'arbres noirs et nus aux gestes désolés, la vieille maison de campagne prenait un aspect mélancolique d'abandon.

— Je n'aimerais pas m'enterrer toute l'année ici, dit Mme Dulaurens à Mlle de Songeon, comme la voiture s'engageait dans l'avenue déserte.

La vieille Marie, voyant l'équipage, ne refusa pas à ces dames de les introduire, malgré la rigoureuse consigne. Elle courut annoncer les visiteuses, aussi vite que ses jambes le lui permettaient.

— J'avais donné l'ordre de ne pas recevoir, observa Mme Guibert avec tristesse. Et se tournant vers Paule: — Je n'ai plus de courage en face des étrangers. Pourquoi Mme Dulaurens vient-elle troubler notre peine? Nous n'avons rien de commun: que nous veut-elle?

— Mère, je ne sais pas.

La jeune fille n'eut pas d'hésitation et fit signe à la domestique d'introduire ces dames:

— Je resterai, mère.

Mlle de Songeon, peu versée dans la diplomatie, céda le pas à Mme Dulaurens qui porta la parole.

— Vous avez été bien cruellement frappée, dit celle-ci en s'avançant vers Mme Guibert qui avait dû s'appuyer à la cheminée pour se lever de son fauteuil.

Puis elle salua Paule dont elle sentait sur elle le regard ferme et l'attention hostile. Elle eût préféré son absence.

— Oui, répondit la mère de Marcel, Dieu nous éprouve.

Ainsi elle donnait de suite à l'entretien un tour grave et religieux. Mlle de Songeon hocha la tête en regardant le ciel, comme si elle avait seule l'autorisation nécessaire pour appeler l'intervention divine.

— Que de consolations dans votre deuil! reprenait Mme Dulaurens. Ces témoignages unanimes qui célèbrent l'héroïsme du commandant, ce concours de toutes les sympathies, de tous les regrets...

Emue dès qu'on lui parlait de son fils, Mme Guibert songeait: "Elle s'excuse en ce moment d'avoir écarté Marcel. Elle se rend compte, enfin, de son erreur ancienne, et la déplore. Mais Mme de Marthenay n'aurait pas dû venir. Sa présence nous est douloureuse."

Elle regardait son interlocutrice, et ce regard lumineux éclairait sa figure dévastée comme un rayon de soleil pénètre, l'hiver, dans les bois sans feuilles. Paule demeurait sur ses gardes. Cependant elle ne pouvait se douter de l'inconscience de Mme Dulaurens.

Celle-ci, après un temps d'arrêt, exposa le motif de sa visite:

— Aussi vous trouverez naturel que nous ayions le désir de rendre hommage à cette mémoire si chère. La Savoie entière partage votre deuil, mais spécialement l'élite du pays dont le commandant faisait partie par sa famille et sa valeur.

Elle reprit haleine, et, trouvant qu'elle parlait bien, jeta un coup d'œil rapide sur son auditoire. Mlle de Songeon approuvait en agitant sa longue figure sèche. Alice, absorbée et attentive, contemplait les tristes visages de Mme Guibert et de Paule, son amie d'autrefois. Son chagrin l'oppressait tant qu'elle posa la main sur sa poitrine: elle étouffait de ses sanglots contenus. Elle eût voulu donner son cœur à ces pauvres femmes et ne l'osait point. Elle tenta de s'emparer doucement des doigts de Paule assise à côté d'elle. Mais la jeune fille avec résolution retira son bras: elle n'avait rien oublié.

La voix fortement timbrée de Mme Dulaurens retentit de nouveau dans le silence du salon.

— Les dames patronnesses de la Croix-Blanche de Savoie, toutes ces dames de la société en un mot, dans un élan spontané, se sont entendues pour demander la célébration d'un service funèbre à Chambéry. Mgr l'archevêque officiera; il l'a promis, nous avons la parole d'un grand vicaire. Plus de cinquante prêtres assisteront à la cérémonie. La préfecture, la division y seront invitées, et nous ne doutons point qu'elles ne s'y fassent représenter. Par sa pompe et son éclat elle sera digne, vous pouvez le croire, de l'illustre défunt.

Mme Guibert avait écouté sans interrompre; elle répondit simplement:

— Je vous remercie, madame, et je vous prie de remercier pour moi ces dames de leurs bonnes intentions. Nous avons fait célébrer un service à Cognin selon nos ressources. Nos amis, malgré le froid et la distance, y sont venus. Le général de division s'y est rendu en personne. Un grand nombre d'officiers avaient bien voulu l'accompagner. Nous ne voulons pas d'autres manifestations extérieures. Je vous remercie.

— Oui, madame, je comprends votre

sentiment. Les familles ne supportent pas volontiers l'intrusion des étrangers dans leur deuil. Mais le cas est spécial. La mort du commandant Guibert est un malheur public. La France est atteinte dans votre fils. Sa vie et sa mort honorent la Savoie. Vous ne pouvez vous étonner que la Savoie lui témoigne hautement sa gratitude. Les ressources des familles sont forcément restreintes. Laissez-nous agir. Ne nous ôtez pas cette joie...

Et rattrapant au vol ce mot malheureux:

— Cette triste joie funéraire qui vient de la prière pour les morts. Les cérémonies, les prêtres, ce sont des prières. Vous, la chrétienne excellente, pouvez-vous refuser celles que nous vous offrons? Pouvez-vous songer à nous empêcher de communier avec vous dans la même douleur?

Craignant la timidité de sa mère, la jeune fille hardiment la devança:

— Nous sommes très touchées, madame, de votre démarche. Nous l'apprecions comme elle le mérite, et nous regrettons de décliner une telle faveur. La mémoire de mon frère a reçu les honneurs convenables. Nous ne désirons pas d'autres témoignages publics que ceux que nous avons déjà reçus. Dieu ne mesure pas ses bénédictions à l'importance des cérémonies.

Comme si elle n'attachait aucune autorité aux déclarations de Paule, Mme Dulaurens affecta de se tourner du côté de Mme Guibert. Celle-ci le comprit et crut devoir ajouter:

— Oui, madame, Paule a raison.

— Je ne m'explique point votre refus. Notre sympathie pour votre deuil ne demandait qu'à s'exprimer de la manière la plus naturelle. Ces dames, Mlle de Songeon, la marquise de Lavernay, la baronne d'Ambelard partagent mon avis.

Paule vit la gêne de sa mère. Elle prit l'offensive aussitôt, afin d'en finir:

— Le service de Cognin a été annoncé à Chambéry. Tous nos amis nous ont assistés. Il en est venu de très loin. Il en est venu que nous ne connaissons pas et qui ont partagé notre peine. Mais on m'a dit, madame, que votre banc était vide, et je ne l'ai pas cru.

Comprenant l'inutilité de son insistance, Mme Dulaurens se leva:

— Je regrette, madame, ce malentendu que nous ne parvenons pas à dissiper. Je ne m'attendais point à cet accueil. Mais je vois que mademoiselle votre fille a toute influence sur vous.

— Nous sommes d'accord, dit la vieille femme se levant péniblement à son tour. Elle approuvait sa fille, mais elle eût souhaité que les mêmes choses fussent dites sur un ton moins impérieux. Elle craignait que les visiteuses du Maupas ne fussent froissées, et s'en affligea. Un peu de sang afflua à ses joues pâles. Comme elle reconduisait Mlle de Songeon et Mme Dulaurens, cette dernière remarqua cette légère coloration. Elle cherchait une revanche; elle crut aussitôt l'avoir trouvée, et avec une perfide ironie, elle lança ces paroles:

— Adieu, madame. Ah! comme vous avez bonne mine! C'est admirable! Nous en sommes surprises et heureuses.

Des larmes montèrent aux yeux de Mme Guibert trop sensible encore à l'injustice Vieillesse, courbée, cassée, elle eût fait pitié à toute autre qu'à une femme du monde éconduite. Doucement elle murmura, tandis que le sang abandonnait ses joues:

— Que Dieu me garde ma santé: ma tâche n'est pas finie.

Elle songeait à Paule, dont la destinée incertaine lui causait de l'inquiétude et l'attachait encore à la vie. Instinctivement, elle se retourna pour la regarder. Mais la porte du salon s'était refermée. Elle dut suivre ces dames qui rejoignaient leur voiture et, une fois installées, réclamèrent Mme de Marthenay demeurée en arrière.

— Je l'avertirai, dit Mme Guibert en remontant difficilement les marches de l'escalier.

... Alice, restée seule avec Paule, avait enfin laissé déborder sa douleur.

— Paule, ma chère Paule, voulez-vous me permettre de vous embrasser? J'ai tant pleuré, moi aussi. Si vous saviez? j'ai connu tant de tristesse depuis... depuis qu'il n'est plus. Ah! vous ne pouvez pas savoir!

La peur de vivre

La jeune fille, immobile, interdite, considérait avec étonnement cette jeune femme élégante aux traits si purs et si beaux qui la suppliait, et se souvenant du passé :

— N'êtes-vous pas un peu la cause de notre malheur ?

Cependant Alice sanglotait :

— Ah ! je suis plus malheureuse que vous.

Son désespoir était si évidemment sincère, que Paule, émue, prit son ancienne amie dans ses bras, et, comme autrefois dans la joie, les deux femmes mêlèrent leurs larmes dans la souffrance.

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu ?

— Ah ! c'est le malheur de ma vie.

Paule connut alors le secret dont son amie étouffait. Sur les apparences, elle avait pu la croire heureuse : les bruits de la ville ne parvenaient guère jusqu'au Maupas. Voici que brusquement elle entrevoyait la punition immédiate et durable de la peur de vivre.

Alice s'était appuyée à son épaule, comme si elle implorait son secours. Malgré la fourrure de martre qui l'enveloppait elle tremblait toute. La jeune fille l'embrassa, et relevant ce doux visage en larmes :

— Pauvre Alice, comme je vous plains ! Soyez courageuse, il le faut. Il faut que vous l'oubliez. Songez à votre enfant. Faites d'elle une femme plus vaillante...

— Je l'aimais, répondit-elle faiblement.

Mme Guibert rentra et, voyant les deux femmes enlacées, elle comprit la cause de leur émotion.

— Votre mère vous attend, madame, Elle chercha une autre parole et murmura :

— Je vous remercie de votre visite.

Ainsi pardonnée, Alice lui prit la main et l'effleura de ses lèvres. Elle essuya ses yeux, regarda une dernière fois la photographie de Marcel, et s'enfuit...

V

Jean

Plusieurs mois ont passé sur le combat de Timmimoun. Des deux femmes en deuil de Maupas, l'une s'est courbée davantage et son sourire déjà si rare et si frêle s'est éteint à jamais ; l'autre est restée droite et fière, mais, dédaigneuse de sa jeunesse, elle s'abandonne amèrement et sans espérance aux jours qui passent. Enveloppées de solitude et de silence, elles ne descendent plus à la ville, et ne franchissent plus que ces seuils misérables où leur présence est toujours attendue.

Cependant, quand le pas du facteur écrase le sable de la cour, elles tressaillent encore. Le brave homme, qui se réjouit de son importance, ne les laisse pas languir, et, selon les timbres, il s'écrie : "C'est de Paris... C'est du Tonkin... C'est d'Algérie."

— Bien, Ravet, Marie vous attend : allez boire un verre.

Cette correspondance est maintenant la seule joie de la maison. Elle est plus fréquente qu'autrefois. De loin, les enfants de Mme Guibert s'efforcent d'entourer d'affection sa vieillesse. Les lettres d'Afrique viennent de Jean Bernier. Elles ne parlent que de Marcel et de sa glorieuse mort.

Dans la dernière, Jean annonçait son retour en Savoie pour la fin de mai. Mai est venu, dans un cortège de lumière et de fleurs. Au Maupas, anxieux, on interroge chaque jour l'avenue déserte où les marronniers portent avec orgueil leurs thyrses blancs.

Le jeune homme qui monte lentement la pente boisée par où l'on accède à l'ancienne demeure n'est plus le galant cavalier d'Isabelle Orlandi. Pourtant, il a toujours sa jolie taille mince et sa démarche élégante et assurée. Mais sa figure brunie revêt une expression plus virile, et ses yeux se posent sur les choses avec des regards plus précis qui distinguent nettement chaque objet. De son insouciance jeunesse il a fait un âge qui réfléchit et qui vient.

Arrivé de la veille, il a quitté ce matin la villa des Roses, et, le long du chemin il a respiré son pays natal en rêveil. Sur la terre frileuse et parée de vapeurs mauves et lilas, semblable à une jeune femme qui ouvre lentement les paupières, s'étire et agite ses voiles de gaze, il surprit la beauté nouvelle du printemps et cette

joie de vivre qui commence avec le jour.

Il fit des yeux le tour des formes naturelles qui s'offraient à sa vue. Il aspira le parfum de la terre et des bois au matin. Et dans l'air natal il huma le goût de la vie.

Le vieux portail du Maupas est ouvert comme autrefois. Jean monte l'avenue des marronniers. Il respire le parfum de leurs thyrses. Il sait que, dans un instant, des larmes vont de nouveau couler, dououreuses mais bienfaisantes. Au craquement du sable de la cour, une vieille femme qui était assise sur le perron et, dans l'air frais du matin, travaillait de ses doigts sans agilité, s'est levée et des yeux cherche le visiteur. Elle aperçoit le jeune homme.

— C'est vous, Jean ? Comme je vous attendais !

Du premier regard, il découvre en elle les traces de l'épreuve. Elle s'est voûtée davantage, ses cheveux ont blanchi. Mais il reconnaît avec surprise, sur sa figure un peu amincie, une expression paisible qu'il a déjà vue.

— Madame. Oh ! madame !

Il gravit rapidement les marches, et, s'inclinant d'un geste naturel, il embrasse Mme Guibert. Celle-ci tâche vainement de ne pas pleurer et murmure le nom de Marcel.

— Venez, dit-elle enfin. Nous serons mieux au salon pour parler de lui.

Elle le précède de son pas traînant. Puis elle ouvre une porte et appelle :

— Paule. C'est Jean Bernier.

— Je suis arrivé hier soir, explique le jeune homme. Et je suis venu ce matin. J'avais hâte de vous retrouver.

— Vous êtes bon pour nous. Je savais bien que vous viendriez vite. Depuis plusieurs jours, nous surveillons le chemin.

Paule entre et serre la main de Jean. Ses beaux cheveux noirs font ressortir son teint mat. Ses yeux sombres n'ont pas de flammes. Plus droite et plus fière encore que jadis, elle porte avec orgueil son cœur brisé. Bien que préoccupé de son récit funèbre, Jean s'étonne de lire sur ce jeune visage sérieux et dans l'attitude raidie de ce corps un tel désintéressement de la vie. Elle, surprise, constate le changement du jeune homme : avec les années, il a pris un air plus décidé et plus ferme, l'air de Marcel.

Il parle de lui comme il l'eût désiré, simplement et dignement. Il a ce don rare du mot exact qui livre la vérité sans mollesse comme sans emphase. Sa voix, qui se fait douce et caressante pour cette douleur, garde cependant la force secrète de l'autorité. Elle écarte, elle met en fuite la faiblesse et la désespérance. Elle encourage, elle reconforte, et dans la mort même puise une excitation. Ces deux femmes qui pleuraient à son arrivée l'écoutent en se contenant.

— Le sergent qui était à ses côtés m'a raconté sa fin. Je dirigeais notre défense sur la gauche. Lui prenait de face les Berabers. Après les avoir délogés, il organisa la poursuite. Sur les premières lueurs du jour il se détachait en silhouette noire. Le sergent lui montra un pli de sable : — Là, peut-être, il s'en cache encore. Comme il faisait un pas en avant, il porta la main à son front, demeura debout une seconde, et tomba d'un seul coup.

Mme Guibert se cache la tête dans les mains, et les larmes troublent les yeux de Paule qui s'efforce de se dominer.

— Il ne remua pas, reprend le capitaine. Il ne connut pas de souffrance. La mort le toucha où il pensait, en plein front. Et il pensait à sa patrie, à vous.

— Je dus prendre le commandement à sa place. Mais sa victoire était complète. Quand je pus enfin le rejoindre, on l'avait transporté à quelques pas, sous un palmier. Je me suis penché vainement sur lui. Notre médecin-major me regardait avec tristesse ; déjà il l'avait examiné. Notre commune existence avait fait de nous des frères. Je l'aimais comme vous l'aimez. Là-bas, je l'ai pleuré comme vous, en votre nom. Et j'ai vu ce que vous n'avez pas eu la triste joie de voir : la sérénité qu'il avait dans la mort. Elle lui donnait une expression de paix éternelle. Quand je la revois dans ma mémoire, il ne me vient que des pensées nobles et fortes. Il faut que vous le sachiez, afin que son souvenir vous soit plus doux.

Jean se tait, puis il dit encore :

— La veille au soir, il m'a accompagné jusqu'à mon logement, avant de faire une dernière ronde. C'était une claire nuit d'étoiles. Souvent nous nous entrete-

nions de la Savoie. Il me parla de vous et de mademoiselle Paule ; il vous avait vues récemment. Aucun présage ne l'attristait, mais il ne redoutait pas la mort. Dans la poche de sa tunique, il y avait cette lettre que je vous rapporte. Elle recouvrit les derniers battements de son cœur.

Mme Guibert reconnaît sa propre écriture.

Elle relève son visage tout chargé de son angoisse maternelle. Quand elle peut parler elle demande :

— Maintenant, maintenant il repose dans le calme de Dieu. Jean, dites-moi dans quel lieu il est enseveli ?

— Devant Timmimoun, madame. Comme il est plus élevé en grade, sa tombe est placée entre celle de l'officier d'administration, à droite, et du sergent, à gauche. Ceux-là furent tués dans le même combat. A ses pieds sont enterrés les tirailleurs.

Paule intervient :

— Nous nous sommes informées des démarches nécessaires pour obtenir qu'on le transporte à Chambéry. Il dormira dans notre caveau de famille, près de mon père, près de sa petite sœur Thérèse.

Jean regarde la jeune fille. Il sait que les Guibert ne sont pas fortunés. De sa voix caressante, persuasive, impérieuse, il va les dissuader de ce projet coûteux et inutile :

— Pourquoi réclamer ce retour ? Le lieu de sa mort est un nom de victoire. Il repose dans son triomphe. Quel tombeau lui conviendrait davantage ? Quel plus beau monument aurait-il désiré ?

— Bientôt, personne ne le connaîtra là-bas.

— Vous vous trompez, mademoiselle Paule. Toutes ces tombes ont leurs inscriptions. On les entoure de soins. Tant que l'on tiendra garnison à Timmimoun, elles seront honorées. La sienne porte son nom, son grade, deux dates : **25 avril 1868 et 19 février 1901**, et ces trois mots glorieux qui résument sa carrière : **Madagascar, Mission du Sahara, Timmimoun**. Songez que l'on vénère encore en Algérie les tombes de ceux qui furent tués au temps de la conquête.

La sœur de Marcel n'insiste pas. Mais Jean surprend les larmes qui coulent sur ses joues.

— Il était notre orgueil et ma vie, soupire-t-elle, et plus bas elle ajourte : — Lui, depuis longtemps, avait deviné.

— Dieu le voulait ainsi, dit sa mère. Nous ne connaissons pas ses desseins. Ils nous paraissent quelquefois si cruels que nous sommes tentés de murmurer. Pourtant sa bonté est infinie.

Jean, ému, prend dans la sienne une main ridée qui tremble, et, pris de respect, comme autrefois Marcel, il la baise pieusement.

— Vous nous quittez déjà ? demande timidement Mme Guibert.

Jean, pour consoler la pauvre femme, lui rappelle tous les liens qui la rattachent encore à l'existence. Il l'entretient de ses autres enfants, de sa fille Marguerite qui est religieuse à Paris et soigne les malades, de ses fils qui fondent une France lointaine.

— Combien Etienne a-t-il d'enfants ?

— Il attend le troisième. Je ne les connais pas. Et pourtant je les aime, oh ! je les chéris comme les dernières joies que Dieu me donne. Ils s'appellent Maurice et Françoise. Ne le savez-vous pas ?

— Mais oui, dit Jean dans un sourire.

— C'est le nom de mon mari et c'est le mien. Ils sont la bénédiction de notre race. Celui qui va venir se nommera Marcel.

— Et si c'est une fille ?

— Marcelle encore. Voici la photographie des deux aînés.

D'avance elle affirmait la vie de l'enfant que portait dans son sein la femme de son fils.

— N'est-ce pas qu'ils sont beaux ? dit Paule en se rapprochant pour regarder ses neveux.

— Oui, la fillette vous ressemble. Elle a vos yeux noirs.

— Elle sera bien plus jolie.

— Je ne crois pas, répond le jeune homme en rendant l'image à Mme Guibert.

Et il ajoute avec ce beau sourire qui donne à son visage un air si jeune :

— N'est-ce point assez ? Vous êtes difficile.

Involontairement Paule rougit, et son teint qui s'anime, la transforme comme

un rayon de soleil fait d'une goutte de pluie. Dans son désespoir, elle avait perdu jusqu'au sentiment de sa beauté, et voici qu'elle le retrouve avec joie.

Jean, qui voit les deux femmes distraitement un instant de leur peine, continue d'interroger :

— C'est dans la baie d'Along, près de Hanoï, qu'ils sont installés ?

— Ils n'y sont plus, répond Mme Guibert. Ils habitent une île prospère. Mais Paule vous expliquera mieux que moi. Je m'embrouille dans ces noms étrangers.

La jeune fille proteste :

— Mais non, mère, je vous assure.

Et puis elle se décide rapidement :

— Etienne a acheté l'île de Kébaï qui est en face de la baie d'Along. Elle appartenait à une société qui fut mal administrée et tomba en faillite. Elle contient des gisements houillers importants, et son sol est fécond. Les mines, le matériel, la terre furent vendus aux enchères, à vil prix. Et mes frères dirigent l'exploitation des mines, des rizières, et font des plantations merveilleuses d'un bois qu'on appelle le lilas du Japon et qui sert à construire. Leur activité ne peut suffire à tant de travail. Mais ils cherchent en vain une aide en France. Personne ne veut s'expatrier. Pourtant, le pays est sain et pittoresque, et ils comptent sur le succès.

Elle a débité son discours avec une clarté simplicité. Jean s'extasie :

— En France, on n'a plus d'avenir. Je vais les rejoindre.

— Et votre carrière ? observe Mme Guibert, tandis que le jeune homme se lève pour prendre congé.

— Je n'en ai pas la passion, comme avait Marcel. Il y a tant d'heures perdues, de forces oubliées. Mais je plaisantais, madame.

Ils sortent sur le perron, devant la maison fleurie dont la façade disparaît sous l'envahissement des chèvrefeuilles, des roses et des clématites.

Courbée et lasse, obsédée par le souvenir, Mme Guibert laisse sa fille reconduire le capitaine jusqu'au portail. Elle les voit s'éloigner, songe doucement à ce qui pourrait être, confie à Dieu l'avenir de Paule, et rentre pour mieux se rappeler dans l'isolement le récit funèbre.

Paule et Jean se sont dit adieu au bout de l'avenue. Le jeune homme s'arrête pour suivre des yeux cette forme souple et allongée qui glisse sous les arbres. A ce moment, la jeune fille se retourne à son tour. Elle rougit de cette coïncidence, et, prenant bravement son parti, elle revient sur ses pas afin d'éviter toute équivoque.

— Jean, murmure-t-elle émue, je ne vous ai pas assez remercié, pour mon frère qui fut un peu le vôtre aussi, pour ma mère à qui vos lettres, votre visite ont causé tant de bien. Vous avez été bon pour nous. Je n'ai pas su vous le dire. Alors je suis revenue.

Elle est plus humaine et touchante dans l'émotion qui l'agite.

— Oh ! non, répond le jeune homme. Ne me remerciez pas. N'étais-je pas l'ami de Marcel, et nos pères déjà s'aimaient.

Ils demeurent ainsi face à face, ne trouvant plus de paroles.

— Ecoutez, dit-il enfin. Dans la tunique de Marcel il n'y avait pas que la dernière lettre de votre mère. Cette photographie s'y trouvait encore. J'ai pensé vous la remettre à vous.

Il lui tend un carton usé sur quoi elle reconnaît, dans une allée du Maupas, deux petites filles de dix ou douze ans : l'une est blonde et l'autre brune, l'une est assise et sage et regarde, étonnée, les choses, l'autre est fixée en mouvement ce sont Alice et elle-même.

— Ah ! fait la jeune fille. Et d'une voix sourde elle demande :

— Il ne vous a jamais parlé d'elle ?

— Non, jamais.

Elle laisse échapper l'image qui tombe avec un bruit sec sur le sable de l'allée, et, ne se contenant plus, elle pleure sans orgueil. Jean lui prend la main :

— J'ai bien souvent songé, dit-il, là-bas, en Afrique, à la stupidité du sort. Pourquoi pas moi, à sa place ? Moi que personne n'eût pleuré.

Que peut-elle répondre ? Ses yeux noirs s'éclaircissent d'une rapide lueur. Elle ramasse la photographie avant qu'il ait eu le temps de se baisser.

— Merci, Jean. Revenez nous voir bientôt. C'est une charité.

La peur de vivre

Il la regarde un instant, puis s'en av. Elle rentre lentement par le jardin. Elle s'intéresse aux fleurs, cueille une rose, et pour la première fois de l'année goûte à la respirer un peu de joie. Elle pense à la mort de son frère d'une façon inattendue, et se répète à elle-même les paroles de Jean dont elle pénètre l'énergique leçon :

— Il faut honorer les morts, mais avoir foi dans la vie.

VI

Isabelle

Sur le devant de la première loge de milieu, au Cercle d'Aix-les-Bains, Mme de Marthenay et Mme Landeau offraient aux regards et aux lognettes, l'une avec timidité, l'autre avec résolution, le spectacle de leur beauté que le contraste faisait ressortir. Isabelle portait une toilette de soie souple, jaune bouton d'or, dont le décolletage en pointe découvrait la naissance de la gorge, et autour du cou mince dont il soulignait le blancher, un ruban de velours noir où brillait un diamant d'une eau merveilleuse. La douce Alice était vêtue d'une robe de dentelle noire, sans un bijou, et cette sombre couleur, qu'elle avait choisie pour s'effacer davantage convenait à son teint de blonde.

Derrière ces dames se tenaient le comte de Marthenay, M. Landeau et le capitaine Jean Berlier. On jouait, ce soir-là, l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck. Aux premières mesures de l'orchestre qui répandirent dans la salle, comme des ondes rapides, le silence et l'attention, l'ex-lieutenant de dragons ouvrit la porte en tapisserie, et se glissa hors de la loge. Il gagna aussitôt la salle de jeu. Après un instant, sa femme, qui se retourna, constata sa fuite. Isolée dans sa peine elle déplorait, en revoyant l'ami de Marcel ce qui aurait pu être et n'avait pas été.

Isabelle se pencha en arrière et vit avec surprise la joie qui resplendissait dans les yeux de Jean dont les regards passaient au-dessus d'elle et s'élançaient vers la scène. Elle interrogea le jeune homme à voix basse afin qu'il se rapprochât et respirât le parfum de sa chair.

Après le premier acte, Mme de Marthenay voulut demander au capitaine de la conduire jusqu'à la salle de jeu et d'appeler son mari. N'avait-elle pas une question à lui adresser ? Elle n'osa pas et dut prendre le bras de M. Landeau. Favorisée par ce double départ, Isabelle fit signe à Jean de s'asseoir à côté d'elle.

— Comme je vous ai longtemps attendu dit-elle d'une voix changée où il surprit l'accent du désir.

— Vous m'attendiez vraiment ? Enigmatique à peine, elle répliqua : — Je vous attends encore.

Mme de Marthenay rentra dans la loge avec M. de Lavernay à qui M. Landeau cédait sa place. Celui-ci, pour fuir cette grave musique trop différente de l'opérette et contrôler en paix, au salon de lecture, ses prévisions de Bourse, dépendait à sa femme un second amoureux qu'il destinait dans sa pensée à la surveillance du premier. Elle avait su mater

cet adorateur épais et sanguin qui grondait pour faire le beau à la façon des fauves devant le dompteur. Il satisfaisait toutes ses fantaisies, tous ces caprices, par vanité autant que par cette passion où il se jetait à cœur perdu.

Le drame antique se déroulait avec lenteur. Jean échappait au musicien. Devant lui, dans l'intervalle du ruban de velours noir et de la robe, il voyait la chair pâle d'Isabelle et en imaginait la douceur soyeuse. A demi tournée, la jeune femme se montra de profil : il suivit du regard la ligne fière du nez un peu busqué, et descendit, pour s'y attarder, aux lèvres rouges, aux belles lèvres d'esclave. N'avait-elle pas dit : — **Je vous attends encore ?** — Qu'attendait-il en effet ? Était-il devenu subitement rebelle aux innombrables séductions de la vie que résumait cette femme en son unique beauté, comme ces façons d'Orient contiennent en une goutte d'essence le suc de mille roses ? Le soleil d'Afrique avait-il refroidi son sang au lieu d'y répandre le feu ? Libre et jeune, comment pouvait-il mieux employer sa jeunesse et sa liberté ?

A ce moment d'abandon, il perçut des accords d'une émotion profonde et contenue, et qui gardaient jusque dans l'agitation de la douleur dont ils étaient le témoignage une sorte de grave sérénité. Ses nerfs trop tendus tressaillèrent. Sa sensibilité, déçue par l'attente du plaisir, agréa la divine musique comme une fleur desséchée reçoit la rosée.

Une envie désordonnée de vivre plusieurs existences à la fois le saisissait. Il courait de la volupté à l'héroïsme, et revenait sur ces pas pour repartir encore. Puis il remonta hâtivement le fleuve de ses jours. Il revêcut son amitié pour Marcel et cette traversée du désert où il avait connu peut-être, dans la solitude et le danger, dans le dénuement et l'effort, la suprême exaltation en sentant sa valeur et sa volonté. Et de la pensée du frère il vint à celle de la sœur. Depuis le commencement de la soirée, il écartait le souvenir de Paule. Tout à l'heure, n'était-il point parvenu à l'oublier complètement ? Que venait-elle faire dans sa mémoire et pourquoi cette chaste musique favorisait-elle sa visite importune ? Il tenta de la repousser sans délicatesse et non pas sans regret.

"Ah ! songeait-il, que n'est-elle donc aussi belle que celle-ci ?"

Et il suivit de nouveau la ligne du cou et des épaules dont le grain presque lumineux aimantait son regard. Il ne prenait pas garde à l'injuste audace de sa comparaison. Il avoua pourtant avec un secret plaisir :

"Elle a de plus beaux cheveux. Leurs flots noirs doivent descendre jusqu'à ses genoux."

Isabelle se tourna vers lui pour lui sourire.

"Elle a de plus beaux yeux," se dit-il encore. Et il revit leur sombre prunelle où passaient de rapides flammes.

Depuis son retour en Savoie, depuis trois semaines, Jean était retourné souvent au Maupas. Il n'y allait point seulement pour consoler deux pauvres femmes affligées. Par sa fertilité, par sa sensibilité

grave et profonde, par sa jeunesse dont il sentait les beaux mouvements comprimés, Paule l'attirait invinciblement. Il constatait avec surprise, à chacune de ses visites, que cette jeune fille réservée et raisonnable avait une âme vivace, prête à goûter la joie avec enthousiasme comme elle avait goûté la douleur sans défaillir.

La passion d'Isabelle Orlandi s'était jetée en travers. Depuis son mariage d'affaires, elle accumulait sur son flirt d'autrefois, tous les orages de son cœur tourmenté. Beaucoup plus qu'à M. Landeau, elle avait été fidèle à son ami Jean. Elle guettait son retour. Quand elle le revit, fascinée plus encore par la figure sérieuse et réfléchie du jeune homme que jadis par son insouciance et sa belle humeur, elle se promit de ne plus attendre et pour lui plaire déploya sa beauté comme un étendard.

Or, dans cette loge de théâtre, elle venait de triompher quelques troubles instants, et ne l'avait pas su. Pendant toute la durée de cet acte, elle avait douté de ses charmes à cause des hésitations du bel officier aux paroles trop subtiles. Lorsque le rideau s'abaissa, son unique préoccupation fut de reprendre la conversation interrompue.

Dévorée d'inquiétude, elle se tourna aussitôt, et se penchant d'une façon savante qui livrait les trésors de sa gorge ronde, elle interrogea son partenaire :

— A quoi pensiez-vous ? J'ai senti que vous n'écoutez pas la musique.

Jean sourit et dit, non sans franchise :

— A deux charmantes femmes.

— C'est une de trop.

De ses regards lancés comme des flèches, elle tenta de percer ce front impénétrable. M. de Lavernay surveillait son manège tandis qu'il brouillait ses connaissances classiques dans sa conversation avec Mme de Marthenay. Impatiente et avide de s'assurer du bonheur, Isabelle se leva.

— On étouffe ici. Capitaine, voulez-vous me conduire dans le hall ?

Elle toisa au passage son sigisbée déconfit, et sortit au bras de Jean. Dans le couloir, et sur les marches du grand escalier, elle s'appuyait à ce bras, de tout le poids de son corps languissant. Comme il se taisait, cherchant sa volonté, elle lui demanda avec une timidité qui venait d'éclorre en elle d'une façon bien inattendue :

— Ne suis-je plus belle, Jean ? Dites-le-moi.

— Regardez autour de vous, madame, et jugez.

Elle donna sur les doigts de son cavalier un léger coup d'éventail :

— Vous, vous ! Il n'y a que vous qui m'intéressez ici.

— Et le vieux monsieur de la loge ? demanda Jean, railleur.

— Il fait mes commissions.

Soutenu par le souvenir de Paule, il se débrouillait à sa poursuite et sentait non sans émoi le bras rond de la tentatrice qui pesait sur le sien. L'ardent visage de la jeune femme qu'un afflux de sang colorait revêtit une expression de découragement.

— Vous rappelez-vous, Jean le bois de la Chêne ?

— Oui, dit-il, et il songeait que là s'était orienté le sort de Marcel Guibert.

— Je voudrais y revenir avec vous. Quand j'étais jeune fille, me préféreriez-vous ? Soyez franc.

Il la regarda tout entière. Il remarqua le mouvement de ses cils qui palpaient, celui de sa gorge, ce frémissement de tout le corps tendu vers lui. Pourquoi résister davantage à l'appel du plaisir que paraît tant de beauté ?

— Isabelle ! dit-il doucement.

Elle le fixa à son tour, et, radieuse, glissa dans celle du jeune homme sa main souple.

— Jean, mon cher Jean. Un instant ils goûtèrent tous deux les promesses de la volupté. La sonnerie annonçait la reprise du spectacle. Alourdis par leur joie, ils revinrent lentement vers la salle du théâtre sans parler. Au sommet de l'escalier de marbre, ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine. Du balcon ils dominaient une foule bariolée qui se pressait et qu'ils ne voyaient pas. Elle avait modestement dans son triomphe :

— Vous ne savez pas, Jean ? Vous m'avez fait trembler. J'ai cru vrai ce qu'on m'avait dit.

Vaguement inquiet, et le cœur déjà tourmenté, il répéta :

— Ce que l'on vous avait dit ?

— Oui. Que vous aimiez Paule Guibert. Il laissa tomber le bras qui s'appuyait sur le sien, et demanda d'une voix changée :

— Qui vous a dit cela ?

Ah ! murmura-t-elle interdite et pâle, comme si elle apercevait à ses pieds les morceaux brisés de son bonheur.

Par la magie d'un seul nom elle était vaincue. Et ce nom, il avait fallu qu'elle même, par une aberration insensée, le prononcât. Il lui suffisait de voir le visage de son ami Jean pour comprendre l'étendue de sa défaite.

— Isabelle, pardonnez-moi. Jadis il n'a tenu qu'à vous de partager ma vie. Et vous avez pu voir, ce soir encore, ma faiblesse et votre puissance. Il n'est pas digne de vous parler de la sorte. Au nom de nos amours passées, Isabelle, soyez généreuse.

Avec l'insouciance des amoureux, il demandait à cette femme son approbation, tout en lui déclarant qu'il avait cessé de l'aimer.

Elle, pourtant, ne protesta pas. Le mouvement de sa poitrine révélait son désarroi intérieur. Avec sa beauté de victoire elle refusait la lutte, acceptait la défaite et s'abandonnait.

— Jean soupira-t-elle d'une voix frêle, et à peine distincte, vous avez raison, aucune femme ne mérite mieux votre amour. Vous serez heureux, vous, et moi bien malheureuse...

Elle n'en put dire davantage, mais se penchant, elle prit la main du jeune homme, et y posa ses lèvres. Il sentit une larme lui mouiller l'épiderme et, comme elle se redressait, il vit son visage en pleurs.

Déjà remise un peu, elle eut un fragile sourire :

— Sont-ce des perles, Jean ?

— Vos larmes sont mille fois plus précieuses.

Et, la prenant dans ses bras, il baisa ses yeux. Ces imprudentes caresses d'adieu les languissaient. Combien de couples furent enchaînés pour quelques minutes semblables d'attendrissement prolongé ! Une porte qui s'ouvrit les sauva. Ils rentrèrent dans leur loge.

— J'ai manqué ma vie, dit-elle, tandis que l'ouvreuse s'approchait, la clef en main.

A la sortie, il aida la jeune femme à revêtir le manteau de soie blanche qui recouvrait la claire nudité de la nuque et des épaules. Alors, seulement, il se réjouit de demeurer son maître et pensa librement à la vierge pure et fière qui occupait son cœur d'homme à la fois courageux et faible.

Mme de Marthenay avait à peine adressé la parole à Jean Berlier. La vue de Jean lui rappelait avec une acuité douloureuse la scène du bois de la Chêne, et qu'elle n'avait pas eu la force de s'emparer du bonheur au prix d'une lutte facile, ou seulement par la promesse d'une longue patience. Elle voulut interroger le jeune homme sur la fin du commandant Guibert. La question ne passa pas ses lèvres. N'était-ce pas déjà trahir son devoir que la poser ? Scrupuleuse, elle chargea son veuvage secret de cette peine nouvelle.

Ainsi, elle ignora toujours que Marcel portait sur lui, au moment de mourir, l'image d'une enfant aux yeux clairs de qui lui venait l'orgueilleux mépris de la mort.

VII

Le secret de Paule.

Jean installa M. Loigny dans une victoria qu'il était allé chercher à la ville. Le vieillard portait une redingote de cérémonie, une cravate de foulard qui s'enroulait plusieurs fois autour du cou à l'ancienne mode, des gants gris perle et une canne à pommeau d'argent.

— Je suis gêné dans mes atours, fit-il observer poliment à son neveu.

Il regrettait ses vestons de jardinier. Et comme s'il partait pour quelque lointain voyage, il ajouta quelques recommandations au sujet de ses rosiers.

Jean le rassura.

— Surtout, mon oncle, surtout n'oubliez pas votre mission.

— Par exemple ! assura le petit homme avec énergie, quand mes plus belles fleurs devraient se faner en mon absence, je la remplirai à ta satisfaction.

M. Loigny se rendait au Maupas pour demander à Mme Guibert la main de

Gin Canadien
Melchers
Croix d'Or
LA BOISSON LA PLUS SAINE

(Fabriquée à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifiée quatre fois et vieillie en entropôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS :

| | |
|------------------|--------|
| Gros: 40 onces | \$3.65 |
| Moyens: 26 onces | 2.55 |
| Petits: 10 onces | 1.10 |

Melchers Distillery Co., Limited
MONTREAL

La peur de vivre

Paule au nom de son neveu. Lorsque la voiture eut disparu au tournant de la route, Jean, impatient et agité, au lieu de rentrer à la villa des Roses, suivit lentement le même chemin. Ainsi rencontrerait-il plus tôt son ambassadeur de retour, et peut-être aurait-il le temps, avant le soir, de monter lui-même à la maison de campagne et de parler à celle qui serait alors sa fiancée.

Sur la route du Maupas, il marchait à la rencontre du bonheur, tandis que le beau soir d'été répandait sur l'heureuse nature sa lumière.

La vieille Marie introduisit M. Loigny au salon et s'en fut chercher sa maîtresse en murmurant :

— Qu'est-ce qu'il nous veut, ce vieux-là, avec sa lévite et son grand chapeau ?

Mais M. Loigny ne prêtait aucune attention à la servante que son déguisement mondain courrouçait.

Il venait de tomber en arrêt devant une coupe de roses qui s'épanouissaient au milieu de la table. Penché, il les observa de si près qu'il parut les renifler, et tout à coup, il se mit à donner les signes d'une prodigieuse stupéfaction. Mme Guibert le trouva dans cet état singulier. Il la salua à peine, et la conduisant aussitôt vers les fleurs, il s'écria :

— Celle-ci, là, voyez.

— Oui, dit-elle, surprise.

— Comment l'avez-vous ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Il est impossible que vous ne le sachiez pas. Répondez.

Et moins brutalement le maniaque ajouta :

— Je vous en prie, madame. C'est très grave.

Mme Guibert, complaisante, interrogea sa mémoire.

— Mon fils Etienne, à son dernier voyage, nous a apporté des boutons de rosiers. Elles ont trouvé au Maupas un terrain favorable. Ce sont leurs roses. Elles sont belles, mais n'ont pas de parfum.

— En effet, elles ne sentent rien. Mais cela m'est égal. Et d'où venait-il votre fils Etienne ?

— Du Tonkin, monsieur, de la baie d'Along qui produit des fleurs et des fruits en abondance.

— Ah! c'est un rosier chinois. Parfaitement. Je l'avais deviné, Et vous ignorez son nom, naturellement. En France, personne ne connaît les noms des fleurs.

Mme Guibert s'excusa avec un sourire, — Je n'y entends rien, avoua Mme Guibert, Pourtant, j'aime les fleurs.

Mais le vieillard enthousiaste ne s'arrêtait plus :

— Nous n'avons pas l'esprit inventif, madame, Et puis nous ne savons plus nous émerveiller, nous émouvoir devant les miracles incessants de la nature. Nous nous sommes installés dans l'univers comme dans une salle à manger. L'habitude et l'utilité ont émoussé nos sensations. Et l'univers est vainement délicat, varié, agréable. Ah! madame, croyez-moi, nous sommes loin d'égaliser les jardiniers chinois.

— Savez-vous quels noms précieux ils distribuent aux fleurs ?

— Comment le saurais-je, monsieur ?

— Des noms qui résument la beauté multiple de la terre. En voici quelques-uns : l'Eau qui dort sous la lune, le Soleil dans la forêt, le Premier Désir de la Vierge couchée, et celui-ci que je vous prie de goûter : la jeune Fille qui offre ses seins.

Indulgent mais étonnée, Mme Guibert sourit de cette folie inoffensive et essaya de détourner son cours :

— Donnez-moi des nouvelles de Jean. Nous ne l'avons pas vu de plusieurs jours ; il nous délaisse.

— Jean va bien, madame, répondit-il négligemment, et aussitôt : — Oui, cette espèce est pour ainsi parler inconnue en France. Je la cataloguerai. Voulez-vous me permettre, madame, d'en emporter cet échantillon ?

— Je vous en prie, monsieur, acquiesça avec courtoisie Mme Guibert qui craignait de s'être trompée et tremblait pour son espérance.

— Mille fois merci, madame. Je cours m'en occuper avant qu'elle se fane.

Sur le seuil le vieillard s'arrêta, et d'un ton mystérieux qui fit tressaillir la pauvre femme :

— Je vous confierai un secret... Par d'ingénieuses greffes, j'ai réussi à produire une rose nouvelle. Vous la verrez.

Elle n'a pas de nom encore. Je lui donnerai celui de votre fille. Mon neveu sera enchanté. Elle s'appellera Madame Paule Berlier.

Et sans avoir trahi sa mission autrement que sous cette forme bizarre, il s'éclipsa, tenant sa fleur dans les mains et l'observant encore.

Mme Guibert, en le voyant s'éloigner, ne put réprimer un sourire :

— "Le pauvre homme! Il nous a tous oubliés pour sa rose."

Jean qui marchait à la rencontre de M. Loigny était parvenu au bois de chênes qui borde la route à la montée de Vimines. Il entendit le bruit des roues grinçantes que le sabot retenait, et bientôt il aperçut la voiture à travers les branches. Impatient, il se précipita malgré la pente.

— Eh bien, mon oncle ?

M. Loigny éleva sa fleur en l'air d'un geste victorieux qui rassura le jeune homme.

— Eh bien! voici une rose qui manquait à ma collection.

— Que m'importe! dit Jean avec brusquerie. Accepte-t-elle, oui ou non ?

Le vieillard laissa tomber la tige qu'il tenait si soigneusement, se prit la tête dans les mains et se désola :

— O mon Dieu! Je suis fou, je suis un fou dangereux. J'ai oublié ta demande.

Jean le considéra avec pitié.

— Ah! vous avez oublié!

— Mais je vais retourner, fit M. Loigny qui se redressa.

— Non, j'irai moi-même. Allez retrouver vos fleurs, mon oncle.

Et il monta vers le Maupas.

Le vieillard le suivit des yeux jusqu'au détour du chemin. Puis il s'essuya le visage, fit signe au cocher de repartir, et pour la première fois rentra sans plaisir à la villa des Roses.

Jean trouva Mme Guibert dans le jardin du Maupas. Elle eut, en l'apercevant un sourire doux et craintif. Et il sentit son cœur s'apaiser.

— Bonjour, Jean. Votre oncle est venu me rendre visite. Le savez-vous ?

— Oui, madame. Il venait en ambassade, et il a omis de vous le dire. Pour lui, c'est un oubli léger.

— Oh! ne le traitez pas durement.

Et avec une grâce un peu timide, elle prit la main du jeune homme :

— Mais, rassurez-vous, je comprends le langage des fleurs.

Ils s'assirent près de la table d'ardoise, sous les arbres. Jean lui baisa la main. Déjà tous deux s'étaient compris.

— Alors vous savez que je l'aime ? dit le jeune homme avec émotion.

— Elle en est digne, répondit la mère de Paule, qui réfléchissait à ce nouvel avenir.

— Je crois que je l'ai toujours aimée. Seulement je ne connaissais pas mon cœur. Quand on est trop jeune, on ne distingue pas nettement le dessin de sa vie... Et je l'aime aussi pour toujours.

— Oui, reprit-elle gravement. Avant de se lier par des serments éternels, il faut être sûr de soi. Et j'ai confiance en vous.

— Oh! madame. Vos paroles me sont si douces... Mais elle ?

— Ne soyez pas inquiet, Jean, Paule acceptera, je le crois. Cependant vous le lui demanderez à elle-même... Mais vous avez bien réfléchi, n'est-ce pas, à votre futur foyer ? Nous ne sommes pas riches, vous le savez. Mon fils Etienne et moi nous donnerons à Paule, si elle consent à être votre femme, les revenus de la propriété du Maupas. Elle ne rapporte pas beaucoup depuis que les vignes ont été détachées. Nous ne pouvons pas davantage.

Elle donnait tout et s'en excusait.

— Je ne veux pas, madame, dit Jean.

— Laissez-moi parler. Je désire me retirer. J'ai besoin de peu de chose pour vivre. Etienne qui le peut me fait une pension que, malgré mes instances, il ne veut pas réduire. Il faut songer à votre famille nouvelle, Jean.

— Oh! madame, quel trésor est comparable au cœur de Paule ? Mais ne supposez pas que j'accepterai votre offre trop généreuse. J'ai songé déjà à notre avenir matériel. Etienne a besoin d'un aide au Tonkin. Dans toutes ses lettres il réclame un associé pour l'exploitation de ses trop vastes entreprises. Eh bien! je lui offre mon concours. En Algérie, je m'intéressais aux choses de la terre. Je

partirai. Je lui ai écrit le mois dernier.

— Ah! vous emmenerez là-bas votre femme ?

A ce moment, Jean regardait le perron où Paule venait d'apparaître. Et il ne vit pas deux larmes jaillir des yeux de Mme Guibert. Quand il se retourna vers elle, déjà elle était prête à ce nouveau sacrifice que la vie lui demandait, et ce fut d'une voix ferme qu'elle lui dit :

— Que Dieu bénisse vos projets! Voici ma fille, Jean. Elle a vécu trop tôt dans la solitude et la peine. Elle a besoin d'être heureuse. Comme elle va l'être, avec votre amour! Elle sentira sa jeunesse qu'elle oubliait. Je vous autorise, Jean, à lui dire que vous l'aimez.

Plus bas elle ajouta, car Paule s'approchait, et il n'entendit pas ses paroles :

— Je vous donne mon dernier, mon plus cher enfant.

Elançée et droite, Paule traversa la cour et les rejoignit à l'ombre des marronniers.

Mme Guibert les enveloppa tous deux de son regard maternel. Elle quitta le fauteuil de paille où elle était assise :

— Je vais rentrer pour m'occuper du dîner. Vous m'excuserez, Jean. Il fait, beau ce soir. Tu n'es pas sortie, Paule, de tout le jour. Vous devriez vous promener ensemble avant que le soleil soit couché. Allez jusqu'au bois de Montcharvin, et revenez. Revenez bientôt, mes enfants.

Au delà du chemin de Vimines, un sentier qu'un rideau de peupliers sépare du Forezan aux pentes abruptes contourne les prairies et conduit à la ferme de Montcharvin. Paule et Jean le suivirent. La jeune fille marchait la première.

— Allons, dit-elle, jusqu'au bois de frênes. A travers les branches nous verrons le reflet du couchant sur les montagnes.

Il s'arrêta :

— Non, restons ici, voulez-vous ?

Et il lui montra le vieux tronc d'arbre coupé qui servait de banc. Jamais plus elle ne s'y était assise depuis sa dernière promenade avec Marcel. Livrée à ce souvenir, elle hésita.

Elle se rappelait avec une poignante précision les paroles que Marcel lui avait adressées sur ce même tronc coupé, le soir de son départ pour l'Afrique : Paule, disait la voix évanouie, ne t'inquiète pas ; tu seras heureuse un jour. — Depuis le retour de Jean, elle acceptait sa vie sans amertume et sans faiblesse. Oui, elle rencontrait une sorte de bonheur stoïque où elle se complaisait après tant de secousses. Était-ce ce bonheur-là qu'il avait désigné ? Et dans la paix de l'heure, la vague désir d'une autre félicité renaissait en elle. Cependant, elle ne savait pas que les temps étaient venus.

Jean se décida :

— J'ai dit à votre mère, Paule, mes projets d'avenir.

Elle le regarda :

— Votre congé est déjà fini ? Vous allez repartir bientôt ?

— Je ne rentrerai pas au régiment.

Etonnée, elle attendait une explication.

— Je démissionne.

— Vous, Jean! Oh! c'est mal. Vous n'avez pas trente ans, vous portez le ruban rouge et vous abandonneriez votre carrière! Qu'aurait pensé Marcel ?

— Marcel m'approuverait, Paule. Car je servirai encore la France, d'une autre manière qui ne sera pas moins utile. De soldat je deviendrai colon. J'ai écrit à votre frère Etienne qui ne peut suffire à sa tâche au Tonkin. Je vais le rejoindre.

— Ah! dit-elle. Quelle joie pour eux, là-bas! Ils savent l'amitié qui vous unissait à Marcel. Vous leur parlerez de lui, comme vous nous en avez parlé. Vous verrez mon neveu et ma nièce. Vous les connaîtrez avant moi.

Jean se leva et demeura debout devant la jeune fille.

— Vos frères se réjouiraient bien davantage, s'ils connaissaient mon autre projet.

Et baissant les yeux vers le sol, il ajouta plus doucement :

— C'est un projet qui m'est infiniment cher. Votre mère le sait.

Il la regarda, et vit avec surprise qu'elle ne soupçonnait rien. Il admira cet oubli de soi-même, et avec une gravité et une tendresse profondes il dit enfin les paroles décisives :

— Paule, je vous aime. Voulez-vous

être ma femme et m'accompagner là-bas ?

Interdite, elle se leva à son tour et devint mortellement pâle. Sa poitrine oppressée révélait le tumulte de son cœur. Cependant elle se taisait. Il reprit :

— Je vous aime, Paule. Ne le saviez-vous donc pas ? Ne l'avez-vous pas deviné ? Quand je suis revenu d'Algérie, je vous ai retrouvée si courageuse... et si belle. Oui, ne protestez pas. Pendant la traversée du Sahara, je me souviens, Marcel m'a dit souvent, quand nous parlions de la Savoie, que vous étiez le soutien de votre mère. Dans le désert, quand je cherchais, pour exciter mon énergie, quelque image réconfortante et capable d'inspirer la vaillance, c'est à vous que je pensais. Je vois bien que je vous ai toujours aimée, depuis le temps de notre enfance où je riais de vos longs cheveux noirs. Mon bonheur est dans vos mains, Paule, ne voulez-vous pas me le donner ?

Elle ne répondait pas. Elle était si pâle qu'il semblait que tout le sang se fût retiré de ses veines. Il prit sa main qu'elle ne retira pas. Il attendait, confiant, tranquille, le cœur gonflé d'espérance.

Comme elle continuait de se taire, Jean connut une angoisse infinie. D'une voix altérée il répéta pour la troisième fois :

— Paule, je vous aime. Pourquoi vous taisez-vous ? Répondez-moi, je vous en supplie...

Doucement la jeune fille degagea sa main.

— Non, non, je ne veux pas, dit-elle.

Les sanglots étouffèrent sa voix, et elle s'enfuit en courant vers la maison.

Alors, il sentit la nuit entrer jusque dans son cœur. Il méprisa la vie qu'il avait adorée, et il envia Marcel couché sur la terre d'Afrique, Marcel que la paix définitive avait touché.

VIII

Madame Guibert

Mme Guibert attendait sur le perron le retour de ses enfants. Ses bras étaient croisés sur la balustrade de fer, et de l'une de ses mains cachées elle égrenait un chapelet, tandis que ses lèvres balbutiaient les Ave Maria. Une paix profonde semblable à celle qui était descendue sur la campagne, habitait maintenant son visage où les larmes avaient coulé.

Elle vit revenir Paule éperdue et sanglotante et vainement tenta de l'arrêter au passage avec ces paroles :

— Paule, qu'y a-t-il ? dis-moi...

La jeune fille rentra sans répondre et gagna sa chambre.

Mme Guibert fit quelques pas derrière elle. Puis, ayant réfléchi, elle s'arrêta. Elle se couvrit les épaules d'un châle, descendit l'escalier, et de son pas tremblant qu'elle précipitait de tout son effort, elle suivit l'avenue. Elle vint se poster vers le portail ouvert qui donnait sur la route.

"Il n'a pas dû passer encore, pensait-elle. Paule est revenue si vite."

A la clarté du couchant elle interrogea le chemin désert.

Après quelques instants d'inquiétude, elle distingua la silhouette du jeune homme dans le sentier qui borde les prés de Montcharvin. Il marchait la tête basse et penchait le corps sans orgueil. Comme il passait, elle l'appela : — Jean.

Surpris d'entendre son nom, il tourna la tête et aperçut la vieille femme qui lui souriait avec douceur. Il la salua et s'avança vers elle.

— Ah! dit-il simplement, comme s'il se plaignait à sa mère. Je suis bien malheureux.

Elle lui tendit la main :

— Jean, donnez-moi votre bras. Rentrons. La nuit vient, et il fait déjà frais.

Au bas de l'escalier, comme il voulait prendre congé, elle lui dit :

— Entrez avec moi. Je désire vous parler. Paule n'est pas au salon.

Il tenta de résister, puis céda par indifférence et suivit Mme Guibert. Il ressemblait à un condamné qui ne croit pas aux consolations de son aumonier et les écoute néanmoins.

Lorsqu'il eut refermé la porte, elle se tourna vers lui et, lui prenant les deux mains, elle le fixa de ses yeux clairs :

— Elle a refusé d'être votre femme ?

— Elle s'est sauvée en pleurant.

— Vous vous êtes trompé, Jean. Paule vous aime.

Il secoua la tête.

La peur de vivre

Oh! non, Madame. Ne cherchez pas d'explication. Laissez-moi partir.

— Les mères ne devinent-elles plus maintenant les secrets de leurs filles?

Et achevant sa pensée elle ajouta après un arrêt:

— Paule vous aime. Vous n'avez pas compris qu'elle se sacrifiait à cause de moi.

Il répéta:

— A cause de vous? Pourquoi?

Et de ses yeux attentifs il regardait Mme Guibert. Sa jeunesse était rebelle à la défaite, et déjà un espoir nouveau l'agitait. Cependant elle ne fut pas étonnée qu'il ne pénétrât point sa pensée, et même elle s'excusa presque de dire:

— Vous lui avez annoncé, n'est-ce pas, votre départ pour le Tonkin?

— Oui.

— Elle n'a pas voulu m'abandonner, Jean. Et c'est pourquoi elle est partie en pleurant. Mais elle vous aime: ses larmes ne la trahissent-elles pas?

Mme Guibert reprit:

— Cela vous étonne, Jean?

Il se taisait toujours et se raidissait contre l'émotion profonde qui le gaganit. La vieille femme continua de sa voix douce et résolue:

— Elle a eu tort, Jean. Elle m'aimait avant de vous aimer. Aujourd'hui elle vous préfère et ne le sait pas encore. Elle a été ma joie, ma force même. Vous verrez plus tard ce que peut être le dévouement de cette enfant. Elle s'est dévouée à moi jusqu'à vouloir se sacrifier. Mais je ne le veux pas. Dieu ne le veut pas.

Elle vit le jeune homme prêt à pleurer et lui prit la main:

— Elle regarde en arrière, et dans la vie c'est en avant qu'il faut regarder. Les pères et les mères peuvent vivre pour leurs enfants, mais non pas le contraire. C'est la loi naturelle. C'est la volonté divine. Ne pleurez pas, Jean: elle sera votre femme. Je vais vous la chercher. Mais promettez-moi encore de la chérir, de la protéger toujours, de la rendre heureuse. Ma petite Paule le mérite tant.

— Je voudrais m'agenouiller devant vous, murmura-t-il. Soyez bénie entre toutes les femmes.

— Oh! que dites-vous, Jean?

Il reprit:

— Mais je n'accepte pas votre sacrifice. Nous resterons en France avec vous. Paule ne vous quittera pas.

Déjà Mme Guibert s'était éloignée du jeune homme. Elle se dirigea au fond du salon, ouvrit une porte et se retournant sur le seuil:

— Attendez-moi, dit-elle avant de disparaître.

Elle traversa sa chambre et pénétra sans bruit dans celle de sa fille. Par la fenêtre ouverte, avec l'arôme du jardin les derniers feux du soir entraient et se reflétaient dans la glace avec la verdure. Ils lui désignèrent Paule assise au pied de son lit, pelotonnée sur elle-même, qui pleurait son bonheur perdu.

Elle fut éveillée de sa peine par un baiser de sa mère sur ses cheveux.

— Paule, dit Mme Guibert. Pourquoi pleurer? Il faut être brave devant le bonheur comme tu l'as été dans les épreuves.

— Vous ne savez pas ce qui s'est passé, mère. Je ne l'aime pas. Seulement... sa demande était si inattendue pour moi, si singulière, que j'en ai été un peu étourdie. C'est la première fois, mère, vous comprenez... Mais je ne l'aime pas, je vous assure... Je ne puis pas faire autrement.

Sa mère la regarda avec une tendresse infinie, comme si elle mesurait toute l'étendue de ce dévouement qui ne voulait pas s'avouer et résistait à l'aveu jusque dans le désespoir.

— Viens avec moi, Paule, dit-elle enfin. Jean ne t'a pas tout dit. Ou bien tu es partie trop vite. Il n'a pas eu le temps de te prévenir que je partirai avec vous quand vous partirez.

Comme les fleurs après l'averse brillent au soleil qui transforme leurs gouttes d'eau en pierreries, ce visage en larmes s'illumina. Elle jeta ses bras autour du cou de sa mère. Si Mme Guibert avait pu douter du secret de Paule, ce changement rapide l'eût éclairée.

Attendant, elle considérait l'épanouissement de ce bonheur auquel, par une providentielle circonstance, elle avait pu

contribuer, et tout bas elle remerciait Dieu qui exauçait son désir.

— Il est parti?

— Il est là.

— Allons le retrouver, dit Mme Guibert. Elle conduisit Paule au salon par la main.

— Jean, voici votre femme.

Elle joignit elle-même les mains des deux fiancés. Cependant ils ne se regardaient pas. Une émotion pareille dilatait leurs poitrines. Le premier Jean, leva les yeux. Les larmes que Paule avait versées diminuaient la beauté de son visage, mais elles ôtaient son expression orgueilleuse, la paraient d'une humanité plus humble et plus touchante. Pour sa faiblesse de femme il l'aima davantage.

— Je ne puis croire à mon bonheur? dit-il enfin.

Dans un soupir elle répondit:

— Oh! oui.

— Paule, je vous aime.

Elle répéta, et sa voix fut comme un souffle à peine distinct:

— Je vous aime, Jean.

X

Le dernier enfant de Niobé

Sur la neige qui amortissait le bruit de leurs pas, quelques femmes glissaient comme des ombres, par cet obscur matin de décembre, le long des rues Saint-Réal et Métropole qui conduisent à la Cathédrale de Chambéry.

Lente et craintive à cause du verglas qu'elle redoutait, Mme Guibert se laissait distancer dans la rue par d'autres femmes plus alertes. Cependant, elle entra l'une des premières, car elle n'avait point perdu son ancienne habitude de prendre sur l'heure une forte avance. Elle s'agenouilla un peu à l'écart et s'isola dans la prière. Elle avait grand besoin de la protection divine, et l'implorait de toute toute son âme. Ce jour même elle connaîtrait l'amertume de la solitude. Le moment était venu pour Niobé de donner son dernier enfant, celui qu'elle tient dans ses bras et que les dieux ont jusqu'alors épargné. Paule et son mari quitteraient à trois heures Chambéry, pour se rendre au Tonkin et rejoindre leurs frères dans l'île de Kébao.

Le mariage avait été célébré à Cognin les premiers jours de septembre. Puis le jeune couple était allé chercher l'isolement parmi des visages inconnus, dans cette autre partie de la Savoie dont la beauté incomparable est un miracle de douceur, de mollesse et de grâce.

Ils revinrent au Maupas quand, les ceps vendangés et les prés dévêtus, l'éclat du soleil, la douceur de la température et la grâce de la terre s'accroissent d'être inutiles et s'efforcent de détacher l'homme des soucis intéressés. Paule se serra près de sa mère, comme pour oublier la menace de l'avenir. Et l'avenir pesait sur ces heures présentes qui voyaient les deux femmes réunies. Il avait bien fallu que Mme Guibert prévint sa fille de sa volonté de rester en Savoie. Jean offrit alors généreusement de renoncer à ses projets. Doucement, mais obstinément, Mme Guibert avait refusé.

— Je suis trop âgée, disait-elle à Jean, à Paule qui insistaient. Moi qui ne suis jamais allée que de Cognin, à Chambéry, et de Chambéry à Cognin, comment supporterai-je une si longue traversée? Je vous encombrerais vainement. Vous reviendrez me voir à tour de rôle. Vous me parlerez de mes petits-enfants que je ne connais pas et que j'aime, comme j'aimais avant leur naissance les enfants que je portais dans mon sein.

La petite clochette avait averti du commencement du saint sacrifice. Descendu au bas de l'autel, un prêtre âgé, le front penché, récitait lentement les prières auxquelles répondait d'une voix molle un petit clerc mal éveillé. Mme Guibert avait choisi, un peu à l'écart, un coin obscur, et s'absorbait dans sa méditation. Sa robe noire et son voile de veuve qu'elle portait encore la confondaient avec la nuit. Elle parcourut en souvenir les derniers temps de sa vie.

— Non, non, disait sa prière; je ne m'apitoierai pas sur moi-même, ainsi que nous sommes trop tentés de le faire pour excuser notre faiblesse. Mon Dieu, vous secourrez mon indigence. Ce soir, je veux être ferme. Ils ne me verront pas pleurer. Je ne pouvais pas les suivre.

Vous m'avez avertie du déclin de mes forces, et, d'ailleurs, mon œuvre est finie. Mes enfants la continueront mieux que moi. Je Vous remercie de m'avoir laissé voir, dans Votre bonté, la félicité de ma fille. Je la confie à Votre protection pendant ce long voyage, et avec elle son mari qui est devenu mon fils.

Tout émue, elle ajouta:

— Je vous confie, mon Dieu, une autre vie encore obscure et incertaine, celle d'un petit être à venir que mes yeux ne connaîtront pas, que mes mains ne recevront pas en ce monde. Donnez-lui la santé, l'intelligence, l'esprit de décision et la soumission à votre loi sainte.

Quelle temps auparavant, Paule, joyeuse lui avait révélé ses chères espérances que la suite des jours confirmait. Une nouvelle source d'amour et de dévouement venait de jaillir en elle, avant même que le fruit de sa chair fût formé.

Quand Mme Guibert releva le tête qu'elle avait appuyée à ses mains, elle s'aperçut que le prêtre quittait l'autel. Elle voulut s'adresser des reproches:

— Je n'ai pas entendu la messe.

Mais elle se rassura aussitôt, car elle avait trouvé dans la prière la paix qu'elle venait chercher.

De-ci de-là, d'une chaise, d'un banc, une à une les assistantes se levaient et gagnaient la porte. Elles marchaient vers leur tâche coutumière, le cœur tranquille et le corps dispos.

A son tour, Mme Guibert sortit de l'église. Dehors, le jour naissait à peine sur la neige des toits et des rues, — ce triste jour d'hiver qui la verrait revenir de la gare, seule.

Elle tourna la clef dans la serrure, et, traversa à pas de loup le corridor encombré de malles, afin de parvenir sans bruit à la cuisine. Déjà la vieille Marie apprêtait le déjeuner.

— Monsieur vient de sortir, expliqua la servante, pour retenir l'omnibus.

— Sans manger? interrogea Mme Guibert toujours prévoyante.

— Il n'a pas voulu. Il a dit comme ça qu'il ne s'arrêterait pas.

— Et madame?

— Quelle madame? Ah! oui, mademoiselle Paule. Je ne peux pas m'habituer à l'appeler madame... Est-ce drôle, n'est-ce pas?... Mademoiselle dort encore. C'est ça, voilà que je me trompe. Quand on est vieux, on n'est bon à rien.

— Que veux-tu, ma pauvre Marie, nous sommes vieilles toutes deux.

Mais toutes deux, loin de tenir à leurs propos, songeaient au départ imminent, et la domestique, retirant ses lunettes, se passa la paume de la main sur les yeux.

De ses doigts tremblants Mme Guibert voulut préparer, pour la dernière fois, le chocolat de sa fille. Elle le fit selon le goût qu'elle lui connaissait. Puis elle écouta à la porte, frappa doucement, entra, et trouva Paule en larmes.

— Maman, maman! Dites-moi qu'il faut partir. Moi, je n'en ai plus le courage.

Mme Guibert posa la tasse fumante sur la table de nuit, puis elle mit sa main ridée sur le front de sa fille:

— Petite chérie, j'ai voulu te servir ce matin, et j'ai fait prendre de ces croissants que tu trouves bons.

Elle se pencha, et tout bas, dans un baiser, elle murmura:

— Sois courageuse, Paule. C'est Dieu qui le veut. L'amour de ton mari m'assure de ton bonheur. Et pour moi n'aie pas d'inquiétude.

Mais les pleurs ne cessaient pas de couler. Jean rentra, et vit les deux femmes qui s'étreignaient. Il crut que Paule s'efforçait de consoler sa mère.

— Nous reviendrons, ma mère, dit-il. Nous reviendrons, je vous le jure. L'an prochain, vous aurez la visite d'Etienne et de sa femme, et dans deux ans la nôtre.

Mais, lorsque Mme Guibert se redressa, il reconnut avec étonnement qu'elle ne pleurait pas et que les consolations venaient de sa part.

Ils pleuraient, tandis qu'elle demeurait paisible et calme.

— Je vous bénis, acheva-t-elle. Toi, petite Paule, pour ta piété filiale et pour ton dévouement à tes frères. Vous, Jean, pour l'amitié que vous avez montrée à Marcel et pour tout le bonheur que je lis, malgré leurs larmes, dans ces yeux-là.

Mme Guibert voulut les accompagner à la gare. Là, ils trouvèrent quelques

amis venus pour dire adieux aux émigrants.

A l'écart, Mme de Marthenay, toute mince malgré sa fourrure et toute pâle, guettait le moment favorable pour saluer Paule. Celle-ci l'aperçut et vint à elle. Les deux femmes, après une seconde d'hésitation, se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Toujours malheureuse? demanda Paule doucement, en remarquant la mine défaite de son ancienne amie.

— Toujours. Mais vous, Paule?

Elles se tournèrent toutes deux vers Mme Guibert. Très vite Mme Berlier murmura:

— Voulez-vous être bonne pour moi, Alice? Allez la voir souvent, veillez un peu sur elle, écrivez-moi sur sa santé.

— Je vous le promets.

Emue, Mme de Marthenay s'éloigna, et bientôt après, Mme Guibert demeura seule avec sa fille et son gendre. Comme autrefois, sa dernière parole à l'instant de la séparation fut une prière:

— Que Dieu vous garde!

Mais quand le train qui les emportait eut disparu, elle toucha son front et le sentit glacé.

"Il était temps, mon Dieu! pensa-t-elle, Je n'avais plus de courage."

Elle dut s'asseoir sur la banquette, dans la salle d'attente des troisièmes classes. Les voyageurs qui allaient et venaient, occupés de leurs billets et de leurs bagages, ne remarquèrent même pas cette vieille femme en deuil qui sanglotait. Elle était redevenue une humble et faible créature. Mais elle avait eu la force de cacher jusqu'au bout sa peine à ses enfants.

Dans le wagon, seul avec elle, Jean pressait contre sa poitrine sa chère compagne. Elle s'abandonnait à la douleur, la tête appuyée contre ce cœur qui lui appartenait. Il ne lui disait rien, comprenant l'inutilité des paroles. De la main, doucement, il lui caressait la joue, et parfois, se penchait, il baisait avec dévotion les yeux dont il ne parvenait pas à tarir les larmes. Comme elle se redressait un peu:

— Nous reviendrons, Paule, assura-t-il.

XI

Sérénité

Mme Guibert se leva péniblement de la banquette où elle s'était assise pour pleurer. Elle vit passer des inconnus qui se hâtaient, et voulut mettre à l'abri son chagrin.

"Je ne puis pas rester ici plus longtemps, songeait-elle."

Debout, elle dut se soutenir au mur et se demanda si elle aurait la force de regagner sa maison.

Elle sentait son âge et sa faiblesse comme des poids lourds sur ses épaules. Elle se souvint du jour où elle se traîna dans l'allée interminable des plantations à la Chênaie. Parvenue sur le seuil de la gare, elle considéra avec inquiétude la longueur du chemin. Cependant, accoutumée à ne faire pour elle-même aucune dépense, elle n'eut pas l'idée de monter dans l'une des voitures qui stationnaient sur la place.

Elle partit lentement, appuyée sur son parapluie qui lui servait de canne, et posant avec attention les pieds pour ne pas glisser sur la neige. La peine qu'elle se donnait la distraignait de sa douleur. Mais quand elle s'arrêtait, elle murmurait tout bas le nom de Paule; — de Paule qui jamais plus ne l'aiderait. Elle suivait les chers voyageurs qui emportaient sa joie.

"Ils sont maintenant à la cascade de Coux... Mon Dieu!"

Comme elle traversait pour rentrer chez elle, le pont de la Laysse qui roulait une eau boueuse, elle suspendit sa marche et s'accouda au parapet afin de retrouver son souffle. A ce moment, elle s'entendit appeler:

— Madame, voulez-vous me permettre de vous accompagner?

C'était Mme de Marthenay qui l'épiait, hésitante, depuis la gare, partagée entre l'envie de la secourir selon la promesse faite à Paule, et la crainte de la déranger dans son absorbante désolation. Quand elle l'avait vue en détresse, elle s'était avancée.

Mme Guibert était si fatiguée qu'elle accepta le bras de la jeune femme. Oppressée, elle parla à peine durant le parcours. Alice, avec une adroite délica-

La peur de vivre

tesse, s'efforçait de la consoler en l'entretenant de la joie qu'auraient ses enfants à se retrouver. Sur le pas de sa porte, la mère de Paule la remercia avec effusion.

— Mais je vous aiderai à monter l'escalier, protesta Mme de Marthenay.

— Vous êtes bonne, Merci.
Et quand elles furent sur le palier:
— Entrez un instant, dit Mme Guibert. Vous vous reposerez. J'ai pesé fort sur votre bras le long du chemin.

Ses pauvres yeux de vaincue suppliaient et révélaient la tristesse de son foyer désert. Alice touchée répondit:

— Je veux bien.
Elle suivit la vieille femme dans la chambre à coucher qu'un paravent transformait, le jour, en petit salon.

Mme Guibert, la vit en contemplation devant son fils. Elle regretta de l'avoir introduite dans sa chambre. Mais, comme elle venait à elle Alice, la regarda et éclata en larmes.

— Qu'avez-vous?
— Madame! Ah! madame.
Et livrant son secret à la mère de Marcel, la jeune femme soupira:

— Je l'aimais. Si vous saviez comme je l'aimais!

Mme Guibert considéra avec une grande pitié cette jeune femme qui avait détaché son fils de la vie. Elle savait par une confidence de Paule, que, dans la poche intérieure de sa tunique, Marcel portait au moment de mourir une image de petite fille. **De petite fille:** comme c'était bien, en effet, une enfant qu'il avait élue!

— Alice, mon enfant, calmez-vous, répétait-elle.

Mais Mme de Marthenay sanglotait

toujours. Elle finit par dire ces paroles qui résumaient son infortune:

— Pourquoi ne suis-je pas sa veuve? Je serais moins malheureuse.

Mme Guibert murmura doucement:
— Vous n'avez pas voulu être sa femme.
— Oh! si. Moi, je voulais bien. Puisque je l'aimais. Ce sont mes parents.

Mais la vieille femme hochait la tête, et doucement elle lui dit de tout près en continuant de lui caresser la joue:

— Pauvre petite, vous ne saviez pas aimer.

Alice voulut protester.

— Non, reprit Mme Guibert, vous ne saviez pas aimer. Quand on donne son cœur, c'est pour toujours. Et l'amour inspire la force, la patience, l'endurance.

Non, vous n'avez pas voulu être la femme de Marcel.

Vous avez eu peur de la vie. Vos parents ont eu peur de la vie pour vous. Vivre, c'est sentir son âme, toute son âme. C'est aimer, aimer de toutes ses forces, toujours jusqu'à la fin, et jusqu'au sacrifice. Il ne faut pas craindre ni la peine, ni les grandes joies, ni les grandes douleurs: elle sont la révélation de notre nature humaine. Il faut prendre aux jours qui passent le bien qui ne passe pas. "On ne m'a jamais parlé ainsi."

— A cette heure même, reprit Mme Guibert, à cette heure même où j'ai le cœur brisé, je ne puis que remercier Dieu qui m'a comblée de ses bienfaits. Cela vous surprend, mon enfant, que je vous parle en ce jour de mon bonheur. C'est vrai pourtant: je suis heureuse. Dieu me demanderait de recommencer ma vie, je recommencerais. Pourtant, j'ai vu les plus chers visages immobiles, et j'ai connu

la mort la plus cruelle pour une mère, celle qui frappe loin d'elle son enfant. Mais par mon mari, par mes fils et mes filles, j'ai senti tout mon cœur, et ce qui peut descendre sur nous de la bonté divine. Ma vie a été bien remplie puisqu'elle fut mêlée à la leur. Je n'ai point pleuré sur moi-même. Maintenant je ne suis pas seule. Mes morts me tiennent compagnie, et les vivants ne m'abandonnent pas.

— Madame! murmura Alice qui lui baisa la main.

— Oui, mon enfant, j'ai aimé ma vie; j'ai aimé la vie. Et je puis mourir, même seule, même si des mains étrangères doivent me fermer les yeux: Dieu a fait ma part assez belle. Et la mort me trouvera docile et résignée.

Ses yeux clairs brillaient d'une pieuse extase. Alice, rassérénée, la contemplait avec respect et admiration.

— Parlez-moi encore, implora-t-elle comme Mme Guibert se taisait.

Celle-ci la regarda longuement et tendrement; puis de nouveau elle lui caressa la joue:

— Mon enfant, il faut me faire une promesse.

— Oh! madame, je ferai ce que vous voudrez.

— Evitez de penser à Marcel. Vous n'en avez plus le droit. Acceptez entièrement et sans regret votre nouvelle vie. Dieu attend de votre courage que vous renonciez aux anciens rêves. Vous avez eu tort de détourner votre mari de sa carrière. Le travail, c'est la noblesse aujourd'hui. Poussez-le à trouver quelque occupation, afin de racheter votre faute.

— L'oisiveté en est peut-être la cause. Essayez de lui pardonner. Mettez votre

cœur dans vos conseils. Qu'il administre lui-même ses terres, qu'il s'intéresse aux choses de la commune, que sais-je, moi? Vous verrez que tout ira pour le mieux. Vous pouvez encore être heureuse. Votre fille vous y aidera. Avec un enfant, une femme est-elle jamais à plaindre? Préparez cette jeune existence à la vertu.

— Ah! dit Alice émue, si vous consentiez à me recevoir quelquefois, à me parler ainsi, il me semble que je reprendrais courage.

Elle ne songeait pas que sa présence rappelait à Mme Guibert un pénible souvenir. Celle-ci n'hésita qu'une seconde: Dieu lui demandait encore de consolider cette fragilité.

— Venez quand vous aurez besoin de moi, répondit-elle simplement.

Lorsque Mme de Marthenay fut partie, elle prit la photographie de Marcel, et la plaça à côté de son lit, derrière le paravent. Elle pensait:

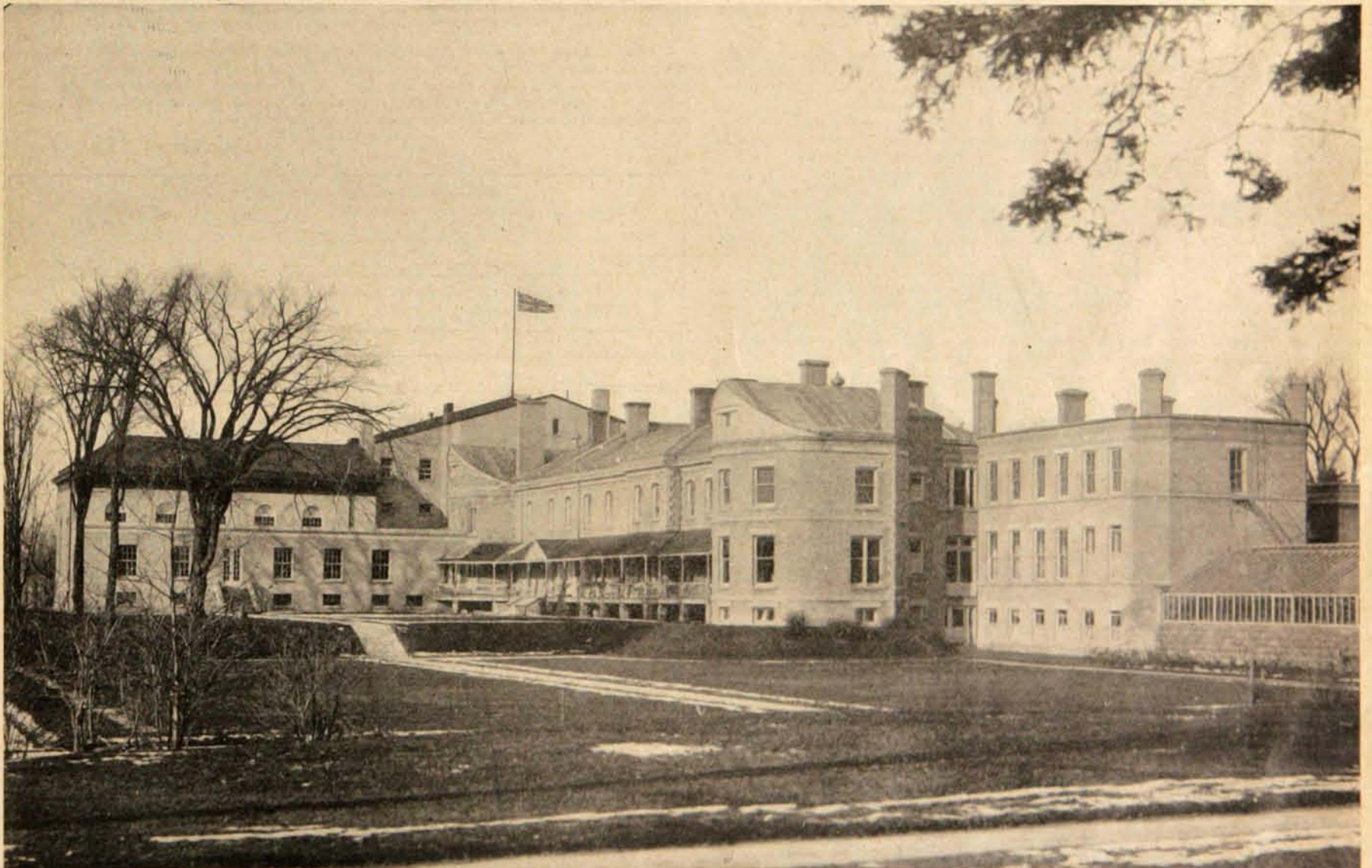
"Il sera plus près de moi, et Alice ne le reverra pas. Il ne faut pas qu'elle revienne son image, si elle veut remplir bravement tout son devoir."

Puis elle s'agenouilla et pria:

— Mon Dieu, vous qui êtes ma force, aidez-moi. Je Vous ai maintenant donné tout ce que j'aimais. Je n'ai plus rien à Vous offrir que ma douleur. Acceptez-la, et protégez tous les miens, les morts qui reposent et les vivants qui travaillent...

Quand elle se releva pour aider Marie à mettre son humble couvert, son visage resplendissait d'une paix sereine, — la paix de ceux qui attendent la mort sans crainte après avoir accueilli la vie sans faiblesse.

FIN

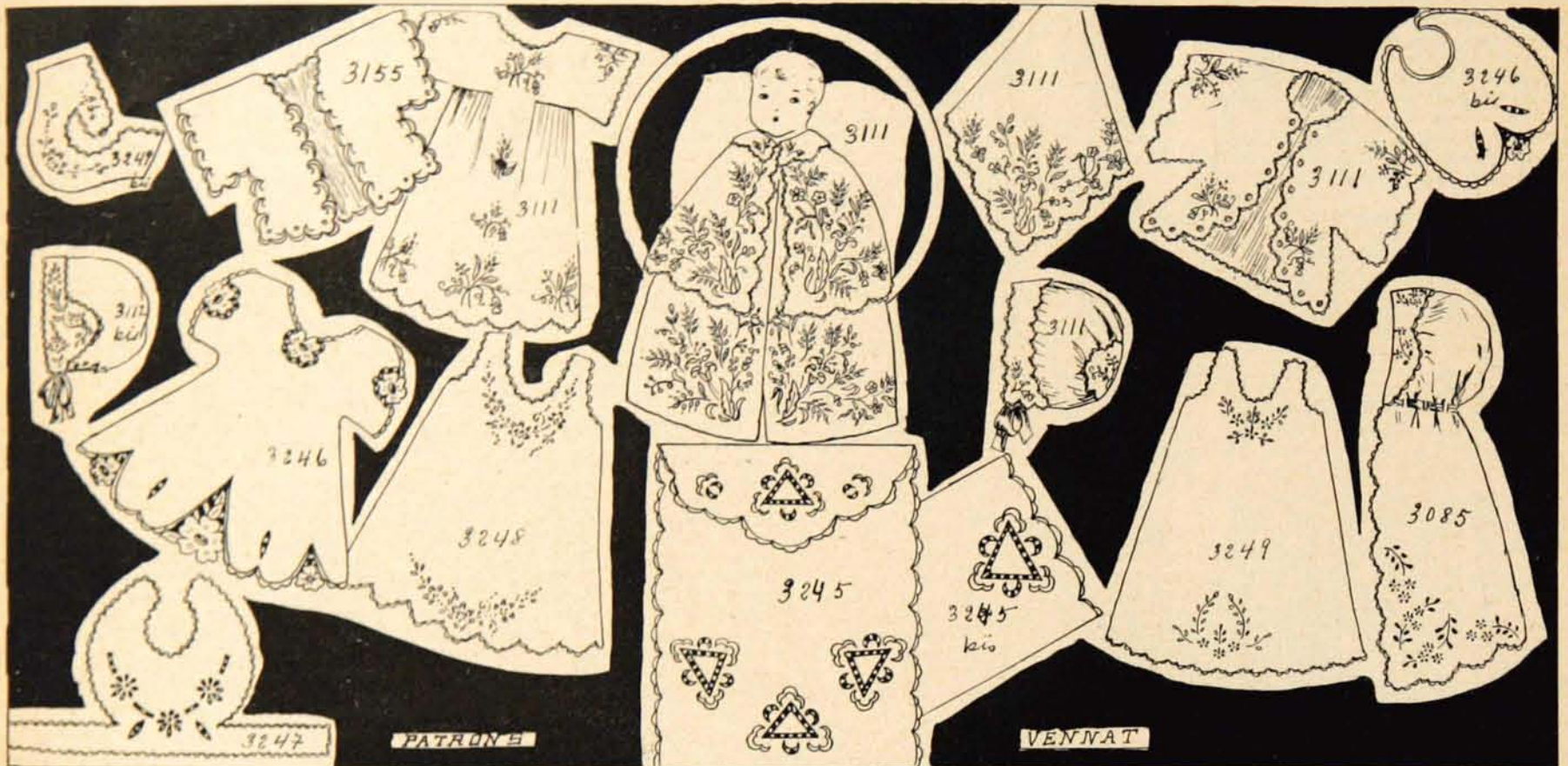


LA RESIDENCE DES GOUVERNEURS-GENERAUX DU CANADA

Rideau Hall, la princière résidence des gouverneurs-généraux du Canada, où Lord et Lady Willingdon reçurent les princes anglais et l'honorable Stanley Baldwin il y a quelque temps. (Cliché du Pacifique Canadien).

Les Ouvrages Féminins

Par Mme VENNAT



On nous demande souvent des modèles de layettes pour enfants du premier âge. Nous avons donc réuni sur cette vignette un choix de morceaux qui se retrouvent dans tous les trousseaux de bébés, et qu'un peu de broderie enjolivera à peu de frais.

No. 3111. Voici d'abord le trousseau de baptême, comprenant manteau, châle, bonnet et kimono, auxquels se joint la petite robe assortie. Ce modèle, composé d'épis de blé et de fleurs variées, est très en faveur. Il se fait entièrement à la bordure pleine; les grandes feuilles se feront remplies d'un seul côté, l'autre étant bordé d'un point de tige très fin, et semé de points de sable, si on le désire. Nous ne conseillons pas de faire avec la soie de cordonnet proprement dit; les courants et les tiges paraîtraient trop épais. Un point de tige exécuté finement serait préférable. Le manteau a 30 pcs de long; le bas, droit fil, est de la largeur du tissu, et monté sur un petit empiècement rond. Les manteaux de baptême se font, la plupart du temps sans manches. La collerette a 18 pcs de long, et le petit collet complète l'ensemble. Entre les amples mantes d'autrefois que l'on ne voit pour ainsi dire plus, et les vêtements écourtés que l'on trouve tout faits dans les grands magasins, ces mesures forment un juste milieu, apprécié de la plupart des jeunes Mamans.

La robe assortie s'orne d'un motif très léger rappelant celui du manteau. Elle est coupée sur les côtés seulement, ramenant toute l'ampleur du tissu sur les côtés et en arrière; le devant est à effet droit très prisé dans le moment. Les manches sont à même ou rapportées. Nous ne conseillons pas pour les enfants si jeunes les robes dites kimono. Le bébé n'y est jamais parfaitement à son aise, et la personne qui le porte non plus, car on risque facilement de tirer soit sur les manches, soit sur l'encolure et de déplacer ainsi la robe. Le bonnet est de forme courante, un morceau droit froncé en arrière sur une petite rondelle; celle-ci est ensuite cachée sous une deuxième rondelle brodée fixée par quelques points. La passe du devant est festonnée tout le tour. Entre le bonnet et la doublure, on fixe un rucher en mousseline de soie, en ruban finement plissé, ou une fine dentelle.

Comme tissu, le cachemire est toujours très en demande. On fait aussi de la soie cordée et du crêpe plat. Les trois sont jolis. Souvent aussi, la robe seule se fait en crêpe, le reste étant en cachemire.

Nos. 3248 et 3249. Deux jupons combinaison, qui se feront aussi bien en flanelle ou en lawn. Ils sont taillés en forme, et s'attachent sur l'épaule. Un léger motif de fleurs orne l'encolure et le bas du devant.

Nos. 3246 et 3246bis. Voici maintenant une ravissante parure se composant de la robe et de la bavette. Le feston à dents de roses, est très découpé, et dans chaque grande dent s'incruste une églantine sur fond de brides. Les manches et l'encolure sont ornées de la même manière, ainsi que la bavette. Cette robe peut se faire en crêpe ou en linon. Le crêpe plat se brode très facilement à jours. En nansouk blanc ou de couleur on en fera une petite robe très simple, mais jolie tout de même.

No. 3247. Un autre modèle de bavette, d'une extrême simplicité; sa forme pratique le fait apprécier pour l'usage courant.

No. 3249bis. La vogue des chaussons tricotés ne fait pas oublier les ravissants souliers brodés qui complètent si bien une toilette légère. On les fait en toile ou en gros grain, bien résistant. Les semelles se font souvent en tissu; on peut aussi s'en procurer en cuir souple, car ces souliers ne sont bons que pour les bébés qui ne marchent pas encore.

No. 3085. Cette petite manche à capuchon aussi appelée "passe-couloir", est un vêtement extrêmement pratique, qui évite au bébé bien des refroidissements. On le fait, soit en flanelle, soit en tissu léger, doublé de ouatine. Le capuchon est coulissé par un ruban. Un petit motif de feuilles et de fleurettes orne le coin et la passe du bonnet.

No. 3112bis. Encore un petit bonnet, de forme différente; il est formé d'un morceau droit en avant, et arrondi en arrière, de sorte qu'une fois coulissé, il forme la profondeur du bonnet. La passe est à même, ou peut se rajouter à volonté.

Nos. 3245 et 3245bis. Voici enfin la garniture de berceau, oreiller et couverture très sobrement ornée de triangles au richelieu entourés de cartelles, partie pleines, partie au richelieu. Très simple à faire, ce dessin est cependant tout à fait effectif.

Nos lectrices trouveront, dans ces divers modèles, de nombreuses suggestions, pour elles-mêmes ou pour cadeaux. Nous sommes à leur disposition pour tous les renseignements qu'elles pourraient désirer au sujet de ces patrons. Elles savent que nous pouvons de même leur faire n'importe quel modèle qu'elles désirent avoir, et le coupon de la Revue leur assure le meilleur service et les meilleurs prix.

Madame RAOUL VENNAT.

Travaux féminins de la Revue Moderne

Veillez trouver ci-inclus le montant de..... pour le modèle No.....

Nom.....

Adresse.....

Veillez présenter ce coupon avec chaque achat à la Maison RAOUL VENNAT
3070, rue St-Denis, Montréal



WABASSO signifie : "Le Lapin Blanc du Nord" et veut dire aussi pour les Canadiens : "Un Coton de qualité supérieure produit au pays et l'équivalent des meilleures lignes venant de l'étranger."

La Cie WABASSO fabrique des Batistes, Madapolams, Shirts, Nansouks, Cotons pour Lingerie, Voiles, Cotons à Draps de Lits, Cotons Circulaires, etc., etc.; et depuis une année, a mis sur le marché, des Broadcloths, des Voiles, des Quadrillés à lingerie, etc., dans les couleurs pastels telles que Crème, Rose, Ciel, Mauve, Maïs, Nil, Pêche, Corall, etc., etc.

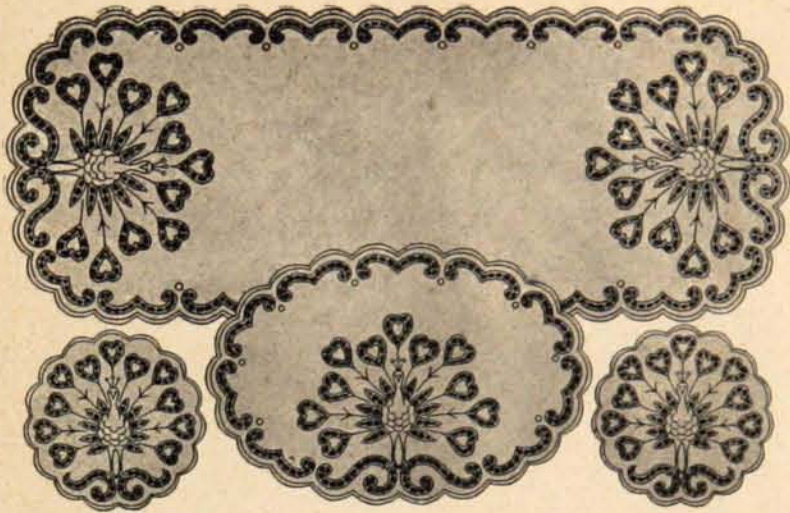
"Bon comme l'Or"
"Blanc comme la Neige"

"WABASSO"

"WABASSO" EST AU COTON CE QUE
"STERLING" EST A L'ARGENT :
LA MARQUE DE QUALITE.

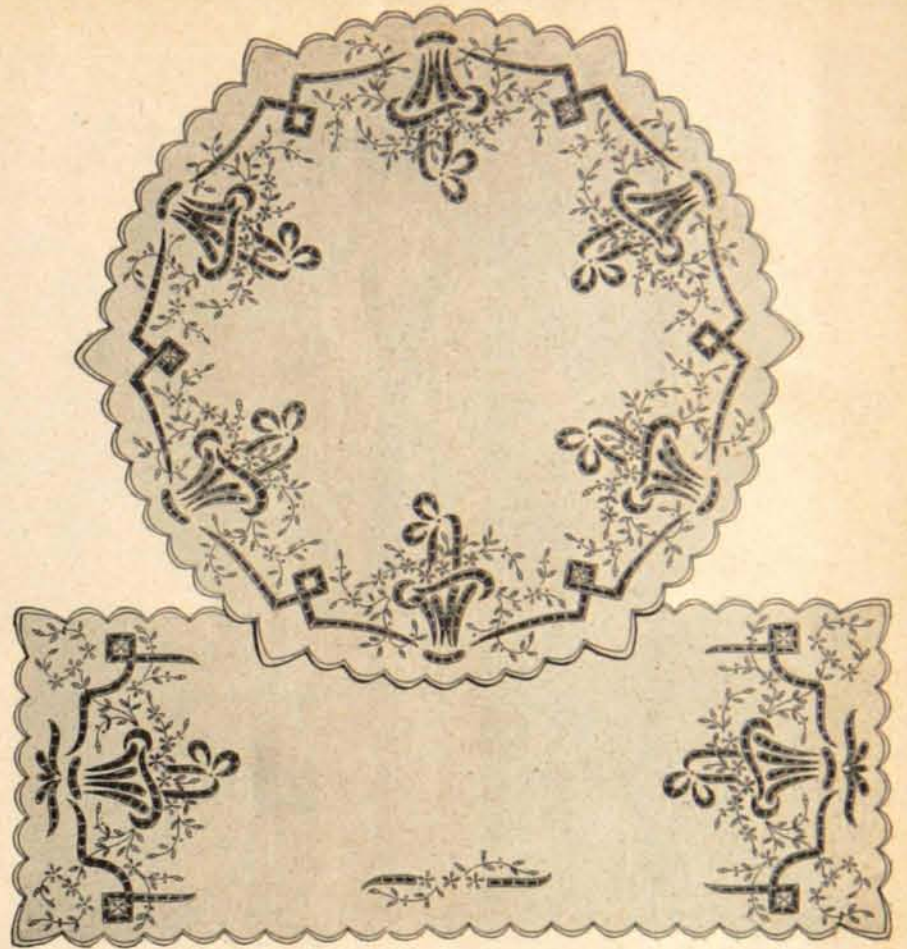
The Wabasso Cotton Company, Limited
TROIS-RIVIERES, QUE.

LES TRAVAUX AJOURES FONT DES CHEFS-D'OEUVRE DE BRODERIE



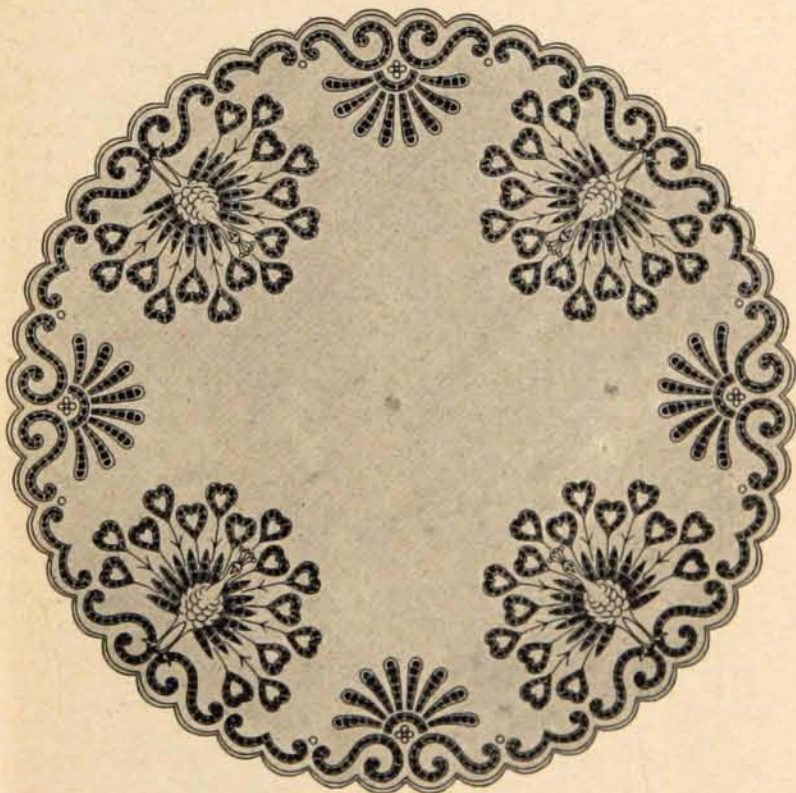
10480

10480—Dessin de décalque pour dessus et série de buffet, à être travaillé ajouré, contour, points-satin ou de bouttonnières. Une série pour buffet, le napperon de centre ovale de 15 x 22 pouces et deux napperons ronds de 10½ pouces de diamètre; un dessus de 18 x 45 pouces avec dentelure supplémentaire pour faire le dessus de 50 x 55 ou 60 pouces de long. Prix 45c. Bleu.



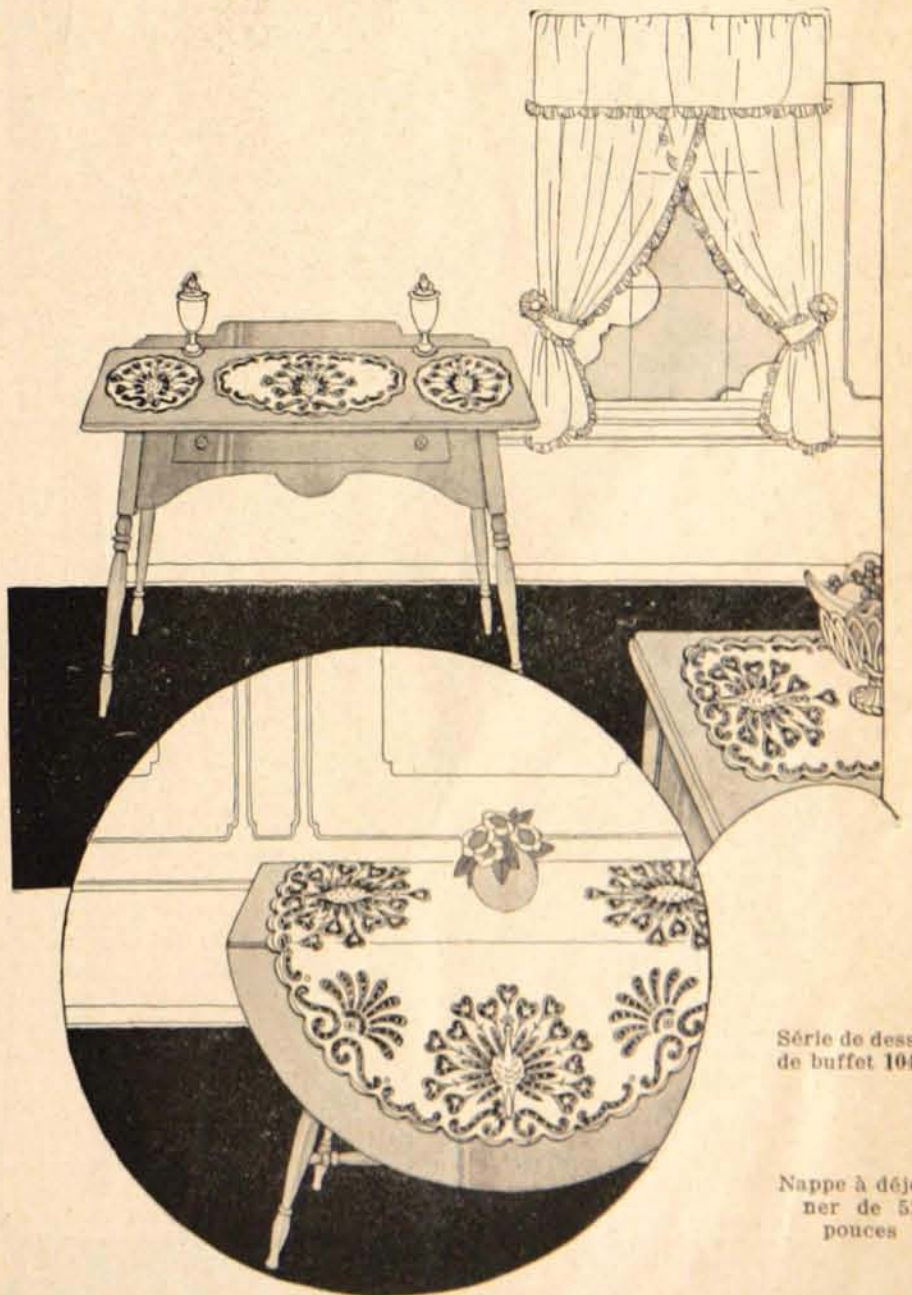
10354

10354—Dessin de décalque pour pièce de centre et chemin, à être travaillé en combinaison: ajouré, point-satin, oeillets et dentelure. Une pièce de centre de 36 pouces de diamètre, 3 motifs pour bouts de chemin de 11¾ x 18 pouces, 6 motifs de 3 x 11½ pouces, 27¼ verges de dentelure. Servez-vous de toile de fine qualité pour le fond. Prix 40c. Bleu.



10479

10479—Dessin de décalque pour nappe à déjeuner ou à thé, à être travaillé en combinaison: ajouré, contour, points-satin ou de bouttonnières. Une nappe à goûter de 52 pouces de diamètre. Cette nappe s'assortit avec la série et le dessus de buffet 10480. Prix 50c. Bleu.



Série de dessus de buffet 10480

Nappe à déjeuner de 52 pouces

Les manteaux et robes d'automne tendent vers une plus grande unité



1556—Manteau droit avec manche formant épaulette, bas de jupe droit, collet en deux largeurs. (Convenable pour bordures larges et autres tissus). (A faire sans couture sous l'aisselle en tissus larges et en certaines grandeurs.) Bas de 45 pouces. La taille 36 requiert 2 verges de cachemire de 54 pouces. Un manteau de ce genre est ce qu'il faut pour 15 à 18 ans et bustes de 38 à 44 pouces. Prix, 45 cents.

1587—Robe ronde avec jupe attachée en travers en avant, arrière d'une seule pièce. Large au bas avec plis tendus 2 verges. La taille 36 requiert 2 verges de lainages légers de 54 pouces, avec $\frac{1}{2}$ verge de lainage contrastant de 35 pouces pour collet et bandes. Le crêpe de soie et crêpe satin, etc., peuvent aussi être employés. Cette robe fashionable est très bien pour jeunes filles de 15 à 18 ans et femmes de 36 à 44 de buste. Prix 45 cents.

1563—Robe ronde avec plis insérés en avant. Large du bas avec plis tendus $1\frac{1}{2}$ verge. La taille 36 requiert $3\frac{1}{2}$ de crêpe de soie de 39 pouces, avec verge de crêpe de soie contrastant. La soie imprimée ou des lainages légers tels que flanelle ou jersey seraient très pratiques. Particulièrement convenable pour jeunes filles de 15 à 18 ans et femmes de 36 à 44 de buste. Prix, 45 cents.

1555—Robe de deux pièces, avec blouse ronde et jupe droite attachée au haut du corsage. Le bas avec plis tendus 2 verges. La taille 36 requiert $1\frac{1}{2}$ verge de crêpe de soie de 39 pouces, avec 2 verges de crêpe de soie contrastant de 39 pouces pour la jupe, etc. Les lainages légers tels que cachemire, crêpe de laine sont d'autres tissus convenables. Pratique pour 15 à 18 ans et bustes de 36 à 40.

1559—Manteau droit avec collet champignon, poche extérieure ou poche intérieure. Largeur du bas, 46 pouces. La taille 36 requiert 2 verges d'un nouveau mélange laineux de 54 pouces, avec $\frac{1}{4}$ de verge de bande de fourrure de $7\frac{1}{2}$ pouces. Cachemire, drap fin, suède à manteau, satin à manteau ou crêpe de soie sont aussi très jolis. Pratique pour jeunes filles de 15 à 18 ans et femmes de 36 à 48 de buste. Prix, 45 cents.

1563

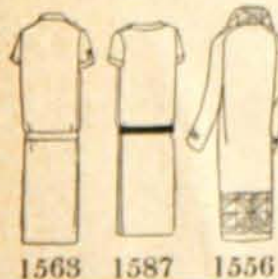
1587

1556

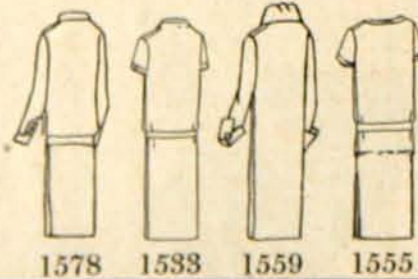


1578—Robe avec jupe attachée en travers en avant, arrière d'une seule pièce. Largeur du bas avec plis tendus 61 pouces. La taille 36 requiert 2 verges de tweed de laine de 54 pouces. Cette robe tailleur est avantageuse pour 15 à 18 ans et bustes de 36 à 40. Prix, 45 cents.

1533—Robe ronde d'une seule pièce avec collet convertible. Bas avec plis tendus $1\frac{1}{2}$ verge. La taille 36 requiert 2 verges de tissus de laine léger de 54 pouces, avec $\frac{1}{4}$ de verge de lainage contrastant de 35 pouces pour bandes, etc. Crêpe de soie, Shantung, broadcloth, de soie, etc., sont aussi de jolis tissus. Fashionable pour jeunes filles de 15 à 18 ans et femmes de 36 à 48 de buste. Robe 45 cents. Monogrammes 25 cents.



1578



1578

1533

1559

1555



Monogramme
10858

1533

1559

1555

MALENCONTRE

Par GUY CHANTEPLEURE

PREMIERE PARTIE

I

Paris, le 5 novembre 191...

Une dernière fois j'ai fait le tour de l'appartement, lentement m'imprégnant de sa lumière un peu grise de son atmosphère un peu lourde et comme saturée de ces parfums vieillissés qui s'échappent des tiroirs d'aïeule.

Il nous est naturel de dire un adieu mélancolique aux choses que nous quittons, alors même qu'elles ne semblent pas nous avoir été particulièrement favorables. Aussi bien n'est-ce pas elles que nous pleurons, mais ce que nous croyons laisser parmi elles de nos jours abolis, ce que nous ne pouvons emporter de nous-mêmes et qu'en partant nous abandonnons définitivement du passé.

Dans la maison que Madame Hermance Roche, ma grand'tante, habita pendant un demi-siècle sans plus songer à rajeunir son logis que son mobilier, dans la maison triste, et, malgré tout, hospitalière où je suis entrée vêtue de deuil, il y a dix ans, où j'ai grandi, où je viens d'atteindre ma majorité et d'où je vais demain, vêtue de deuil encore, m'éloigner pour toujours, le fantôme de mon enfance demeure... Et j'aimais le doux spectre craintif, l'image effacée de cette petite Flavie Clairande qu'un soir de novembre brumeux et froid comme celui-ci, madame Hermance Roche accueillit sous son toit vénérable—pauvre gamine si menue dans les plis trop amples de sa robe d'orpheline, si nouvelle au monde et riche déjà de ce grand trésor douloureux, le souvenir d'un bonheur perdu!

Je me rappelle les années qui précédèrent mon arrivée chez la tante Roche, comme un temps de paradis.

Ma toute jeune mère m'avait été enlevée peu de semaines après ma naissance, mais ne l'ayant pas connue, je ne la regrettais qu'impersonnellement et mon père me chérissait pour deux.

Mon père, le meilleur, le plus tendre, le plus aimable des pères! En vérité, je l'adorais... Je l'admirais aussi, fier d'être la fille de Jean Clairande.

Toujours il avait été pauvre. Les figurines qu'il modelait et qu'à la manière des coroplastes de Tanagra, il nuançait de teintes délicates, charmantes créations de sa fantaisie ingénue, de son génie souple et harmonieux, ne furent appréciées à leur valeur qu'après sa mort, pour le grand bénéfice des marchands d'objets d'art et le contentement des collectionneurs clairvoyants.

Cependant, je n'ai jamais vu mon père triste ni surtout maussade ou amer. Il était généreux, enthousiaste, serviable malgré ses déboires. Parfois, il reprenait courage en se répétant cette phrase plusieurs fois séculaire du vieux peintre Cennino Cennini. "Il y a

ceux qui vont à l'art pour le gain et ceux qu'y conduit la beauté de leur âme."

Parce que son âme était belle. Jean Clairande aimait son art saintement, purement et d'un amour allègre.

J'entends encore ce rire franc et singulièrement limpide qui m'a appris la sainte gaieté.

Un de mes amis appliquait à mon père ce mot de la Béatrice de Shakspeare: "Quand je naquis, une étoile dansait au ciel." Était-ce donc de cette marraine sidérale qui, pour n'être pas l'étoile d'un homme fortuné, fut certes, bien celle d'un artiste et d'un poète, que mon père tenait son pouvoir magique d'embellir tout ce qui effleurait sa pensée ou son regard? Il savait dégager pour moi le charme, le sens et, parfois le mystère des choses. Il me donnait tout le miracle joyeux et fleurissant de la nature en fête dans une petite caisse pleine de terre où nous semions des graines et voyions s'ouvrir des corolles, et tout l'infini de la mer dans une coquille nacrée dont il me faisait écouter la voix montante et sentir l'arôme salin.

Avec ce maître charmant, l'étude m'était douce; Nos promenades étaient magnifiques, nos repas avaient un air de dinette et jamais enfant n'entendit contes plus merveilleux que ceux dont s'enchantèrent mes veillées. Enfin mon père me fit connaître "Lull", et ce fut là le plus précieuse de ses dons.

Je me souviens du jour où nous avons parlé de "Lull" pour la première fois. Par grand hasard, j'étais demeurée seule à la maison une partie de l'après-midi et mal disposée, j'avais pleuré d'ennui.

Mon père montra un grand étonnement:

— Tu t'es ennuyée toi, petite!... Eh! bien mais... et ton imagination? Qu'est-ce que tu en fais?

Son apostrophe s'amplifiait d'emphase. Il avait prononcé ces mots: "Et ton imagination?" du ton dont il eût dit à un millionnaire qui se fût plaint de mourir de faim: "Et ta fortune?"

Et je me sentis honteuse tout à coup.

— Petite Flavie, reprit mon père, ignores-tu ton privilège? Les artistes et les enfants, qui sont de grands imaginatifs, ont reçu des dieux un présent magnifique, le pouvoir de ne s'ennuyer jamais... dans la solitude s'entend!... L'ennui, le découragement, l'envie, la paresse, autant de monstres hideux et perfides... Quand ils te menaceront, petite Flavie, chasse-les impitoyablement et, pour ce faire occupe et charme ta pensée, joue, travaille, chante des chansons, redis-toi des histoires, rêve à des chimères, appelle à l'aide ton esprit familier et, d'une chiquenaude, il te délivrera des visiteurs malfaisants.

— Mais, objectai-je amusée, c'est que je n'ai point d'esprit familier.

— Tu en as un! s'écria mon père.

Comme le plus pauvre des poètes, comme la plus simple des petites filles, tu en as un... Tu ne le connais pas encore, mais je l'ai vu se pencher sur ton berceau; il te fut toujours fidèle... C'est lui qui te répond, quand tu parles à ta poupée, c'est lui qui aime les images que tu regardes, lui qui t'apprend tout bas les plus jolis jeux, ces jeux subtils que les grandes personnes ne conçoivent pas... C'est lui qui, par ses sortilèges, te rend plaisantes les leçons et facile l'effort d'être une enfant bien sage, lui qui te sourit parmi les choses que tu trouves belles, qui pare toute ta petite vie de grâce et de gaieté...

— Cher bon père, insinuai-je alors, malicieuse, je crois connaître fort bien au contraire, le sorcier, qui accomplit ces prodiges... c'est toi!

Mais mon père protesta.

— Quelle erreur, c'est bien lui, mignonne! Donne un nom à cet esprit ami, à ce serviteur de ta fantaisie et de tes rêves et tu verras qu'il existe en dehors de moi, tu éprouveras sa présence et ses charmes... et plus jamais, tu ne seras seule.

L'idée me séduisait infiniment, je m'informai du nom que je devais choisir.

— N'importe, fit mon père, la première syllabe qui te viendra aux lèvres.

Dans un rayon de soleil, des grains de poussière dansaient. Mes yeux suivirent distraitement ce chemin oblique et doré sur lequel des milliers d'êtres aériens semblaient monter et descendre et soudain, je ne sais pourquoi, ce vocable au son léger sortit pour moi de la lumière: Lull...

— Lull! m'écriai-je. Il s'appellera Lull... avec deux l...

Mon père se mit à rire. Il paraissait ravi.

— Lull avec deux ailes, Flavie! c'est cela. Oui, Lull doit avoir des ailes; il t'emportera plus loin, ma fille... et plus haut!

Quelque temps après, je priai mon père de me décrire Lull; alors, d'un peu d'argile et de rêve, il fit une statuette. Et Lull qui était déjà un esprit et un nom, eut désormais une apparence corporelle. Pétri d'une matière suave et, en vérité, comme diaphane dont il semble que mon père ne se soit jamais servi avant ni depuis cette incarnation d'un être insaisissable Lull est fragile et charmant. C'est un adolescent, presque un enfant, et c'est un lutin, elfe, ou sylphe... Son sourire est clair comme l'aube et frais comme le printemps mais ses yeux sont pensifs et mystérieux; on se dit qu'ils ont dû voir et comprendre beaucoup de choses.

D'impalpables gazes voilent son corps long et frêle qu'on croirait enveloppé d'illusions et de songes. et il a des ailes, des ailes délicieuses qui vivent, dont on attend le frisson argenté...

Lull ingénu, chimérique et profond fut le chef-d'œuvre de Jean

Clairande. Au salon de l'année, on se disputa l'exquise figurine.

Mais Lull n'était pas à vendre Jean Clairande me l'avait donné.

Et, dans son testament, mon père exprima la volonté formelle que sans souci de la valeur de l'œuvre ni de ma jeunesse, Lull me fut laissé...

Les dernières paroles de mon père me recommandaient à madame Hermance Roche, la tante de ma mère, qui me prit chez elle et veilla pendant dix ans à ma santé, à mon bien être et à l'heureux achèvement de mes études. Madame Hermance Roche était ma seule parente; je dois lui savoir grand gré de sa sollicitude, car je ne lui inspirais aucune sympathie et il lui déplaisait certainement de voir en moi le portrait vivant de mon père que, par incompatibilité de nature, elle n'avait jamais aimé.

Ma tante Hermance s'était formé du devoir un idéal assez austère et très strict auquel on ne peut lui reprocher d'avoir été infidèle. Mais pour la louer, on en venait toujours à employer des formules négatives; on disait: "Elle n'est pas méchante, elle n'est pas sotte, elle n'est pas avare, elle n'a jamais fait de mal... Il ne fut pas venu à l'esprit de dire: "Elle est bonne, elle est intelligente, elle est généreuse, elle fait le bien." Et cette remarque la peignait à merveille.

Son plus grand défaut était de se complaire dans une indifférence inoffensive. Tout lui était embarrassé. Un remords l'eût fatiguée...

Elle avait placé sa fortune à fonds perdus, sortait peu, ne recevait pas, ne s'intéressait beaucoup à rien ni à personne et menait ainsi, sans peines ni joies, la vie la plus monotone et la plus insipide qui se pût concevoir. Le bonheur était à ses yeux une chose négative comme la vertu. Et j'imagine qu'elle se fût empressée de refouler comme importune et dangereuse, toute velléité d'attachement qui l'eût poussée vers moi, l'affection n'allant pas sans trouble, elle le savait.

Quant à moi, si je songeais à reprocher quelque chose à ma tante Roche, ce serait moins peut-être de ne m'avoir pas aimée que de ne m'avoir pas permis de l'aimer elle-même.

La maladie qui l'emporta, une bronchite aiguë, dura douze jours pendant lesquels je l'ai soignée très tendrement, sans que rien indiquât qu'elle en fût contente ou touchée... Mais, deux ou trois heures avant sa mort, comme je me penchais pour la faire boire, une grande douceur passa dans ses yeux ternis, et, très bas, elle murmura: "Pauvre petite!"... C'est l'unique parole aimante qu'elle m'ait adressée jamais.

Maintenant, je suis seule, toute seule dans le vaste monde et, demain, la vieille maison familière ne m'abritera plus, quoique je sois bien pauvre, n'ayant plus devant moi que quelques centaines de

francs, reliquat du legs de mon père, je ne me sens ni abattue ni troublée, et l'incertitude me plaît en ceci qu'elle comporte des possibilités, d'agréables imprévus.

... Mon cher père, Dieu merci, ne m'avait pas laissé que de l'argent. Lull me reste et, avec lui, quelque chose du courage, de la force joyeuse, de l'enthousiasme actif, de la gaieté de Jean Clairande. Je suis jeune, bien portante, pas trop sotte ni maladroite... Je travaillerais vaillamment.

J'ai beaucoup lu, beaucoup appris, un peu rêvé, feuilleté les belles images, écouté les belles leçons que m'offrait le vieux Paris, mon ami et mon maître... et, je puis le dire, ô cher père, jamais plus je n'ai souffert d'une heure d'ennui.

Ainsi, je me suis préparée à la lutte qui, je le savais, m'attendait tôt ou tard, à la vie qui m'attire, en vérité, plus qu'elle ne me fait peur.

Peut-être ne montre-t-elle grise mine qu'aux visages timides ou maussades? Moi je lui souris de toute ma jeunesse... Peut-être est-elle moins revêche qu'elle ne le paraît... qu'on ne le dit?

II

Paris, 11 novembre.

Quelques mois avant sa mort, mon père m'avait dit: "Tu devrais

Malencontre

écrire ton journal, petite, c'est une habitude excellente et salutaire, et c'est un passe-temps charmant. Quand on raconte sa vie, on s'aperçoit généralement qu'elle est beaucoup plus intéressante qu'on ne pouvait le penser. On prend de ses actes une notion plus juste, on classe ses idées, on voit plus clair en soi, et autour de soi, on évite ainsi quelques sottises... Puis, ma foi, pour peu que l'on soit sincère et qu'on ait l'âme propre et jolie, on en vient insensiblement à se préoccuper de vivre en harmonie, en beauté, afin de pouvoir écrire la vérité toujours et de n'avoir à écrire jamais rien de mauvais, de laid ni de vulgaire. Raconte ta vie à Lull, le soir avant de t'endormir... il en fera son profit."

Et plus tard, chez ma tante Roche, un gros cahier aux trois quarts griffonnés déjà, avait continué de recevoir, avec le récit fidèle des événements de ma petite vie, le secret enfantin de mes impressions de chaque jour.

Ma tante s'avisant de cette expansion quotidienne s'en montra surprise et mécontente.

— Ecrire son journal, dit-elle, c'est donner à sa propre personnalité une importance ridicule, c'est livrer la clef des champs à la folle du loigs qui s'enfuit je ne sais

où et court la prétentaine, à la chasse aux papillons bleus. Une petite fille ne doit pas écrire son journal... et cette distraction pernicieuse vous sera désormais formellement défendue.

A cette réprimande, je ne répondis rien, et, forte de l'opinion de mon père, je m'empressai de désobéir à ma tante le soir même, de reprendre mon journal.

Par malheur, ma rébellion fut découverte, et le pauvre gros cahier définitivement confisqué. Je pense que ma tante le brûla et cette exécution découragea ma plume.

L'autre jour, cependant, parce que je me sentais seule et singulièrement désœuvrée dans le vieux logis inhabité et sans âme d'où mes habitudes étaient déjà parties, j'ai écrit quelques pages, précisé, au hasard, des souvenirs lointains et le goût m'est revenu des griffonnages confidentiels.

Une existence nouvelle va commencer pour moi, j'en dirai à Lull, comme autrefois, les bons et les mauvais jours, les réalités et les rêves.

Une amie de ma tante, madame Marcilly qui est bonne et me témoigne une grande sympathie, m'a indiqué une pension de famille, tenue par de braves gens parfaitement dignes et honorables, et dont les prix sont des plus modérés.

M'y voici, depuis plusieurs jours, installée.

J'habite une petite chambre claire à laquelle des rideaux blancs bien lavés et noués de rubans cerise donnent un air propre et presque coquet. Sur la cheminée et la commode, j'ai disposé des choses précieuses, les photographies de mon père et de ma mère, tout jeunes et souriants, Lull fragile et éternel, mon bel encier de Saxe, la petite aiguère de cristal filé où mon père aimait à mettre une fleur, une seule, la plus belle que, selon la saison, il pût se procurer, le coquillage nacré où j'écoutais la mer, puis, dans un cadre ancien, une exquise miniature, le portrait d'une aïeule de mon père, une dame Rose de Clairande, peinte à seize ans, en costume de fée...

Mon père se plaisait à constater entre mes traits et ceux de la petite dame de Clairande, une ressemblance qu'il déclarait saisissante.

— Quand tu seras grande, disait-il, on pourra croire que c'est là ton portrait.

Mon père aimait cette grand-mère qui semblait devoir à sa baguette de fée la grâce d'avoir encore après plus d'un siècle, si joliment seize ans, et dont les yeux rieurs pensaient sous leurs cils incurvés, des choses mystérieuses.

Sans qu'il y eut peut-être préméditation de la part de l'artiste, il advint que Lull aussi, Lull au fin visage adolescent se trouvât ressembler à Rose de Clairande... Ainsi, l'aïeule-fée, Lull et moi, gardons-nous un air de famille.

Lull qui fut mon jouet chéri, reste mon ami, mon dieu lare; où que j'aille, je l'emporterai, où il sera, je ne me sentirai pas tout à fait étrangère...

Mais où vous emporterai-je, Lull, où irons-nous, tous les deux?

Demeurerons-nous à Paris? Oublierons-nous notre vieux quartier Saint-Sulpice et le Luxembourg élégant et noble?

Emigrerons-nous en province? Traverserons-nous la frontière? Courrons-nous vers des pays inconnus où les lèvres, les esprits et les cœurs ne parlent pas le même langage que nous?

Les points d'interrogation ont une physionomie, j'en vois d'importants et de légers, de souriants et de maussades... Lull, esprit subtil, savez-vous où la vie nous mène? et ce que je serai demain, secrétaire, demoiselle de compagnie, ou institutrice?...

Mon hôtesse, madame Painfray — un nom prédestiné — me comble d'attentions et de sourires maternels; sa maison est calme et d'une bonhomie charmante, j'y resterai jusqu'au jour où j'aurai trouvé la situation que je cherche, que madame Marcilly veut bien chercher pour moi.

La volonté de travailler ne suffit pas.

La difficulté paraît-il, est de rencontrer, au moins à Paris, une situation qui implique l'avantage d'être logée et défrayée des soucis de la vie matérielle.

Pourtant, je n'ai pas l'intention de me montrer exigeante. Et j'accepterais sans discussion le premier emploi acceptable qui serait offert à mon impatiente activité.

Paris, 13 novembre.

Madame Painfray m'a communiqué, une annonce parue, ces jours derniers, dans un magazine familial et bien pensant et qu'une de ses pensionnaires avait soulignée de rouge à mon intention.

"Dame âgée, habitant toute l'année la campagne, cherche demoiselle de compagnie, jeune instruite, de famille distinguée, de caractère facile et gai. Appointements annuels 2,400 frs. Envoyer portrait et références sérieuses. Château de Malencontre, — Salvat l'Aigueverte — par Saint-Allyre, Cantal.

Madame Painfray avait l'air triomphant.

— Je ne nie point, mademoiselle, dit-elle, que vous puissiez trouver une résidence plus désirable que ce château auvergnat, mais il est de fait que cette châtelaine auvergnate pourrait bien chercher dix ans et ne pas trouver une jeune compagne qui répondit aussi bien à ses vœux.

J'aime les décisions promptes, elles satisfont à la fois ma nature et mes goûts.

J'ai donc pris ma plus fine plume et offert mes services à la châtelaine de Malencontre. Je lui ai parlé de la famille de Clairande qui est fort ancienne et a laissé tomber la particule je ne sais quand, et de Jean Clairande mon père... Je lui ai dit que j'étais jeune et gaie, que je chantais un peu, d'une voix haute qui passait pour jolie, que j'avais fait d'assez bonnes études pour n'être pas trop ignorante et que, si elle voulait bien m'accueillir avec indulgence et bonté, j'aurais un trop grand désir d'être aimée d'elle pour ne pas essayer de lui paraître aimable et ne pas apporter à lui complaire tous mes soins.



Pour être au courant de la nouveauté en Musique et Broderie, il faut s'abonner à notre Journal mensuel de

Broderie et Musique
25 CENTS PAR AN

Raoul Vennat

3770-3772 (Ancien 642)

St-Denis

Tél. Est 0822-3065



LES PARENTS

souvent ignorent la faiblesse visuelle de leurs enfants. La Prudence exige que vous leur fassiez examiner la vue avant l'entrée en classe.

CARRIERE & SENECHAL

Optométristes-Opticiens à l'Hôtel-Dieu

207, RUE STE-CATHERINE EST.

TEL. LA. 7070.

Pour vous tenir au courant du mouvement scientifique

Lisez

LA SCIENCE MODERNE

Revue Mensuelle Illustrée

Directeur, L. J. DALBIS.

Demandez les conditions d'abonnement avec primes.

Boîte Postale 132, Station N, Montréal.

Prix du numéro, 25 sous.

Prix de l'abonnement, \$3.00.

Les références sérieuses n'étaient pas pour me gêner, madame Marcilly m'ayant autorisée à me recommander d'elle et à donner son adresse aux personnes qui souhaiteraient de se renseigner sur mon compte... Restait la question du portrait. Là, mon embarras fut grand.

Mon portrait! Mais depuis mon enfance, depuis la mort de mon cher père, personne jamais n'a songé à me conduire chez le photographe et j'avoue n'avoir pas plus songé à y aller. Qui donc se fût soucie de posséder mon image? Quelques compagnes de cours, madame Marcilly, ... la vieille bonne de ma tante, voilà tout... et encore!

Devant la demande formelle de la dame âgée, à quel parti me résoudre? Courir chez un photographe et poser? Mais pour avoir une épreuve, je devrais attendre au moins huit jours! Que faire, que faire?

Mes yeux cherchaient Lull, implorant un conseil... Ils rencontrèrent un clair visage... celui de l'aïeule-fée qui, tendre et malicieuse, souriait du fond de son cadre, sa baguette d'or à la main...

Je pris la précieuse miniature et je m'approchai de la glace...

La veille même, madame Painfray réalisant la prédiction de mon père, m'avait demandé à quelle occasion de bal ou de comédie, j'avais porté ce gracieux costume de conte? Je ne le lui avais pas fait dire!... Étais-je donc aussi jolie que cela? Très consciencieusement, très impartialement, j'ai comparé.

Dame Rose de Clairande, la chose n'est pas contestable! Après trois générations, je vous dois cet oval pur, encore un peu enfantin, cette bouche, ce nez, ce teint transparent, blanc et pourtant rose, ces cheveux dont on pourrait dire qu'ils sont trop blonds si le soleil au moindre reflet ne leur prêtait son ardeur dorée, et trop fins s'ils étaient moins mousseux et moins abondants, ces yeux enfin, ces yeux bruns qui sont un peu gris ou un peu verts selon l'heure et qui rien en pensant à on ne sait quoi.

Une étoile brille à votre front, votre robe légère, blanche et pailletée d'argent découvre vos épaules fines et je suis vêtue de noir jusqu'au menton, mais j'ai votre cou fragile et un peu long, votre port, votre taille; comme vous je suis très mince, avec un corps qui semble frêle et qui n'est que souple et qui est robuste et sain... oui, en vérité, votre portrait, grand-mère toujours jeune, votre portrait c'est le mien!

Alors... Alors, bonne grand-mère-fée, j'ai couché votre image dans une petite boîte ouatée comme un écrin, et, pensant que votre baguette vous garderait de toute aventure malheureuse, je vous ai envoyée en messagère, vers la dame vénérable qui aime la jeunesse et la gaieté... Vous m'attendrez là-bas dans le château inconnu... et votre pouvoir me portera chance.

Paris, 19 novembre.

Pas de réponse!... Le temps me semble long... Oh! les jours écoulés

Malencontre

ne sont pas encore assez nombreux pour justifier mon anxiété. Ce sont les paroles de madame Marcilly qui m'ont déconcertée, inquiétée même...

J'arrivais joyeuse, contant mon bel espoir, mais, comme je terminais mon récit, avouant dans un sourire l'envoi quelque peu frauduleux du portrait, de cette ancienne miniature que Madame Marcilly connaissait bien, mon aimable protectrice changea brusquement de visage et prit un air désolé.

— Vous avez envoyé cette miniature! Mais ma pauvre enfant, que ne m'avez-vous consultée! C'est fou, absolument fou!... Vous lui envoyez votre image—car il n'y a pas à dire, c'est bien votre image—en robe de féerie, les épaules nues et les cheveux épars... Ma pauvre, pauvre enfant, à quoi avez-vous pensé?

Toute mon exaltation était tombée.

— J'ai pensé, madame, fis-je très confuse, que cette dame qui souhaitait une demoiselle de compagnie jeune et gaie, ne se souciait point d'avoir sous les yeux un trop laid visage...

— Hélas, ma mignonne, si elle a fait quelque réflexion de ce genre, c'est soyez-en certaine, un visage trop joli qu'elle a—assez justement—redouté... Mon Dieu, quelle opinion lui avez-vous donnée de vous... Maintenant, je serais bien surprise si vous receviez une réponse favorable... Et je vais reprendre mes démarches d'un autre côté... Ma chère petite, votre ignorance, votre extraordinaire ignorance de la vie me navre, quand je songe que vous voici jetée si seule et si désarmée dans la lutte!

En quittant madame Marcilly, j'avais, bien qu'elle m'eût embrassée avec une tendresse apitoyée, les yeux pleins de larmes et le cœur serré.

Il faut donc qu'une demoiselle de compagnie soit désagréable à voir? Moi, j'aurais cru le contraire.

C'est sans doute, parce que je n'ai pas assez réfléchi... ou peut-être encore parce que j'ai trop rêvé. Je me figurais déjà ma vieille dame adorablement souriante et maternelle, sous ses cheveux blancs... car elle aura les cheveux blancs!... Comment une si charmante vieille dame eût-elle supporté la présence morose de la jeune fille à coiffure tirée, à visage terne, à robe mal taillée, sous les traits de laquelle, Madame Marcilly—et tous les gens sensés, j'imagine—se représentent très certainement la demoiselle de compagnie idéale?

Lull, mon doux ami, c'est vous qui m'avez passé cette inspiration funeste... Lull, l'envoi de l'aïeule-fée, c'est un tour de votre façon... Oh! Lull, devrai-je désormais me méfier de vous?

Paris, 22 novembre.

Victoire! ma lettre a plu et les atours de Rosé de Clairande n'ont pas causé de scandale, puisque ma châtelaine cantalienne—elle s'appelle madame de Malencontre—se montre satisfaite et m'ouvre toutes grandes les portes de son château.

Avant-hier, je me sentais déjà un peu rassurée, sachant que Madame Marcilly avait reçu de madame de Malencontre un long message à mon propos... Mais aujourd'hui, je triomphe! Quatre pages m'arrivent à moi, une lettre de ton assez mélancolique, mais si bienveillante que me voici enchantée de mon futur sort.

Dans la seconde partie de cette lettre, madame de Malencontre, s'excuse presque, cependant, de m'offrir une existence très sévère, peu conforme sans doute aux goûts d'une jeune fille telle que moi—ceci est la part du costume de fée—et me conseille de réfléchir avant d'en affronter la paix monotone et peut-être l'ennui.

"L'annonce de la Veillée dit que j'habite la campagne, n'est-ce pas plutôt la montagne et le désert qu'on devrait dire? Certes le roc basaltique au faite duquel, depuis sept siècles, le château de Malencontre domine les gorges farouches de la Salve, peut séduire une imagination romantique. Mais le village de Salvat et ses environs sont dépourvus de toutes ressources en fait de société. Quant à moi, je suis vieille et triste, et, comme beaucoup de vieilles gens que la vie a lassés et meurtris, fort sédentaire. Il y a bien trois ans que je n'ai quitté ma retraite rocheuse où la belle saison ne change guère que l'apparence extérieure des choses et où l'hiver est plus long et plus noir qu'il ne vous est possible de l'imaginer... Epreuvez donc, mademoiselle, votre courage et votre gaieté. Dites-vous qu'il faut aimer beaucoup la nature et n'en point craindre les solitudes sauvages ou agrestes, pour se plaire à Salvat et qu'il faudrait porter en soi la joie et le soleil avec la jeunesse, pour ne point trouver Malencontre bien sombre et ma compagnie bien morose... Méditez votre décision, je vous le répète pour le repos de votre conscience, en souhaitant toutefois de ne pas être parvenue à vous faire trop peur de mon pays et de moi."

Ici suivent des indications précises sur le voyage de Paris à Salvat qui est assez long et compliqué.

Le sort en est jeté!

Je vais écrire à madame de Malencontre que, ce 24 novembre, je me mettrai en route vers Salvat l'Aigueverte, par le train du soir.

Paris, 24 novembre, 5 heures

Le temps est triste et noir. Il a plu de la "neige fondue" comme dit l'excellente madame Painfray... Il fera froid cette nuit dans le train.

Je vais partir; ma chambre est depouillée de ce qui en faisait un "home", Lull enveloppé de papiers soyeux et d'ouate floconneuse, dort dans une boîte blanche où j'ai celé sa forme fragile avec les violette d'un gros bouquet que madame Marcilly m'a envoyé ce matin...

Et ma malle est pleine... tout ce que je possède est là!

Le chemin de fer ne passe qu'à une assez grande distance de Salvat. A Saint-Allyre, j'abandonnerai le train et prendrai la patache qui fait le service de Salvat.

En quittant Paris ce soir, je sera à Saint-Allyre demain vers deux heures. Quant au moment du jour où j'atteindrai Salvat et Malencontre, qui peut le prévoir avec l'aléa du mode de transport?

Madame Painfray m'a dit, les larmes aux yeux que, sans moi, la maison, maintenant, lui semblerait vide. Je lui ai promis que, si je revenais à Paris, je lui écrirais pour lui demander la chambre aux rubans cerise et qu'ainsi, je croirais revoir un petit "chez moi".

Madame Marcilly m'avait très amicalement demandé de lui consacrer ma dernière soirée de Paris, et, hier, j'ai dîné chez elle. Son accueil comme toujours a été cordial. Nous avons parlé beaucoup de mon voyage et des conditions de ma vie à Malencontre.

M. Marcilly se souvient d'avoir souvent rencontré à son cercle, il y a quelque vingt ans, un baron Renaud de Malencontre, le mari de ma châtelaine selon toutes probabilités.

— C'était du reste, dit-il, un assez triste sire... pas un méchant homme, peut-être, mais un de ces êtres faibles et inconscients qui déconcertent la sévérité autant qu'ils éloignent la sympathie.

— Je n'ai pas eu l'honneur d'être présenté à madame de Malencontre, ajouta M. Marcilly, mais elle vivait à l'écart et je n'ai jamais entendu prononcer son nom qu'avec beaucoup de compassion et de respect. Monsieur de Malencontre mort, le silence complet se fit et j'ignorais totalement le sort de la pauvre femme si, longtemps après, je ne m'étais trouvé en relations d'affaires avec un cousin du baron Renaud, monsieur André de Malencontre qui est un agronome distingué. J'appris ainsi que madame de Malencontre avait bravement tenu tête à l'adversité, jusqu'au moment où l'héritage d'une parente lui avait permis de racheter Malencontre et ses dépendances et de connaître des jours meilleurs... Son fils avait fait un assez beau mariage et sa vieillesse s'annonçait paisible et heureuse. Je ne puis me rappeler—peut-être ne l'ai-je jamais su—dans quelle province de France était perché le vieux nid des barons de Malencontre, mais il y a les plus grandes chances, je crois mademoiselle, pour que le château où vous allez vivre se trouve être celui dont j'ai moi-même entendu parler et pour que votre aimable "dame âgée" soit la veuve du baron Renaud.

Ces détails m'avaient vivement intéressée.

— Je suis contente, remarqua madame Marcilly, de savoir un peu chez qui vous allez, petite Flavie, et je n'aurais pas manqué de faire allusion à ces relations anciennes, dans ma lettre à madame de Malencontre, si j'avais supposé que le nom de monsieur de Malencontre dût évoquer autre chose que de pénibles ou tragiques souvenirs... Je me suis donc bornée à dire le bien que je pense de vous... et j'en pense assez, vous le voyez, pour que la bonne dame se soit vite assuré la possession d'une petite perle de si grand prix!

J'ignore, en vérité, si madame de Malencontre n'aura pas lieu de

onstater que Madame Marcilly s'exagère mes mérites et beaucoup; mais je sais bien que je suis toute prête, moi, à aimer madame de Malencontre, ma chère charmante vieille dame aux doux cheveux blancs, au sourire maternel... car c'est elle qui m'attend, j'en suis certaine et crois la voir déjà.

Pauvre femme! Je veux l'entourer de tendresse, de soins respectueux... Et j'espère que ma présence lui apportera quelque bien-être, j'espère que, comme elle le souhaitait, j'aurai en moi "assez de soleil et de joie" pour éclairer cette demeure sombre et réjouir ce cœur attristé.

III

Château de Malencontre, 25 nov.

Voyage fatigant, pénible et comme interminable, arrivée inconfortable, troublante...

Me voici installée dans une jolie chambre dont les boiseries blanches les meubles Louis XVI, les toiles de Jouy claires, à sujets bucoliques sont d'une grâce toute élégante et féminine et contrastent plaisamment avec l'extérieur du rude château féodal.

Les douze coups de minuit viennent de sonner lentement, gravement du fond d'une horloge invisible... Un grand feu robuste brûle dans la cheminée de marbre neigeux, le lit ouvert, le couvre-pied de satin ouaté, les draps fins fleurissent l'iris et la lavande... l'atmosphère est tiède, légère, accueillante.

Malencontre

Cependant, je ne me décide point à me coucher, à dormir, et Lull, juché au faite d'un secrétaire de bois de rose, Lull sous ses voiles puérils, grelotte

Le train avait une heure et demie presque deux heures de retard, lorsque j'en suis descendue.

La première neige était tombée dans la nuit, on disait que le temps changerait, qu'elle ne tiendrait pas, mais elle avait mordu au sol, toute blanche... Je me suis enquis d'un moyen de transport. Trois ou quatre paysans dont un sabotier de Salvat et sa femme, péroraient dans un français mêlé de patois cantalien, pour obtenir que la patache prit la route le soir même.

J'ai conclu le débat, en offrant de payer trois fois la valeur de ma place, ce qui réalisait encore une économie notable sur le prix d'une voiture particulière, et le maître de l'heure, un gros homme vêtu de peaux de bique—à la fois le propriétaire et le conducteur de la patache—a déclaré qu'en ce cas et "bien pour obliger des clients", il consentait à atteler... Cette combinaison contenta tout le monde... Peu d'instant après, le signal du départ fut donné.

Tandis que la voiture s'éloignait de Saint-Allyre m'emportant dans l'inconnu, la ville poudrée de neige se ramassait sur elle-même et m'apparaissait en son ensemble, toute petite, tout ancienne et d'aspect romantique avec ses remparts, ses

maisons à pignons et ses tourelles pointues. Saint-Allyre et ses bastions, domine un plateau très vaste; j'avais à peine à me croire en pays de montagnes.

Les montagnes étaient là cependant; elles fermaient l'horizon, leurs croupes blanches un peu mêlées, nombreuses, pressées, bousculées comme les moutons d'un troupeau qui s'éloigne.

Nous nous dirigeons vers elles et il semblait impossible que nous dussions les atteindre jamais.

Le ciel était encore clair, mais on oubliait qu'il y eût quelque part un soleil, comme si le pâle jour fût venu de la neige. Puis la nuit tomba.

Mes compagnons de voyage dormaient ingénument. Nous n'allions pas bien vite à cause du mauvais état des voies.

Quelquefois, les feux d'un hameau, d'un petit village luisaient. On voyait comme sur les cartes de Noël, des toits très blancs et des maisons très noires avec des petits points jaunes ou rouges aux fenêtres. J'avais froid; blottie dans un coin, je serrais autour de moi mon manteau et ma couverture de voyage.

Nous montions maintenant. Nous gravissions en pleine montagne, en pleine forêt, une côte qui se faisait, d'instant en instant, plus rude. Aux deux chevaux du départ, on en avait adjoint un troisième. Au sommet, on s'arrêta,

puis la voiture dévala avec un cheval de moins. J'entendais grincer le frein. Les sonnettes tintaient comme soulagées.

On se retrouva sur un terrain plan, puis il y eut une pente légère. La nuit moins noire me permit de voir que nous longions une rivière en sens inverse du courant. Les lanternes de la voiture brillèrent dans l'eau qui coulait très vite avec un air de se sauver. Des fantômes d'arbres, de maisons surgissaient. Je pressentais des bois, des prairies, des cultures. L'hiver et la nuit avaient pris possession des choses et leur donnaient une apparence d'uniformité triste et de mystère. Elles semblaient se cacher et me chuchoter au passage des mots sournois: "Devine, devine, ce qui t'attend ici"... Je ne les jugeais pas hostiles et même je me plaisais à les espérer bienveillantes, mais, devant le secret de leur vêtue blanche, noyée d'ombre, je me rappelais des impressions lointaines, ce que j'éprouvais d'obscur et d'inavoué, jadis, quand, m'annonçant le bonhomme Nécé, quelque ami de mon père, familier de la maison, s'affublait presque sous mes yeux d'un manteau noir et d'une barbe chenue: frisson qui n'osait paraître à fleur de peau, assurance voulue dont le rire amusé chevrotait, peur confuse et imaginative qui savait n'avoir point de cause raisonnable et souhaitait pourtant que le jeu cessât.

(A suivre)

TAPIS WILTON AXMINSTER

Chinois Orientaux
à 20%, 25% et 30% MOINS CHER QU'AILLEURS

POURQUOI? ... PARCE QUE: ...

La Maison M. J. Lalonde et Frères est spécialisée depuis 10 ans dans la vente exclusive des tapis et des prélaris et que tout son capital est employé uniquement à cela?

Elle ne saurait trop attirer l'attention du public sur l'importance de son choix. Elle possède une collection susceptible de répondre à tous les désirs, à tous les goûts, unique à Montréal par le nombre des spécimens variés qu'elle comprend, dans toutes les qualités, dans toutes les dimensions, dans tous les dessins, dans toutes les teintes en leur gamme la plus complète — et suivant une échelle de prix capable de satisfaire à toutes les bourses.

La Maison M. J. Lalonde et Frères s'adresse spécialement aux personnes habitant en dehors de Montréal qu'elle invite à venir, au plus tôt, visiter ses collections dans ses deux magasins.

Elle s'empresse de répondre à toutes demandes écrites de renseignements, — et reste toujours, en toute loyauté, à l'entière disposition de sa clientèle pour guider son choix.

Les Tapis orientaux et chinois sont en vente seulement au magasin de l'Ave du Parc

M. J. LALONDE & FRÈRES

Depuis 10 ans spécialiste en tapis et prélaris
4569 Avenue du Parc
près de l'avenue Mont-Royal.
1552 rue Ste-Catherine Est
en face de la gare Moreau.

Elle achète directement des producteurs, sans aucun intermédiaire.
Mieux encore, elle fabrique elle-même.
Et elle importe enfin, des centres d'origines, des consignations extrêmement importantes à des prix des plus intéressants.

Carpets Wilton

3 vgs x 2 3/4
de
\$32.50 à \$75.00

Carpets Chinoises

8 pds x 10 pds
de
\$99.50 à \$375.

Carpets Axminster

3 1/2 vgs x 3 vgs
de
\$29.95 à \$153.

Carpets Orientales

4 vgs x 3 vgs
de
\$94.00 à \$382.

Gros Assortiment de Prélaris

Linoléums et Congoleums à des prix et des qualités

Exceptionnels

La Maison M. J. Lalonde se fera un plaisir d'envoyer de suite des reproductions en couleurs de ces articles sur simple demande qui lui en sera adressée.



ETUDES GRAPHOLOGIQUES:—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé, pas de copie. La lettre, tout simplement. Cinquante sous par "mandat-poste", plus une enveloppe adressée et affranchie, si on désire conserver le manuscrit. Etudes particulières adressées directement, \$1.00, plus l'enveloppe adressée et affranchie. Le Courrier Graphologique est fermé le 15 du mois courant pour l'édition du mois suivant. Adresser: "Pierre Lumen", Courrier Graphologique, La Revue Moderne, 198 Notre-Dame Est, Montréal.

NICOLLE.—Oh la belle âme candide et pure comme un cristal, que possède cette petite Nicolle. La belle nature ouverte, droite et franche; disant ce qu'elle pense et comme elle le pense, et cela par amour de la vérité tout simplement, plutôt que par besoin d'expansion. Cependant Nicolle, pour n'être pas cachotière, ne manque pas de finesse, mais sa souplesse d'esprit reste éloignée de la ruse. Nature supérieure, esprit plein de clarté et de décision, pas d'orgueil, et si peu, si peu de vanité, à peine une pointe de coquetterie féminine. Réfléchie, réservée et calme... puis de l'essence de bonté. Délicate et sensible, avec un profond sentiment du devoir, aime le beau, le bien le bon. La volonté est assez forte, égale et souvent "Indépendante". Elle est portée à la taquinerie, mais sans méchanceté, tout au plus, avec une pointe de malice. Elle est aimable et fine, une créature de charme et sans aucune exagération. Son imagination n'est que gracieuse. La culture est assez bonne et elle a assez d'intelligence et de tact pour suppléer à ce qui manque. Nicolle habite quelques fois le domaine de la fantaisie. Alors, il lui semble, qu'elle n'est plus satisfaite de sa position actuelle mais la raison l'a vite fait descendre de ces régions éthérées; et elle s'empresse de reprendre pied dans la réalité. Besoin d'affection et de confiance. Gaie, animée et si simple, si spontanée, qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer. Petites vivacités, qu'elle maîtrise d'ailleurs, tristesses légères et passagères... heureusement. Délicieuse, cette Nicolle.

ROXANE SAISMOY.—Une imagination vive et trop développée nuit au jugement: c'est une enthousiaste jusqu'à l'exaltation; elle a une âme ardente inquiète et portée aux exagérations. Illusions nombreuses, ambitions démesurées et une nature à contradictions; car la volonté est forte, résolue, pleine d'initiative, mais voilà on est d'une négligence tout à fait désordonnée, si on peut s'exprimer ainsi. Roxanne fait tout à "la va comme je te pousse", c'est à-dire, à la diable.

Entêtement quelques fois à défendre de mauvaises causes, espérons que les années la modifieront. Donc plus entêtée que tenace, plus impulsive encore que résolue. Elle est capable d'aller du "laisser aller" le plus absolu, à la résolution la plus farouche. Et dire qu'on pourrait être positive et pratique, si on n'était pas si négligente. Orgueil fier et parfois même hautain, mais on s'oublie parfois. Parfaitement sincère et ouverte. Roxane ne s'embarrasse pas de trop de générosité ni de trop de dévouement, mais elle ne saurait pas non plus, être franchement égoïste; tout lui est indifférent. Elle déplore elle-même sa négligence, mais "néglige" tout de même de s'en corriger: ce n'est pas banal... une pareille nature.

Il va sans dire que l'activité est extrêmement inégale. La parole lui a été donnée aussi pour s'en servir, elle en est fortement convenue. Gaie, animée, et pas ennuyeuse au contraire amusante quand elle s'en donne la peine. Serait susceptible d'une meilleure culture si elle n'était pas si négligente. D'où lui peut venir tant d'indifférence?...

ROMAR.—C'est un jeune homme bien délicat, sensible, passant par toute la gamme de la bonté, et tendre... comme une femme. Sa volonté est variable, il peut-être quelques fois résolu, mais il est aussi parfois très indécis, et facilement influençable. Activité soutenue et persévérante.

Il ne manque pas d'imagination, et c'est dommage qu'il ne soit pas plus cultivé; car il a de belles et bonnes qualités; de celles qui font les êtres supérieurs. Il est sensé et sage, la conscience est même un peu portée au scrupule: la culture lui créerait des vues plus larges. Sa bienveillance et sa cordialité sont extrêmes. Il est sincère loyal et franc, d'une politesse native qui lui attire les cœurs. Il est homme à ne reculer jamais devant le de-

Etudes Graphologiques

voir à accomplir quoiqu'il lui en coûte... pas l'ombre d'égoïsme, cela va s'en dire. Peu d'orgueil, à peine une pointe de vanité; confiance en soi, mais qui ne va pas sans une charmante réserve. Belles qualités de cœur; affections fortes, et sens du dévouement et du devoir très marqué. Cependant pour ce qui est de l'ordre, il est plus matériel qu'intellectuel. Esprit clair habile et fin. L'esprit de Romar est bien masculin, très viril... Mais le cœur et les sentiments sont bien féminins.

NINON ROSE.—Elle est bien agréable cette Ninon, et bien rose, on ne s'ennuie pas à la lire... Imagination gracieuse, vivante, un peu d'étourderie. Beaucoup de bon sens tout de même. De la verve, de l'entrain, elle est gaie, active et même enjouée. Elle veut à tout prix voir tout en rose, et être heureuse. Un bel optimisme, et non du "Je m'en Fichisme". Droite, franche et réservée, assez diplomate. La volonté est modérée, silencieuse et douce, et bien faite pour la résistance. Constance, persévérance. Sentiment inné du devoir, dévouement généreux mais réfléchi, et qui sait mettre un frein aux entraînements du cœur. Un peu d'amour-propre lui rend les reproches sensibles, car son genre d'orgueil est tout de susceptibilité... Elle est douce, bonne sensible, délicate, un peu espiègle et taquine, mais toujours aimable, aimante et gracieuse. Un peu capricieuse, une humeur de "papillon", dont elle a vraiment l'esprit papillonnant... Ninon Rose ne manque pas d'originalité, ni d'imprévu, et tire un peu vanité de ces heureuses dispositions de son caractère calme et patient. Esprit vif et clair. Le bagage des défauts n'est pas lourd, n'est-ce pas?... De l'ordre?... Hum... pas à en revendire.

CENDRILLON.—Cette scriptrice a bien des qualités aimables, elle est fine, enjouée, à l'esprit clair, et juste, un nombre respectables de jolies aptitudes, tant intellectuelles que matérielles... hélas... tout cela est un peu gâté par un vilain égoïsme. Ce qu'elle doit plaie, tout de même au premier abord; mais hélas, je comprends que toutes ces sympathies spontanées, qui tiennent à elle, à cause de sa personnalité si intéressante, doivent tôt se lasser... Il y en a si peu pour les autres; car son culte du moi est fort grand, et le "MOI", petite Cendrillon, est toujours "haissable". Les sentiments sont aussi un peu trop près de l'exclusivisme, et cette Cendrillon pourrait bien un jour être mordue par le démon de la jalousie Gare... Gare... C'est une antithèse cette Cendrillon, car il y a de la bienveillance dans son graphisme, et même de la bonté. C'est dommage, vraiment dommage, que l'égoïsme noie tout cela... Ce qu'on est douée; spirituelle, habile et même fine mouche. Activité et sensibilité plutôt faibles. Ce qui la touche, seul, l'impressionne. La vie lui apprendra le dévouement, mais elle ferait bien de s'y exercer d'elle-même; car l'apprentissage de la vie, est si dur. Ce qu'elle est entreprenante, et pleine d'une initiative éclairée. Volonté constante, et qui promet la réussite de tous les projets. De l'ordre et encore de l'ordre, mais sans manies... Un conseil... l'accepteriez-vous Cendrillon, d'un graphologue à cheveu blanc?... Combattons ce vilain égoïsme à tout prix. Et on sera très aimée... parce que très aimable, et on gardera... les cœurs.

MUGUET FLEURI.—Chimères et illusions... on est jeune, et bien que l'imagination ne soit pas trop débordante, la sensibilité très développée, aidant, elle peut nuire au jugement, et porter la scriptrice à des erreurs par exagération. N'empêche que c'est un charmant Muguet-Fleuri qui embaume l'amabilité et la condescendance, la générosité et même le dévouement, bien que ce dernier n'ait pas encore eu l'occasion de se manifester, mais vienne le moment, et on sera à la hauteur, corps et âme. Pas l'ombre d'égoïsme et une volonté douce, active, et à effet; pas autoritaire, parce que sans orgueil. Ce joli Muguet aime à causer heureusement, la musique de ses clochettes est très agréable à entendre. Plein de coquetterie ce Muguet... c'est bien permis quand on a tant de grâce. Jolis enthousiasmes, vite épris de la beauté. Goûts délicats, raffinés; aime le beau, le bon et le bien, et sait les découvrir. Intuitive au possible, presque instinctive, comme un petit animal... ce qu'elle est

femme... Expansive avec réserve et discrétion. Adore le nouveau, l'imprévu. C'est une nature de Muguet... très prime autière. Simple, naturelle et si spontanée, qu'elle en est charmante... Economie... Valeur morale et intellectuelle. Le Muguet... c'est le cousin germain de la Violette... ça ne manque pas de modestie... et ça sent le printemps...

CECILE.—Fermeté de caractères et de principes... Assez de pondération et de résolution. Nature large et bien équilibrée. Pas de grand orgueil, mais un peu de vanité, qui fait qu'on recherche toujours l'approbation, et qu'on est content de soi. Quelques vivacités, dans un caractère habituellement calme et bon. Pas franchement égoïste, mais générosité un peu restreinte. On n'aime pas trop à se déranger, mais ceci est susceptible d'amélioration, car quand on est intelligent comme cette scriptrice, tout est remédiable. L'imagination est gracieuse et apporte la note: charme, à la scriptrice. Sensibilité délicate sans exagération. Cécille ne se fait pas de bile, ou si elle s'en fait un peu, ce n'est que du côté du tendre. Le cœur est très, très délicat, et aime profondément et avec constance. Très assimilatrice, cette Cécille, donc douée d'aussi nombreuses que diverses aptitudes, et pleine d'initiative. Si on ajoutait qu'elle est un peu opiniâtre quand elle défend des idées, et elle n'en manque pas d'idées. Activité égale et persévérante, Cécille est pratique et assez ordonnée. Elle ne se raconte pas à qui veut l'entendre, mais elle est droite et sans détours. Economie, appréciant les choses à leur juste valeur. Volonté toute de résistance. Elle a des heures de rêverie... et alors son jugement peut-être en défaut, mais sa grande et forte intelligence a vite remis les choses en place. Gaie, fine et assez animée, mais parfois: heures de tristesses. Besoin de confiance et d'affection.

EDELWEISS.—Voilà ce qu'on est convenu d'appeler un caractère un peu: "Soupe au Lait". "Mauvaise tête, mais bon cœur", dit le proverbe, et c'est ici plus que jamais le cas. Avec tous les signes de la bonté, des velléités de coups de tête, d'emportements subits; et un grand amour de la discussion: on la provoque, et on est prête à défendre toutes les causes, bonnes ou mauvaises, par esprit combatif. On ne manque pas d'initiative et on sent continuellement le besoin de dépenser ses forces vitales, car si elles sont trop longtemps contenues, elles gonflent et renversent comme une soupe au lait. Tendances plutôt matérielles qu'intellectuelles. Peu d'idéalisme, par contre beaucoup de positivisme. Edelweiss est très pratique et pleine de bon sens, et de bonne volonté. Bonne, généreuse, aimante, dévouée, sincère et ouverte. Le cœur sur la main bien que la tête soit souvent trop près du bonnet. On supporte mal les contradictions. Très peu d'orgueil et rarement satisfaite d'elle-même à continuellement le désir de faire mieux. Qui donc a dit: "Le mieux est l'ennemi du Bien?...". Celui-là était un profond philosophe doublé d'un vrai psychologue... Edelweiss peut méditer cet aphorisme. Ce qu'on est aimable, et toujours prête à rendre service. Indulgente aux autres; elle ne se pardonne pas aussi facilement ses propres vivacités, et les déplore sérieusement... Tendances à la prodigalité.

CALIPSO.—Que de distinction... que de raffinement... Esprit gracieux, imagination délicate et assez vive, mais qui ne nuit en rien au jugement. Idéalisme élevé, idées claires et précises; elle est réfléchie, et pourrait avec l'âge devenir tout à fait sérieuse. La volonté est sans faiblesse, sans élans immodérés non plus, une jolie volonté, très suivie et qui ne s'arrête jamais. Jolie nature, délicate douce, et tendre, et combien généreuse capable d'un dévouement efficace; optimiste et courageuse. Un peu de mysticisme, mais pas de vains scrupules; pieuse et croyante, elle connaît des forces, que tant d'autres ignorent. Plus active, et plus courageuse qu'entrepreneuse, sait obéir: donc absence d'orgueil. D'une simplicité rare, elle charme par l'absence totale de pose et d'amour-propre. Culture intellectuelle à haute pression, capable d'atteindre à des hauteurs sensibles. Très réservée, et même lèvres closes sur son moi intime, mais cause beaucoup et

facilement enthousiasmée, une capacité d'émotion extraordinaire... Activité égale, sereine et constante, en plus, tout cœur et tout sentiment, voilà ce qui la rend extrêmement sympathique. Sincère, modeste, loyale, aimable... il n'y a guère d'ombre à ce joli tableau d'une grâce toute féminine.

YVONNE.—Volonté humble, disciplinée et suffisante, sans être absolument énergique, et ne manque pas d'initiative. Yvonne est quelque peu impulsive, impressionnable, sensible, imaginative et tendre... mais... vivacités et impatiences assez fréquentes. Sa susceptibilité vient de sa grande sensibilité, et non de l'orgueil qui est nul; car d'une belle simplicité, elle charme précisément, par l'absence de toutes prétentions et d'amour propre. Elle est parfois autoritaire mais pas assez ferme, pour imposer vraiment et utilement sa volonté. Conscience délicate qui fait que ses vivacités sont souvent des feux de paille. Piété éclairée. Assez de suite dans les idées, plus déductive qu'intuitive; voit assez juste, quand elle se donne la peine de comparer, mais étant joliment impulsive il faut avouer qu'elle l'oublie quelques fois.

Ordre plutôt intellectuel que matériel, mais aime quand même à voir régner ce dernier autour d'elle. Bienveillante, généreuse avec économie. Pleine de bon sens. Esprit fin et souple, sans ruse. Assez réservée sur ses sentiments ou impressions intimes et répugne à livrer son âme. Toujours aimable et gentille, résultat de la bonne éducation et de la culture intellectuelle: supériorité morale incontestable. Discrète et sincère avec ses amis; elle a cette bonté généreuse, muette par une belle sensibilité. Peu d'ombre au tableau: C'est un paysage de soleil, s'il n'y avait ces petites vivacités et bouderies momentanées... légers nuages qui en ternissent l'éclat.

MARGUERITE M.—Au premier coup d'œil, ce graphisme semble révéler une grande énergie, et une non moins grande force de volonté... Hélas... il n'en est rien... c'est la volonté la plus inconsistante, la plus influençable qui soit. Et on le sait si bien soi-même, qu'on s'entête jusqu'à l'opiniâtreté, pour ne pas céder; ce qu'on finit toujours par faire, tout de même. On manque d'équilibre, et c'est dommage, car on a de vraies belles qualités par ailleurs. L'orgueil n'est pas excessif, il est seulement un peu vaniteux et demande à ne pas passer pour quantité négligeable. Ici la santé physique fait certainement défaut, on sent la dépression et la faiblesse. Nerveuse, sans résistance, impressionnable, sensible, elle est d'humeur très variable, d'une activité capricieuse vite lassée par les difficultés. Enthousiaste et spontanée, aime à causer, mais sans se révéler beaucoup, elle est plutôt réservée quoique très aimable et bienveillante pour tous et toujours prête à rendre service. Elle est fine, spirituelle même, pleine d'entrain, mais la culture intellectuelle n'est pas à la hauteur de ses aptitudes... Elles pourraient devenir pratique, mais pour le moment trop de nervosité la fait manquer de pondération. Sens très droit de la justice et du dévouement, faite pour protéger et s'oublier pour les autres; adore faire plaisir. En somme elle a un caractère facile et conciliant; ses vivacités, plutôt nerveuses sont des feux de paille vite éteints... Elle deviendra pratique avec le retour à la santé, et par conséquent à l'équilibre.

SEUL.—Il doit être jeune encore, sa nature manque de formation. Il manque de vivacité et de spontanéité, il est lent à s'assimiler les choses, mais la réflexion corrige parfois... Un peu de pose... Sensible, imaginaire, (très). Rêveur et sentiment sentimental. La volonté assez obstinée pour ne pas dire entêtée. C'est une de ces volontés par à coups, qui, naturellement manquent de persévérance. Facilement influençable à parfois une nature un peu floue... Intelligent, esprit et idées claires, raisonne même assez juste quand il sort de ses rêves. Jolie nature, où la bonté, la sincérité, la franchise, la loyauté et l'honnêteté ont leurs coudées franches. Au premier abord le scripteur semble calme et pondéré... Il n'en est rien, et c'est même une surprise pour le graphologue d'y découvrir de grandes tendances à la vivacité et même aux emportements. Mais grâce à une sorte de nonchalance qui se manifeste dans la lenteur du graphisme, l'équilibre se rétablit facilement. Les idées et les

Etudes Graphologiques

(Suite de la page 3)

vues manquant de largeur, mais on est réfléchi. L'égoïsme est faible sans que la générosité soit exagérée, car on a un très vif désir d'acquiescer, et c'est une belle qualité chez un être sans égoïsme. Rempli d'illusions et idéalise tout. Enfermé dans la tour d'ivoire de sa belle jeunesse, il croit qu'il suffit de désirer faire le bien pour redresser l'humanité... comme il est jeune... Tendance au scrupule, conscience extrêmement délicate... Orgueil et vanité assez développés... Fier de lui... Je le répète un peu de pose...

J.P.L.—L'écriture soumise ne vaut guère mieux que la copie. Tant pis, ce n'est pas faute de le répéter pourtant: c'est la lettre intime qui vaut le mieux, parce qu'alors la plume suit les divers mouvements de l'âme, et traduit les sentiments et les émotions qui l'agitent, j'ai dit: "la plume, et non le style. Esprit lucide, clair, sensé, réfléchi et juste. Garde jalousement ses impressions, ses pensées et ses sentiments. Ne manque pas d'imagination, mais cette dernière est disciplinée, et s'incline devant la raison. La volonté est moins énergique qu'elle le paraît, au premier abord, cependant il y a trace d'opiniâtreté. Dans la lutte, il s'entête, et peut être dur devant la contradiction. Plutôt ordonné, peut travailler avec méthode... Un peu "Sans gêne", un peu "Laisser-aller"... Très entreprenant, plein d'initiative et souvent autoritaire. Don de persuasion. Peu d'orgueil, mais confiance en soi. Il est bon, sincère, affectueux et capable de dévouement: Caractère assez bien équilibré, en somme et si peu égoïste, qu'il en a presque une âme d'apôtre. Côté sentiments: sensible, tendre même... mais... pas trop constant... son cœur est large. Profondément honnête... Dans l'action il est un peu comme l'ancre d'un navire... Il s'accroche et ne lâche plus. Grande ténacité... Voit juste et raisonne de même. Saisit vite au point de se passer de la raison... L'intuition est son premier guide. Ne manque pas d'assurance, et en amitié, est un bon et charmant camarade.

CŒUR INCONSOLABLE.—Imagination vive, exaltation, sensibilité et impressionnabilité, et tout cela à haute pression. Caractère généralement doux, mais un peu mou... Incapable d'aucune

sorte de réaction; se croit l'éternelle sacrifiée... Désirs et aspirations inassouvies, demande trop à la vie, et ne sait pas voir les petits bonheurs qui passent... et... pourtant le graphisme ne manque pas d'énergie, mais l'imagination trop vive développe un sentimentalisme romantique. On regarde ses chagrins avec une loupe, et la sensibilité trop vive, presque malade, gâte cette nature qui pourrait être charmante. Réagir... réagir à tout prix, chasser de son esprit les espoirs fous, irréalisables, ne plus vivre d'un rêve, mais de la réalité... Mais voilà, il y a l'égoïsme qui n'est pas mince, et qui fait qu'on se complait dans son "Moi"... Bonne affectueuse, sentimentale, facile à se chagriner, sa nature inquiète la porte à se tourmenter. Volonté passive, pleine d'endurance, une force d'inertie qui fait qu'elle est très résistante... Rarement satisfaite, et pour un rien, boude la vie, broie du noir... et noie dans des peines qui n'existent que dans son imagination féconde, les petites joies de chaque jour. Un bon et très juste sentiment du devoir... pleine de bonne volonté, mal soutenue. Un cœur exalté comme l'imagination. Humeur variable et dépressions morales... Tout cœur et tout sentiment.

La Petite Poste

CONDITIONS:—1° 5 sous du mot, y compris les mots de l'adresse. 2° Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3° Les annonces doivent nous être adressées avant le quinze du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insérer dans la Petite Poste, la direction de La Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

NOTE DE LA REDACTION:—Les personnes dont les noms suivent, sont priées de réclamer leurs lettres à la Revue Moderne avant le 15 octobre, après cette date, toute correspondance étant entre nos mains, depuis plus de trente jours, sera impitoyablement jetée au panier. Melles Violette Laforest, Thérèse Laurier, Marise Lalande, Louise Lalement, Madeleine Lebrun, Mireille, Melle "B.A." Simone Beauchamp, Jocelyne Brunette, Catherine Moderne, Chrysanthème, Clair de Lune, et Rayon de Miel. Messieurs Courval, G. Duclos et Sans Chagrin.

JE M'ENNUIE... Qui veut me distraire? Lia, Casier 67, Sherbrooke.

OLA demande correspondants, soit anglais ou français. Ola Matt, Poste Restante, Sherbrooke.

YVETTE GIROUARD, instruite, distinguée, jolie, musicienne, bonne, recherche tendre ami... Ayant position assurée, Rivière-du-Loup, Qué.

"ROMEO" cherche Juliette. Casier 67 Sherbrooke.

DESIRERAIT correspondants distingués, cultivés. Thérèse de Varennes, Poste Restante, Sorel, Qué.

GENTILS correspondants demandés. "Eglantine Saismoy", Yamachiche.

MONIQUE et DENISE désirent correspondants... Une est musicienne, choisissez. 5512 Jeanne D'Arc, Montréal.

A JEAN LE MYSTERIEUX, qui passe ses vacances à Old Orchard, Me., et m'écrivit de là; Melle "X", St-Jérôme, demande les noms et adresse, pour communications importantes.

QUI VIENDRA distraire Marguerite Deschamps?... Rivière Bleue, Co., Témiscouata.

QUI dans la trentaine veut correspondre avec Camille-Bienvenue?... 198 rue Notre-Dame Est, Montréal.

MISS IVE et LOUISE PRINCE veulent des amis... Casier: 239 Ste-Thérèse, (Terrebonne), Qué.

QUI veut aimer "Petite Souvenir"? Souvenir, St-Gédéon, Lac-St-Jean, Casier: 25, Qué.

BRUNETTE instruite, anglais, français, correspondrait avec jeune homme de 25 à 35 ans. But quelconque: Melle Bordeaux, Boîte 70, Embrun, Ont.

CORRESPONDANTS de 30 à 35 ans demandés. Gisèle DeBoncoeur, 192 Bartlett, St., Lewiston, Maine.

DEMOISELLES riches, de 18 à 40 ans, venez causer avec René. 1835, William David, Montréal.

JE SUIS "CANADIEN" J'aimerais à correspondre avec "Canadienne" âgée de vingt (20) ans, environ. Gérard Bouchard, 11 Mill Street, Amesburg, Mass.

VENEZ distraire deux exilées: Lili et Mimi, 852 South Main, Waterburg, Conn.

QUELLE petite dame? particulière, d'affaires, franche, 30 ans ou plus. But: Conseils mutuels. Jour d'Automne, 198 Notre-Dame Est, Montréal.

QUI veut être le prince charmant de Marise? St-Georges de Beauce, Qué.

ISEULE est bien seule. St-Georges de Beauce, Qué.

EXISTE-T-IL un gentil correspondant? Bibiane-Jeannine. St-Georges, Co. Beauce, Qué.

DEMOISELLE de profession désire correspondre avec monsieur de profession, d'âge moyen. V. S., Boîte postale, G. Station N., Montréal.

QUI distraira Andrée Duval. Poste Restante, Sherbrooke, Qué.

JEUNE FILLE de bonne éducation désire correspondants distingués et sérieux, dans la trentaine. Violette Dupré, 15 Milville Ave, Cornwall, Ont.

JEUNE MEDECIN demande gentilles correspondantes. Jean Rollin, 198 Notre-Dame Est, Montréal.

JEUNE HOMME désire correspondre avec jeune fille distinguée. Lucien, 356 St-François, Québec.

"JEUNE FILLE" distinguée, vingt ans et "vingtième siècle": style simple, yeux noirs, trouvera-t-elle le correspondant rêvé?, sérieux, pas trop sentimental, ni banal, sachant écrire, etc. Colette Gauthier, St-Anselme, Qué.

DEJA LA BRISE glaciale souffle dans la ramure. Qui viendra jaser à mon foyer? Gaston D'Orléans, Clérey, Via Rouyn, Québec.

JEUNE HOMME, de 25 ans, désirerait correspondantes, pour distraire ses moments de nostalgie. Edgard Bienvenue, Copper Hill, Clérey, Qué.

BERTHE répond toujours. Berthe Dubreuil, Roberval, Qué.

QUI?... viendra distraire la petite Robervaloise... Lelly Francœur, Roberval, Qué.

JEUNE FILLE, instruite, pratiquant les sports, aimerait à correspondre avec étudiants. Jan Veu. Poste Restante, Sherbrooke, Qué.

"CLAIRE DE MAUR" désirerait correspondants gentils et distingués. 147 Boulevard Langelier, Québec.

QUI saura m'apprendre à aimer?... Yvonne Lavolette, 198 Notre-Dame Est, Montréal.

AIMONS-NOUS... Voulez-vous?... René Adoré, 198 Notre-Dame Est, Montréal.

QUI aime l'avion?... J'attends réponse par Spirit of St. Louis, Colinet Lindberg, 4210 Garnier Montréal.

CORRESPONDANTES demandées... Maurice... 640 Bloomfield, Outremont.

ETUDIANT en repos, désire correspondants, correspondantes, cultivés: Photos demandées. A De Lamartine, St-Philippe, Kamouraska, Qué.

Courrier de Madeleine

(Suite de la page 49)

vous le méritez! Des distractions vous sont offertes qui rompent la monotonie de votre vie, et vous rapprocheront, qui sait, peut-être de la joie que vous convoitez. Nul ne peut le souhaiter plus vivement que celle qui vous aime bien...

EVE AUX VIOLETTES.—Vous ai-je déçue par mon peu de perspicacité? Je le crains puisque pas un mot n'est venu, même pour me dire qu'en fait de devin, il y avait mieux. Peut-être ai-je tort de ne prendre des gens que ce qu'ils veulent bien me livrer, et de ne pas chercher à savoir davantage. Que le début de l'automne a de charme, et comme les érables deviennent jolis, émouvants même.

JEUNE AMIE.—Je souhaite que votre année soit heureuse, et que l'étude apporte à votre esprit si ouvert, les plus belles satisfactions. Profitez de ces années pendant lesquelles la vie se prépare, et entassez en vue de l'avenir les biens intellectuels qui sont les plus précieux. Je ne vous oublierai pas petite fille charmante, et j'attendrai de temps à autre un mot de bonjour.

EMILIE M.—Il faudrait adresser à chacun d'eux personnellement, votre invite à la correspondance, car nous ne pouvons nous faire l'intermédiaire entre ces personnes et vous. Ces relations doivent s'établir personnellement et non par mon entremise. Je regrette de ne pouvoir vous obliger ainsi mais je suis sûre que vous comprendrez que la chose m'est impossible.

LES POUNDINGS COMME DESSERT

Les Poudings se recommandent à la ménagère comme dessert à servir fréquemment, parce que le pouding ordinaire se digère facilement par les enfants. Toute la famille peut ainsi jouir du régal. Voici 2 recettes qu'on a trouvées spécialement délicieuses qui sont faciles à préparer et des plus économiques.

Pouding au Pain à l'Orange.

3-4 tasse de lait condensé Eagle Brand
1 tasse de miettes de pain émiettées fin.
2 jaunes d'œufs légèrement battus
Jus de trois oranges
2 tasses d'eau chaude
1 cuillerée à table de beurre fondu
Ecorce d'orange rapée
1-4 cuillerée à thé de sel.

Ajoutez l'eau chaude au lait condensé mêlez bien et versez sur les miettes. Laissez refroidir. Ajoutez les jaunes d'œufs, le sel, le beurre fondu, le jus d'orange et l'écorce et versez le tout dans un bol beurré. Mettez le bol dans une casserole d'eau chaude et faites cuire au four à peu près 45 minutes. Faites une meringue des blancs d'œufs battus en neige et 1-4 tasse de sucre et étendez sur le pouding. Faites brunir au four modéré Servez froid. Ajoutez les œufs entiers au pouding, si vous préférez et servez froid avec la crème en omettant la meringue.

Résultats du Concours

Mois de Septembre

Les personnes détenant les numéros suivants sont priées de réclamer leur prix sans délai, soit en se présentant à nos bureaux, soit en nous envoyant sous pli recommandé la copie de LA REVUE MODERNE qui portera le numéro gagnant. Voici la liste des numéros, ainsi que les prix que nous donnerons à qui de droit:

| 1er Prix | No. 701 | \$10.00 |
|----------|-----------|---------|
| 2ième | No. 2003 | 5.00 |
| 3ième | No. 6 | 3.00 |
| 4ième | No. 4000 | 2.00 |
| 5ième | No. 270 | 1.00 |
| 6ième | No. 9009 | 1.00 |
| 7ième | No. 11015 | 1.00 |
| 8ième | No. 4600 | 1.00 |
| 9ième | No. 4 | 1.00 |
| 10ième | No. 3417 | 1.00 |



Chapeaux Éléphants

C'est la couleur qui étampe un chapeau fashionable de nos jours! Quinze centimes dépensés dans une enveloppe de Teintures Diamond fera de votre vieux chapeau de feutre ou de paille, un tout neuf. La teinture Ménagère est en grande vogue; c'est un plaisir, et combien d'argent elle économise! Teignez vos chapeaux et vos robes; teignez les garnitures, vos sous-vêtements et vos bas. Mais employez de vraies teintures, non pas des teintures synthétiques qui font des bigarrures.

Pour avoir une nouvelle garde-robe, ou pour les tentures de la maison, faites un peu de teinture ou de teinte! Mais assurez-vous que vous employez des Teintures Diamond—de la vraie teinture—même pour teindre. GRATIS: Votre pharmacien vous donne l'Encyclopédie de la Teinture Diamond; suggestions et instructions simples pour teindre et teindre superbement: de vraies échantillons de couleur ou pièces de tissus. Ou une grande brochure "Color Craft"—gratuite—scrivez à DIAMOND DYES, Dépt. MIA, Windsor, Ontario.

Teintures Diamond

Traversez seulement pour TEINDRE, ou faites bouillir pour TEINDRE.

Comment Elever nos Bébés

Par le Dr. P. PIRONNEAU

Le lait de chèvre.—Dans certains pays, notamment dans les régions montagneuses où les vaches font défaut ou sont rares, l'emploi du lait de chèvre est assez répandu. On y voit même les enfants téter directement le pis de l'animal. Ce mode d'allaitement a été tenté dans certaines villes; à Paris, notamment, MM. Barbillon, Boissard, Toussaint ont cherché à le répandre.

Les avantages reconnus au lait de chèvre résident surtout dans le fait que cet animal est rarement frappé par la tuberculose. Sans doute les statistiques révélaient-elles une moindre morbidité chez la chèvre que chez la vache par le bacille de Koch. Néanmoins du jour où elle cesse de vivre isolée, mais est soumise à la stabulation au milieu des vaches, la chèvre devient tuberculisable.

D'autre part, des travaux publiés dans ces dernières années ont montré que, dans diverses contrées où les chèvres sont nombreuses (île de Malte, Tunisie, etc.), une grande proportion de ces animaux véhicule une espèce microbienne redoutable pour l'homme; ce microbe engendre la maladie dénommée fièvre de Malte ou méliococcie.

D'autre part l'usage du lait cru de chèvre n'est pas absolument inoffensif, et, si certains faits ont pu paraître favorables, il en est d'autres par contre signalés par M. Variot et M. Marfan et d'autres médecins d'enfants où ces auteurs ont observé de fréquentes infections gastro-intestinales, de l'amaigrissement, des troubles de l'accroissement, du rachitisme.

Enfin les principaux reproches adressés à l'usage du lait de chèvre dans l'alimentation du premier âge résident dans la différence de composition comparée avec celle du lait de femme et surtout dans la variabilité de sa valeur qualitative tant suivant les races que chez le même animal suivant les jours.

Sans vouloir frapper d'interdiction de façon absolue le lait de chèvre dans l'allaitement du nourrisson, nous estimons pouvoir avancer, d'après les griefs précédemment exposés, qu'il ne constitue qu'un aliment d'exception.

Lait d'ânesse.—L'emploi du lait d'ânesse ne peut pas plus que celui du lait de chèvre être étendu à la pratique courante.

La faveur dont il a paru jouir tient à ce qu'il est un lait maigre, c'est-à-dire pauvre en graisse et en matières albuminoïdes. A ce titre il ne peut être utilisé qu'au cas de troubles dyspeptiques.

D'autre part il supporte mal la stérilisation et doit être traité par la méthode aseptique. C'est de plus un lait extrêmement cher. Son emploi est donc réservé aux enfants malades.

Le lait cru.—Nous avons vu dans un précédent chapitre avec quelle rapidité le lait est envahi par une flore microbienne très riche. Nous avons également montré qu'il pouvait être le véhicule de divers microbes pathogènes, notamment du bacille tuberculeux.

Donc pour s'autoriser à pratiquer l'allaitement artificiel au lait cru, il faut avant tout s'être assuré qu'il a été traité par la méthode dite de la traite aseptique et peu avant l'heure de sa distribution. Cette règle est encore plus rigoureuse pendant la saison chaude. On devra également exiger que la vache laitière ait subi l'épreuve de la tuberculine. La première de ces conditions confère au lait de vache un prix de revient très élevé, qui fait de ce procédé d'allaitement une méthode réservée aux familles privilégiées.

Mais, ces conditions mises à part, le lait cru est loin de convenir dans la majorité des cas au premier âge. Le nouveau-né le digère difficilement; nous avons pu constater par nous-même des indigestions que caractérise le rejet soit par les vomissements, soit par les gardes-robies de blocs volumineux de caséine et de beurre que n'avaient pas attaqués les sucs digestifs. Les selles sont souvent grumeleuses, d'odeur fétide.

Au bout de quelques mois, le lait cru est plus aisément digéré et peut, dans certains cas, rendre des services. Mais ils ne sont pas suffisamment nombreux ni certains pour nous permettre d'ériger ce mode d'allaitement en règle générale.

Le Courier de Madeleine

RODOLPHINE C.—Je regrette que vous n'ayez pas eu les renseignements que j'avais préparés à votre intention, mais je m'en console en constatant que vous avez trouvé déjà ce que vous cherchiez. Il me reste maintenant à former des vœux pour votre définitif succès, et à attendre votre future visite qui ne tardera pas trop je l'espère.

YVONNE M.—Voulez-vous envoyer directement votre acquiescement, car à la revue, nous ne nous chargeons pas de faire communiquer les correspondants à la petite poste, entre eux. Nous leur laissons le plaisir de se trouver tout seuls, et l'opération, me dit-on, ne rate jamais.

SŒUR MARIE E. B.—J'ai énormément regretté de vous avoir manquée, lors de votre passage à Montréal, mais ma tentative de vous rejoindre a malheureusement échoué. J'espère être plus heureuse la prochaine fois. Il m'intéresserait de savoir si tous les éloges que je vous ai faits du milieu, où vous alliez passer, se sont vérifiés, ce que je souhaite bien vivement.

MME ARTHUR M.—J'espère que l'exemplaire que nous avons envoyé a reçu votre approbation, et que nous vous compterons désormais au nombre de nos meilleures amies.

MELLE RACHEL B.—En vous adressant au sous-ministre de la voirie, M. Boulanger, vous recevrez sans doute le recueil si intéressant que vous désirez obtenir.

MME NAPOLEON F.—Je vous ai moi-même fait l'expédition demandée, et je suis prête à recommencer autant de fois qu'il vous sera agréable de faire appel à mes bons offices. S'il est une chose qui est facile, c'est bien de faire plaisir à une amie telle que vous, sensible et charmante qui sait si bien apprécier la plus petite attention. Je vous recevrai toujours avec plaisir au courrier. Je vous attendrai fidèlement, et nous retirerons l'une et l'autre de nos entretiens, j'en suis certaine, de consolantes pensées.

FRAGILE.—Oui, je vous garde tout près de mon cœur, petite chose fragile et charmante dont j'aime l'expression attendrie, qui se révèle dans chacun de vos billets. Je ne me lasse pas de vous lire, et je me sens le grand désir de vous être utile, si je le puis, et agréable autant qu'il se pourra. Gentil votre envoi que nous ferons paraître l'un de ces jours prochains, et qui ravira ceux qui aiment les choses fragiles... qui durent, en raison même de leur fragilité!

SABRI.—Je suis tombée en arrêt devant ces lignes: je me suis sentie déçue, pointée de vivre, de revivre plus tôt, "c'est facile de mourir". Je suis de celles qui croient en effet qu'il n'y a qu'une chose difficile: vivre! Et que mourir vient tout doucement, sans que l'on s'en aperçoive beaucoup, et au moment, où l'on est détaché de l'existence, que l'on a fait même le sacrifice d'aller plus loin. On a cru au repos, et il faut reprendre la route et continuer, nous ne savons trop où, tant les chemins sont longs et difficiles. Puis avec les forces, le courage remonte, et c'est heureux que nous ne restions pas là, désemparés et malheureux, sans un secours qui vienne de nous-même. Quand je souffre, j'aime le silence, et les consolations glissent sur moi, j'attends toujours le son qui montera et fera tout rayonner, et qui m'est envoyé par la Grande Force qui régît les âmes... Je tiens à très peu de choses, si vous saviez, et j'aime le travail qui permet d'être un peu utile. Il faut faire ce que l'on doit faire, pour gagner le lot suprême à la loterie de la vie, et ce lot-là, n'est-ce pas de gagner sa mort sereine, apaisante et acceptée? Vous l'avez méritée, et si elle s'est enfuie, c'est que vous avez encore quelque chose à faire, et que vous devez aller jusqu'au bout du devoir. D'ailleurs, vous avez autour de vous des êtres à chérir. Vous ne faillirez pas à la tâche de les aimer chèrement, je le sais, et ainsi vous reprendrez dans l'existence le rôle bienfaisant qui vous est dévolu, et dont vous vous êtes crue un moment déchargée. Je souhaite que vos forces reviennent vite, vous apportant le goût des joies qui composent la plus belle partie des jours. Ecrivez moi souvent; ne sommes-nous

pas de la sorte d'amies qui se restent fidèles à travers les ans, et savent toujours reprendre la conversation où elle s'est arrêtée la veille, si loin que soit la date de cette veille-là.

RACHEL.—Voulez-vous hausser vos lignes un peu plus, afin que votre jolie écriture si lisible pourtant devienne encore plus accessible à mes yeux tourmentés? Vos chers billets me sont une joie, car j'aime la sensibilité dont ils s'imprègnent tout autant que la confiance qu'ils reflètent. Vous savez offrir votre tendresse avec un tel charme que de la recevoir nous devient un contentement exquis. Continuez à verser le meilleur de votre affection, ce trésor qui s'enrichit à se donner, et devenez ainsi la petite millionnaire qu'aucune débâcle ne pourra atteindre et qui restera immuablement riche.

CROQUEMITAINE.—Est un personnage, absolument légendaire, né dans quelque conte bleu, et que l'on utilise pour faire peur aux enfants, surtout à ceux qui rechignent le soir, pour gagner leur petit lit.

MARGUERITE LA FOLLE.—Anne d'Autriche était l'épouse de Louis XIII de France, et non de Louis XIV qui avait épousé Marie Thérèse d'Espagne, reine qui fut d'ailleurs aussi terne que son mari, éblouissant. Aussi a-t-il pu dire d'elle à sa mort: "c'est le premier chagrin qu'elle me fait" chagrin d'ailleurs dont il se consola fort bien, comme savent se consoler les hommes, de tous les chagrins de ce genre.

MIMI PINSON.—Manon Lescaut a été écrit par l'Abbé Prévost, dont l'oeuvre fut médiocrement appréciée par ses confrères religieux, et cela va de soi. C'est Massenet qui a écrit la belle musique de cet opéra si intéressant. Vous pouvez juger par vous-même de ce choix, que je serais fort en peine de dicter alors que je ne connais personne de ceux que vous me nommez, il me faudrait donc fermer les yeux pour désigner quelqu'un, et vous avouerez que cette manière de procéder n'aurait rien pour vous convaincre que j'ai raison.

FOLLE AVOINE.—Tiens! c'est assez curieux ce que vous me dites-là, mais je ne me sentirais pas du tout à l'aise pour en causer avec chance de vous convaincre. Seulement vous estimez avec moi que la jeune fille qui vous aime ne pourra accepter que vous vous payiez tous... ces petits luxes, sans concevoir de grandes craintes pour son bonheur futur. La liberté que vous réclamez est, ma foi, assez large, et je connais bien peu de femmes qui reconnaîtraient que vous avez le droit d'agir ainsi. Vous permettez que je pense, cette fois, avec la majorité.

J'HESITE.—Vous hésitez à renoncer à ce qui donne actuellement à votre existence tout son intérêt pour accepter de vivre absolument en dehors de votre cadre ordinaire, avec un mari que vous aimeriez naturellement. Seulement vous craignez tout ce changement et qu'il vous apporte des ennuis pour gâter votre bel amour. Si vous n'étiez pas capable de surmonter votre crainte, me dites-vous, qu'advierait-il de votre bonheur? Dans les circonstances, il serait dangereux pour l'avenir de votre fiancé de lui demander de changer de ville et d'aller tenter fortune ailleurs, c'est-à-dire de laisser le certain pour l'incertain. Il est prêt à tous les sacrifices, me dites-vous, mais vous savez combien celui-là est périlleux entre tous qui vous expose à des désillusions et à des reproches, si tout ne s'arrange pas au gré de vos espoirs. Je ne saurais donc vous donner un conseil que vous seriez en droit de me reprocher, et je ne puis que souhaiter que tout s'arrange au meilleur de vos intérêts et de vos sentiments.

NIX.—Heureux monde qui vivez sans inquiétude, et qui cependant aspirez encore à quelque chose que vous n'avez pas, qui rêvez du tumulte quand vous possédez la paix, la divine paix! Je connais votre jolie thébaïde et le charme qui s'en dégage m'a laissé un inoubliable souvenir. Je vous ai tous revus en imagination, ce souhaitant que votre bonheur soit doux et parfait, autant que

(Suite à la page 48)

Pour la Chevelure
Savon Baby's Own



Le meilleur pour bébé et pour vous

ALBION SOAP CO. LTD., WINDSOR

Pour l'Indigestion

Pilules du DR. CHASE
Pour le Foie et les Reins



CONSTITUTION INDIGESTION ET MAL DE TÊTE


DOS FAIBLES TROUBLES DES REINS ET DU FOIE

La Qualité du VERRE TAILLÉ
portant cette étiquette



est Garantie par
THE NATIONAL ASSOCIATION OF CUT GLASS MANUFACTURERS Inc
Manufacturé à Montréal par
GEO. PHILLIPS & CO. LTD.
2085, rue St-Thimothé Tél. Est 1138
45-S-J-0-0


"Les Cuisines CLARK Vous Aideront"



Favorise la Croissance

Il faut aux enfants une bonne nourriture. Les Fèves au Lard CLARK contiennent sous une forme délicieuse la nutrition requise ainsi que les précieuses vitamines. Les enfants d'ordinaire les préfèrent à d'autres mets. Fort économique; une bonne assiettée ne coûte qu'environ 3 sous.
En Vente Partout

FÈVES au LARD CLARK



35-27

LA VIEILLE AMIE



**Employez la Lessive Gillett
POUR FAIRE VOTRE
SAVON
et pour tout nettoyage et
DESINFECTANT**

*La Lessive Gillett protège
votre santé et économise
votre argent.*

Dites à une femme qu'elle vous plaît: elle se croira aussitôt indispensable à votre bonheur.

Quand on commence à cesser d'aimer, les plus petits gestes de l'autre vous deviennent odieux: un simple tic, une main qui s'agite, un pied qui se balance, un pli des lèvres vous crispent plus qu'une trahison.

Les Choses Féminines

Par SOEUR MARTHE

REPAS DE RECEPTION

Déjeuner

Deux Hors-d'œuvre
Homard Mayonnaise
Tomates au Gratin
Poulet à l'Estragon
Haricots Verts au Beurre
Kache
Dessert

Dîner

Potage Livonien
Rissoles
Filet de Bœuf
Poulet à la Casserole
Petits Pois au Beurre
Glace à la Vanille
Dessert

REPAS DE RECEPTION

Homards Mayonnaise—Il faut pour les cuire, replier les pattes et la queue contre le corps, les attacher fortement avec une ficelle, et les cuire au court-bouillon, de même pour les écrevisses. Une demi-heure suffit. Laissez-les refroidir dans leur cuisson. Avant de le servir, allongez la queue, et fendez-le sur le milieu du dos dans le sens de la longueur, depuis le commencement de la tête jusqu'à la fin de la queue. Les grosses pattes sont détachées et placées autour. Servez avec une sauce Mayonnaise.

Tomates au Gratin—Prenez quatre ou cinq tomates et coupez chacune d'elles en deux dans le sens de l'épaisseur. Mettez ensuite dans un plat, une bonne

cuillerée d'huile; lorsqu'elle est bien chaude ajoutez persil, ciboule, une petite gousse d'ail, le tout haché, un peu de mie de pain émiettée fin ou un peu de chapelure blonde. Placez alors vos tomates sur de hachis, salez-les, poivrez-les et recouvrez avec de la chapelure ou mie de pain. Puis arrosez le tout d'un peu d'huile et mettez à four chaud ou sous le four de campagne avec un petit feu dessous. Il faut trois quarts d'heure au four ou une heure au four de campagne.

Poulet à l'Estragon—Lorsque vous avez vidé, plumé et flambé votre poulet, hachez fin quelques feuilles d'estragon et introduisez-les dans le corps de l'animal; recousez-le, bridez-le, et mettez dessus une barde de lard. Préparez ensuite un court-bouillon comme suit: Mettez de l'eau dans une casserole, sel, poivre, un bouquet de persil, thym et laurier, une ou deux carottes et un oignon coupés en ronds, une ou deux petites branches d'estragon. Lorsque l'eau bout, mettez-y votre poulet, et laissez-le bien cuire; s'il est tendre, une heure suffira. Quant à la sauce, préparez-la de la manière suivante: Prenez trois ou quatre cuillerées de court-bouillon (l'eau dans laquelle a cuit le poulet) mettez dans une petite casserole cette eau et liez-la avec une ou deux petites cuillerées de féculé délayée à part avec un peu d'eau; tournez, en versant la féculé dans la sauce, et colorez avec une goutte de colorant. Mettez votre sauce dans un plat creux, et placez dessus votre poulet, auquel vous ôtez la barde et qui doit être très blanc.

Haricots Verts au Beurre—Après avoir préparé et lavé vos haricots, mettez-les cuire à l'eau bouillante avec sel. Ne les couvrez pas pendant la cuisson pour qu'ils restent verts. A partir du moment où l'eau recommence à bouillir, comptez quinze à vingt minutes pour qu'ils soient cuits. Sortez-les de l'eau, égouttez-les dans la passoire ou dans un plat à trous. Mettez une casserole sur le feu avec un morceau de beurre de la grosseur d'un œuf; lorsque ce morceau de beurre est fondu, mettez-y vos haricots, sautez-les saupoudrez-les de persil haché fin, salez, poivrez et servez chaud.

N.B.—L'eau de la cuisson des haricots peut servir pour la soupe à l'oignon ou à l'oseille.

Kache—(Plat Polonais). Faites cuire une demi-livre d'orge mondé avec deux bouteilles de lait et un morceau de beurre de la grosseur d'un œuf; laissez cuire en ayant soin de remuer pour que l'orge ne brûle pas. Lorsque l'orge est cuit, retirez-le du feu, et ajoutez un quart de beurre, trois œufs bien frais battus en omelette, du sel et un demi verre de crème aigre. Bourrez un moule, uni remplissez-le avec l'orge, et un quart d'heure avant de servir, mettez à four bien chaud. Lorsque votre Kache a pris couleur, entourez le moule d'une serviette et servez avec une saucière de crème double très épaisse.

Potage Livonien—(Mets Russe) Faites blanchir, après les avoir émincés, carottes, navets, céleri, persil, poireaux et oignons. (On entend par blanchir; faire cuire à l'eau pendant une demi-heure). En sortant les légumes de l'eau, faites-les égoutter et passez-les dans du beurre chaud; ajoutez-y deux cuillerées à bouche de riz déjà cuit à l'eau, et couvrez le tout de bouillon ou d'eau. Laissez cuire et passez à la fine passoire; ajoutez une tasse de bonne crème; assaisonnez d'un peu de sel, et d'un ou deux morceaux de sucre. Chauffez ce potage au bain-marie; liez avec deux jaunes d'œufs, et servez sur des croûtons frits.

Rissoles—Prenez de la pâte brisée, étendez-la très mince et allongez-la. Faites une farce de restes de viandes, volailles ou poissons; mettez des petits tas de cette farce à distances égales sur la moitié de la pâte que vous avez mouillé d'avance; recouvrez avec l'autre moitié et appuyez entre chaque tas de viande et sur les bords pour que les deux morceaux de pâte soient soudés ensemble. Coupez ensuite la pâte entre chaque tas marqué, de manière à faire des petits carrés d'environ deux pouces et demi; placez ces petits carrés sur une tôle et faites frire à friture chaude; lorsqu'ils ont belle couleur

reitez-les, égouttez-les et servez-les saupoudrés de sel.

Filet de Bœuf—Deux livres de filet ou de faux-filet suffisent pour trois ou quatre personnes. Pour que le morceau soit plus présentable on peut le piquer de petits lardons, mais si on n'a pas le temps de faire de façons pour la cuisine de famille on peut se contenter d'assujettir avec une ficelle une petite tranche de lard gras sur le rôti. Mettez ce morceau à la broche ou au four si vous n'avez pas de rôtissoire; que le feu soit vif, pour que votre viande conserve son jus. Une demi-heure, trois quarts d'heure au plus pour la cuisson d'un morceau de deux livres.

Poulet à la casserole—Lorsque votre poulet est bien préparé et bridé; mettez dans la casserole un morceau de beurre gros comme un œuf ou bien de la graisse et laissez fondre; lorsque le beurre est chaud, mettez-y votre poulet pour lui faire prendre couleur; quand il est bien doré, salez, poivrez et couvrez; faites cuire ensuite à feu doux pendant une heure et un quart à peu près. Retournez le poulet de temps en temps, tout en le laissant reposer davantage sur les cuisses, car c'est la partie la plus longue à cuire. Mettez votre volaille sur le plat, et après avoir dégraissé le jus, versez ce dernier dessus.

Petits Pois au Beurre—(Dits à l'Anglaise). Pour trois ou quatre personnes prenez un litre (une pinte faible) de petits pois frais écossés lavez-les à l'eau fraîche. Faites bouillir une pinte et demi d'eau avec sel; lorsqu'elle bout, jetez-y les pois, laissez-les cuire trente minutes, puis égouttez-les dans une passoire. Mettez dans un légumier un morceau de beurre gros comme un œuf; placez vos pois dessus et saupoudrez-les de sel fin; servez promptement. On doit remuer les pois une fois posés sur la table pour qu'ils soient tous également imprégnés, de beurre.

Glace à la Vanille—Préparez votre crème à la vanille comme pour les œufs à la neige; versez cette crème dans une sorbetière que vous placez sur la glace dans un seau en bois, et ajoutez à la glace du sel gris pour aider à la congélation. Il faut à peu près la huitième partie de sel. Entourez la sorbetière avec de la glace pilée et du sel et fermez le couvercle. Prenez l'anse de ce couvercle et tournez la sorbetière de droite à gauche, pendant 7 à 8 minutes. Ouvrez la sorbetière et détachez avec la spatule les parties de crème prise, attachées aux parois et battez le tout avec la spatule, remettez le couvercle et recommencez la même opération jusqu'à ce que votre glace soit complètement prise; servez dans des verres, ou mettez un moule à côtes ou uni que vous posez sur la glace. Au moment de servir trempez le moule une minute dans l'eau bouillante et renversez sur un plat garni d'une serviette. Cette glace, prise dans un moule prend le nom de "Fromage glacé".

LES BEBES IRRITABLES

Les grandes chaleurs sont un temps critique pour Maman et Bébé, et garder le petit en bonne santé est souvent difficile. En général Maman s'inquiète alors davantage de la nourriture.

S'il vous est impossible d'allaiter Bébé vous-même ou s'il ne profite pas sur le lait maternel donnez-lui le lait condensé Eagle Brand de Borden—l'aliment qui a nourri avec succès des milliers de bébés. Facile à préparer—ajoutez simplement de l'eau bouillante selon les directions.

Vous trouverez de temps en temps dans ce journal une annonce du Lait Condensé Eagle Brand de Borden, l'aliment qui a élevé plus de bébés bien portant que tous les aliments infantiles préparés mis ensemble. Découpez une de ces annonces et envoyez-la à la compagnie Borden Limited à Montréal, ou écrivez-leur en faisant mention de ce journal et ils vous enverront gratuitement des instructions complètes pour la nourriture infantile ainsi qu'un livret "Le Bien-Etre de Bébé" et un Régistre pour Bébé.

Les femmes aiment les regards qui interrogent, les regards qui commandent les regards qui haïssent, mais elles détestent comme la mort les regards qui voient clair.



Ajoute des Merveilles au livre de Recettes

Pour donner à un plat cette succulence qui en fait un mets réussi, employez du Lait St. Charles au lieu du lait en bouteilles. C'est ce lait, riche et crémeux, qui améliore tant votre cuisine. Le Lait St. Charles est doublement riche. Il se compose de lait frais, pur, dont l'eau a été presque entièrement évaporée. D'où sa richesse crémeuse. Essayez-le dans les soupes, les sauces, le pain, les gâteaux et les desserts. Demandez la boîte haute.

GRATIS—Livre de cuisine St. Charles, magnifiquement illustré.

Ecrivez à The Borden Co. Limited, Montreal.

**LAIT
ST. CHARLES**
de Borden



Cette femme a gagné \$2,247.00—pendant ses moments de loisir à la maison

LORSQUE Mme. E. Gauvreau, de Québec, répondit à une de nos annonces, elle était loin de penser que cette simple action signifierait pour elle plus de deux mille dollars. Cependant nos archives font voir que nous lui avons déjà fait parvenir des chèques de paie pour un montant total de \$2,247.00.

Et voici exactement ce que Mme. Gauvreau fait pour gagner cet argent. Elle tricote pour nous, dans l'intimité de son foyer, des chaussettes en laine au moyen de l'Auto-Tricoteuse. Chaque semaine, sans y manquer, elle nous fait parvenir un paquet d'ouvrage, et chaque semaine, sans y manquer, nous lui faisons parvenir par malle un chèque de paie. De plus, nous lui fournissons la laine qu'elle emploie.

VOICI peut-être enfin exactement ce que vous cherchiez—une manière privée de gagner de l'argent. L'Auto-Tricotage constitue réellement une occupation idéale, facile, propre, un moyen d'utiliser les heures et les demi-heures qui seraient si facilement perdues. Voici brièvement ce qu'est notre plan de gagner de l'argent à la maison: Vous tricotez chez vous, au moyen d'une Auto-Tricoteuse, des chaussettes pour nous—consacrant à ce travail les moments de loisir que vous avez. Pour chaque paire de chaussettes régulières que vous nous envoyez—par régulières nous voulons dire tricotées d'une grandeur uniforme—nous vous payons un prix fixe garanti et nous vous fournissons avec de la laine nécessaire. Il n'y a pas de sollicitation ou de vente à faire, il suffit simplement de tricoter des chaussettes et de nous les envoyer.

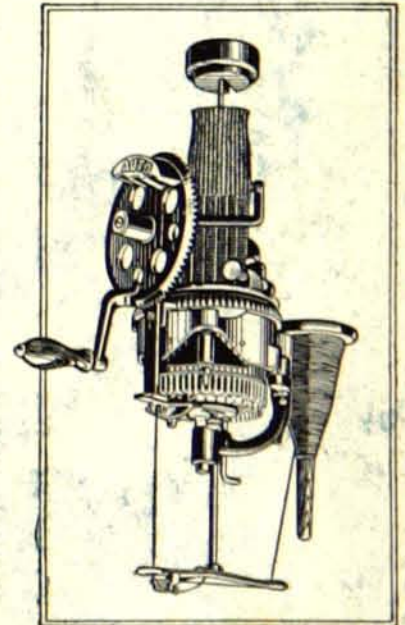
L'endroit où vous vivez importe peu



Comme tout se fait par la poste, l'endroit où vous vivez importe peu. Mme. A. Colmer, qui demeure dans la Colombie Anglaise, nous écrit: "Je puis dire en toute vérité, que j'ai gagné au moins \$1500.00 avec ma machine". Et Mlle. E. McPhillamey, de l'Alberta, dit: "Comme je suis l'aînée de la famille, j'ai pensé qu'il me plairait de gagner de l'argent. J'ai gagné au-dessus de \$1000.00 avec mon Auto-Tricoteuse." Mme. E. Shaw, de la Nouvelle-Ecosse, nous écrit: "Nous étions comme bien d'autres qui ne savaient pas de quelle manière ils réussiraient à joindre les deux bouts pendant l'hiver, mais avec l'Auto-Tricoteuse nous avons gagné \$567.00." Et Mme. G. Poole, de l'Ontario, dit: "J'ai ma machine depuis plus de quatre années et je ne voudrais pas m'en séparer pour tout au monde. L'hiver dernier j'ai gagné \$525.00 pendant mes moments de loisir."

La laine et les chèques vous sont envoyés

CE qui enchante ceux qui entreprennent l'Auto-Tricotage c'est l'indépendance que cette occupation assure. Ils savent, avant de commencer, le prix exact qu'ils recevront. Ils savent qu'ils auront toujours un assortiment de laine. Et, ce qui est encore mieux, ils savent qu'il n'y a aucune sollicitation ou vente à faire. De plus l'ouvrage est propre, facile et peu fatigant. Le tricotage ordinaire consiste simplement à tourner la manette et à faire de simples changements d'aiguilles. Les jeunes gens, comme les vieux, et même les enfants travaillent pour nous. Une lettre reçue il y a trois mois de Mlle. Grace Lawson, de l'Ontario, dit: "Je suis âgée de 16 ans et je tricote depuis 1925. Je tricote maintenant en moyenne 80 paires de chaussettes par semaine." M. E. Covey, de la Saskatchewan, nous écrit: "Je suis âgé de 59 ans et l'Auto-Tricoteuse m'a permis de faire beaucoup. Et ce qu'un homme de mon âge peut faire, n'importe qui peut certainement le faire."



Contrat de salaire et détails complets gratuits

Nous vous avons dit au début de cette annonce de quelle manière Mme Gauvreau nous a envoyé son nom et ce que cela a signifié pour elle. Maintenant nous vous demandons de faire la même chose. Nous désirons que vous connaissiez quelle position agréable et profitable nous avons à vous offrir comme un de nos travailleurs. Nous désirons que vous sachiez quels sont les montants d'argent substantiels que vos moments de loisir peuvent vous gagner. Nous désirons tout particulièrement vous faire parvenir des faits et des chiffres vous prouvant ce que nous prétendons. Envoyez-nous simplement votre nom en vous servant du coupon approprié ci-dessous. Ceci ne vous oblige en rien et vous serez enchanté de ce que vous recevrez. Découpez et envoyez-nous le coupon par la poste dès aujourd'hui.

The Auto Knitter Hosiery Co., Limited
Department No. 9410
1870 Davenport Road, Toronto 9, Ont.

Messieurs:—Il me serait possible de consacrer mes moments de loisir à faire du travail à la maison pour vous. Veuillez m'envoyer des détails complets sur la manière de débiter. Il est entendu que ceci ne m'oblige en aucune manière.

Nom.....
Adresse.....
Province.....

La Revue Moderne, Oct. 1, 1927.



PLATE D'OR



*Le
Cabinet Versailles
en PLAQUE OR*

- 8 couteaux de table dorés
- 8 fourchettes de table dorées
- 8 cuillères à dessert dorées
- 1 cuiller à sucre dorée
- 1 couteau à beurre doré

\$103.00

MAINTENANT LE SERVICE EN OR DES ROIS PEUT ORNER VOTRE TABLE

Pour les dîners de cérémonie du Canada, nous avons le fashionable *Plaqué Or*, un magnifique service de 1847 ROGERS BROS. En argent plaqué recouvert d'un plaqué supérieur d'or pur.

Dans les couteaux, fourchettes et cuillères dorés, aussi bien que dans toutes les pièces supplémentaires, se reflète l'apparat historique, l'exquise cérémonie qui marquent tous les dîners officiels dans les capitales de l'Europe.

Les patrons ont cette simplicité qui distingue le bon goût. La vaisselle, la marque d'argenterie digne d'un honneur aussi



1847 ROGERS BROS.

SILVERPLATE

INTERNATIONAL SILVER CO. ESTABLISHED 1847

signalé . . . l'argenterie plaquée 1847 ROGERS BROS.

Ceux qui voudraient recevoir des hôtes royaux acceptent le *Plaqué Or* pour ce qu'il est — un vrai service de Roi. Mais vous n'avez pas à payer une rançon de Roi pour cela. Le Cabinet Versailles, avec sa vaisselle plate pour un service de huit (huit couteaux, huit fourchettes, huit cuillères à thé et huit cuillères à dessert), est marqué au prix de \$103.00.

D'autres pièces à des prix aussi peu dispendieux.

International Silver Co., of Canada, Limited, Hamilton, Ontario.